

JOURNAL
DE MEDECINE;
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



ANNEE VIER 1769.

TOME XXX.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{le} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1769.

EXTRAIT.

Observations on the Dropsy in the Brain; by *Robere WHYTT*, M. D. late physician to his Majesty, president of the royal college of physicians, professor of medicine in the university of Edimburgh, and F. R. S. tho which are added his other Treatises never hitherto published by themselves. *C'est-à dire : Observations sur l'Hydropisie du Cerveau ; par feu M. Robert WHYTT, docteur en médecine, médecin de S. M. le roi d'Angleterre, président du collège royal des médecins, professeur de médecine en l'université d'Edimbourg, & membre de la Société royale ; auxquelles on a ajouté ses autres Traités qui n'avoient jamais été publiés séparément. A Edimbourg, chez Balfour, 1768, in-8º.*



'ACCUEIL favorable, que le public avoit fait aux différens ouvrages que feu M. Whytt lui avoit donnés, la réputation justement méritée, dont ce sçavant professeur avoit joui de son vivant, ont engagé ses amis à rassem-

bler les différens morceaux qu'il avoit publiés dans les Recueils des Sociétés de Londres, d'Edimbourg, &c. Ce Recueil contient donc, outre les Observations sur l'Hydropisie du Cerveau, qui n'avoient point encore été imprimées, 1^o des Expériences faites avec l'*opium*, sur des animaux vivans; 2^o un Essai sur les différens degrés de force des différentes eaux de chaux : ces deux pièces avoient déjà été publiées dans les *Essais de Physique & de Littérature de la Société d'Edimbourg*; & on trouve un Précis de la première dans nos Journaux : 3^o quelques observations sur la vertu lithontriptique des eaux de Carlsbad, de l'eau de chaux, & du savon, où ce sçavant professeur démontre, par un très-grand nombre d'expériences, que la vertu lithontriptique des eaux de Carlsbad n'est pas, à beaucoup près, aussi forte que celle de l'eau de chaux, bien loin de l'être plus, comme M. Springsfeld l'avoit prétendu dans une Dissertation publiée à ce sujet : il annonce, dans un autre morceau qui précède celui-là, qu'il a trouvé une espece de calcul que l'eau de chaux ne dissolvoit pas, mais qui se laissoit dissoudre par le savon. Cette pièce est suivie d'une observation sur la cure d'une paralysie opérée par l'électricité. 4^o Des observations sur un effet extraordinaire des vésicatoires dans les toux accompagnées d'infarction dans les

SUR L'HYDROPISIE DU CERVEAU. 5

poumons, & de fièvre. M. Whytt a remarqué que, dans ce cas, les vésicatoires diminuoient sensiblement la fréquence du pouls. Ces deux morceaux se trouvent dans les *Transactions philosophiques*. 5° L'histoire d'une maladie épidémique qui a régné à Edimbourg, dans l'automne de 1758. 6° Différentes Lettres contenant des observations sur l'efficacité du sublimé corrosif. Ces deux articles sont tirés des *Observations & Recherches publiées par une société de médecins à Londres*.

Comme ce que les auteurs les plus accrédités ont écrit sur l'hydropisie du cerveau, est très-incomplet, nous espérons que nos lecteurs nous sçauront quelque gré de leur donner un précis des observations de M. Whytt, sur ce sujet. Il distingue l'hydrocéphale en *externe* & en *interne*. La première a son siège dans le tissu cellulaire qui est entre la peau & le péricrâne, ou entre cette membrane & le crâne. Dans l'hydrocéphale interne, l'eau peut être épanchée entre le crâne & la dure-mere, ou entre cette membrane & la pie-mere, mais plus communément dans les ventricules du cerveau, immédiatement sous le corps calleux. Cette dernière espece, quoique la plus commune & la plus dangereuse, est cependant celle que les auteurs en médecine paroissent avoir le moins connue. Aucun de ces auteurs

n'avoit entrepris de donner les signes par lesquels on peut la distinguer des autres maladies qui affectent le cerveau.

M. Petit, dans un Mémoire inséré parmi ceux de l'Académie royale des sciences pour l'année 1718, observe que, dans les nombreuses opérations & dans les ouvertures de cadavre qu'il avoit faites, il n'avoit trouvé d'eau épanchée que dans les ventricules du cerveau. Les signes qui peuvent faire connoître cette maladie, sont, selon lui, « dans ceux qui commencent d'en être » attaqués, des convulsions legeres à la bouche & aux paupieres : ils mordillent leurs » lèvres, grincent les dents, & se frottent le » nez comme dans l'affection vermineuse ; » ils ont le ventre paresseux, ou sont très- » dévoyés ; & l'assoupissement plus ou moins » fort, selon le degré de l'épanchement, les » accompagne toujours. Ils sont foibles, » languissans, tristes & pâles ; ils ont l'œil » morne, la prunelle dilatée, les sutures » écartées : les os s'éminent, deviennent » mous, & ont des figures irrégulieres ; le » nez s'enfonce ; le front s'élève ; les yeux » semblent sortir de la tête, laquelle devient » monstrueuse, & d'un poids insupportable ; elle creve quelquefois ; & le malade » meurt peu après. »

Quoique cette exposition des symptomes qui accompagnent l'hydrocéphale interne, soit

SUR L'HYDROPIE DU CERVEAU. 7

plus exacte qu'aucune de celles qu'on trouve dans les auteurs qui ont précédé M. Petit ; cependant M. Whytt ne craint pas d'avancer qu'elle est insuffisante pour faire reconnoître l'hydropisie du cerveau , à moins qu'elle ne soit parvenue au point d'être accompagnée de la distension de la tête ; ce qui arrive assez rarement , selon lui , puisque , sur vingt enfans attaqués de cette maladie , qu'il a eu occasion de voir , il n'en a pas vu un seul , dont le volume de la tête parût le moins du monde augmenté. Il paroîtra , sans doute , étonnant qu'une maladie qu'on observe si fréquemment aujourd'hui , ait été inconnue aux anciens , & si fort négligée par les modernes. Notre auteur attribue cette négligence à la préoccupation des praticiens , qui leur a fait supposer que les personnes qui périssent de cette maladie , étoient les victimes d'une fièvre comateuse ; ce qui les a empêché de faire ouvrir leur tête.

Pour procéder avec ordre dans l'exposition des symptômes de cette funeste maladie , il y distingue trois tems. Dans le premier , c'est-à-dire cinq ou six semaines , & quelquefois plus long-tems , avant la mort des enfans qui ont de l'eau dans les ventricules du cerveau , ils perdent l'appétit , sont abbatus , paroissent pâles , maigrissent ; leur pouls est toujours fréquent ; & ils ont un peu de fièvre. Dans quelques

cas, M. Whytt a vu des hydrocéphales qui avoient une fièvre très forte, accompagnée de fréquentes remissions, mais sans aucun ordre ni régularité; dans d'autres cas, la fièvre redoubloit régulièrement tous les soirs; & pour lors on prenoit la maladie pour une fièvre lente nerveuse, ou pour une fièvre vermineuse. A ce période, il a trouvé, dans des enfans de cinq ans, & au-dessus, que le pouls avoit cent dix, dans d'autres, cent vingt, & dans un petit nombre de cas, cent trente, & jusqu'à cent quarante pulsations dans une minute; mais il n'étoit jamais assez plein pour indiquer la saignée. Dans quelques autres sujets, la fréquence du pouls & la chaleur de la peau n'étoient pas tout-à fait si considérables; mais M. Whytt assure n'en avoir vu aucun qui n'eût un peu de fièvre dans ce tems de la maladie. Pendant que cette fièvre continue ou augmente, les malades perdent de plus en plus leur appétit: leur langue devient blanche; quelquefois elle est parfaitement nette, & devient d'un rouge aphteux vers la fin de la maladie. Ils sont altérés, & vomissent fréquemment une ou deux fois par jour, ou une fois en deux jours. Ils se plaignent d'une douleur au sommet de la tête, ou au-dessus des yeux. Ils ont ordinairement le ventre resserré, quoique quelquefois ils ayent un dévoient périodique. Lors-

qu'ils sont constipés , les purgatifs n'agissent que difficilement sur leurs intestins ; quelquefois ils sont fatigués par des tranchées : l'état d'abattement où ils sont , fait qu'ils voudroient être toujours au lit , malgré qu'ils aient plus de disposition à la veille qu'au sommeil. Ils supportent difficilement la lumière , & se plaignent , lorsqu'on approche une chandelle de leurs yeux. Ils se frottent le nez , & grincent les dents , pendant le sommeil , comme les personnes qui sont attaquées de vers.

Voilà les symptômes que M. Whytt a observés dans le premier tems de cette maladie : ils ne permettent guères de la distinguer des fièvres vermineuses , ni de quelques autres affections des entrailles : il ajoute qu'il n'a vu que deux malades qui n'aient pas vomi dans le premier ou le second tems de leur maladie : l'un de ces malades étoit une fille de huit ans , qui avoit une grande aversion pour toute espèce d'alimens : malgré cela , elle ne les rejetta qu'une seule fois , trois jours avant sa mort ; elle ne se plaignit même de mal à la tête que douze ou quinze jours avant de mourir ; au lieu que ce symptôme commence ordinairement trois ou quatre semaines , & quelquefois plusieurs mois , avant le terme de la maladie : cet enfant supportoit beaucoup mieux la lumière qu'aucun des autres ma-

lades que notre auteur a vus. L'autre malade, qui ne vomit point, étoit un garçon de onze ans : il avoit peu de mal à la tête ; mais son abattement étoit tel, qu'il ne quittoit pas le lit. En général, cependant le vomissement une ou deux fois le jour, ou une fois en deux ou trois jours ; le mal à la tête, & l'averfion pour la lumière, font les symptomes qui, dans cette espece d'hydrocéphale, le caractérisent le plus. Le mal à la tête, pendant tout ce période, & même dans les périodes suivans, est assez modéré dans quelques sujets, mais beaucoup plus vif dans d'autres ; il est toujours plus supportable le matin, & plus cruel le soir : ces malades ont, pour l'ordinaire, une très-grande averfion pour les alimens.

M. Whytt place le commencement du second période au tems où le pouls, de fréquent & régulier qu'il étoit, devient lent & irrégulier : cela arrive quelquefois trois semaines, souvent quinze jours, ou même moins, avant la mort du malade. Dans ce période, non-seulement le pouls est plus lent qu'il n'étoit auparavant, mais encore plus que dans l'état de santé. Notre auteur n'a vu qu'un seul exemple d'une petite fille qui avoit de l'eau dans les ventricules du cerveau, dont le pouls, quoique devenu beaucoup plus lent que dans le premier période, ne le parut cependant pas plus que

dans l'état naturel. Dans cette maladie, c'est une chose remarquable que, lorsque le pouls est aussi peu fréquent, ou même moins fréquent que dans l'état naturel, il est toujours irrégulier & inégal, quant à la force, & quant à l'intervalle des pulsations. Lorsqu'il devient plus fréquent, l'irrégularité diminue; &, lorsqu'il est très-fréquent, il est plus égal & plus régulier. Une chose qui mérite encore d'être observée, c'est que, quoique, dans ce second période, le pouls devienne beaucoup plus lent qu'il n'étoit dans le premier, cependant la chaleur de la peau continue à être la même; & quelquefois elle semble augmenter.

Pendant tout ce période, la plupart des symptômes indiqués dans le premier, continuent. Les malades sont hors d'état de se tenir, quoiqu'en général, ils dorment peu jusques vers la fin qu'ils commencent à devenir assoupis. Ils se plaignent fortement, sans pouvoir dire ce qui leur fait mal : leurs yeux sont souvent tournés vers le nez, ou ils louchent en dehors; & quelquefois ils se plaignent de voir les objets doubles. Il y en a quelques-uns qui, à la fin de ce période, tombent dans le délire, & crient d'une manière affreuse, comme s'ils étoient très-effrayés : vers ce tems aussi, & plus tard, ils rendent des vers, ou une matiere qui ressemble à des vers fondus : ces évacua-

tions ne soulagent point le malade ; elles ne servent qu'à en imposer aux praticiens sans expérience sur la nature de la maladie. L'urine varie beaucoup dans ce période , ainsi que dans les autres ; elle a souvent un sédiment abondant : quelquefois elle n'en a point du tout ; mais le plus ordinairement elle en dépose un léger & blanc. L'haleine , sur-tout dans le dernier période , a une odeur si désagréable , que notre auteur dit n'en avoir jamais senti de semblable dans aucune autre maladie. Pendant ce second période , & même pendant le premier , les malades se trouvent quelquefois beaucoup mieux des jours entiers , ou des parties de jour.

Le troisieme période commence , lorsque le pouls , après avoir été , pendant quelque tems , aussi lent , ou même plus lent que dans l'état naturel , s'accélere de nouveau , devient fiévreux & plus régulier ; ce changement dans le pouls s'observe cinq , six , ou même sept jours avant la mort. M. Whytt a vu deux malades , chez lesquels le pouls ne devint plus fréquent que deux jours avant leur mort ; & deux autres , chez lesquels il commença à s'accélérer neuf ou dix jours avant cet événement. Le degré de la fréquence du pouls ne varie pas moins. Dans quelques malades , il s'accélere par degrés de soixante-dix , quatre-vingt , quatre-vingt-

dix pulsations , par minutes , à cent , cent vingt , cent quarante , cent soixante-dix , & quelquefois au-dessus de deux cent , avant qu'ils n'expirent. Dans d'autres , le pouls s'éleve tout-à-coup en un seul jour , de cent à cent cinquante pulsations. Dans ce dernier période , après que le pouls est devenu plus fréquent , il ne conserve pas constamment le même degré de vitesse ; mais il est souvent beaucoup plus lent pendant une partie du jour , & plus fréquent pendant le reste du tems. Le pouls , en général , est plus fréquent , le jour de la mort , que dans tout le tems qui précède.

Dans ce troisieme période , les malades qui , jusques-là , avoient eu peu de disposition au sommeil , deviennent assoupis & comateux. Lorsqu'on les réveille , ils prononcent quelques mots sans suite , & paroissent insensibles. Il est difficile de placer le commencement du *coma* : il précède souvent la fin du second période , avant que le pouls ne s'accélere pour la seconde fois ; mais notre auteur dit avoir vu dans un petit nombre de cas , que le pouls s'étoit fort accéléré , avant que les malades fussent tombés dans le *coma*. Souvent une paupiere perd son mouvement ; & ensuite l'autre devient également paralytique : vers ce tems , ou même plutôt , la prunelle d'un ou des deux yeux cesse de se contracter ,

& reste dilatée à la plus grande lumière ; mais le tems de ce symptome varie beaucoup : chez quelques malades, il arrive cinq, fix ou sept jours ; dans d'autres, seulement deux ou trois jours, avant qu'ils ne meurent. M. Whytt fut surpris un jour de voir que la prunelle d'un enfant de cinq ans, qui avoit été fort dilatée, avoit repris sa grandeur naturelle : il se flatta d'abord que la maladie avoit pris une tournure favorable ; mais il ne tarda pas à être détrompé ; car, lui ayant fait prendre une cuillerée d'eau de cannelle, avec quelques gouttes d'esprit volatil huileux, elle redevint aussi dilatée qu'elle l'avoit été le jour d'au paravant : en moins d'une demi-heure de tems, elle se contracta de nouveau ; mais elle se dilata sur le champ, en lui faisant respirer un peu d'esprit volatil de sel ammoniac ; le malade mourut trois ou quatre jours après. Il observa les mêmes alternatives dans un enfant de quatre ans, trois jours avant sa mort. Dans celui-ci, la prunelle se dilatoit, non-seulement en lui donnant une cuillerée de vin, ou en lui faisant sentir des esprits volatils, mais encore en lui relevant la paupière qui étoit tombée au point de recouvrir la moitié de son œil. Avant de tomber dans le *coma*, les malades se plaignent quelquefois de voir des objets extraordinaires & effrayans : un ou deux jours avant la mort,

la conjonctive de l'un , ou même des deux yeux , s'enflamme ; mais en général , ils continuent à entendre , quelques jours après qu'ils sont devenus aveugles.

Dans ce période , on observe que quelques malades portent constamment une de leurs mains à leur tête ; & ils éprouvent des convulsions dans les muscles des bras , des jambes ou de la face , avec des soubresauts dans les tendons. Une jeune fille de treize ans , le jour d'avant sa mort , éprouva un spasme fixe dans les muscles des deux mains , qui les lui ferma avec force. Un jeune homme de seize ans , qui , dans sa meilleure santé , avoit été sujet aux spasmes , commença , vers la fin du second période , à éprouver , une ou deux fois par jour , dans un de ses bras , une crampe qui s'étendoit à sa gorge , & l'empêchoit souvent de parler , pendant quelques minutes. Il lui arrivoit aussi que l'une de ses joues devenoit rouge , une ou deux fois par jour : cette rougeur étoit accompagnée de chaleur ; l'autre joue & les lèvres restoient pâles & froides. Ces feux paroissoient , en général , deux ou trois jours avant la mort. Dans un enfant de cinq ans , un côté de ses bras devenoit fréquemment rouge , tandis que l'autre côté ne changeoit pas de couleur : après sa mort , ses bras & sa poitrine parurent d'une couleur pourpre foncée. M. Whytt a vu un de ces

malades, qui, quatre jours avant de mourir, saigna deux fois du nez. Ceux qui avoient été constipés, dans le commencement de la maladie, devenoient souvent dévoyés dans le troisieme période, & se plaignoient de tranchées. Un ou deux jours avant leur mort, les malades avoient de la difficulté à avaler, ou même ne pouvoient rien avaler : enfin la respiration devenoit plus fréquente, & laborieuse ; & dans quelques malades, on observoit un long repos après chaque expiration. M. Whytt dit avoir observé la même espece de respiration dans ceux qui meurent d'apoplexie produite par une suppression d'urine.

Ayant fait ouvrir les têtes de dix des malades, d'après lesquels il avoit recueilli les symptomes que nous venons de rapporter, M. Whytt trouva dans tous un fluide clair & limpide dans l'intérieur des ventricules du cerveau, immédiatement au-dessous du corps calleux ; il y en avoit aussi le plus souvent dans le troisieme & le quatrieme ventricules : cependant il n'ose pas assurer qu'il y en eût toujours, n'ayant pas fait une attention assez particuliere à cette circonstance. Il assure n'avoir jamais trouvé d'eau entre la dure-mere & le cerveau, ni entre les deux hémispheres du cerveau, ou immédiatement au-dessus du corps calleux ; & quoiqu'il paroisse y avoir une communi-

communication entre les deux ventricules antérieurs : cependant il lui est arrivé, dans deux cas, d'en trouver un beaucoup plus distendu, tandis que l'autre contenoit peu d'eau ; la quantité de cette eau épanchée dans les ventricules du cerveau, étoit depuis deux onces jusqu'à cinq. M. Whytt dit avoir ouï parler d'un malade dans lequel on en avoit trouvé près de huit onces. Ce fluide ne se coagule point à la chaleur, comme la sérosité du sang, ou la lymphe qu'on trouve dans le péricarde, ou l'eau qu'on tire de l'abdomen des ascitiques par la paracenthese. Notre auteur attribue cette différence au calibre infiniment petit des artères exhalantes du cerveau.

Après avoir tracé ce tableau de la maladie, M. Whytt a cru devoir résumer les symptômes les plus propres à établir un diagnostic. Nous avons déjà fait observer qu'il n'étoit guères possible de reconnoître sûrement l'hydropisie du cerveau, dans le premier tems de cette maladie. Cependant lorsqu'on est appelé pour un enfant au-dessous de quinze ou seize ans, qu'on le trouve attaqué d'une fièvre lente, irrégulière dans ses redoublemens & dans ses rémissions ; lorsque, dans le cours de cette fièvre, il vomit une ou deux fois par jour, ou une fois en deux ou trois jours ; qu'il fuit la lumière ; qu'il se plaint d'une douleur au som-

met de la tête, ou au-dessus des yeux, sur-tout lorsque ces accidens ne cèdent pas aux vomitifs répétés, aux doux purgatifs & aux vésicatoires, on est fondé à soupçonner de l'eau dans les ventricules du cerveau. Mais, lorsqu'à la suite de ces symptômes, dans le second tems de la maladie, le pouls devient plus lent que dans l'état naturel, & que, malgré cela, la chaleur de la peau ne diminue pas, c'est un signe presque infaillible d'un épanchement dans les ventricules du cerveau.

Nous avons traduit jusqu'ici presque littéralement l'ouvrage de M. Whytt : nous nous contenterons d'indiquer succinctement les causes auxquelles il croit devoir attribuer cette maladie, l'explication qu'il donne de ses principaux symptômes, & la cure qu'il propose, quelque insuffisante qu'elle lui ait paru. La cause immédiate de toutes les hydropisies est, selon notre auteur, cet état des parties qui fait que les artères exhalantes laissent échapper une plus grande quantité de fluides, que les veines absorbantes ne peuvent en reprendre. Les causes capables de produire ce désordre dans le cerveau, sont, 1^o le relâchement ou la foiblesse de ce viscere ; 2^o les compressions auxquelles il est exposé dans l'accouchement ; 3^o des tumeurs squirrheuses de la glande pituitaire, observées par M. Petit, ou des parties voisi-

nes des ventricules : notre auteur a vu une tumeur de cette espece dans les couches de nerfs optiques ; 4^o le peu de consistance du sang : il cite l'exemple d'une hydropisie du cerveau produite par cette cause ; 5^o la suppression ou la diminution des urines.

Il déduit l'explication des différens symptomes de la pression ou de la distension des parties du cerveau, occasionnées par l'eau qui remplit les ventricules.

Si on pouvoit connoître cette maladie dans son principe, & avant que la quantité d'eau épanchée ne fût considérable, M. Whytt présume qu'on pourroit la guérir quelquefois par des purgatifs, des diurétiques, les vésicatoires, les frictions, l'exercice & la diète. Mais, comme elle ne se manifeste jamais que lorsqu'il y a une assez grande quantité d'eau épanchée pour, par la pression sur les parois des ventricules, déranger les fonctions du cerveau, il n'y a pas beaucoup à attendre de l'usage de ces remèdes ; & il avoue de bonne foi, qu'il n'a jamais vu guérir personne de ceux dans lesquels il a observé les symptomes qui dénotent sûrement cette maladie.

L'ouvrage dont on vient de lire l'extrait, me rappelle l'histoire d'une maladie de même espece, qui m'enleva, il y a quelques années, un frere que j'aimois tendrement. Elle a trop d'analogie

avec l'espece d'hydropisie du cerveau que M. Whytt a décrite , pour ne pas faisir cette occasion de la publier.



OBSERVATION

*D'une Hydropisie du Cerveau ; par M.
R O U X , auteur du Journal.*

Mon frere , qui fait le sujet de cette observation , étoit un jeune homme de vingt ans , fort & robuste , d'un tempérament mélancolique. Le mardi , 10 Mars 1755 , il se leva avec beaucoup de mal à la tête ; ce qui ne l'empêcha pas de sortir pour vaquer à ses affaires : il fut obligé de passer toute une après-midi à écrire dans une chambre où il y avoit un poële fort chaud ; ce qui augmenta sa douleur : il alla se coucher à sept heures. Le lendemain 11 , s'étant senti un peu d'appétit , il mangea du laid crud avec un petit pain ; cela lui donna des envies de vomir. Il se leva à deux heures de l'après-midi , & vint chez moi , où je le retrouvai à cinq heures que je rentrai. Je le ramenai sur le champ chez lui , parce que je lui trouvai de la fièvre , & je le fis mettre au lit.

La fièvre ayant continué toute la nuit , ainsi que le mal de tête , je le fis saigner du bras

le 12, à onze heures du matin. La ligature s'étant dé faite sur les deux heures, il perdit environ une palette de sang : on réitéra la saignée le soir ; ce qui calma un peu la douleur de tête. Je remarquai que, lorsqu'on voulut le saigner pour la seconde fois, il étoit extrêmement sensible ; & il se plaignit d'un engourdissement dans les mains. On le leva après sa saignée, pour faire son lit : il se trouva mal ; ce qui lui étoit aussi arrivé, pendant qu'on lui faisoit la première saignée. Il dormit peu pendant la nuit.

Le jeudi 13, je lui donnai deux grains de tartre émétique, dans trois verres d'eau de casse : les deux premiers verres lui firent vomir une quantité considérable d'eau teinte d'une bile verte, & le troisième le fit aller cinq à six fois à la selle. Les matières qu'il rendit, étoient semblables à une purée verte. Le soir du même jour, il fut sans fièvre & sans mal de tête : il dormit trois heures dans la nuit. Ce calme dura le vendredi & le samedi : je lui permis de manger un petit potage, le vendredi ; & le soir il prit un petit morceau de pain mollet, avec de la gelée de groseille. Le samedi, il mangea deux potages, & même un peu de viande. J'avois résolu de le purger le lendemain matin, pour évacuer le reste des humeurs que l'émétique n'avoit pas emporté. J'allai,

pour cet effet chez lui à six heures du matin : j'ouvris son lit, & je l'appellai ; il ne me répondit qu'en bégayant : aussitôt ses bras se roïdirent , & il lui prit des mouvemens convulsifs dans les bras , dans le dos , dans la tête , dans les muscles des levres , & sur-tout dans ceux des mâchoires , qui durèrent environ deux minutes : il lui sortit, en même tems , de la bouche une écume sanguinolente ; je remarquai des traces d'une semblable écume sur ses draps , ce qui me fit conjecturer que ces convulsions l'avoient pris la nuit. A ces mouvemens convulsifs succéda un évanouissement , dont je le fis revenir avec du sel d'Angleterre. Mais il ne reprit pas connoissance ; sa respiration devint très-gênée : je le secouai beaucoup ; ce qui paroïsoit le réveiller un peu , mais comme en sursaut ; & on appercevoit dans ses yeux un mouvement d'effroi : il avançoit même ses mains , comme pour se garantir ; enfin il s'affoupit , & parut plus tranquille. J'envoyai sur le champ chercher M. Combalusier , qui lui ordonna une saignée du pied , & trois grains de tartre émétique dans quatre verres d'eau , dans lesquels je fis dissoudre deux gros de sel d'Epsom : je ne pus les lui faire prendre qu'en partie , parce qu'il ferroit les dents , & retenoit même dans la bouche ce qu'on y avoit versé par force , & le rejettoit ensuite. Ce-

pendant cela le fit vomir une fois, mais très-peu de chose. Ses convulsions le reprirent plusieurs fois dans la journée; elles étoient toujours suivies d'évanouissement, de respiration difficile, & d'affoupissement. La connoissance lui revint cependant un peu dans l'après-midi; car il me dit que sa tête & son estomac lui faisoient beaucoup de mal.

Le soir, M. Combalufier me conseilla de lui faire faire une saignée à la jugulaire, &, trois heures après, de lui faire prendre quatre grains de tartre émétique dans un verre d'eau. On eut beaucoup de peine à lui faire la saignée de la jugulaire: on laissa couler le sang jusqu'à ce qu'il s'arrêtât de lui-même: on jugea qu'on en avoit tiré deux palettes. L'émétique ne produisit point d'effet; au contraire, les accès de convulsion, qui ne le prenoient auparavant que de trois heures en trois heures, ou de quatre en quatre, le prirent trois fois en deux heures: à onze heures de la nuit, je lui fis donner un lavement avec le vin émétique, qui procura une évacuation très-abondante. On lui avoit appliqué les vésicatoires aux jambes à neuf heures du soir: on les leva le lendemain à midi; ils avoient bien mordu. On lui en appliqua un troisième à la nuque; mais il fit peu d'effet, parce qu'ayant été mal assujetti, il se déranger.

Toutes ces secouffes ne produisirent rien ; elles éloignèrent seulement un peu les accès des convulsions. Il étoit alternativement en convulsion , assoupi ou éveillé , mais sans connoissance , ou même sans parler. Le lundi matin , M. Combalusier jugea à propos de refaire une saignée du pied , & de lui donner six grains de tartre émétique , qui ne produisirent rien : on lui donna dans l'après-midi , c'est-à-dire depuis midi jusqu'à huit heures , trois lavemens sibiés ; le premier produisit une évacuation assez abondante ; le second lui fit rendre quelques glaires ; & le troisieme ne produisit rien. On tâcha , la nuit , de lui faire prendre une potion purgative , faite avec trois gros de séné , une once de sel de Seignette , & deux grains de tartre émétique. On ne put lui en faire prendre que deux verres , qui ne produisirent aucun effet. La fièvre , qui avoit été médiocre toute la journée , (quelquefois même , sur-tout dans les tems éloignés des accès des convulsions , le pouls étoit aussi tranquille que dans l'état de santé ; le dimanche , il étoit entièrement sans fièvre.) La fièvre , dis-je , s'alluma sur les dix heures du soir , & continua tout le reste de la nuit. A six heures du matin , il lui survint une moiteur par tout le corps , qui ne cessa qu'à la mort : son pouls s'affoiblit insensiblement dans la journée , & enfin il mourut à six

D'UNE HYDROPIE DU CERVEAU. 25
heures & demie du soir, le mardi 19 Mars.

Je priaï deux de mes amis de faire faire l'ouverture de son cadavre. Ils trouverent tous les viscères du bas-ventre très-sains ; le foie étoit seulement un peu plus brun que le naturel , & la bile de la vésicule un peu plus noirâtre : il n'y avoit rien dans la poitrine contre nature.

Les vaisseaux du cerveau étoient un peu gorgés de sang ; & on trouva de l'eau dans les ventricules du cerveau : lorsqu'on voulut lever le cervelet des fosses occipitales , on trouva , entre ce viscere & la dure-mere , une quantité considérable d'une eau trouble & bourbeuse , un peu sanguinolente : il en coula aussi beaucoup du canal de l'épine. Cette eau étoit , sans doute , la cause de tous les ravages qu'on a observés dans cette maladie.

Je remarquai , le lundi , que mon frere avoit la peau des mains insensible , puisque , lorsqu'on le pinçoit , il ne les retiroit pas : d'ailleurs il ne montra pas beaucoup de sensibilité , lorsqu'on lui leva les vésicatoires : il n'y eut que lorsqu'on les lava avec du vinaigre , qu'il se plaignit un peu. Mais il paroissoit qu'il avoit la peau du visage très-sensible ; car pour peu qu'on y touchât , il détournoit la tête.

Quoique la marche de cette maladie ait été beaucoup plus rapide qu'aucune de

celles dont M. Whytt fait mention, il paroît cependant qu'elle a parcouru très-exactement ses trois tems, tels que ce sçavant professeur les a décrits. La fièvre, qui s'étoit allumée le lundi, cessa pendant trois jours, & ne reprit que deux jours avant sa mort. J'ignore si la chaleur fébrile subsista pendant le tems de l'intermission. Je ne remarquai pas non plus s'il louchoit, ni si ses prunelles s'étoient dilatées dans les derniers momens de sa vie. La douleur, dont j'étois accablé, ne me permettoit pas de faire ces observations : à cela près, il éprouva tous les symptômes rapportés par M. Whytt. Il paroît seulement qu'il éprouva une espece d'engourdissement dans les mains, & une sensibilité dans la peau du visage, que ce sçavant professeur n'a pas observée. D'ailleurs l'épanchement n'étoit pas borné aux seuls ventricules, comme chez les malades qu'il a vus : il s'étendoit aux fosses occipitales, & jusques dans le canal de l'épine. Le fluide épanché étoit même différent, puisqu'il étoit trouble & sanguinolent ; ainsi ce sont de nouvelles nuances qu'il est nécessaire d'ajouter au tableau de cette funeste maladie.



M É M O I R E

Sur la Diarrhée des Femmes nouvellement accouchées ; par M. BONTÉ, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin à Coutances.

*Lullus & ultrices posuere cubilia curæ.
VIRG. Æneïd. lib. vj.*

Les bons citoyens peuvent se plaindre ; les médecins peuvent se reprocher de voir le traitement de la plupart des maladies des femmes en couches , encore fort imparfait , malgré les progrès de l'art de guérir. Peut-il être cependant plus intéressé qu'à la conservation de cette portion précieuse de l'espèce humaine ? D'où peut naître une obscurité si dangereuse sur cette matière ? La médecine a , dans ses fastes , des observations en grand nombre , propres à la diffuser ; ce sont de riches matériaux qu'il s'agit d'étudier pour les comparer , & les mettre chacun à leur place : c'est en les rassemblant qu'il en résultera un corps de doctrine , sûr & solide , parce qu'il sera étayé sur l'histoire des faits.

Des écueils dangereux se présentent à chaque pas dans la grossesse ; ils semblent se multiplier dans l'accouchement : leur

nombre augmente ; leur danger s'accroît après les couches. La diarrhée des femmes nouvellement accouchées n'est pas le moindre des événemens fâcheux qui les menace : souvent elle met le médecin dans une singulière perplexité (a). Incertain de la route qu'il doit prendre , tous les sentiers lui paroissent également hérissés. Quelquefois la diarrhée se présente comme essentielle ; d'autres fois, elle n'est que le symptôme d'une maladie avec laquelle elle se complique : dans plusieurs occasions, elle devient avantageuse ; dans d'autres, elle accélère la perte des malades. M. Levret , dont on ne doit citer le nom qu'avec le respect dû aux maîtres de l'art , regarde la diarrhée qui n'est accompagnée d'aucuns symptômes fâcheux , qui semble même , au contraire , réveiller plusieurs fonctions suspendues , comme critique (b) : celle qui n'entraîne après elle que des accidens d'un mauvais caractère , qui se multiplient , est appelée par cet auteur *symptomatique* (c). On la voit , dans quelques circonstances , précéder l'accouchement qu'elle avance

(a) Rodericus à Castro. . . . *Vix ullum invenies morbum in quo magis hæsitare soleant medici , & plus fœminæ periclitentur grave per se malum est ; idèd vix quicquam tutum.*

(b) Pag. 166 , sect. vj.

(c) Pag. 167 , même sect.

souvent, & continuer après : on l'observe dans d'autres, suivre immédiatement les couches, ou ne se manifester que plusieurs jours après, dans un terme plus ou moins éloigné.

Nous examinerons dans ce Mémoire la diarrhée essentielle des femmes nouvellement accouchées ; elle peut être indépendante de la suppression, ou en dépendre : celle qui est indépendante de la suppression, peut être propre aux premières voies, ou reconnoître une cause qui leur est étrangère.

Le vice des digestions, qui se rencontre souvent dans la grossesse, & qui se trouve augmenté par le peu de circonspection des femmes, est souvent une des causes de la diarrhée indépendante de la suppression, & constitue celle qui est propre & particulière aux premières voies. Avec le tems, elle s'associe bientôt un autre principe qui l'entretient : toute la surface du canal intestinal tombe dans le relâchement ; & la diarrhée prend alors le caractère lientérique. Dans ces occasions, l'avortement succede souvent (a). Cependant plusieurs femmes ne laissent pas d'atteindre le terme ordinaire, l'accouchement n'en est pas moins heureux : la diarrhée cesse même quelque-

(a) *Hipp. Aph.* 227.

fois peu de jours après (a), parce qu'à la faveur du régime & de la liberté dont jouissent les viscères qui ne sont plus comprimés, les sucs digestifs sont plus perfectionnés, & les fonctions de l'estomac se rétablissent. Lorsque cette diarrhée continue après l'accouchement, elle devient plus fâcheuse, si elle ne s'arrête promptement : les accouchées ont fort peu de tranchées ; le ventre n'est ni dur ni tendu ; il est au contraire mol & *bouffi*. La tête reste libre : il n'y a presque point de lochies ; mais leur suppression ou leur diminution n'entre pour rien dans cette diarrhée. Les vaisseaux sanguins de la matrice, comme ceux de tout le reste du corps, contiennent peu de sang ; & l'humeur laiteuse manque, pour ainsi dire ; son défaut cause même souvent l'avortement : les membranes des intestins relâchés par un flux de ventre habituel, contractent une espèce de macération qui l'entretient ; elles ne présentent plus alors aucun obstacle aux liqueurs qui s'y portent avec une facilité toujours nouvelle. C'est dans le tems même de la grossesse, & pendant que ses progrès sont peu avancés, qu'il faut y remédier par des évacuans astringens, comme la rhubarbe, ou les préparations dans la composition desquelles

(a) Mauriceau, obs. 444, 509.

elle entre. Les stomachiques analeptiques ; & les cordiaux sont ensuite , avec un régime exact , les médicamens dont l'efficacité est reconnue dans ces occasions. Lorsque cette diarrhée continue après l'accouchement , les forces étant épuisées , on ne peut se proposer que de les soutenir par des cordiaux & des absorbans terreux , comme les confectiions cordiales , le bol d'Arménie , la terre sigillée , l'électuaire de cannelles de Fuller , & autres médicamens indiqués dans tous les auteurs : les purgatifs sont contre-indiqués , & même sont dangereux , pouvant faire dégénérer la diarrhée en dyssenterie (a).

Il est une autre espèce de diarrhée indépendante des lochies , beaucoup plus dangereuse que la précédente : elle prend sa source d'un principe qui la manifeste souvent dès la grossesse. S'il demeure dans l'inaction pendant sa durée , nourri , entretenu & multiplié par la réunion de diverses causes , il n'en acquiert sourdement que plus de force , dont les effets éclatent tout-à-coup après l'accouchement. On observe certaines femmes d'un tempérament cacochyme , fluxionnaires , & sujettes à des affections catharrales , qui se portent sur divers organes. Elles sont décolorées dans

(a) Mauriceau , obs. 353.

leur grosseſſe ; des aphthes les incommodent fréquemment. Des fleurs blanches habituelles abondantes , & quelquefois d'une grande acrimonie , augmentent leurs infirmités. La diarrhée & la toux les attaquent par alternatives (a).

Hippocrate ne voyoit jamais ſans crainte ces accidens ; & les préceptes (b) que cet oracle a dictés , en ont inſtruit tous les ſiècles. Duret , (c) ce praticien ſi éclairé , a étendu avec l'heureux génie qui a préſidé à tous ſes ouvrages , les conſeils précieux du grand maître dont il a été le diſciple fidele.

Dans des conſtitutions pareilles , les diarrhées catarrhales ſont toujours très-fâcheuſes ; mais elles empruntent de l'état même de groſſeſſe un caractère encore plus nuifible : pluſieurs excrétiens ſont ſuspendues ; la tranſpiration eſt diminuée ; la ſécrétion de la bile eſt plus imparfaite : ſuivant l'opinion des anciens , qu'il ne faut peut-être pas tout-à-fait rejeter , la rétention des menſtrues peut répandre des impuretés dans la maſſe des humeurs. Le genre nerveux eſt toujours plus ſenſible dans les femmes enceintes. La fréquence du pouls qu'on

(a) *Mauriceau* , obſerv. 424.

(b) *Lib. j de Morb. Mulier.* Coac. 2 ; Coac. 16 ; 19 , 27 , 29.

(c) *Duret* , *Comm. in Coac. Hipp.*

leur observe, la chaleur plus grande que dans l'état naturel qu'elles éprouvent (a), peuvent encore contribuer à développer davantage l'acrimonie de toutes les liqueurs. La nature se sert-elle de cette chaleur & de cette accélération du pouls, comme d'un moyen propre à séparer de la masse des humeurs les impuretés dont elles se trouvent surchargées, comme le pense Duret (b) ? N'est-ce point plutôt une assimilation & une élaboration plus parfaite des sucs nourriciers, que l'action augmentée du système artériel tend à perfectionner pour le fœtus ? C'est peut-être à cette augmentation d'activité du jeu des vaisseaux, qu'on doit cette croûte pleurétique, qui s'observe sur le sang qu'on tire aux femmes grosses.

La diarrhée qui reconnoît pour causes celles dont nous venons de parler, & qui se déclare en pareilles circonstances dans la grossesse, est séreuse ; & bientôt après, par sa continuité glaireuse, elle est accompagnée de tranchées plus ou moins vives : elle revient comme par périodes, dans des intervalles plus ou moins longs : les selles deviennent, dans la suite, dyssentériques ; le ténésme ne tarde pas à suivre ; & l'avortement, qui devient lui-même fatal, lorsque

(a) *Levet*, n° 1052.

(b) *Pag. 444, Comm. in Coac.*

la maladie continue après deux ou trois jours (a). Lorsque cette diarrhée arrive après l'accouchement, le danger est alors bien plus menaçant que dans la grossesse : un frisson & un sentiment d'horripilation est le présage assuré des malheurs qui ne tardent pas à suivre (b) ; il annonce toujours quelque chose de sinistre. Quand la diarrhée survient, c'est le signe du transport qui se fait de l'humeur morbifique sur le canal intestinal : des tranchées vives se déclarent ; les selles sont glaireuses ; des stries de sang se mêlent avec elles, & leur communiquent un caractère dyssentérique : il existoit, avant l'accouchement, une humeur viciée, dont la malignité se trouve augmentée par le désordre & la confusion qui va régner. Les douleurs de l'enfantement ont ébranlé, par de vives secousses, l'harmonie du genre nerveux & vasculaire : la fièvre s'allume ; les lochies s'arrêtent souvent ; toutes les humeurs se portent vers les intestins irrités, où elles sont déterminées : il est rare alors que les femmes passent le quatrième jour (c). Lorsque les accidens se déclarent avec moins de violence, mal-

(a) *Levret*, n° 1159.

(b) *Hipp. Coac.* 36, *de Morb. Mul.*

(c) *Mauriceau*, *Aph.* 125.

gré la suppression des lochies, quoique les selles soient de très-mauvaise qualité, quelques femmes peuvent encore échapper au danger : M. de Van-Swieten en cite un exemple (a). Lorsque les évacuations sanguines continuent à se faire à-peu-près comme elles doivent, la maladie n'est pas aussi fatale : la fièvre de lait passée, les lochies laiteuses se soutenant, le danger diminue (b) : on peut espérer que la dépuratîon, qui devoit se faire par la matrice, affecte une autre voie, & se fait par les glandes intestinales, mais avec douleur. En effet, Hippocrate (c) pensoit, dans une pareille constitution, que les lochies laiteuses, étant viciées, excitoient même des douleurs sur les organes destinés à les évacuer. Quoiqu'à ce terme, la diarrhée soit moins funeste, on ne peut s'empêcher de la regarder souvent comme meurtrière, soit par la dépravation des selles qui sont toujours viciées, & d'une couleur dépravée (d), soit parce que sa continuité entraîne une fièvre lente, à laquelle le marasme succède. Tous les sucs tombent en colliquation : il s'en fait une congection dans le tissu cellu-

(a) Tom. iv, pag. 544.

(b) Lamotte, observ. 365.

(c) Coac. 16.

(d) Mauriceau, observ. 648.

laire, qui cause une bouffissure générale (a); à laquelle dispose l'atonie & le relâchement universel.

Le danger de cette espece de diarrhée ne peut être comparé à celui de la premiere dont nous avons parlé : la durée seule de celle-là inspire une juste crainte; celle-ci ne présente que des écueils. On la distingue aisément de la diarrhée propre aux premieres voies, par les causes antécédentes qui ont dépravé les digestions par la mollesse du poulx, l'absence des tranchées, ou leur médiocrité. On la différencie avec plus de peine de la diarrhée dépendante de la suppression : pour en établir avec plus de certitude le diagnostic, on doit se rappeler la constitution des femmes, les maladies qu'elles ont essuyées dans leurs grossesses; on peut y ajoûter un sentiment de chaleur dans la gorge, & de sécheresse aux lèvres & à la langue (b). Il faut interroger exactement la nature, & jeter un regard attentif sur les caracteres qui sont propres à cette espece de diarrhée : les selles ne sont pas seulement féreuses, comme dans la troisieme espece que nous décrirons; elles sont bourbeuses, glaireuses, & souvent ensanglantées :

(a) *Levet*, n° 917.

(b) *Lamotte*, observ. 365.

On ne doit cependant les regarder comme dyssentériques, qu'après avoir examiné si les femmes n'ont point un flux hémorrhoidal, pour ne point tomber dans l'erreur (a). Le ventre est tendu & douloureux; le pouls petit & serré: les douleurs ne sont pas continuelles; elles augmentent par tranchées immédiatement avant les selles. Enfin, lorsque cette diarrhée s'étend au-delà de la fièvre de lait, le tems, ce maître si sûr dans tous les événemens, apprend qu'on ne s'est point trompé, parce que la diarrhée dépendante de la suppression des lochies sanguines, n'atteint jamais le terme. L'ouverture des cadavres a fait connoître que les intestins, après la mort des femmes qui succombent à cette diarrhée, sont gangrenés (b).

Saisir les tems favorables pour prescrire certains médicamens, choisir ceux qui sont propres à des circonstances particulières, s'opposer au danger présent, & se tenir en garde contre l'avenir, c'est le triomphe de l'art. La diarrhée dont il s'agit, peut se présenter dans la grossesse, suivre immédiatement l'accouchement, ne se déclarer que dans la fièvre de lait, & continuer long-

(a) *Mauriceau*, observ. 379.

(b) *Ibid.* obs. 413.

tems après qu'elle est passée : ces divers états exigent des précautions différentes.

Lorsqu'elle se présente dans la grossesse , il est nécessaire de mettre tout en œuvre pour assoupir & calmer les douleurs qui épuisent , pour arrêter ensuite les évacuations immodérées qui dépriment encore davantage les forces , & peuvent , par un concert nuisible , tendre à procurer l'avortement. Quoiqu'en général , la diète doive n'être pas aussi sévère dans les maladies des femmes grosses , que dans toute autre occasion , elles doivent cependant être tenues au bouillon : des lavemens anodins sont indiqués avec le bouillon de tripes , dans lequel on fait délayer un jaune d'œuf , avec la décoction des plantes émollientes , comme celles de mauve , de guimauve , & de graine de lin : l'huile d'amandes-douces , mêlée avec le diacode , apaise les douleurs , en corrigeant l'acrimonie des sucs , & défendant de leur impression les fibres froncées du canal intestinal , auxquelles elles rendent leur souplesse. Les narcotiques sont des remèdes dont on ne peut guères alors se passer (a) : on prescrit les pilules de cynoglossé , la thériaque , le *diascordium* , & même de legeres doses de *laudanum*. La

(a) *Mauriceau* , observ. 669.

décoc-tion blanche de Sydenham, l'eau de riz doivent être la boisson. Après avoir calmé les douleurs, si la diarrhée continue, les astringens trouvent leur place. Mauriceau (a) conseilloit l'usage du lait en lavement & pour aliment, aux femmes attaquées de flux dyssentériques. Il s'en faut beaucoup que les purgatifs aient ici les avantages qu'on pourroit s'en promettre; ils sont, au contraire, très-dangereux (b); ils renouvellent l'irritation, en rappelant, vers les intestins, les humeurs viciées, & déterminent, par le trouble nouveau qu'ils excitent, une nouvelle fonte catarrhale, dont on tarit plus sûrement la source, en favorisant la transpiration, conseillant de se tenir chaudement, & d'user d'une décoc-tion diaphorétique, comme celle de scorfonnerie & de fleurs de sureau.

C'est une complication bien alarmante de voir survenir cette diarrhée immédiatement après l'accouchement; les accidens augmentent; & la suppression ne manque guères d'arriver. On doit se proposer de calmer les douleurs, & d'entretenir les évacuations des couches, sans penser à arrêter le flux de ventre; des fomentations émollientes ré-

(a) Mauriceau, observ. 424, 488.

(b) Idem, observ. 669, 488, 648.

solutives sont nécessaires, soit avec la décoction des plantes qui ont cette vertu, soit avec le lait seul, aussi chaud qu'on peut le supporter : on les répète assidûment ; & on a soin de les entretenir chaudes : des demi-lavemens sont indiqués avec le bouillon, ou la décoction de mauve, de graine de lin, & de bouillon-blanc. La boisson doit être une simple décoction de racines de guimauve, ou de rapure de corne-de-cerf, avec l'infusion des fleurs de sureau & de mélilot. On prescrit utilement le looch blanc du nouveau codex, avec quelques gouttes de teinture de safran. M. de La-motte (a), cet heureux & habile observateur, que la province doit mettre au nombre des auteurs célèbres, auxquels elle a donné le jour, donnoit avec succès un mélange de deux cuillerées de syrop de capillaires, d'une once d'huile d'amandes-douces avec quatre cuillerées de vin d'Espagne, ou autre. La saignée réussit rarement en pareil cas (b). Les narcotiques ont toujours été observés préjudiciables, quoique, dans d'autres circonstances, ce soient les remèdes les plus appropriés (c).

Au déclin de la fièvre de lait, cette diar-

(a) Observ. 364.

(b) *Levet*, n° 918.

(c) *Lamotte*, observ. 364.

rhée n'est pas tout-à-fait si fâcheuse : on ne doit, dans les premiers jours, s'appliquer qu'à modérer les douleurs, en suivant la méthode déjà indiquée. Il seroit dangereux de chercher à l'arrêter, parce que l'humeur laiteuse prend alors la voie du canal intestinal : on procure, les jours suivans, s'il est possible, une diversion par les sueurs, en donnant la décoction de bardane, de scorsonnere & de fleurs de sureau. La décoction de corne-de-cerf calcinée en émulsion, avec la gomme Arabique, & l'antimoine diaphorétique peuvent être employés avec succès : l'utilité des absorbans est démontrée par l'observation de M. de Lamotte (a). Cet auteur digne de foi regarde les sueurs, dans les maladies des femmes en couche, comme une crise qui ne differe de celle des autres maladies, qu'en ce qu'elles durent depuis le premier jour des couches jusqu'à ce que l'accouchée soit en bon état, pendant que les crises précédentes n'arrivent qu'à des jours marqués (b) : leur suppression peut elle seule procurer la diarrhée, & leur retour, la guérir (c). On peut encore faire prendre quelques prises de thériaque : cette méthode, qui tend à procurer des sueurs

(a) *Lamotte*, observ. 367.

(b) *Id.* Réflexion sur l'observ. 82.

(c) *Id.* Observ. 93.

par des moyens aussi simples , sans courir les risques d'augmenter la fièvre , réussit mieux qu'aucune autre. Sydenham (a) , ennemi déclaré des sueurs dans toutes les maladies aiguës , n'a pu s'empêcher de reconnoître leur avantage dans celles des femmes en couche : l'expérience , qu'il a toujours consultée , ne lui a pas permis de s'écarter ici d'un sentiment universel qu'un préjugé mal-entendu a souvent étendu trop loin. Ces sueurs n'ont une utilité si marquée , que parce qu'elles évacuent l'humeur séreuse du lait , surchargée de levains étrangers , & de mauvaise qualité : ne peut-on pas encore avec raison soupçonner qu'une portion des lochies puriformes , qui font l'effet d'une espèce d'exfoliation superficielle de la matrice , augmenteroit , par sa résorption , le mauvais caractère de la diarrhée ? Elle se trouve , avec les sueurs , entraînée à l'habitude du corps. Les diurétiques ont aussi leur avantage , en changeant , vers les émonctoires des reins , la détermination de l'humeur laiteuse. On donne la décoction de pariétaire , des vulnéraires de Suisse , & de réglisse avec un peu de cannelle.

Si la diarrhée rebelle à tous les secours que la prudence de l'art suggere , continue ,

(a) *Dissertatio epist.* pag. 533.

il arrive alors que les intestins tombent dans un relâchement qui se perpétue : leur membrane veloutée devient même ulcérée. La décoction de *simarouba* est un moyen puissant, & souvent heureux, auquel on peut recourir, pour passer ensuite à des bols absorbans légèrement astringens, dans lesquels on fait entrer le cachou, le corail, &c. Le syrop de karabé, & celui de corail sont encore prescrits avec succès.

L'ipécacuanha, ce remède si utile & si recommandé dans les dysenteries, ne peut-il pas trouver ici sa place ? Pendant la violence des douleurs, il seroit imprudent d'y penser : lorsqu'elles sont calmées, les selles étant glaireuses & ensanglantées, on peut l'administrer. J'en redouterois l'usage, en le donnant comme vomitif : il est plus sûr de le donner, comme je l'ai fait plusieurs fois, à des doses légères, & comme altérant, parce qu'alors il devient souvent diaphorétique ; propriété qui rend son usage plus assuré.

La suite dans le Journal prochain.



OBSERVATIONS

*Sur quelques Maladies compliquées de Vers ;
par M. MARESCHAL DE ROUGERES ,
maître en chirurgie à Plancoët en Bre-
tagne.*

Dans la dispensation du bien & du mal ; la nature semble avoir gardé un juste milieu. L'homme , le plus parfait de tous ses êtres , est compris dans la masse générale : sa mécanique seule le met au-dessus de tous les autres ; mais c'est bien aussi le plus misérable , dès qu'elle vient à se déranger : il n'y a qu'une cause de vie , & mille de destruction ; c'est-là le triomphe même de la nature. Le mort est le principe du vif.

Nous servons non-seulement de pâture aux vers après notre mort ; mais nous sommes leur aliment pendant notre vie. Ils naissent avec l'homme , & survivent à l'homme : ils se développent avec lui ; mais c'est pour le détruire.

Les vers naissent avec l'homme , suivant le sentiment d'Hippocrate , & les grands maîtres qui l'ont suivi (a). L'observation le démontre tous les jours. On voit des enfans rendre des vers, en venant au monde ;

(a) Lib. iv , de Morbis.

particularité dont j'ai été une fois le témoin. Je pourrois dire ici quelque chose sur cette génération. Mais il suffit d'indiquer M. Andry (a), & par-dessus tout, le système ingénieux & fécond de M. de Bufson (b). La matière organique de tous les êtres est constante, invariable & indestructible. Ne peut-il pas arriver que, parmi les molécules qui doivent former l'embryon, il s'en trouve de propres à la formation du ver, ou que cette portion de matière organique vermineuse soit portée de la mère à l'enfant par la circulation ? Ce moyen peut être reçu ; car l'observation n'y est pas contraire. Il y a des vers sanguins ; mais sans nous arrêter davantage sur cet objet, voyons les maux que les vers occasionnent à l'homme, & les moyens que l'on peut employer pour les combattre.

Il n'est point de face sous laquelle les vers ne se montrent, ou plutôt ne se cachent. Tantôt vous avez une apoplexie à combattre, tantôt une paralysie (c). Dans tel sujet, ce sera des sueurs excessives (d) ; dans tel autre, ce sera le coma. Ici, c'est

(a) De la Gén. des Vers, tom. j, chap. 2.

(b) Hist. nat. in-12, tom. iiij, chap. 4 & suivans ; tom. iv, pag. 209.

(c) Journal de Méd. tom. xvij, pag. 25 & suiv.

(d) *Ibidem*.

46 OBS. SUR QUELQUES MALADIES

une affection cataleptique (a) ; là un abcès au foie , des accès épileptiques , des fièvres putrides , &c. Avant d'aller plus loin , posons quelques faits , avec le plus de netteté & de précision qu'il nous sera possible.

I. Un de mes freres, avocat en parlement, fut attaqué, à l'âge de cinq ou six ans, d'une paralysie singuliere : il ne pouvoit remuer aucune partie de son corps ; & , dès qu'on lui donnoit du mouvement, il éprouvoit la sensibilité la plus douloureuse. Si-tôt qu'on le touchoit, il jetoit des cris. Il gardoit la position qu'on lui donnoit, & ne ressentoit de douleurs, que lorsqu'on lui en faisoit prendre une autre ; d'ailleurs sa fanté ne paroïssoit point altérée. On soupçonna les vers, & on eut raison ; car un usage continué des anthelmintiques donnés, tant intérieurement, qu'appliqués à l'extérieur, le rétablirent, après lui avoir fait rendre beaucoup de vers.

II. Un jeune garçon de quatorze ans ressentoit un point de côté des plus violens : il fut saigné du bras, du côté douloureux. La douleur ne se dissipa point ; la tête s'engagea, & le délire parut. Le ventre, qui étoit serré & tendu, se lâcha : les déjections devinrent abondantes & fétides. Le

(a) Journal de Méd. tom. xvij.

délire continua toujours ; le point de côté se calma ; & le ventre devint extrêmement douloureux. On avoit vuider les premières voies , l'évacuation du ventre avoit été secondé par des minoratifs acidules ; & le mal augmentoit. Le pouls avoit presque toujours été serré & convulsif : il s'éleva du 8 au 9 , & devint rebondissant. Il eut un saignement de nez abondant , que les parens effrayés arrêterent avec du jus d'ortie. Il tomba tout-à-coup dans un assoupissement profond ; le pouls se concentra , & l'accablement devint général : il ne donnoit , pour ainsi dire , aucun signe de vie , que quand on le touchoit , & qu'on lui donnoit différentes positions ; mais il jettoit alors des cris perçans. Après trois jours de cet assoupissement comatique , les sueurs percerent , & se soutinrent avec abondance , pendant vingt-quatre heures , jusqu'à baigner tout son lit. Le coma se dissipa ; le ventre , qui s'étoit serré , se lâcha : il évacua plus de quarante vers ; & le 15 , il parut sur les fesses des escarres gangreneuses , de la grandeur de la paume de la main. Il entra en convalescence.

III. Le nommé *Michel Dumaine* , habitant de Plancoët , tomba sur le côté , le 28 Octobre 1766. Il ressentit , dans le moment , une vive douleur entre les dernières vraies , & les premières fausses-côtes. La

douleur diminua d'elle-même, & fut tolérable pendant plus de deux mois, quand tout-à-coup il éprouva des douleurs si poignantes, qu'il ne put s'empêcher de pousser les hauts cris. Il fut dès-lors obligé de garder le lit, souffrant tantôt plus, tantôt moins. Après quinze jours de cet état, il appella du secours ; il venoit d'éprouver un accès de fièvre, & la douleur de côté étoit considérable. On le purgea avec l'agraric, & il parut s'en mieux trouver ; peu de jours après, il eut quelques accès de fièvre en tierce. Il lui prit une petite toux ; la poitrine s'embarraffa ; la toux devint sèche & fréquente, & l'hypocondre devint très-douloureux. Vers la fin de Décembre, il eut des vomissemens de matieres glaireuses, teintes de sang. Après quelques jours de remise, les vomissemens revinrent avec plus d'abondance, & furent toujours teints de sang, tantôt clair, tantôt grumelé ; la quantité en pouvoit être évaluée à deux ou trois livres par jour. Il pouvoit éloigner le vomissement, en se tenant couché sur le côté gauche ; mais dès qu'il se mettoit sur le droit, qui étoit celui où il ressentoit les plus grandes douleurs, les vomissemens revenoient sur le champ. Cet état dura jusques vers le 20 de Janvier 1767, que le calme parut naître. La douleur se dissipa presque entièrement, à l'ex-
ception

ception d'un petit picotement , & d'une légère démangeaison intérieure , qu'il ressentoit au côté cité , & qui ne donnoit aucune sensibilité douloureuse , à moins qu'il ne fût comprimé avec une certaine force. Il faisoit usage , pendant tout ce tems , d'une infusion de scordium. Il rendit quelques vers strongles ; & la puanteur des matieres qu'il rejettoit par le vomissement , fut bien moindre. L'appétit se soutenoit ; & quoiqu'il ne trouvât aucun goût à ce qu'il prenoit , il ne laissoit pas de manger beaucoup. Les vomissemens ayant cessé , on le mit à l'usage d'une dissolution de résine de pin (a) dans le vin blanc. Mais il fallut bientôt abandonner ce remede ; car le 8 Février , la douleur de l'hypocondre se fit ressentir avec violence : la poitrine s'embarrassa ; les crachats prirent une mauvaise odeur , & devinrent noirâtres. Le 19 Mars , le mal redoubla ; l'expectoration devient difficile ;

(a) Je sçais que cette espece de résine ne s'emploie pas ordinairement pour l'intérieur. Un homme de la campagne se trouvoit d'une phthisie pulmonaire ; un matelot lui proposa l'usage de ce remede , & de manger , pendant ce tems , beaucoup de cresson. Cet homme jouit aujourd'hui d'une bonne santé. Le matelot avoit vu administrer ce remede dans les prisons d'Angleterre ; & c'est de lui que je tiens ce fait qui peut être vrai : j'ai essayé ce remede ; & les malades n'en sont pas moins morts.

50 OBS. SUR QUELQUES MALADIES

la toux fréquente & convulsive : les crachats se teignent de sang de plus en plus , & acquierent la couleur & la consistance de lie de vin. Les douleurs de l'hypocondre deviennent plus aiguës : il croit que des petits chiens (c'est son expression) lui déchirent le côté & la poitrine : il rejette enfin , le 20 du mois d'Avril , neuf à dix aunes d'un *tania* , à la suite d'un purgatif de quatre gros d'agaric en décoction ; & il se rétablit dans peu.

IV. Un homme âgé de vingt-sept ans , se plaignoit d'un grand mal de tête , & d'un point de côté. On le saigna amplement du bras : les douleurs se calmerent , & reprirent , vingt-quatre heures après , avec autant de violence. Le malade eut des nausées ; on le fit vomir. Le point de côté diminua , & le mal de tête fut toujours insupportable. Du 3 au 4 , le pouls , qui avoit été dur & élevé , devint rebondissant , avec quelques legeres intermittences : il eut un saignement de nez , le 5 ; & le ventre , qui jusqu'alors avoit été paresseux , se lâcha. Cette évacuation fut secondée par des émulsions aiguës par le sel de Glaubert. Il fut mieux jusqu'au 13 , que les évacuations se supprimèrent. La tête s'embarassa ; le pouls devint fréquent & convulsif : on remarqua des soubresauts dans les tendons ; & il tomba dans un assoupissement comatique. Le ven-

tre étoit tendu & douloureux ; les urines enflammées & en petite quantité , les yeux égarés & sortant de la tête. Du 16 au 17 , il rejetta quelques vers morts , & comme desséchés : les vermifuges , qui lui furent administrés , lui firent évacuer plus de soixante vers. Il entra en convalescence ; mais elle fut longue.

V. Une jeune fille de treize à quatorze ans , tombe dans de fréquens accès d'épilepsie ; mais , quelques momens avant de les ressentir , le ventre se tend , devient douloureux ; & elle éprouve un mouvement de déchirement à ce qu'on appelle vulgairement *le creux de l'estomac*. Les anthelmintiques , administrés pendant plusieurs jours consécutifs , lui ont fait rendre beaucoup de vers , & ont éloigné les accès épileptiques. Au bout de trois mois , ils ont reparu , & ont été retardés par le même secours. On lui fait prendre actuellement les vermifuges , tous les mois ; & aucun abcès n'a reparu , tandis qu'elle en essuyoit cinq & six , tous les jours , avant de faire usage des anthelmintiques.

VI. Depuis plusieurs années , une femme âgée de soixante-sept ou huit ans , tombe tout-à-coup dans un accablement général. Le pouls devient petit , fréquent & convulsif ; le ventre se resserre & devient dou-

52 OBS. SUR QUELQUES MALADIES

loureux ; la foiblesse est extrême. Cet état arrive deux & trois fois par an , à des périodes irrégulières. Les vers , qu'elle rend alors par en-haut & par en-bas , indiquent assez l'usage que l'on doit faire des vermifuges. Ils ont toujours eu le plus grand succès , & lui ont fait rendre parfois cent soixante vers & plus.

Je pourrois rapporter un plus grand nombre d'observations à-peu-près semblables ; mais je me borne à celles-ci , & on me permettra de les terminer par quelques réflexions.

Il n'est guères de maladies qui ne soient compliquées de vers. C'est dans les fièvres putrides & malignes , dans les maladies épidémiques , qui en approchent de bien près , que les vers font des ravages étonnans. Il n'y a qu'à dépouiller les Annales de ces maladies , (le Journal de médecine en offre un grand nombre ,) & on sera convaincu de ce que j'avance. Je sçais qu'on ne regarde pas les vers comme la source du mal , & qu'on va souvent chercher bien loin des sources étrangères. Tantôt ce sera un vice des solides , tantôt des liquides , ou tous les deux ensemble. On ne peut nier que leur dérangement ne soit le principe de bien des maladies ; mais ce dérangement même a presque toujours une cause

particulière ; & je dis que la présence des vers est une cause des plus générales (a).

La saignée , ce secours si répandu , & même si nécessaire dans les villes , est souvent meurtrier dans les campagnes. Comment tirer du sang à des hommes extenués par le travail , par la mauvaise nourriture , qu'ils ne se donnent souvent qu'avec la dernière parcimonie ? Quel chyle ? quel sang ? quelles humeurs ? Il ne faut pas s'en laisser imposer par leur force apparente : ces gens , qui supportent sans peine extérieure les plus grandes fatigues , sont accablés par le moindre mal.

Les vers étant la cause la plus générale de leurs maladies , l'estomac se remplit de matières visqueuses , âcres , & de saburre. Il s'irrite , communique son action au diaphragme ; qu'on peut appeller avec raison *l'ame animale* , & occasionnent par-là des symptômes plus ou moins graves , tels que les convulsions , l'épilepsie , le délire , le coma , &c. Il faut , sans perdre de tems , commencer par évacuer ces matières hé-

(a) J'habite la campagne ; & je n'entends parler que des maladies de ses habitans : celui qui jugeroit d'un campagnard comme d'un citadin , & qui le traiteroit en conséquence , pourroit se trouver bien loin de son compte. Cet avis , ce que j'ai dit & tout ce qui me reste à dire , ne regarde que mes confreres.

térogenes & pernicieuses : *Ne putridis vaporibus febres & epilepsiam, & alia symptomata sava excitent* (a). Je préfère l'ipécacuanha, en le donnant suivant la méthode du docteur Pringle, c'est-à-dire, en commençant par cinq grains, qu'on peut administrer jusqu'à quinze & vingt grains, selon l'effet des premiers. On peut se servir des autres émétiques, suivant les circonstances : je donne la préférence à celui-ci, parce qu'étant légèrement purgatif, il vuide, non-seulement l'estomac, mais entraîne, par les selles, des matieres âcres, qui, en irritant les intestins, en déchirent, pour ainsi dire, le velouté ; procurent des coliques plus ou moins vives, des dévoiemens plus ou moins dangereux. L'indication se présente d'elle-même. Des douleurs d'estomac, des tranchées, des rapports doux-aigres, des nausées, le vomissement enfin, tout dit qu'il faut vider les premières voies. Il ne faut pas, après cette évacuation, se hâter d'en procurer d'autre : il faut attendre que la nature se déclare, c'est-à-dire que la coction soit faite. Il ne faut pas s'attacher à la doctrine de Vanhelmont, qui veut qu'on prévienne les crises, mais suivre le grand Hippocrate, à qui la nature s'étoit montrée toute nue. Il attendoit les jours de

(a) Jacob. Silvii *Method. curandi.*

crises, les épioit, & n'alloit pas imprudemment les prévenir, mais les secundoit, ou, mieux encore, demeurait observateur tranquille des événemens. Les tems sont bien changés, dira-t-on. Oui, malheureusement les hommes ne sont plus les mêmes : cela n'est que trop vrai ; mais la nature est toujours la même. Aujourd'hui, demain, dans les siècles à venir, elle est & sera ce qu'elle a toujours été. « La nature, dit M. de » Buffon, est le système des loix établies » par le Créateur, pour l'existence des choses, & pour la succession des êtres. » Ce sont ces loix qu'il faut étudier, qu'il faut suivre, mais qu'il est dangereux de prévenir.

Employez les lavemens d'eau de rivière, simplement, ou avec le miel ; & lorsque la coction sera faite, ce que vous reconnoîtrez facilement à la diminution des symptômes, aux urines épaisses, plus ou moins blanches, & qui déposent peu de tems après être rendues, alors vous pouvez évacuer. Les purgatifs résineux ont l'avantage dans les cas où la putridité domine. Ne refusez pas alors le vin à vos malades ; mais faites-le donner avec ménagement : que leur nourriture soit de bonne qualité, mais pas trop succulente. Ils doivent bientôt reprendre leur premier train de vie ; & il est essentiel pour eux, qu'ils ne le perdent point de vue.

Je finis ces réflexions. Puissent-elles, mes chers confreres, ne pas vous déplaire ! Faites-moi part des vôtres ; elles ne pourront que m'instruire,

O B S E R V A T I O N S ET EXPÉRIENCES

*Sur les Plaies du Tendon d'Achille ; par
M. J. J. L'HOIN, maître en chirurgie
à Dijon, membre de l'Académie de la
même ville, de la Société littéraire de
Clermont-Ferrand, &c.*

M. Dupouy, maître en chirurgie de Paris, « croit qu'on parviendroit facilement ,
» par une situation convenable de la partie ,
» à guérir la rupture du tendon d'Achille ,
» sans fatiguer le malade , par des bandages
» pareils à ceux de M. Petit, & de
» M. Monro. » C'est ce qu'il vient de déclarer dans le Journal de médecine du mois d'Avril 1768, pag. 357. Il ajoute que
» M. Pibrac, qui est du même avis, lui a
» cité plusieurs exemples de personnes qu'il
» avoit guéries, par le repos & les atten-
» tions les plus simples. Enfin M. Dupouy
» croit encore qu'en général le bandage de
» M. Petit seroit très-pernicieux, dans le

DU TENDON D'ACHILLE. 57
» cas où les tendons d'Achille seroient di-
» visés par l'instrument tranchant. »

J'ose unir ma foible voix à celles de MM. Dupouy & Pibrac : il y a plus de sept ans que je me borne à la faire entendre à mes confreres de Dijon, & à mes élèves. J'ai un Mémoire sur les plaies des tendons d'Achille, que je ne dois pas encore faire imprimer ; j'en détache quelques expériences & observations : elles suffiront pour prouver que les plaies de ces tendons dans les animaux, n'exigent pas même de repos pour se guérir.

EXPÉRIENCES I & II. Le 12 Juin 1760, je répétai plusieurs expériences de M. de Haller, sur l'irritabilité & sur la sensibilité de quelques parties. Entre les animaux que j'y soumis, il y avoit une jeune chatte, à qui je découvris les deux tendons d'Achille, par une incision aux tégumens de près d'un pouce de longueur : je les dépouillai aussi de leurs membranes ; après quoi je les piquai avec la pointe d'un bistouri : je les fendis selon la rectitude de leurs fibres, dans l'espace de plus de trois lignes ; j'en tiraillai les fibres avec des pinces ; je coupai plusieurs fibres en travers, sans diviser tout le tendon. La chatte ne donna aucun signe de sensibilité ; cependant elle en avoit montré beaucoup, lorsque j'avois fait l'incision de la peau. Enfin je coupai entiè-

rement ces deux tendons , & je fis lâcher l'animal. Il parut aussi tranquille après l'opération, qu'au moment que je la faisois ; il se traîna auprès de moi , en s'appuyant sur la partie postérieure de ses pattes de derrière.

Je fus curieux de sçavoir s'il pourroit guérir de ses blessures , sans aucun secours chirurgical. Je pris de nouveau la chatte ; j'examinai ses tendons coupés ; j'aperçus que celui sur lequel j'avois travaillé plus que sur l'autre , avoit le bord supérieur de sa section, comme lacéré , & presque frangé. Alors je coupai environ trois lignes de ce bord , & j'abandonnai absolument à la nature la curation de ces plaies , même sans les garantir, par aucun linge, des impressions de l'air.

Les pattes blessées se gonflèrent considérablement ; il s'établit une abondante suppuration : la partie supérieure de l'os , auquel le tendon d'Achille est attaché , sortit de la longueur de quatre ou cinq lignes , entre les lèvres de chaque plaie. Dans la quinzaine , ces deux portions osseuses , qui ne se détachèrent pas , furent couvertes par une croûte fort épaisse , sur chaque patte.

Les croûtes n'étoient pas encore tombées vers le 20 Juillet , quand un voyage me fit perdre de vue la chatte. A mon retour ,

qui fut au milieu d'Août, je trouvai les plaies de l'animal parfaitement cicatrisées; & je sentis une espece de nœud à l'endroit de la réunion de chaque tendon.

Elle avoit marché tous les jours, depuis l'opération que je lui avois faite : à la vérité, les premiers jours, elle se traînoit plus qu'elle ne marchoit. Mais depuis la formation des croûtes, elle se soutenoit mieux sur la plante des pates de derriere; & long-tems avant mon départ, elle couroit aussi-bien qu'un autre chat de la même portée, à qui je n'avois pas coupé les tendons d'Achille.

Le 1^{er} Juin 1761, près d'un an après ces expériences, je fis voir la chatte, qui en avoit été le sujet, à MM. Maret, Julien, Jeanne, Ravachat, Poinçotte-Mauvilly, Enaux & Leroux, tous maîtres en chirurgie à Dijon : ils reconnurent qu'elle marchoit, couroit & sautoit aussi-bien que si elle n'eût jamais eu les tendons d'Achille coupés. Nous ne distinguâmes plus, en touchant les endroits où avoient été les plaies, aucun vestige de l'ancien bourrelet de la cicatrice intérieure : nous trouvâmes même que la pate, de laquelle j'avois enlevé une portion du tendon, n'étoit pas plus courte que l'autre.

J'ai conservé cette chatte jusqu'à la fin de l'année 1767, qu'elle s'est perdue. Pen-

60 OBS. ET EXPÉR. SUR LES PLAIES

dant ces sept années, je l'ai fait examiner à plusieurs gens de l'art, & à beaucoup de curieux, à qui j'avois raconté ce qui lui étoit arrivé.

EXPÉR. III & IV. Sur la fin du mois de Mars 1761, je coupai entièrement, & en travers, les deux tendons d'Achille d'une jeune chienne, à quelques lignes de distance de leur insertion à l'os. Après la section, l'animal courut se cacher, en traînant les pates de derriere. Je n'appliquai rien sur les plaies : elles furent cicatrisées vers la fin d'Avril, sans que la petite chienne ait cessé un seul jour de marcher.

Le 1^{er} Juin suivant, je la fis voir aux mêmes chirurgiens qui venoient d'examiner l'état de la chatte, dont j'ai parlé dans mes deux premières expériences : ils s'assurent que la chienne ne boitoit pas, & que sa course étoit aussi prompte que celle d'un autre chien de son espece. En comprimant un peu entre deux doigts chacun des tendons, qui avoit été coupé, ils sentirent que la cicatrice intérieure étoit marquée par un petit nœud dur & saillant.

Je déclarai à mes confreres l'intention que j'avois de multiplier de semblables expériences ; mais il falloit les bien constater, avant de les rendre publiques, & d'en tirer, s'il y avoit lieu, des conséquences relatives à la pratique de la chirurgie. Pour cet effet,

je priai ces MM. d'être témoins d'une nouvelle section aux tendons d'Achille de la même chienne : ils y consentirent.

EXPÉR. V & VI. Sur le champ, je plongeai la pointe d'un bistouri porté à plat, à travers les tégumens de la pate droite de l'animal, entre l'os & le tendon d'Achille, que je soulevois d'une main; ensuite je relevai le tranchant vers la partie postérieure du tendon, un peu au-dessous des muscles, auxquels il appartient, & je le coupai. Nous vîmes tous que ses portions étoient entièrement séparées, & un peu écartées l'une de l'autre.

J'allois faire une semblable section au tendon d'Achille du côté gauche, lorsque M. Maret me témoigna le desir qu'il avoit qu'elle ne fût pas complete. Je me bornai donc à fendre ce tendon en travers, & de dehors en dedans, à peu-près selon les deux tiers de son épaisseur. Aussi-tôt que ces opérations furent terminées, mes confreres virent la chienne marcher sur trois pates, & traîner la quatrieme, dont le tendon étoit entièrement coupé.

Elle a marché de même pendant quelques jours : vers le huitieme, elle a commencé à se soutenir sur la quatrieme pate, comme sur les trois autres. Je n'ai fait aucun pansement à ses plaies : leurs lèvres ne se sont pas gonflées ; elles ont très-peu suppuré :

elles étoient réunies le quinzième jour après ces opérations, qui avoient été faites le 1^{er} Juin 1761.

Le 18 du même mois, je fis porter cet animal à une assemblée de tous les maîtres en chirurgie de la ville : la cicatrice de la pate gauche leur parut parfaite ; celle de la droite étoit couverte d'une croûte, qui fut détachée sur le champ, & facilement : la peau étoit sèche au-dessous ; il n'en suinta rien ; & dans la suite, il ne s'y est point formé de nouvelle croûte. Le même jour, la chienne ne se soutenoit pas encore bien ferme sur ses pates de derriere : peu de jours après, elle s'en servoit comme si leur gros tendon n'eût jamais été divisé.

Le 1^{er} Juillet suivant, on sentoit encore une espece de nœud à chaque cicatrice : le nœud étoit moins épais dans les deux anciennes, que dans les deux nouvelles. J'ai reconnu, le même jour, par la dissection des pates de la chienne, après l'avoir fait étrangler, 1^o que la peau n'avoit aucune part à ce gonflement ; 2^o que les nœuds appartenoient aux tendons seuls ; 3^o que ceux-ci étoient parfaitement réunis. La macération m'a convaincu aussi de la réunion complete des fibres qui avoient été divisés (a).

(a) Il y a dans mon Mémoire un détail peut-être intéressant, de ce que j'ai observé, en disséquant

EXPER. VII & VIII. Le 12 Août 1761, je coupai transversalement, en présence de plusieurs des chirurgiens nommés ci-dessus, les deux tendons d'Achille d'un jeune chat, en leur partie moyenne. J'ai toujours laissé à l'air ses plaies ; il y a eu très-peu de gonflement aux pates blessées : dès le lendemain, l'animal a traversé une cour, en les traînant ; il ne s'est soutenu sur elles, qu'après plusieurs jours. Souvent ses plaies étoient sanglantes : j'ai attribué cette circonstance à ce que le chat, qui a la langue raboteuse, les léchoit fréquemment. Le 3 Septembre suivant, elles étoient tout-à-fait guéries, & il y avoit déjà quelques jours que l'animal couroit & sautoit. Après sa guérison, j'ai distingué le nœud à l'endroit des cicatrices de chaque tendon.

EXPER. IX. Le 15 Décembre 1761, je coupai en travers à peu-près la moitié du tendon d'Achille de la pate droite d'un petit chien noir : ensuite, je divisai entièrement, & dans le même sens, celui de la pate gauche, & je laissai aller le chien. Il courut très-vite se placer auprès du feu, en appuyant par terre la pate droite blessée, tandis qu'il traînoit la gauche, ou la soutenoit en l'air : une heure après, il marcha

les pates des animaux soumis à mes expériences ; mais je craindrois qu'il ne parût déplacé dans l'Extrait, & qu'il ne le rendit trop long.

sur trois pates, & alla caresser les personnes qui se trouverent dans la chambre. C'est le premier sujet de mes expériences que j'ai vu marcher si promptement : j'excepte le moment où je faisois lâcher les animaux, après leur avoir coupé les tendons. Le chien noir a toujours continué d'aller & de venir avec une agilité & une force qui m'étonnerent dans les premiers jours.

Ses plaies n'ont jamais été pansées, je les ai souvent examinées : la plaie du tendon à demi-coupé, laissoit à peine appercevoir un léger gonflement dans ses bords ; la supuration y étoit très-peu abondante : il n'y avoit point d'enflure en aucun autre endroit de cette pate blessée ; elle n'étoit même pas douloureuse au-delà des lèvres de la petite plaie. Celle-ci fut bientôt couverte d'une croûte qui tomba d'elle-même, douze jours après l'incision, & me laissa voir une cicatrice-bien formée, & absolument sèche. Le nœud que j'avois observé, à l'endroit de chaque blessure, dans les sujets des autres expériences, étoit beaucoup moins considérable dans celui-ci. Sur la fin du mois du mois de Janvier suivant, il n'étoit pas possible de le sentir.

EXPÉR. X. J'ai dit, en rendant compte de l'expérience précédente, que, le 15 Décembre 1761, j'avois aussi coupé, mais entièrement, le tendon d'Achille de la
pate

pate gauche du même chien. Le 29 du même mois, la plaie de la peau fut cicatrisée, sans qu'on y eût fait aucun pansement; néanmoins le tendon n'étoit pas réuni: on touchoit son extrémité inférieure, bornée à quatre ou cinq lignes au-dessus de l'os, auquel elle étoit attachée, & la supérieure, un peu au-dessous du corps des muscles qui la produisent. Il y avoit entre ces deux portions de tendons un écartement de plus d'un pouce de longueur, & l'on ne sentoit rien de ferme entre l'os de la jambe, & les tégumens qui la recouvrent par derrière. Le chien ne laissoit pas que de courir & de sauter, mais le plus souvent sur trois pates: s'il se servoit de la quatrième, il marchoit en l'appuyant par terre, de toute la moitié de sa longueur. Je crus qu'il resteroit boiteux, & j'attribuai le défaut de réunion de la plaie du tendon à ce que l'animal avoit marché beaucoup plutôt que les autres.

Dans le cours du mois de Février suivant, je m'aperçus que le petit chien noir commençoit à étendre la jambe gauche, & qu'il boitoit moins. Quelle fut ma surprise de toucher un tendon d'Achille, au même endroit où j'avois senti un vuide considérable après la cicatrisation de la plaie de la peau! Ce tendon me parut moins gros que celui de la pate droite, & je n'y distinguai pas le nœud que j'avois reconnu à

tous les autres, après leur réunion. Dans la suite, cette partie s'est renforcée à tel point que le chien marchoit parfaitement depuis plus de six semaines, lorsque je le fis examiner, le 3 Mai 1762, par plusieurs chirurgiens. La dissection de l'animal, après sa mort, m'a prouvé que ses deux tendons d'Achille s'étoient réunis; &, en les rapprochant pour les comparer, j'ai vu distinctement que le gauche n'étoit pas si gros que le droit.

EXPÉR. XI & XII. Le 15 Décembre 1761, je divisai entièrement les deux tendons d'Achille d'une petite chienne, le droit en travers, & le gauche obliquement: dès le même jour, elle marcha; il ne survint aucun accident à ses plaies. Le 2 Janvier, leur cicatrisation, confiée à la nature seule, fut parfaite aux tégumens de la patte droite, &, le 4, à ceux de la gauche; mais ni l'un ni l'autre des tendons coupés ne paroissoit réuni: au contraire, il sembloit qu'il y eût entre leurs extrémités divisées un écartement d'environ un pouce. D'ailleurs la petite chienne, qui avoit beaucoup maigri, sur-tout aux cuisses, traînoit ses deux pattes de derrière, en marchant.

Le Vers la fin de Mars, je commençai à sentir un filet de tendon à la patte droite: ce filet grossit peu-à-peu. Il parvint, dans le cours d'un mois, presque au volume que

le tendon d'Achille de l'animal auroit eu naturellement , s'il n'eut pas été blessé ; & à proportion qu'il grossissoit, la petite chienne s'appuyoit mieux sur cette pate pour marcher. Depuis le commencement de Mai, ce tendon ne prit plus d'autre accroissement que celui qui dépendoit de l'accroissement général du corps.

Je soupçonnai que ce tendon s'étoit régénéré ; car j'avois peine à croire , attendu la premiere exiguité de ce cordon tendineux , que les extrémités coupées se fussent réunies. Pendant cette singuliere régénération supposée, le train de derriere de l'animal devint moins maigre qu'il ne l'étoit auparavant ; mais après la parfaite guérison de sa pate droite, la petite chienne se graissa également du même côté. Elle couroit fort vite , & sautoit facilement , quoiqu'il ne parût pas que le tendon de la pate gauche se fût réuni ou régénéré ; ce qui faisoit boiter l'animal.

Il étoit encore dans le même état , le 12 Juillet 1762 , lorsque je le fis voir à mes confrères. Je leur témoignai , en même tems , la crainte que j'aurois , en disséquant ses patés , de trop écouter ma prévention en faveur d'une régénération du tendon d'Achille à la pate droite , & de méconnoître , d'après cette idée , la véritable conformation de la partie. Pour éviter cet in-

68 OBS. ET EXPÉR. SUR LES PLAIES

convénient , je sollicitai M. Enaux de se charger de la dissection de la petite chienne, & de nous communiquer le rapport de ce qu'il auroit observé aux deux pates. Voici la copie de celui dont il fit lecture, le 23 Août suivant, en présence de plusieurs maîtres en chirurgie :

» Ayant été chargé d'examiner les tendons d'Achille, qui avoient été coupés, depuis plusieurs mois, à une chienne, & dont la réunion s'étoit faite sans aucun secours de l'art, j'ai observé à la pte droite, avant d'en faire la dissection, une cicatrice à la peau, qui n'avoit aucune adhérence ni au tendon ni à sa gaine; de sorte qu'en étendant, ou en fléchissant cette partie, on y faisoit mouvoir le tendon aussi facilement qu'en tout autre endroit où il n'y avoit point de cicatrice.

» Ayant fait une incision à la peau, à deux doigts au-dessus de la cicatrice, & l'ayant continuée jusqu'à cet endroit, j'ai été confirmé en ce que j'avois observé sur le défaut d'adhérence entre la peau & le tendon.

» On sentoît un petit nœud à l'endroit de la cicatrice tendineuse, où la gaine avoit contracté une légère adhérence.

» Les fibres du tendon étoient tellement confondues dans le centre de leur cicatrice,

» trice, qu'on ne pouvoit y distinguer au-
 » cun ordre ; mais à la surface du noyau,
 » les fibres paroissoient assez régulièrement
 » placées & réunies. Ce tendon, qui étoit
 » de grosseur naturelle, avoit été coupé
 » transversalement.

» La pate gauche, dont le tendon d'A-
 » chille avoit été divisé selon une ligne
 » oblique, étoit plus maigre ; aussi ce ten-
 » don étoit-il très-grêle, & le muscle, d'où
 » il partoît, si petit & si décoloré, qu'à
 » peine le pouvoit-on reconnoître pour un
 » muscle : cependant la réunion des ex-
 » trémités coupées du tendon s'étoit faite ;
 » & j'y observai les mêmes choses qu'à
 » l'autre, par rapport à la cicatrice. Je n'ai
 » trouvé aucun cordon de nerf, qui ait été
 » intéressé dans la section de ce tendon,
 » quoiqu'il soit vraisemblable que l'atro-
 » phie du muscle, & sa paralysie, en con-
 » séquence desquelles l'animal boitoit de
 » cette pate, dépendissent d'une telle cause.

» J'ai fait macérer, pendant plusieurs
 » jours, l'un & l'autre tendon ; j'en ai
 » séparé leur gaine avec toute la facilité
 » possible : néanmoins j'ai trouvé dans les
 » deux une legere adhérence de cette
 » gaine, à l'endroit de la cicatrice tendi-
 » neuse, qui ne l'empêchoit pas d'avoir
 » un léger mouvement sur cette partie.

» Je me suis borné à faire l'exposé de ce

» que j'ai observé , & dont le rapport m'a
 » été demandé ; mais il est à souhaiter que
 » des expériences répétées éclaircissent
 » une matiere aussi importante. »

L'occasion de répondre aux desirs de M. Enaux , se présenta sur le champ : j'avois fait apporter une chienne , pour augmenter le nombre de ces expériences ; j'invitai mes confreres à y soumettre eux-mêmes l'animal qui étoit sous leurs yeux.

EXPÉR. XIII & XIV. Le 23 Août 1762, M. Maret voulut bien se charger de couper, en notre présence, les deux tendons d'Achille de la chienne : il les divisa totalement, l'un selon la ligne transversale, l'autre en biseau de dedans en dehors. On ne fit aucun pansement à ces plaies , qui étoient fort larges , sur-tout celle de la pate gauche, où la section avoit été faite en biseau. Elles resterent humides & béantes , pendant près de huit jours ; ensuite elles furent couvertes d'une croûte qui s'y est soutenue jusqu'à leur parfaite guérison , vers la fin de Septembre.

Le 11 Octobre suivant , je présentai de nouveau le même animal aux chirurgiens , devant lesquels il avoit été opéré. Tous reconnurent que les parties ci-devant blessées étoient réunies solidement ; qu'un nœud à chaque tendon y marquoit le point de réunion de son ancienne plaie ; que cette

chienne se portoit bien , marchoit sans boiter , & couroit avec toute l'agilité propre à son espece.

En la difféquant , le 3 Novembre , j'ai été convaincu que les plaies des tendons s'étoient parfaitement guéries , & que ces parties , auffi-bien que leurs muscles , étoient dans le meilleur état.

EXPÉR. XV & XVI. Le 11 Octobre 1762 , je propofai à mes confreres de tenter de nouvelles expériences fur deux chats que je leur avois fait apporter : je demandai qu'à l'un , les tendons d'Achille fuffent coupés avec des cifeaux , & qu'à l'autre , ils fuffent fimplement piqués. Voici comment il y fut procédé.

M. Enaux fit , en notre présence , avec un biftouri , une incifion tranfverfale à la peau d'un chat noir , par laquelle il découvrit fimplement le tendon d'Achille droit ; enfuite il paffa une branche de fes cifeaux fous le tendon , & il le coupa obliquement. Il divifa auffi tout le tendon gauche , mais en travers , en même tems que la peau qui le couvroit , & d'un feul coup de cifeaux.

Le cinquieme jour après ces incifions , les plaies , non-panfées , furent couvertes d'une croûte épaffe , de deffous laquelle je fis fortir du pus , en la comprimant un

peu : néanmoins il n'y avoit aucune enflure remarquable aux deux pates blessées, & le chat les traînoit toujours en marchant. Au bout de trois semaines, les cicatrices furent formées, & sans croûtes : ce ne fut qu'après la réunion parfaite des tendons & de la peau, que l'animal put se soutenir sur la plante de ses pates de derriere, quoiqu'il marchât & courût très-vîte, même avant leur guérison, en s'appuyant sur les endroits blessés.

Le 15 Novembre suivant, nous vîmes tous que ce chat noir avoit les pates aussi droites & aussi fermes ; qu'il étoit aussi agile, & sautoit aussi-bien, que s'il n'eût jamais eu les tendons d'Achille coupés.

EXPÉR. XVII & XVIII. Un chat d'Espagne passa, le 11 Octobre 1762, par de nouvelles épreuves, en présence des mêmes chirurgiens qui venoient d'assister aux opérations faites au chat noir.

M. Enaud fendit transversalement la peau qui couvroit le tendon d'Achille de la patte droite du chat ; & il plongea son bistouri dans la propre substance de la corde tendineuse, qu'il perça d'outre en outre. M. Ravachat piqua ensuite, avec la pointe d'une lancette, & en un autre endroit, le même tendon découvert. Nous avons tous observé que le chat, qui avoit paru très-

insensible à la section de la peau, n'avoit donné aucun signe de douleur pendant la double piquûre faite au tendon.

Sur le champ, les mêmes chirurgiens passerent à la pate gauche du chat : l'un piqua le tendon longitudinalement avec une lancette plongée à travers la peau ; l'autre le perça un peu plus haut, & obliquement de part en part, avec la pointe d'un bistouri porté aussi à travers la peau. Quand nous eûmes lâché le chat, il sauta de la table où il avoit été retenu ; & il courut par la chambre, en se soutenant aussi-bien sur ses pates de derriere, que s'il n'eût subi aucune opération : il avoit miaulé, & s'étoit agité beaucoup pendant la seconde.

Quoique les deux tendons d'Achille de cet animal eussent été piqués en quatre endroits, & en différens sens, il n'a point eu les pates gonflées ; il n'a pas cessé de s'en servir, comme si elles n'eussent jamais été blessées ; il n'en a paru ni moins alerte ni moins folâtre. En un mot, la plaie cutanée de la pate droite, a été guérie absolument, le troisieme jour, sans avoir été pansée ; & le lendemain des piquûres, on ne s'appercevoit déjà plus qu'il y en eût eu à la pate gauche : ainsi l'animal n'a ressenti aucune autre incommodité que celle du moment de l'opération.

Dans les quatre volumes des *Mémoires* donnés ou recueillis par M. de Haller, sur les parties sensibles & irritables du corps animal, on trouve plusieurs observations relatives aux expériences que je viens d'exposer.

Il est donc prouvé par un grand nombre de faits, 1^o que des chiens & des chats, à qui l'on a coupé totalement, ou en partie, transversalement ou obliquement, & piqué ou percé d'outre en outre les tendons d'Achille, ont guéri naturellement de leurs blessures; 2^o qu'il n'a pas été nécessaire, pour obtenir la guérison de ces animaux, de préserver leurs plaies du contact de l'air, de les couvrir d'aucun remède, d'aucun appareil, & d'appliquer aucun bandage. 3^o Que les tendons blessés ont été réunis, sans que les chiens & les chats, soumis aux expériences, aient cessé de marcher, pas même quelquefois le jour de l'opération, ni de manger & de boire à leur ordinaire; 4^o enfin, qu'aucun d'eux n'a boité après la guérison, si l'on en excepte la petite chienne qui fait le sujet de la XII Expérience.

Ces cures, opérées par la nature seule; m'ont fait croire qu'on ne lui avoit pas assez confié le traitement des plaies du tendon d'Achille dans les hommes, & que les moyens ingénieux par lesquels l'art est parvenu à réunir cette partie, lorsqu'elle étoit

divisée, ont pu, au moins quelquefois, être surabondans. D'ailleurs, quand ils ont réussi, ce n'a été qu'en assujettissant les malades à une contrainte bien fatigante, telle que celle d'avoir le pied étendu depuis le moment du premier appareil, jusqu'à celui de la cicatrisation de la plaie. Chacun peut éprouver sur soi-même combien il en coûte de conserver son pied, pendant un quart d'heure, en une semblable situation : qu'après cela, il juge s'il ne sera pas fort avantageux de travailler à guérir les hommes de leurs plaies aux tendons d'Achille, sans leur retenir par des machines quelconques le pied en extension, au moins pendant une quinzaine de jours. Mais avant de devoir ces réflexions aux expériences énoncées, j'étois déjà fondé à redouter une partie des moyens employés dans le traitement de ces blessures.

En 1749, un charpentier eut le tendon d'Achille divisé entièrement d'un coup de hache : les extrémités en furent rapprochées par le bandage de M. Petit. Le malade supporta si impatiemment la contrainte où ce moyen retenoit son pied, qu'il en eut une fièvre très-vive : ses plaintes & ses prières, pour le dégager de ses entraves, me sont encore présentes. J'y résistai d'abord, parce que je n'avois aucun signe que le bandage,

que je croyois nécessaire , fût trop ferré ; j'y céдай dans la suite : il étoit trop tard ; la fièvre avoit pris le dessus : elle emporta le malade, nonobstant tous les secours qui lui furent administrés. Il est vrai que la mauvaise disposition du blessé eut la plus grande part à ce funeste accident , puisqu'il mourut, sans que sa jambe eût jamais menacé de se gangrener , & sans qu'il y fût survenu d'abcès. Mais il est très-certain que le charpentier a cessé de se plaindre de cette partie , aussi-tôt que je l'eus dégagée du bandage appliqué pour l'assujettir ; ce qui m'a toujours fait penser que la douleur & la gêne , occasionnées par ce moyen , avoient développé des causes de mort , qui , sans cela , auroient pu rester assoupies.

Si l'on rapproche cette observation de mes expériences, il ne paroîtra plus extraordinaire que , dès 1762 , j'aie pris la résolution d'abandonner le traitement usité dans les plaies des tendons d'Achille ; que mes confreres aient pensé de même , & que j'aie conseillé à mes élèves de n'y point appliquer d'autre bandage qu'un simple contentif des médicamens appropriés au caractère & à la complication de la plaie , en leur recommandant toutefois de faire observer à leur malade un régime convenable , & garder le lit , sans leur tenir la

partie blessée dans une situation contrainte , d'autant plus difficile à supporter , qu'elle seroit de plus longue durée.

Depuis ce tems-là , j'ai été confirmé dans mon opinion , en lisant un article sur les plaies du tendon d'Achille , inséré dans la première partie du second tome des Mémoires de l'Institut de Bologne ; ce volume a été imprimé en 1745. On y voit , (p.189,) que M. Molinelli regardoit l'extension du pied , dans le traitement de ces plaies , non-seulement comme inutile , mais encore comme très-douloureuse & très-nuisible. On y trouve plusieurs observations de ce célèbre chirurgien , sur des tendons d'Achille coupés , & bien guéris , sans qu'on ait employé d'autre bandage que le contentif des médicamens appliqués sur la plaie. . . . *Vincturæ nunquam arctiores fuerunt quàm ut super imposita continerint* , y est-il dit , à l'occasion d'un jeune homme qui s'étoit coupé le tendon d'Achille , en fauchant , & que M. Molinelli a traité. . . . *In hoc ægro* , ajoute le rédacteur de cette observation , *difficillimi vulneris fuit curatio facillima.*

Jusqu'ici je n'ai parlé que des plaies du tendon d'Achille , qui sont compliquées de plaies aux tégumens ; mais quand j'ai été bien persuadé qu'elles se pouvoient guérir

d'elles-mêmes dans les animaux, & sans bandage, ou machine propre à retenir le pied long-tems étendu dans l'homme, j'ai présumé que cette sorte de plaie du même tendon, qui est connue sous le nom de *rupture*, guériroit encore plus facilement sans bandage ni machine extensive du pied, puisque l'intégrité des tégumens favorisoit la réunion du tendon rompu; & je me suis proposé d'en entreprendre la cure sans employer ces moyens.

Les chirurgiens à qui j'ai communiqué mes idées, à ce sujet, n'ont pas encore trouvé l'occasion, non plus que moi, de traiter une rupture de ce tendon, & d'examiner si la pratique prouveroit la solidité de mon sentiment : il étoit si contraire à l'opinion reçue, que j'attendois des preuves de fait pour le rendre public. Mais les réflexions de M. *Dupouy*, à cet égard, soutenues de l'avis de M. *Pibrac*, & sur-tout des exemples que ce chirurgien célèbre lui a cités, en m'affermissant dans ma résolution, m'autorisent à me joindre à ces maîtres de l'art, pour réveiller l'attention générale sur une matière aussi intéressante.



R É P O N S E

*De M. D U F A U , médecin à la Bastide
d'Armagnac, à la Lettre de M. POMME,
médecin, insérée dans le Journal de Mé-
decine du mois de Septembre dernier.*

J'ignorois, Monsieur, si vous répondriez à mon Observation ; mais je ne présu-
mois pas qu'une mordante plaisanterie dût rem-
plir le vuide que vous laissez dans votre
Lettre. On ne sçait trop si vous voulez ré-
créer vos lecteurs, ou les mettre en garde
contre mes réflexions. Je ne m'attacherai
pas à repousser les traits ironiques que vous
avez jugé à propos d'y lancer sur moi ; je
eroirois franchir les bornes que la décence
& l'honnêteté prescrivent. Qu'il me soit
simplement permis de vous assurer que,
quelque glorieuse que soit pour moi la vic-
toire que vous me laissez entrevoir, je n'ai
garde d'y prétendre ; je n'oserois aspirer à
des lauriers qui flateroient trop mon amour-
propre ; je serois d'ailleurs assez généreux
pour vous ménager un sacrifice qui, sans
doute, devoit vous coûter infiniment. Vo-
tre désaveu, au reste, fussiez-vous forcé de
le donner, deviendroit peut-être plus indis-
férent que vous ne pensez. Les médecins,

qui sont vos juges , ſçaurent toujours à quoi ſ'en tenir ; ils donneront à votre méthode , quelque parti que vous preniez , tout le prix qu'elle mérite. Ma premiere cure , que vous qualifiez ſi obligeamment , n'a d'autre titre qui puiſſe la rendre intéreſſante , que celui de conſtraſter , de la maniere la plus frappante , avec vos prodigieux ſuccès. J'en conſerverai précieufement le ſouvenir ; mais ce ne fera que pour me prémunir contre le ſéduifant attrait des dogmes trop généralifés. Le ſort ne m'a , dans cette occaſion , accordé d'autre faveur que celle d'avoir été utile. Il eſt malheureux , pour votre cauſe , que je n'aye point été trompé ni ſur l'âge ni ſur le ſexe de Mad. D. . . . qu'elle ait été preſque (a) conſtamment exempte de fièvre , & qu'elle ait joui , pendant le long cours de ſa maladie , aux accidens hyſtériques près , d'une ſanté toujours incompatible avec l'état fébrile.

Accoutumé à détourner vos yeux des heureux effets des toniques dans les affections nerveuſes , il n'eſt pas étonnant que vous faſſiez honneur du ſuccès à un émétique & à pluſieurs purgatifs. Vous avez , ſans doute , oublié qu'ils avoient été déjà

(a) Je diſ preſque conſtamment , parce que le ſujet n'eſſuya que trois accès de fièvre tierce , pendant l'automne. Voyez le Journ. d'Août , p. 124.
 pluſieurs

plusieurs fois inutilement tentés, que je n'y ai eu qu'une seule fois recours, & que les vermifuges & les anti-spasmodiques, immédiatement employés, ont fixé l'époque d'une guérison radicale (a). Si vous daignez jeter un coup d'œil moins rapide sur l'histoire de la maladie que j'ai eue à combattre, peut-être vous resteroit-il moins de doutes sur le diagnostic tel que j'ai cru devoir l'établir. Comme votre réplique, Monsieur, ne présente aucune objection qui exige de ma part un examen sérieux, il seroit, je crois, peu essentiel d'entrer dans le détail des preuves que je pourrois alléguer en faveur de mon opinion : je me bornerai à vous proposer une voie qui seule peut, en tranchant toute difficulté, nous ramener à une façon de penser uniforme. Démontrerez que l'enchaînement des symptômes énoncés dans mon Mémoire, est moins propre à caractériser une hystérie réelle, qu'une fièvre vermineuse, accompagnée de mouvemens convulsifs ; qu'il n'y a que des filles nubiles qui soient susceptibles du premier de ces genres de maladie : dans ce cas, je consentirai volontiers que mon Observation rentre dans

(a) J'abuserois, en accordant cet avantage exclusif au *semen-contra* & à la valériane sauvage. Les évacuans n'eussent point suffi, si on eût été sur-tout moins décidé pour les humectans.

82 RÉPONSE DE M. DUFAU, &c.

la classe de celles qui ne sçauroient porter le plus foible coup à votre ingénieuse théorie.

Quant au nouvel essai que vous paroissez desirer, je ne sçais quand il me sera possible de vous satisfaire : j'habite une contrée où ces maladies, il y a environ vingt ans si connues, sont regardées aujourd'hui comme des phénomènes rares & singuliers; je vis parmi des citoyens qui, en proscrivant la mollesse & l'oïveté, ont sçu oublier jusqu'au nom même *des vapeurs*. Quoique l'usage du tabac, du café & des liqueurs spiritueuses prenne, même parmi les deux sexes, de jour en jour plus de vogue, se peut-il que, dans une des provinces les plus méridionales de la France, le concours des circonstances les plus propres à favoriser le raccornissement auquel vous imputez l'origine de ces maux, semble produire parmi nous un effet opposé. Je finis, en vous priant d'être bien persuadé que les éloges que j'ai donnés à votre doctrine & à vos lumières, étoient sincères : votre modestie les a cependant un peu trop exagérés.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE

De M. GOSSE fils , médecin à Saint-Amand en Flandre , à M. PLANCHON , médecin à Tournai , sur l'Usage de l'Huile de Lin dans l'Hæmopthisie.

Exemplis quæ sunt in omni genere causarum potentissima , dum respiciet , usus.

QUINTIL. *Instit. Orat.* lib. 2 , cap. iv.

MONSIEUR,

Instruit , comme je l'étois , que vous concouriez pour le prix proposé par l'académie de Dijon , pour l'année 1767 , je desirois impatiemment d'apprendre quel seroit le succès de votre tentative ; & je ne vis pas plutôt l'extrait de la séance publique de cette académie , inféré dans le Journal de Février de cette année , que je me hâtai d'y chercher quel avoit été le sort de votre dissertation. J'appris que vous n'étiez pas sorti de l'arène avec les premiers avantages ; je vis pourtant , avec satisfaction , qu'on y faisoit une mention honorable de votre Mémoire , & qu'il étoit celui qui avoit le plus approché du mérite des *Dissertations* de MM. de Boissieu , Godard & Bordenave. Si pareil suffrage rehausse l'éclat des premiers rangs , il fait voir aussi qu'il en est encore d'autres qu'on peut occuper avec

honneur ; mais reprenons le fil de nos entretiens : s'entre-communiquer fidèlement les faits que la pratique fournit chaque jours, est un moyen qui ne peut être qu'avantageux à quiconque ose parcourir une carrière aussi vaste & aussi épineuse qu'est celle que présente la médecine. Je vous disois dernièrement qu'à l'exemple de M. Michel, je venois de me servir de l'huile de lin dans l'hémopthisie, & que j'en avois vu aussi-tôt d'aussi heureux effets que ce médecin (a). Mon simple exposé vous excita depuis à essayer le même remède : cette huile, Monsieur, m'écrivez-vous, a suspendu le crachement de sang d'un homme sujet à cette maladie depuis long-tems, & déjà pthyrique ; le deuxieme s'en est promptement trouvé soulagé (b).

Vous souhaitez que je m'étende un peu sur l'observation qui m'est particuliere ; vous ferez satisfait. Le détail le plus mince aux yeux du vulgaire, a quelquefois son mérite vis-à-vis de qui sçait voir sans passion & sans préjugé.

(a) Journal de Médecine ; tom. 17^e.

(b) Il a continué l'usage de cette huile avec le syrop d'*Althaa* & de pavot blanc, pendant plus d'un mois. Les crachemens de sang n'ont plus reparu ; la fièvre lente, qui s'étoit déjà mise de la partie, ne s'est plus fait sentir ; la toux même, qui restoit, est considérablement adoucie.

Je fus appelé, le 18 Mars, aux *Chartriers*. (c'est un hôpital ou une espece de fondation pieuse, où la vieillesse & nos veufs, de l'un & l'autre sexe, & d'un certain âge, trouvent quelques secours.) Une femme de cinquante-six ans, d'une complexion très-délicate, y crachoit le sang depuis trois jours : la dernière nuit étoit celle où la malade venoit d'être le plus agitée, & où la toux & la gêne dans la respiration l'avoient le plus fatiguée. L'éjection d'un sang vermeil & écumeux avoit aussi paru plus abondamment : on pouvoit l'évaluer à quatre onces, suivant que l'on me fit voir dans un petit bassin; en comparaison des deux jours précédens, passés sans beaucoup d'inquiétude, cette nuit paroissoit orageuse. Voici ce qui en avoit augmenté le desordre..... Catherine, (c'est le nom de la malade,) rencontra, la veille, à l'entrée de la nuit, dans le voisinage de son hôpital, un homme inconnu, qui l'aborda en gémissant ; six enfans & une mere affligée, manquoient de pain, & se trouvoient à la dernière extrémité : on implore son assistance. Catherine n'écoute que le premier mouvement de son bon cœur ; (la noble passion d'aimer & de secourir ses semblables, est de tous les états ; & quiconque a connu l'infortune, n'en est que plus sensible ;) elle dit à cet homme d'attendre un

instant : elle se rend chez le premier boulanger, & , ne pouvant faire mieux , achette de quoi fournir un repas à la famille éplorée ; elle est bientôt de retour à l'endroit où elle avoit laissé son inconnu. Celui-ci recevant bien loin au-delà de ses espérances , saisit le bras de sa bienfaitrice , le couvre de baisers , & se livre aux transports de la plus vive reconnoissance. La femme craintive & délicate , prend le change : elle croit ces transports , ceux d'une passion effrénée : l'endroit desert & l'obscurité , redoublent sa frayeur : la voix lui manque ; les jambes s'affoiblissent. . . . L'inconnu disparoit. Elle reprend peu-à-peu ses sens , & tâche de regagner son gîte. Revenue à elle , & pesant les circonstances , elle voit tout le travers où son imagination vient de donner ; cependant le coup étoit porté : une contraction spasmodique venoit de secouer furieusement le genre nerveux , & le trouble de la cicatrisation ne pouvoit que s'ensuivre. Le sang jetté avec impétuosité dans le torrent des parties internes , comme il arrive dans toute frayeur subite , trouve peu de résistance dans le tissu délicat des vaisseaux pulmonaires ; il en brise quelquefois des parois , se fait un nouveau passage , & s'échappe en quantité relative à la vigueur de la cause qui le détermine.

J'ai dit plus haut que l'éjection d'un sang vermeil & écumeux, pouvoit monter (de ce qui avoit été rendu pendant la nuit) à environ quatre onces ; ajoûtons ici que la malade étoit un peu abbatue , & sentoît une legere douleur à la tête. Quant à la langue elle étoit fraîche : les premieres voies ne paroïssent chargées d'aucune matiere impure. Connoissant le foible tempéramment de ma malade , à qui je donnerai toujours le moins de remede que je pourrai , je songeai aux trois observations touchant l'usage de l'huile de lin contre l'hémopthisie , que *M. Michel* nous a données dans le Journal. Je venois de les lire tout récemment : je me décidai , & j'en fis prendre deux cuillerées dans la journée. Le crachement de sang cessa comme par enchantement à la deuxieme dose , & ne revint plus. J'en fis continuer l'usage pendant trois jours , par précaution ; tant que la malade fut à ce remede , elle n'éprouva de particulier que quelques sueurs qui survenoient la nuit. Elle est depuis dans son état ordinaire.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1768.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. et demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9 $\frac{1}{2}$
2	6 $\frac{3}{4}$	10	7 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
3	10	11 $\frac{1}{2}$	9	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
4	9	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
5	7	8	2 $\frac{1}{2}$	27 11	28 1	28 4
6	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{3}{4}$	3	28 5 $\frac{1}{2}$	28 6	28 5 $\frac{1}{2}$
7	1 $\frac{1}{2}$	6	2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
8	2 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$	28 1
9	4	8	6	28 1	28 1	28 1
10	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	6	28	28	28
11	5 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 8 $\frac{1}{2}$
12	3 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10
13	6 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
14	7	8	9	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
15	8 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4
16	2	6	2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1
17	1 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$
18	5 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	6	27 9 $\frac{1}{2}$	28	28 2 $\frac{1}{4}$
19	5	5 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
20	2	5 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2
21	4 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	7	27 11 $\frac{1}{4}$	27 8	27 1 $\frac{1}{2}$
22	4	6	4	26 10 $\frac{1}{2}$	26 9 $\frac{1}{2}$	26 9 $\frac{1}{2}$
23	5	7	2 $\frac{1}{4}$	26 9 $\frac{1}{2}$	26 11	27 $\frac{1}{2}$
24	3 $\frac{3}{4}$	6	5	27 1 $\frac{1}{4}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 6
25	4 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	4	27 8	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11
26	3	6	2	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
27	2 $\frac{1}{2}$	6	8	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
28	7 $\frac{1}{4}$	10	6 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
29	6 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	9	28 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
30	10	10 $\frac{1}{2}$	10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 4 $\frac{1}{2}$

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 89

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O-S-O. cou- vert. pluie.	O. pluie.	Gr. pl. gr. v.
2	O. couvert. pluie.	O-N-O. c. pluie.	Pluie.
3	O. pluie.	O-S-O. pl. couvert.	Nuages.
4	O-S-O. pl. nuages.	O. nuages. v.	Vent. beau.
5	O. b. nuages.	O-N-O. n.	Beau.
6	O-N-O. br.	O-N-O. n.	Beau.
7	N. leg. br.	N. n. leg. br.	Beau.
8	N-E. brouill. couvert.	N-E. couv. brouillard.	Beau.
9	O. br. pet. pl.	O. brouill. n.	Nuages.
10	S-O. leg. br. nuag. couv.	S-O. couv. nuages.	Nuages.
11	S. leg. br. n.	S. nuages.	Beau.
12	S-S-E. nuag.	S. petite pluie cont.	Couvert.
13	E. brouillard.	E. couvert.	Couvert.
14	E. ép. brouill.	E-S-E. couv.	Nuages.
15	O. nuages.	O-N-O. n. b.	Beau.
16	N-O. ép. br.	S-O. b. br.	Beau.
17	S. couvert.	S. nuages.	Petite pluie.
18	S-O. pet. pl. cont.	N-O. pluie contin.	Couvert.
19	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
20	N. couvert.	N. c. pet. pl.	Couvert.
21	S-O. couv.	S-O. pl. cont. vent.	Pluie.
22	S-O. couv. pluie. nuag.	O-S-O. n. pluie. vent. b.	Couvert.
23	S-O. vent. pl. nuages.	S-O. vent. c. gr. pl. nuag.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
24	O-S-O. pl. couvert.	O-S-O. pluie. nuages.	Nuages.
25	O. beau.	O. nuages.	Nuages.
26	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
27	S-O. brouill. petite pluie.	E-S-E. pluie cont.	Couvert.
28	S-S-O. couv.	S. nuagés.	Beau.
29	S-S-O. nuag. couvert.	S. couv. pl.	Pluie.
30	O-S-O. gr. pl. couvert.	O. couvert. gr. pl, vent.	Vent. nuag.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $11 \frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $1 \frac{1}{4}$ degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 26 pouces $9 \frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est d'un pouce $8 \frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

1 fois du N-E.

2 fois de l'E.

2 fois de l'E-S-E.

1 fois du S-S-E.

5 fois du S.

2 fois du S-S-O.

7 fois du S-O.

6 fois de l'O-S-O.

MALADIES REGN. A PARIS. 91

Le vent a soufflé 10 fois de l'O.
4 fois de l'O-N-O.
2 fois du N-O.

Il a fait 12 jours beau.
20 jours des nuages.
10 jours du brouillard.
20 jours couvert.
16 jours de la pluie.
6 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1768.

Les affections catarrhales & rhumatismales ont continué pendant tout ce mois, & ont présenté le même caractère que celles du mois précédent : on a vu de plus, une grande quantité de dévoiemens quelquefois accompagnés d'épreintes & de déjections sanguinolentes ; mais ils ne paroissent pas avoir été ni rebelles, ni accompagnés d'accidens graves.

Il a régné encore des petites véroles & des fièvres continuës-putrides qui n'ont pas paru différer de celles dont nous avons parlé dans les deux mois précédens : sur la fin du mois, on a vu quelques pleurésies & péripneumonies.



*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois d'Octobre 1768 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a encore été , ce mois , assez pluvieux pour apporter beaucoup de difficultés à ensemençer les terres labourables : on a été obligé , en bien des cantons , de reculer ce travail. La pluie n'a guères eu lieu cependant que par intervalles , & n'a été forte que peu de jours. Le mercure , dans le barometre , si l'on en excepte les 1^{ers} jours du mois , n'est guères descendu plus bas qu'au terme de 27 pouces 6 lignes : le 4 , il s'étoit porté à 27 pouces 3 lignes.

Le 8 , la liqueur du thermometre se trouvant à 15 degrés d'élévation au-dessus du terme de la congelation , il y a eu du tonnerre & des éclairs : elle ne s'est guères , de tout le mois , éloignée du terme de la température.

Le vent a été le plus souvent sud , sur-tout au commencement & à la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans

Le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes;
& son plus grand abaissement a été de
27 pouces 3 lignes. La différence entre ces
deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

6 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

8 fois du Sud vers l'Est.

14 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.

8 jours de brouillards.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une humidité plus grande à la fin qu'au commencement du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois d'Octobre 1768.

Il a régné, dans deux ou trois villages des environs de cette ville, pendant le cours de cet été, une fièvre épidémique fâcheuse, ayant un caractère malin, & à laquelle nombre de malades ont succombé, c'étoit une fièvre putride vermineuse, qui attaquoit le genre nerveux, & le principe

vital. Nous avons eu en ville quelques épidémies de pareille fièvre dans le bas peuple ; même dans le cours de ce mois ; mais heureusement elle ne s'est pas étendue.

L'automne est la saison des fièvres intermittentes , & des fluxions rhumatismales ; sur-tout dans une région comme la nôtre , humide & voisine de la mer. Les vents d'Ouest & de Nord-Ouest , communs dans cette saison , y amènent ces maladies. Nous avons vu , dans nos hopitaux , des fièvres tierces & quartes , mais en assez petit nombre. Quelques médecins de cette ville emploient avec succès , contre ce genre de fièvre , une opiate , où entrent le tartre stibié , & les sels d'absinthe & armoniaque (a).

(a) Prenez un gros de sel d'absinthe , demi-gros ou deux scrupules de sel armoniaque dépuré , & dix-huit grains de tartre stibié ; broyez le tout ensemble , pendant dix à douze minutes , dans un mortier de marbre ou de verre ; ensuite ajoutez au mélange une once du meilleur quinquina en poudre ; & formez du tout un opiat avec suffisante quantité de syrop d'absinthe fait avec le vin : c'est pour huit doses. Dans une fièvre quarte , on les répartit à égale distance de tems l'une de l'autre , de manière que le malade les prenne toutes d'un accès à l'autre. Si l'accès revient , on réitère de même ; mais , si l'accès manque , ou s'il se trouve considérablement affoibli , on n'en donne plus que demi-dose dans l'intervalle du tems d'un accès à l'autre ; & l'on va toujours en diminuant , jusqu'à ce que l'on soit rassuré sur le retour des accès. Ce remède

Je n'ai guères vu de fièvre quarte résister à ce remède , quand elle n'étoit pas compliquée.

Nous avons eu , ce mois , nombre de fluxions rhumatismales , nouvelles dans les uns , & dans d'autres récidives de divers affauts antérieurs. On employoit dans la cure la saignée avec succès , sur-tout quand la fièvre étoit de la partie ; & comme il y avoit souvent complication de saburre dans les premières voies , il étoit essentiel de les évacuer avant que de passer aux remèdes indiqués , tels que les bains d'eau tiède , les bains des vapeurs , les décoctions des bois. Quand le rhumatisme étoit fixé dans une partie , & qu'il formoit par exemple une sciatique , &c. on employoit avec fruit , sur la partie affligée , ou les vésicatoires , ou la pierre à cautère : ces derniers moyens étoient sur-tout nécessaires dans les anciens rhumatismes.

Nous avons eu quelques morts subites , & des atteintes d'apoplexie ou de paralysie. Il y a eu encore quelques personnes attaquées de la petite vérole : quoique discrète , elle a été , dans certains sujets , compliquée d'autre maladie.

non-seulement ne procure point le vomissement ; mais il n'excite pas même ordinairement de nausées ; (les chymistes en conçoivent aisément la raison ;) il pousse seulement par les urines ; & il excite parfois quelques sueurs : quelquefois aussi il lâche un peu le ventre. Il est bon de donner un peu de vin au malade , pendant qu'il en fait usage.

T A B L E.

<i>EXTRAIT des Observations sur l'Hydropisie du Cerveau de M. Whytt.</i>	Page 3
<i>Observation d'une Hydropisie du Cerveau. Par M. Roux, médecin.</i>	10
<i>Mémoire sur la Diarrhée des Femmes nouvellement accouchées. Par M. Bonté, médecin.</i>	17
<i>Observations sur quelques Maladies compliquées de Vers. Par M. Marechal de Rougeres, chirurgien.</i>	44
<i>Observations & Expériences sur les Plaies du Tendon d'Achille. Par M. Hoin, chirurgien.</i>	56
<i>Réponse de M. Dufau, médecin, à la Lettre de M. Pomme, Journal de Septembre.</i>	79
<i>Lettre de M. Golle, médecin, sur l'Usage de l'Huile de Lin dans l'Hamorrhisie.</i>	83
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Novembre 1768.</i>	88
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1768.</i>	91
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois d'Octobre 1768. Par M. Boucher, médecin.</i>	92
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre 1768. Par le même.</i>	93

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, la
Journal de Médecine du mois de Janvier 1769. A
 Paris, ce 23 Décembre 1768.

POISSONNIER, DESPERRIERES;

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

FÉVRIER 1769.

TOME XXX.



A PARIS;

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1769.

EXTRAIT.

*De la Conservation des Enfans, ou les
Moyens de les fortifier, de les préserver &
guérir des maladies, depuis l'instant de
leur existence jusqu'à l'âge de puberté; par
M. RAULIN, docteur en médecine, con-
seiller-médecin ordinaire du roi, censeur
royal, de la Société royale de Londres,
des Académies des belles-lettres, sciences &
arts de Bordeaux & de Rouen, & de celle
des Arcades de Rome, avec cette épigraphe:*

Spes gentis & robur.

*A Paris, chez Merlin, 1768, Tome I,
1^{re} & 2^{de} parties, 2 vol. in-8^o & in-12.*

LA vie de l'homme n'est jamais exposée
à tant de dangers que dans les pre-
mières années de son existence : on croit

communément que , dans les grandes villes comme Paris , Londres , &c. près de la moitié des enfans qui naissent , meurent , avant d'avoir atteint l'âge de quatre ans ; encore ne comprend-on point dans ce nombre les enfans morts-nés , ni les avortemens. Rien n'est donc plus digne d'un gouvernement sage ; qui est persuadé qu'une grande population fait sa force & sa sûreté , que de s'occuper des moyens de s'opposer aux causes de cette destruction. C'est dans cette vue que le magistrat , qui veille si efficacement à la sûreté des citoyens , a cru devoir charger M. Raulin de rassembler tout ce que les Faïtes de la médecine contiennent d'utile à la conservation de l'homme dans ses premières années. Ce médecin , qui a déjà donné au public un grand nombre d'ouvrages sur la pratique de la médecine , vient de publier la première partie de son travail. Pour procéder avec ordre , il a partagé les premiers tems de l'existence de l'homme en quatre époques. La première s'étend depuis l'instant de la conception jusqu'à l'accouchement ; la seconde , depuis la naissance jusqu'au sevrage ; la troisième , depuis le sevrage jusqu'à l'âge de sept ans ; la quatrième enfin finit à l'âge de quatorze ans qui est le terme de l'enfance. « Comme » les maladies qui affligent les enfans , pendant la durée de ces différentes époques ,

» dit-il dans son discours préliminaire, font
 » extrêmement variées, extrêmement nom-
 » breuses & compliquées, qu'elles se multi-
 » plient, deviennent de plus en plus graves
 » & dangereuses, je serai obligé, pour les
 » éclaircir, & pour en établir une cure lu-
 » mineuse & solide, d'en traiter d'une ma-
 » nière assez étendue ; de sorte que chaque
 » époque fournira la matière de deux vo-
 » lumes. Le premier de chaque époque
 » contiendra la théorie des objets qu'elle
 » présentera, la connoissance des maladies,
 » & les moyens de les prévenir ; l'autre
 » sera consacrée à la méthode curative de
 » ces maladies. » Il annonce ensuite que,
 pour mettre plus d'ordre dans son ouvrage,
 il donnera successivement la théorie de tout
 ce qui concerne les quatre époques ; ce qui
 produira quatre volumes qui seront les pre-
 miers de l'ouvrage. Celui que nous annon-
 çons aujourd'hui, ne contient donc que la
 théorie de la première époque.

La santé dans l'homme & dans tous les
 êtres animés consiste dans l'exercice libre
 des fonctions ; ce qui suppose des organes
 bien constitués, & des fluides bien condi-
 tionnés. Il est aisé de concevoir combien
 les principes qui servent à la première for-
 mation, doivent contribuer au bon ou au
 mauvais état des uns & des autres ; d'où
 découle la nécessité de remonter au pre-

mier acte de la génération , pour découvrir la source des désordres qui surviennent dans l'œconomie animale , sur-tout dans les premiers tems de la vie ; c'est-là ce qui a conduit M. Raulin à tâcher de développer les mystères de la génération : de-là il a suivi le fœtus pendant tout le tems de la gestation , & l'a conduit jusqu'au moment de sa naissance : il a recherché avec beaucoup de soin la source des divers accidens auxquels il est exposé pendant tout ce période , & a indiqué les moyens qui lui ont paru les plus propres pour les prévenir : suivons-le dans cette carrière.

Le premier volume , comme nous venons de le dire , contient la théorie de la premiere époque , c'est-à-dire que M. Raulin y traite de la génération , de la conception , & des maladies du fœtus jusqu'à l'accouchement : il est divisé en cinq sections , dont la 1^{re} contient l'histoire de la génération. L'auteur y examine , dans le 1^{er} chapitre , les différens systêmes qu'on a proposés jusqu'ici sur cette fonction admirable , que la nature a couverte d'un voile qui l'a rendue inaccessible à tous nos efforts. Il y passe en revue les systêmes de Pythagore , d'Hippocrate , de Platon , d'Aristote & de Descartes ; il y expose les découvertes que les anatomistes ont faites sur la génération , celle des vers spermatiques , celles des molécules organi-

ques de M. de Buffon, & des parties végétales de M. Néeđham. Il établit, dans le second chapitre, que les animaux vivipares prennent leur principe dans les œufs, de même que les plantes dans leurs semences, & suit cette analogie dans tous ses points. Dans le troisieme, il se décide pour l'opinion de ceux qui admettent, dans les femelles, des œufs dans lesquels le fœtus est tout formé ou *délinée*, comme il s'exprime; de sorte qu'il n'a besoin que d'être mis en action par la semence du mâle; opinion qu'il n'admet cependant que comme la plus vraisemblable. Il ne pense pas, comme on le croit communément, que la semence de l'homme pénètre dans la matrice, de-là soit portée, par les trompes de Fallope, jusques dans les ovaires. Il se fonde, pour rejeter cette opinion, sur ce que, dans le moment de la conception, l'utérus est dans un resserrement spasmodique, & qu'il n'imagine pas que, dans cet état, la liqueur prolifique puisse être reçue dans son orifice. D'ailleurs il est bien des femmes qui font des enfans, & dont l'orifice de l'utérus est de travers, & porté totalement de quelque côté. Il aime donc mieux supposer que la semence, à raison de son extrême divisibilité, est capable de pénétrer dans tout le bassin, & par conséquent, au travers de la membrane poreuse qui recouvre les ova-

res, &, par ce moyen, de féconder les œufs mûrs qu'elle y rencontre : l'œuf, une fois fécondé, se détache de l'ovaire, descend par la trompe de Fallope, & tombe dans la matrice. Notre auteur suit tous les changemens qu'il éprouve, & les accidens auxquels il est exposé dans cette route : il peut être retenu dans l'ovaire, s'épancher dans le bas-ventre, ou s'arrêter dans les trompes; ce qui fait autant de grossesses contre-nature.

Dans le chapitre suivant, qui est le quatrième, il expose les progrès de la croissance du fœtus. Dans le cinquième, il traite du *placenta*, du cordon ombilical, des membranes & de leur formation. Le sixième a pour objet la nutrition du fœtus. Il croit que la liqueur de l'amnios, dont le fœtus a tiré sa première nourriture, avant que l'œuf eût pris racine dans la matrice, continue de lui servir d'aliment jusqu'au tems de l'accouchement. « Le fœtus, dans le quatrième mois, dit-il, a la bouche formée » & béante, de même que les poulets ont » le bec ouvert dans leurs œufs : le suc de » l'amnios pénètre dans la bouche du fœtus, » coule dans son estomac, & subit les loix » de toutes les digestions, de la même façon » que la substance de l'œuf pénètre dans le » bec du poulet, &c. » Dans le septième chapitre, il établit la distinction qu'il me

entre les grossesses vraies ou fausses. Il appelle *vraies-grossesses* celles dont le résultat est un fœtus bien formé, & *fausses-grossesses*, celles où le fœtus est déplacé, les faux-germes, les moles, &c. Le huitieme chapitre contient les signes de la conception & de la vraie-grossesse.

La section seconde traite des accidens auxquels l'embryon est sujet dans sa formation & dans son premier développement ; elle comprend quatre chapitres. Le premier a pour objet les conceptions fausses & irrégulieres ; le second en expose les causes éloignées. Parmi ces causes, il en est une que l'auteur peint avec des couleurs capables d'en éloigner ceux qui ont le malheur de s'y livrer ; & nous croyons devoir transcrire ici ce morceau en entier. « Les passions partielles, dont le commencement de l'adolescence est le signal dangereux, c'est alors que l'homme, encore naissant, se livre à tout ce qui porte dans son cœur le germe de la séduction : ses penchans sont des amorces trompeuses qui le conduisent à un embrasement qui souvent le consume ; c'est en se prodiguant, en s'épuisant, en excitant ses passions, en s'y livrant, qu'il détruit sa propre substance, qu'il altere & qu'il dissipe, avec une profusion meurtrière, un suc nécessaire à la propagation de l'espece. A peine s'apperçoit-il que

» ses sens lui indiquent quelque signe de viri-
 » lité , qu'il s'empresse d'en abuser ; qu'il ne
 » respire qu'après des excès , & qu'il souille
 » dans les trésors les plus cachés de la na-
 » ture , pour lui arracher des ressources né-
 » cessaires à sa conservation. C'est ainsi que
 » la liqueur prolifique est dépouillée des con-
 » ditions nécessaires à la fécondation ; elle
 » perd , par ces abus , sa densité , sa con-
 » sistance , sa volatilité : ce n'est plus qu'un
 » liquide aqueux , un suc nourricier mal
 » conditionné , déterminé dans une pente
 » décidée par la violence. » Il ajoute un peu
 » après : « Il n'est rien qui soit capable de
 » flater les sens de ces hommes dégénérés ,
 » que les excès pernicieux : ils y sont telle-
 » ment assujettis , qu'ils n'ont pas même la
 » liberté de s'appercevoir qu'ils sont nuifi-
 » bles. La tristesse , le chagrin , quelquefois
 » le désespoir , sont souvent les premiers
 » fruits de ces désordres : cependant , au
 » lieu d'inspirer le courage de s'en repentir ,
 » & de les abandonner , ils semblent étourdir
 » sur le penchant qu'ils inspirent , &c. » Le
 troisième chapitre de cette section traite des
 sources des maladies héréditaires du fœtus.
 Le quatrième contient des recherches sur les
 moyens généraux de prévenir les fausses-
 conceptions , les irrégulières & les foibles.

La troisième section est une exposition des
 principales maladies des femmes enceintes ,

leurs causes & leurs rapports avec le fœtus ; cette exposition est suivie de l'indication des moyens propres à les prévenir : cette section, la plus longue de toutes, est distribuée en douze chapitres. M. Raulin traite, dans le premier, des maladies des femmes grosses en général ; dans le second, il fait connoître les causes générales des maladies particulières à la grossesse. Pour procéder avec plus d'ordre dans la recherche des causes particulières, il a divisé le tems de la grossesse en trois périodes de trois mois chacun ; il traite donc, dans trois chapitres particuliers, de ces causes particulières dans chacun de ces périodes. Il parcourt, dans les trois chapitres suivans, les effets que les maladies de chacun de ces périodes ont coutume de produire sur le fœtus ; cela est suivi d'un chapitre où il considère les abus que les femmes commettent dans leur régime, comme la cause la plus générale des maladies de la grossesse. Enfin les trois derniers chapitres sont destinés à indiquer les moyens les plus généraux de prévenir les maladies des trois périodes de la grossesse.

Obligés de nous renfermer dans des bornes très-étroites, il ne nous est pas possible de suivre l'auteur que nous analysons, dans tous ces détails ; cependant, pour donner à nos lecteurs une idée de la manière dont il traite ses sujets, nous croyons devoir leur

donner le précis d'un morceau pris au hasard : nous choisirons, pour cet effet, ce qu'il dit des effets que les spasmes de la matrice, auxquels les femmes enceintes sont exposées dans le dernier tems de leur grossesse, sont capables de produire sur le fœtus.

Les spasmes de la matrice, dans le dernier tems de la grossesse, sont, selon lui, de véritables convulsions de ce viscere, qui doivent nécessairement en diminuer la cavité, comprimer le *placenta*, les membranes du fœtus & le fœtus lui-même. Cette compression trouble la circulation des liquides, force la liqueur de l'amnios de rompre l'équilibre où elle doit être avec sa continuation dans l'œsophage & dans tout le canal intestinal; elle y forme une obstruction générale, capable de faire périr le fœtus. D'ailleurs les vives secousses, que le *placenta* reçoit dans ces circonstances, peuvent l'ébranler & rompre ses adhérences en tout ou en partie : l'auteur dit avoir vu des enfans résister à ces accidens, & d'autres en périr. Il a pensé quelquefois, dans ces circonstances, qu'il devoit être moins nuisible au fœtus de participer lui même au spasme général de la matrice, que de le supporter d'une manière passive. Entre plusieurs femmes grosses, qu'il a vues attaquées du spasme de la matrice, il en est peu qui ayent fait des cour

ches heureuses, lorsqu'ils ont été violens pendant le dernier tems de la grossesse : cependant il connoît des enfans, actuellement existans, qui ont été vivement fatigués par ces accidens, dans le sein de leur mere. Il a observé que ceux qui en sont morts, ont péri avant le neuvieme mois, ou au terme de l'accouchement. L'avortement de ces derniers étoit ordinairement précédé d'hémorrhagies de la matrice, qui duroient pendant quelques jours, & qui ne cessioient qu'après que la mere étoit délivrée. C'étoit une raison démonstrative que le *placenta* avoit été détaché en partie par les convulsions. Cependant il a vu des avortons qui avoient été expulsés par l'effet des convulsions, sans que l'avortement eût été précédé par des hémorrhagies : ils étoient sains, & sans aucune marque de maladie qui leur fût propre. L'hémorrhagie survenoit après l'accouchement : dans ce cas, elle est toujours considérable & dangereuse. Il arrive quelquefois que le fœtus périt à la suite, & par l'effet des spasmes de la matrice, sans que le *placenta* se détache avant l'accouchement. Il rapporte deux observations, pour démontrer que les spasmes de la matrice font périr le fœtus, tantôt en agissant sur sa propre substance, & en éteignant ses fonctions, & tantôt en séparant le *placenta* de la matrice.

Pour expliquer comment il conçoit que

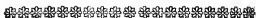
les spasmes peuvent être moins nuisibles au fœtus, quand il y participe lui-même, il observe que, lorsque les spasmes n'intéressent que la matrice seule, la circulation continue, pendant quelques momens, dans les vaisseaux du fœtus, sans éprouver une diminution considérable. Si les spasmes sont de quelque durée, l'action concourante de la mere, ou le mouvement systaltique de ceux de ses vaisseaux qui communiquent avec le *placenta*, est trop diminué ou suspendu; & la circulation dans le fœtus est diminuée ou suspendue, selon le degré de la diminution de ces forces : si les spasmes durent trop long-tems, les vaisseaux du fœtus s'engorgent, faute d'une action suffisante, pour entretenir la progression des liquides, & son uniformité dans l'ordre nécessaire pour soutenir le mécanisme des fonctions. Mais, si les spasmes de la matrice se communiquoient au fœtus, ils seroient dans celui-ci de plusieurs degrés moins forts : le *placenta*, la liqueur de l'amnios & le cordon ombilical diminueroient la violence de cette action irrégulière & convulsive, avant qu'elle fût parvenue au fœtus : pour lors les spasmes du fœtus, bien moins violens que ceux de la matrice, communiqueroient à ses vaisseaux une force qui, quoiqu'irrégulière, les préserveroit plus long-tems d'engorgement.

La quatrième section traite des maladies

communiquées au fœtus, & de celles qui lui sont propres; elle est divisée en sept chapitres. Le premier a pour objet les maladies communiquées au fœtus; le second, les maladies générales qui lui sont propres: les quatre suivans sont destinés à exposer les maladies de la peau, de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, qui sont propres au fœtus. Le septieme traite des moyens de préserver le fœtus de toutes ces maladies.

La section cinquieme & derniere est destinée à traiter des maladies de la grossesse, qui dépendent, tantôt de la mere, tantôt du fœtus & de l'accouchement naturel; elle contient quatre chapitres qui traitent de l'avortement en général, des moyens de le prévenir, des causes des couches laborieuses, & de l'accouchement naturel. Tel est le tableau succinct, mais exact, de cette premiere partie de l'ouvrage de M. Raulin: nos lecteurs n'auront pas de peine à s'apercevoir qu'il n'a rien omis de ce qui pouvoit jetter quelque jour sur son sujet.





S U I T E D U M É M O I R E

Sur la Diarrhée des Femmes nouvellement accouchées ; par M. BONTÉ, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin à Coutances.

Luclus & ultrices posuere cubilia cura:

VIRG. Æneid. lib. vj.

La différence des tems dans lesquels la diarrhée se déclare après la suppression, en établit deux especes, dont la variété & la distinction intéressent beaucoup la pratique. La suppression des lochies sanguines en constitue l'une ; la suppression des lochies lacteuses & puriformes forme l'autre. La première n'a guères produit que des événemens sinistres ; la seconde est devenue quelquefois utile.

Les premiers jours de l'accouchement sont suivis d'une effusion de sang plus ou moins grande : les sinus de la matrice se vident de celui qui y avoit été retenu pendant la grossesse, à mesure que ce viscere se contracte, & que ses vaisseaux reprennent leur calibre naturel. Toute évacuation utile, qui se supprime, lorsqu'elle a paru, ou qui ne paroît point, lorsqu'elle le devoit, entraîne des dangers ; elle devient à charge à la

la

la nature qui en abandonne le soin : c'est ainsi que Baillou s'exprime en praticien consommé , dans plusieurs endroits de ses ouvrages (a) qui méritent d'être lus & relus sans cesse. La suppression des lochies sanguines porte une atteinte fâcheuse sur les organes où s'en fait le transport ou la métastase : c'est un orage terrible qui s'apprête : malheur aux viscères sur lesquels il va fondre ! Hippocrate, réduisant en quelques axiomes , dans ses Coaques, la doctrine qu'il a étendue davantage dans ses autres ouvrages (b), a averti du danger de cette métastase sur les intestins. En effet, l'inflammation, qui y survient alors avec la diarrhée, est la plus difficile à résoudre; elle a même toutes les conditions qui, suivant les loix de la théorie de l'inflammation, la rendent la plus défavorable. Le caractère des viscères affectés, la nature du sang qui forme l'inflammation, l'état des femmes accouchées montrent peu de ressources du côté de la nature. Les intestins sont, par leur constitution primitive organique, comme tous les viscères membraneux, le siège d'inflammations vives, & fort aiguës : leur inflammation, les douleurs qui s'y font sentir, anéantissent les

(a) *Tom. iv, pag. 99.*

Id. tom. pag. 179.

Tom. j, pag. 183.

(b) *Coac. 3, 4, 6, 9, 10, 11.*

Tome XXX,

forces vitales, & le principe de la vie. Les nerfs mésentériques jouent un rôle indicible sur toute la machine. Il ne faut, pour s'en convaincre, que se rappeler les observations de Ruysch, celles de Boerhaave (a), & l'expérience journalière de la pratique dans les coliques de Poitou (b). Ces mêmes nerfs viennent d'être vivement irrités par les douleurs de l'accouchement. Les entrailles pressées & refoulées vers la colonne vertébrale, & le diaphragme, par le volume de la matrice, avoient le diamètre de leurs vaisseaux rétréci : devenus plus libres après l'accouchement, ils cedent à l'impulsion du sang qu'ils reçoivent avec plus de profusion, & une nouvelle force. Le sang, qui reflue de la matrice, a séjourné dans les vaisseaux ; il y a contracté un certain degré d'épaississement, & reçu une altération tendante à la pourriture que le contact de l'air a augmentée (c). La diarrhée est abondante dès le principe de cette inflammation, parce que les organes excrétoires, devenus plus sensibles, font une sécrétion plus abondante des sucs qu'ils séparent : l'augmentation d'ailleurs de la vitesse du sang dans tous les vaisseaux, contribue à la rendre plus co-

(a) Van-Eems, de *Morbis Nerv.* Boerhaave, tom. ij, pag. 426.

(b) Journal de Méd. tom. xvj, xx.

(c) Lamotte, observ. 361, pag. 692.

pieuse. L'inflammation atteignant un degré plus violent, il ne se fait presque plus de distribution du liquide que les malades peuvent prendre : la bile devient plus âcre, le foie participant souvent à l'inflammation des intestins. Les maladies aiguës des femmes grosses sont à craindre (a) : celles dont elles peuvent être attaquées après l'accouchement, ne le sont pas moins, sur-tout avant que le lait se soit porté au sein, parce que l'une des deux crises est toujours troublée par l'autre (b).

Les symptômes de cette diarrhée sont d'une violence à la faire redouter, dès qu'elle commence : elle est précédée de frissons : les lochies coulent peu, & même s'arrêtent tout-à-coup ; les selles sont sèches, bourbeuses ou noirâtres (c). Les femmes ont des envies d'uriner fréquentes : les urines sont claires, coulent en petite quantité, ou sont briquetées (d) ; le ventre est dur, très-douloureux, météorisé, sensible au point de ne pouvoir supporter l'attouchement des vêtemens (e) : elles ont des

(a) *Hippoc. Aph.* 223.

(b) *M. Levret*, Reflex. sur les Aphor. de *Mauriceau*, pag. 385.

(c) *Levret*, n° 914.

(d) *Id.* n° 915.

(e) *Lamotte*, observ. 408. *Hipp. lib. de Morb. Mul.* sect. v, hist. 27, éd. Foes-P-Bots.

ſueurs froides ; le pouls eſt petit , foible & inégal (a) : elles ont un abbatement extraordinaire , des anxiétés inexprimables ; elles ſont affoupies , ou dans un délire ſourd , accablées au point de ne pouvoir ſe mouvoir : la tête ſe prend , ſoit par ſympathie , ſoit parce que le cerveau participe lui-même à la métaſtaſe des lochies ; enfin des foibleſſes fréquentes annoncent la mort des malades , qui arrive ordinairement depuis le quatrième juſqu'au ſeptième jour. Malgré le laconiſme dans lequel Hippocrate eſt obligé de ſe reſtreindre dans ſes Coaques , nous y voyons tous ces ſymptomes parfaitement décrits (b).

Il eſt aisé de ſ'appercevoir , d'après la deſcription que nous venons de faire des accidens de cette diarrhée , du danger dont elle eſt : l'hiſtoire pratique de cette maladie ne nous préſente que grand nombre de mortalités , & fort peu de succès , ſi on en excepte quelques obſervations de Mauriceau & de Lamotte. Si on ouvre les Epidémies d'Hippocrate (c) , la plûpart des femmes dont il fait les hiſtoires , étoient attaquées de ſuppreſſion de lochies , & de diarrhées :

(a) *Hipp. eod. lib. pag. 605. Pulsus debiles ſunt , interdum verb etiam acuti , modò elati , modò deficientes.*

(b) *Coac. 6 ; Coac. 9.*

(c) *Lib. j , iij , de Morbis vulgarib.*

presque toutes en ont été les victimes.

Au commencement de l'année 1713, à Rouen & à Caen, quantité de femmes en couche, quoiqu'elles eussent été fort heureusement accouchées, moururent après trois ou quatre jours, & même plus tard. Le cours de ventre survenoit avec tension & douleur dans cette partie : une petite fièvre s'y joignoit ; elle augmentoit en peu de tems : les lochies étoient supprimées ; le délire arrivoit ; les remedes étoient d'un si foible secours, que presque toutes mouroient (a). En 1746, régnoit une maladie épidémique sur les femmes en couche, d'un caractère si malin, que, dans le mois de Février, à peine de vingt il en échappoit une : la diarrhée étoit le premier symptôme par lequel elle se déclaroit ; le ventre étoit tendu & douloureux ; la tête se prenoit ; les mammelles ne se gonfloient point : elles périssoient du quatrieme au septieme jour (b).

On trouvoit, après l'ouverture des cadavres, les intestins couverts d'une croûte gélatineuse, & une sérosité blanchâtre, épanchée dans le bas-ventre, & ailleurs. Lamotte (c) rapporte la même chose, d'après l'inspection du cadavre d'une femme morte de la même maladie. Cette croûte

(a) *Lamotte*, chap. xix, pag. 719, 720.

(b) *Mém. de l'Acad.* année 1740.

(c) *Réflexion sur l'observ.* 408, pag. 772.

répandue sur la surface des viscères, s'observe fréquemment après leurs inflammations ; & comme la mort n'arrivoit qu'après le tems où l'humeur laiteuse auroit dû se porter au sein, on la trouvoit épanchée dans les cavités, & même extravasée dans le tissu des viscères.

Dans une maladie inflammatoire, la saignée sembleroit être le remède le plus efficace qu'on pût y opposer ; mais elle n'a cependant pas tout le succès qu'on pourroit s'en promettre : l'affoiblissement ne permet pas qu'on la répète aussi souvent qu'elle seroit nécessaire : elle ne peut d'ailleurs corriger le caractère septique du sang qui forme l'engorgement. Mercatus (a) recommande, dans la suppression des lochies, la saignée du pied ; Manningham (b) conseille la saignée du bras. Lamotte (c) est du même sentiment entièrement opposé à la pratique de Mauriceau. Il paroîtroit, par la réflexion de M. de Van-Swieten (d), sur une observation d'Hoffman, que cet illustre médecin de nos jours ne désapprouveroit pas toujours la saignée du pied dans cette circonstance : voilà une opposition de sentimens, qui peut occasionner de grandes erreurs : il est cepen-

(a) Pag. 740, tom. ij.

(b) *Art. obst. Comp.* pag. 87.

(c) Pag. 780, *Réfl. sur l'observ.* 410.

(d) Tom. iv, pag. 560.

dant bien intéressant de chercher à résoudre cette difficulté, au moins de l'éclaircir. L'explication de M. Levret sur l'Aphorisme, n° 258, de Mauriceau, ne laisse pas d'y contribuer. Souvent la disposition de la matrice, son inflammation, par exemple, entre pour beaucoup, & même cause seule la suppression des lochies, & ses suites : la saignée du pied devient alors évidemment nuisible. Lorsque les lochies ne viennent que de s'arrêter, qu'il n'y a aucune marque de phlogose, aucun signe de tension marquée du côté de la matrice, elle peut être pratiquée : dans un état différent, lorsque les lochies sont arrêtées depuis quelque tems, ou qu'elles ont commencé à se supprimer peu-à-peu dans la diarrhée avec suppression, on doit se tourner du côté de la saignée du bras : c'est ainsi qu'on peut concilier la pratique de Lamotte (a), & celle de Mauriceau (b). Ce dernier auteur paroît même avoir suivi cette méthode (c), puisqu'après une saignée du pied, qui n'avoit point réussi, il prescrit la saignée du bras. Pendant que la suppression est récente, & qu'il n'y a qu'un resserrement léger, ou un engorgement commençant dans la matrice, qui supprime les lochies, la révulsion qui se

(a) Observ. 158, 408.

(b) Observ. 598, 605, 667.

(c) Observ. 598.

fait de l'iliaque interne , pendant le tems de la saignée où la résistance est moindre dans l'iliaque externe , peut procurer un relâchement qui leve ces obstacles. La dérivation qui succede , après la saignée , par la compression de la ligature , ne peut même ensuite que produire une dérivation utile dans l'iliaque interne , pour faire reparoître les lochies : au contraire , après un certain tems donné , lorsqu'il s'est écoulé un intervalle de quelque durée après la suppression , lorsque l'engorgement est trop marqué , ou le resserrement trop considérable dans les vaisseaux de la matrice , il n'y a rien à espérer de la révulsion , pendant la saignée , & tout à craindre de la dérivation , après qu'elle est faite. Les adoucissans , les relâchans , les émolliens sont les remèdes dans l'usage desquels on doit insister : on doit faire des fomentations chaudes , & continuellement renouvelées , sur le bas-ventre , avec la décoction des feuilles de mauve , de violette , de bouillon-blanc , de fleurs de camomille , de sureau & de mélilot ; on donne des infusions de fleurs pectorales émollientes , le looch blanc camphré , du nouveau *Codex*. L'huile d'amandes-douces paroît , avec raison , suspecte à M. Leyret (a) , parce qu'elle se rancit : en effet , elle reste long-tems dans

(a) N° 919 , pag. 167.

le canal intestinal, sans s'y distribuer; elle est reçue dans un lieu chaud où elle séjourne; elle acquiert donc une disposition facile à se rancir. Lorsque les lochies commencent à reparoître, quoique fétides, d'une odeur putride, d'une couleur noirâtre, on doit commencer à concevoir quelques espérances : la résolution peut se faire par degrés, & la diarrhée s'arrêter ou diminuer (a).

Aux premières évacuations qui suivent l'accouchement, succèdent les lochies puriformes & laiteuses : les unes servent à nettoyer & déterger, pour ainsi dire, la matrice; elles sont d'une nécessité particulière à cet organe : c'est un champ auquel elles préparent une nouvelle fertilité. Les autres ont un rapport plus général & plus étendu. La masse du sang se trouve surchargée d'une humeur laiteuse qui doit être convertie, en partie, en sang, & en partie évacuée, surtout lorsque les femmes ne sont pas nourrices. La diarrhée, qui succède à la suppression des lochies laiteuses, devient nuisible, lorsqu'elle est trop durable; elle est

(a) Hippoc. de Morbis Mul. lib. 1, sect. v, pag. 604, éd. Foes. *At si purgatio spontè eruperit, &c graveolentia & purulenta repurgantur, interdumque etiam nigra; tumque melius erit, &, adhibitâ curâ, convalescet.*

utile, lorsqu'elle supplée à une évacuation si nécessaire : Bartholin l'a vue en tenir lieu (a). M. De Haën a eu occasion d'observer la même chose en Hollande (b). J'ai fait la même remarque dans nos climats. Cette diarrhée mérite alors, à juste titre, le nom de *critique* que M. Levret lui a donné, comme nous l'avons dit plus haut, puisqu'elle soulage & qu'elle remplace une autre évacuation. Les femmes, loin de s'en trouver plus mal, en sont, au contraire, plus à leur aise ; elles n'ont aucunes douleurs : le pouls est naturel ; les urines passent bien ; l'appétit & le sommeil renaissent : à ces signes, ne reconnoît-on pas le caractère de symptômes bienfaisans ?

Le système de l'œconomie animale est un tout intimement lié dans toutes les parties qui en font l'assemblage : la nature, toujours attentive à entretenir cette harmonie, épuise tous les moyens possibles, pour la rendre durable : des sympathies particulières, des affinités de différens ordres, des évacuations de divers genres, qui se suppléent, se présentent aux observateurs attentifs. Les femmes qui portent des cauterés, ont des lochies moins abondantes (c). Les

(a) Cent. 3, hist. 19.

(b) De Hamorrh. Lib. pag. 55, ed. Paris.

(c) Levret, n° 856, pag 155.

ſueurs évacuent une portion de l'humeur laiteuſe : cette même humeur rend les urines louches & abondantes , lorsque les ſueurs ceſſent (a). Les dépôts laiteux qui forment l'engorgement des mammelles , ceux qui ſe font dans divers endroits du tiſſu cellulaire , les dépôts même intérieurs ſur les viſcères ſe guérifſent , lorsque l'humeur laiteuſe s'échappe avec les urines. Preſque tous les praticiens ont alors une confiance entière aux apéritifs diurétiques. Hoffmañ (b) conſeilloit aux femmes accouchées les pilules de Bécher , qui contiennent des gommés-réſines purgatives : il y a lieu de penſer que ce praticien conſommé avoit obſervé , comme on l'a fait après lui , que les ſelles étoient une évacuation ſubſidiaire des lochies ſupprimées.

Nous trouvons , dans le traitement de cette diarrée , les auteurs d'un ſentiment unanime : la plûpart ne ſe font même étendus que ſur le traitement de cette eſpece ; ils n'ont parlé des autres qu'en termes trop vagues & trop généraux , ſans les avoir aſſez diſtingués. Nous voyons qu'ils penſent tous à concilier l'état des forces avec la néceſſité des ſelles. En effet , pendant que les lochies laiteuſes coulent peu , la diarrhée évacue la

(a) *Levre* : , n° 820 , pag. 146.

(b) *Med. rat.* tom. iv , pag. 498.

portion qui peut en rester : elle annonce la liberté des fonctions de plusieurs viscères qui s'étoient ralentis. Tous les émonctoires, devenus libres, recommencent à jouir de leurs droits : si les lochies sont tout-à-fait arrêtées, elles en prennent la place. Le traitement en est fort simple : il suffit de conseiller une boisson délayante & adoucissante, comme la décoction de riz, de rapure de corne-de-cerf, de racines de roseau avec un peu de cannelle.

Cette diarrhée n'est pas tout-à-fait si bénigne dans quelques circonstances. Riviere (a) a remarqué, avec ce jugement sûr qu'on reconnoît dans les ouvrages des vrais praticiens, que le danger de la diarrhée s'éloigne avec le terme de l'accouchement : elle peut, dans les premiers jours des lochies laiteuses, être accompagnée de douleurs ; elle peut, par sa longue durée, trop affoiblir.

L'affluence & l'abondance avec laquelle l'humeur laiteuse se précipite, dans les premiers jours des lochies de cette qualité, sur les glandes intestinales, peut y causer un engorgement phlogistique : cet événement arrive sur-tout, lorsque les mammelles ne sont point gonflées, ou ne le sont encore

(a) Pag. 409, de *Morb. puerp.*

que très-peu. Le ventre devient tendu & douloureux ; les selles sont fréquentes. Ce n'est plus cet état de tranquillité & de bien-être dont nous parlions : la fièvre se déclare quelquefois avec des frissonnemens ; le pouls est accéléré ; les douleurs intestinales réveillent des contractions utérines qui, jointes à la fréquence des selles, excitent le ténésme. Je me souviens d'avoir rencontré plusieurs fois, dans la pratique, cette circonstance. On doit bannir entièrement les astringens qui, en empêchant les vues de la nature, la troubletoient dans la séparation qu'elle se propose de faire de l'humour dont elle est surchargée : ils pourroient même être suivis de fâcheux effets (a). Les narcotiques procureroient les mêmes inconvéniens, & augmenteroient l'engorgement : le calme qu'on pourroit en attendre, ne seroit que plus séducteur. La saignée n'est pas souvent nécessaire : on se contente de faire souvent des fomentations avec la décoction des plantes émollientes résolutives ; on y joint l'armoïse & les fleurs de matricaire. Un thé léger de fleurs de camomille ou de sureau doit servir de boisson : on prescrit l'huile d'amandes-douces, & le syrop de guimauve, des demi-lavemens, & des

(a) *Mauriceau*, observ. 563.

bouillons légers. En suivant cette méthode ; la fièvre cesse ; les moiteurs se déclarent ; le ventre devient plus souple ; & les selles sont plus rares sans épreintes.

Les forces s'épuisent , lorsque cette diarrhée devient trop durable : il est de justes bornes au-delà desquelles on doit la réprimer. Nous ne répéterons point ici les astringens variés qu'on doit mettre en usage : les auteurs sont remplis de recettes de cette espece. Nous avertirons seulement qu'avant de s'en servir, il convient de purger avec des purgatifs astringens , comme le *catholicum* double , le syrop de chicorée composé , &c. . . . Les astringens , sans les avoir fait précéder , fixeroient dans le canal intestinal les mauvais levains que les digestions dépravées y ont rassemblés : les humeurs viciées , qui peuvent enduire la surface du velouté des intestins , ne cesseroient de l'irriter , étant retenues par les nouvelles entraves que les astringens y porteroient.



OBSERVATION

Sur l'Effet de l'Immersion dans l'eau froide dans une fièvre sinoque-simple ; par M. PLANCHON, médecin à Tournai.

Galien observe que les fébricitans, qui vont dans les bains froids, sont guéris au moyen de la crise que ce bain opere par les sueurs. Les Abus de la Saignée, sect. lviiij, pag. 91.

La fièvre, dont *Boerhaave* a scrupuleusement recueilli toutes les causes, & qu'il a précisément décrites dans ses Aphorismes, est, de toutes les maladies, la plus commune (a). La sinoque-simple, dont les causes sont les mêmes que celles de l'éphémère ; *causæ, signa, medela eadem*, dit ce rénovateur de la médecine (b), attaque plus souvent, comme on sçait, les personnes d'un bon tempérament (c), où l'abondance d'un bon sang est manifeste, sur-tout à cet âge où la nature a achevé son ouvrage, où les organes sont parvenus à leur dernier accroissement : alors la pléthore mise en mouvement par des exercices violens & outrés, par des boissons spiritueuses, par des

(a) *Boerh. Aph. 558.*

(c) *Id. ibid. Aph. 729.*

(b) *Id. ibid. Aph. 728.*

passions de l'ame , la chaleur excessive du climat , ou de l'atmosphère , qui raréfie la masse des humeurs , constitue cette espece de fièvre que la nature guérit souvent par une hémorrhagie critique , le quatrieme jour , ou une sueur bienfaisante , le septieme , si on ne la trouble point dans l'œuvre de la coction. Enfin la seule raréfaction du sang , dans un sujet non pléthorique , en établissant ce qu'on appelle une *fausse-pléthore* , produit quelquefois une *finoque-simple* qui est accompagnée des mêmes symptomes que ceux d'une surabondance décidée des liquides agités par la fièvre : telle est l'observation que nous ont transmise nos ancêtres , & que nous vérifions tous les jours ; tel est le langage des medecins que la raison & l'expérience accompagnent.

Dans ces circonstances , toujours ministres de la nature , établis pour la guider pas à pas , & marcher sur ses traces , nous l'aidons dans ses mouvemens critiques , & nous n'employons que des moyens curatifs que l'art nous assure être les seuls propres à rétablir le calme de l'œconomie animale ; nous diminuons la plénitude par les saignées répétées (a) , qui maîtrisent , en quelque sorte , la fougue de la circulation ; & nous

(a) *Maximè venæ sectionibus & refrigerantibus eget.* Idem , *Aph.* 729.

tempérons

tempérons par les rafraîchissans, les nitreux, les acescens, les acides même prudemment ménagés. Mais, dans le cas d'une raréfaction du sang, qui donne lieu à une fièvre extrêmement aiguë, où on ne saigne que pour diminuer la fièvre, ou réprimer la fougue du sang, pourquoi ne met-on point en usage les bains froids que l'auteur des *Abus de la Saignée* dit être autant négligés que l'usage de l'air frais (a) ? On lit pourtant dans les livres de quelques médecins observateurs, que ces bains ont guéri, comme par enchantement, des fièvres qui ne devoient leur cause qu'aux humeurs extrêmement raréfiées. M. Floyer, cité plusieurs fois dans les *Abus de la Saignée* (b), en rapporte des exemples frapans, par lesquels on voit que le seul instinct a poussé des malades en délire à se précipiter, l'un dans une fontaine, l'autre dans la Tamise, quelques uns dans un abreuvoir & dans des réservoirs d'eau froide, où ils ont recouvré la raison, & favorisé leur guérison. Willis parle d'une femme robuste, attaquée d'une fièvre aiguë avec délire furieux, que ni deux amples saignées, ni les lavemens, &c. n'avoient pu soulager, & que, mise dans les bains de rivière, pen-

(a) *Les Abus de la Saignée*, pag. 81, sect. 53.

(b) *Ibid.* pag. 89, sect. 57.

dant un quart d'heure, elle recouvrit le bon sens. Je vis, en 1760, un cas qui a du rapport à ces exemples. Ce fut pendant l'été de cette année, qui nous fit sentir des chaleurs assez vives, qu'appelé à *Basècles*, village à une lieue de *Péruwelz*, pour quelques malades, j'eus occasion de voir un jeune homme Flamand chez un maître d'école. Il étoit âgé d'environ dix-huit ans, vigoureux, d'un tempérament fort & sanguin; il avoit une fièvre sinoque-simple qu'il s'étoit procurée, en s'échauffant trop. Malgré quelques amples saignées du bras, des doux laxatifs, des lavemens, des boissons rafraîchissantes & nîtreuses, il étoit tombé dans un délire furieux. La fièvre étoit violente; &, entre le sixieme & le septieme jour, dans un moment où il n'étoit assujetti par aucune personne, il se leve, prend un couteau, & poursuit son maître dans le jardin. Ce maître, effrayé & craignant d'être égorgé par ce furieux, fuit, & le malade à sa suite. Cependant le maître rappelle sa raison; &, s'étonnant en lui-même de sa fuite, revient vivement sur ses pas, menace le furieux Flamand qui devient tout-à-coup craintif & pusillanime, & prend la fuite à son tour. Il voit un puits qui se trouvoit dans le jardin; il le franchit, & s'y précipite, pour se mettre à l'abri des coups dont il étoit menacé. A peine y est-il tombé, que

la froideur de l'eau, resserrant, par son contact, toute l'habitude du corps, & réprimant les fluides trop raréfiés, le rappelle à lui-même : il crie au secours. On le retire bientôt de ce bain froid, où il avoit recouvré le bon sens : de-là on le transporte dans son lit où il sua bientôt copieusement. J'arrivai un quart d'heure après ; je le vis bien tranquille ; & je reconnus une sueur vraiment salutaire, qui dura toute la nuit, & termina la fièvre.

Il est vraisemblable que cette fièvre dépendoit autant de la raréfaction du sang, que d'une pléthore agitée, puisque les saignées, qui suffisent souvent pour diminuer la plénitude, n'eussent point suffi ; que l'immersion dans un puits a tellement réprimé la fougue du sang raréfié, que la nature a pu alors, étant à l'aise, expulser l'humeur morbifique. Disons, à cette occasion, que le délire de ce malade le servit mieux que tous les moyens employés jusques-là ; disons que l'instinct, ou plutôt le hazard, le conduisit à un remède, dont l'action prompte & efficace est opposée à la cause évidente de la maladie. On sçait assez que toutes les fièvres, qui sont l'effet de l'extrême raréfaction du sang, comme on l'observe dans les saisons & les climats fort chauds, trouvent un vrai secours dans les bains d'eau froide ; qu'il opère promptement, & sans

ruiner les forces (a) : au contraire, ce remède resserre & fortifie les vaisseaux en quelque sorte affoiblis & forcés au-delà de leur ton, par la raréfaction des humeurs qu'il réprime efficacement, & rétablit l'équilibre de la circulation, si on l'emploie dans des circonstances propres, & qu'il n'y ait aucun soupçon d'impureté dans les premières voies & dans les humeurs (b). Je dois avouer que, si cet événement imprévu ne l'eût point poussé à se jeter dans un puits, je n'eusse point hasardé de le plonger dans un bain froid : l'heureuse issue démontre bien qu'il étoit indiqué. Mais employer des moyens peu accrédités dans la pratique, des moyens sur-tout qui, aux yeux du vulgaire, paroissent plutôt devoir accélérer la perte du malade, que son rétablissement, c'est soulever contre soi le public ignorant, toujours prêt à blâmer le médecin, s'il arrive que, malgré l'indication justement remplie, le malade succombe à ses maux.

Quelque assurance qu'un médecin ait de la vraie raréfaction du sang dans une fièvre aiguë, il faut qu'il soit accrédité, qu'il soit au-dessus des vains propos & de la censure, pour faire ce qu'on peut appeller *un coup de*

(a) *Idem*, pag. 85.

(b) *Idem*, pag. 87. Il faut encore qu'il n'y ait aucune marque de pléthore & d'inflammation des viscères.

maître dans ces circonstances , & qu'il pratique fans témérité , parce qu'il est persuadé que l'âge , le tempérament , l'état de l'atmosphère , le climat & le genre d'exercice , &c. qui ont précédé cette fièvre , ont tellement dilaté les liqueurs animales , que , fans l'action des bains froids , il est souvent impossible de rendre à l'air intérieur moins d'élasticité , & que le feu de la fièvre , allumé par ces causes , raréfie encore plus. Il faut ici sçavoir saisir le moment propre , & distinguer si la véhémence de la fièvre doit toute son intensité à la seule raréfaction , comme a fait autrefois M. *Déidier* , professeur de l'université de *Montpellier* (a) ; sans quoi , le bain froid pourroit être aussi dangereux que le *Cydnus* faillit à l'être pour *Alexandre le Grand*.

C'est donc un point essentiel dans la pratique de pouvoir juger si , dans ces fièvres aiguës presque ardentes , la raréfaction des humeurs tient la principale place. *Judicium difficile* , & *occafio præceps* ; deux avis qui sont presque inséparables , puisque si , par un défaut de connoissance , on néglige d'employer ce moyen curatif , la maladie fait des progrès : à la raréfaction du sang , augmentée par la fièvre , il succede des engorgemens inflammatoires , la gangrene. On

(a) *Idem* , pag. 87.

ne doit donc point tant craindre les bains d'eau froide dans ces sortes de fièvres, dès que nous reconnoissons que l'expansion seule des liquides y a lieu, de même que l'application des linges trempés d'eau froide, appliqués sur la tête, sur le front, sur le bas-ventre météorisé, comme a fait M. Tiffot (a) dans une fièvre bilieuse, d'après le conseil d'Hippocrate. *Cùm ardor tenuerit, lintea frigida, intentâ quâ præcipuè parte ardere dixerit, admoveto.* HIPPOCR. de internis Affect. cap. xlij.

OBSERVATION

Sur les Effets pernicieux des Semences de la Jusquiame noire, prises intérieurement; par M. COSTA, médecin de l'université de Montpellier, & professeur de botanique & de médecine de celle de Perpignan.

Les auteurs qui ont écrit sur les propriétés des plantes, ont regardé les différentes parties de la jusquiame, prises intérieurement, comme des narcotiques assez puissans; mais il paroît qu'on n'a pas observé si souvent, que les graines soient d'un usage aussi pernicieux que les autres parties de cette plante :

(a) *De Febre Lausannensi*, pag. 84.

voici une observation qui fera voir qu'elles ont un effet pour le moins aussi prompt & aussi dangereux.

Je fus appelé pour voir quelqu'un qui étoit attaqué de plusieurs symptômes, dont personne ne pouvoit assigner la cause. Le visage étoit livide; les yeux rouges, hagards, étincellans; les veines du col, des extrémités, & sur-tout de la face, très-engorgées: tout le corps étoit pris de mouvemens convulsifs; on voyoit des soubresauts qui se répétoient très-fréquemment; & le malade étoit dans un délire si furieux, que personne ne pouvoit se rendre maître de lui. Si quelque moment de relâche succédoit à la violence de ces symptômes, on le voyoit occupé à prendre des mouches qu'il croyoit voltiger dans l'air, ou s'amuser à arracher les flocons de sa couverture: il parloit peu dans cet état; & les sons qu'il rendoit, étoient mal articulés. Après que toutes ces agitations avoient cessé, il se penchoit sur le bord du lit, prenant des situations qui marquoient le plus grand abbatement; il ronfloit alors comme un apoplectique, & paroissoit dormir; mais cette tranquillité étoit bientôt interrompue par les crises & les convulsions qui revenoient plus fortes que jamais.

Le pouls étoit petit, fréquent, concentré, avec une intermittence très-notable;

136 OBSERVATION SUR LES EFFETS

il s'évanouissoit, lorsque je voulois un peu comprimer l'artere : les pulsations du cœur & des carotides n'étoient guères différentes. La respiration étoit libre ; & je ne voyois aucun changement dans cette fonction, qui pût faire craindre quelque chose de fâcheux.

Le malade n'avoit aucune évacuation extraordinaire, ni la moindre envie de vomir : la bouche ne présentait nulle part des marques qui dussent faire soupçonner l'action d'un corrosif ; elle ne répandoit aucune mauvaise odeur : la langue étoit sèche, sans croûte, ni couleur étrangere.

L'épigastre & les hypocondres n'étoient ni tendus ni douloureux, pas même lorsque je les pressois un peu rudement : il n'en étoit pas de même de la région hypogastrique ; elle étoit assez gonflée, & très-sensible ; les urines ne couloient pas, ou fort peu.

Il faut ajoûter à tous ces symptomes une démangeaison qui obligeoit le malade de se gratter continuellement par-tout avec la dernière violence, & même jusqu'au vif. Nous n'oublierons pas de dire qu'il avoit une horreur invincible pour toute sorte de boisson : il avoit à peine avalé une cuillerée d'eau, qu'il la rejettoit sur les personnes qui l'environnoient.

Tel étoit l'état du malade, lorsque je le

vis à sept heures du matin, c'est-à-dire deux heures après le commencement de tous ces accidens. Je voulus d'abord en découvrir la cause, avant que de rien entreprendre, pour les arrêter; mais les assistans ne purent me donner les éclaircissmens que je desirois; ils soupçonnoient seulement que le malade avoit pris quelque chose dont on voyoit encore les restes dans un gobelet, avec un peu de liquide; mais personne ne pouvoit dire ce que c'étoit. L'infusion que cette substance avoit soufferte, l'avoit rendue méconnoissable. Je hazardai alors de la goûter; je reconnus la liqueur: c'étoit du vin blanc, dont l'odeur étoit un peu forte, & le goût aigrelet; mais, pour la substance solide, il me fut impossible de la connoître. J'étois cependant très-impatient de m'assurer de sa nature; car les symptomes augmentoient toujours de plus en plus. Enfin, après bien des peines & des recherches, j'aperçus un paquet dans lequel je trouvai de la graine de jusquiame. Cette découverte me fut très-agréable; elle servit d'autant plus à me faire croire que c'étoit à ces semences que je devois attribuer tous les accidens qui avoient paru, que je les voyois très-semblables à ceux que produisent ordinairement les autres narcotiques de la même famille, tels que le *datura* ou *stramonium*, l'*atropa* ou *belladonna*. Ma conjecture, quoiqu'assez

138 OBSERVATION SUR LES EFFETS

fondée, ne me paroissoit pas suffisante pour me déterminer à travailler au soulagement du malade : j'allai plutôt consulter M. De Jussieu qui, après avoir reconnu de même la graine pour celle de la jusquiame, me conseilla de ne pas perdre de tems, pour calmer les symptômes avec les acides. Je revins auprès du malade, dans le dessein de profiter de ce conseil ; mais les peines qu'on avoit pour le faire boire, m'obligèrent de prendre une autre route. Je lui ordonnai quatre grains d'émétique dans trois onces d'eau à prendre par petites cuillerées : ce vomitif resta plus de quatre heures dans son estomac, sans causer une seule nausée. Ce peu d'efficacité m'inquiétoit d'autant plus, que je voyois tous les symptômes devenir plus graves : la tête s'embarassoit davantage. Le malade n'avoit plus des agitations convulsives comme auparavant ; mais il étoit assoupi, & sans aucun mouvement. Je ne voyois de plus prompt secours, pour le retirer de cet état, que celui que j'avois déjà employé, mais poussé à plus haute dose. Les vomitifs, en dégagant le bas-ventre par le moyen des évacuations, devoient emporter le principe morbifique, & favoriser aussi, par-là, le retour du sang de l'intérieur de la tête : les secousses momentanées du vomissement ne pouvoient que seconder cet effet, pourvu qu'on en mo-

dérât la violence , dès que leur action commenceroit à se manifester. Il ne s'agissoit donc que de donner un vomitif plus efficace : je crus qu'il n'y en avoit pas de meilleur à employer , que le tartre stibié , donné dans moins de véhicule que la première fois ; j'en ordonnai quatre grains à prendre dans deux heures , les deux premiers dans une cuillerée d'eau , & les deux autres , une heure après , dans une cuillerée de vin , supposé que la première dose n'eût rien fait. La résolution que je venois de prendre , fut approuvée par une autre personne de l'art que l'état du malade & ma propre tranquillité me firent demander. Nous ajoûtâmes qu'on appliqueroit des vésicatoires au gras des jambes , si le vomitif n'étoit suivi d'aucun effet ; mais il ne fut pas besoin d'y avoir recours. Les deux premiers grains n'exciterent aucun vomissement : ce ne fut qu'après avoir pris les deux autres , que le malade commença à vomir. Il rendit non-seulement toute la boisson qu'il avoit prise , mais encore une grande partie de la graine de jusquiame , qui étoit tout-à-fait semblable à celle qui avoit resté dans le gobelet. Je ne pouvois avoir une preuve plus complète , pour faire voir que c'étoit elle seule qui avoit causé tout le trouble qu'il y avoit eu dans l'œconomie animale. Les symptômes commencerent alors

à diminuer : le pouls s'éleva ; il devint plus régulier : la tête se dégagea un peu ; la lividité du visage devint moins foncée ; les yeux ne furent plus si rouges ; mais l'engorgement des vaisseaux veineux subsista jusqu'à six heures du soir ; tems auquel tous les autres symptômes avoient disparu , à l'embarras de la tête près , qui se manifestoit encore par la confusion qui régnoit dans toutes les idées du malade : ce ne fut que par le moyen de deux lavemens , qui entraînent encore beaucoup de graine , que la tête reprit toute sa liberté. Le malade passa très-bien la nuit , mais sans dormir. Vers les six heures du matin , il se déclara une sueur très-abondante sur toute la surface du corps , plus particulièrement sur les extrémités inférieures : elle continua pendant deux jours révolus , sans que le malade s'en trouvât affoibli. A cette sueur succéda une éruption qui s'étendoit depuis la ceinture , par-devant & par-derrière , jusqu'au dessous des genoux ; elle occupoit la même place qu'une dartre que le malade y avoit eue , & qu'il croyoit guérie depuis l'usage intérieur d'une préparation mercurielle. Les boutons étoient gros , rouges & entassés les uns sur les autres comme dans la petite vérole confluente ; ils ne donnoient aucune humeur : le malade étoit sans fièvre. Cette éruption

ne fut accompagnée de demangeaison, que trois ou quatre jours après qu'elle eut paru : alors elle sécha, & tomba par écailles.

Il n'a resté d'autre trace du désordre qu'il y a eu dans toutes les fonctions, qu'une foiblesse de vue, qui a cependant disparu quelques jours après : elle étoit si considérable le lendemain de tous ces accidens, que le malade ne pouvoit appercevoir le plus gros caractère à la distance à laquelle il distinguoit auparavant les plus petits. Je pense même qu'il n'y voyoit pas du tout, pendant que les symptomes étoient dans leur plus haut degré. Je suis d'autant plus fondé à le croire, que j'observai alors que la pupille étoit dilatée d'un tiers plus qu'à l'ordinaire, quoique la chambre fût très-claire ; & ce que le malade m'a dit depuis, ne me laisse aucun doute là-dessus. Il m'a assuré que, vers la fin de tous ces accidens, il étoit surpris de ne voir personne de ceux qui lui parloient.

La personne qui a éprouvé tous les symptomes que nous venons de rapporter, souffroit, depuis long-tems, des douleurs insupportables dans l'intérieur du fondement, occasionnées, en partie, par des tumeurs hémorrhoidales : ayant employé, toujours sans aucun succès, les remèdes qu'on fait en pareil cas, il résolut de prendre trois onces de graine de jusquiame, infusée dans

un demi-septier de vin blanc , que quelqu'un lui avoit conseillé comme un remède infailible : voici l'effet que produisit ce breuvage. Immédiatement après que le malade l'eut avalé, il se sentit un grand feu dans tout le corps : la tête devint pesante , embarrassée ; la vue foible , trouble. Il avoit des vertiges : l'envie de vomir l'obligea de se coucher. Un quart d'heure après , il s'éveilla avec un transport furieux , poussant les hauts-cris , & se plaignant des plus vives douleurs à la tête , au bas-ventre , mais surtout au siège des hémorrhoides : tous ces symptomes changerent par la suite ; & ils devinrent tels que je les ai décrits ci-devant.

Il suit de cette observation , que les graines de cette plante , que les botanistes connoissent sous le nom de *hyosciamus vulgaris & niger*, C. B. pin. 169 ; TOURNEFORT, *Inst. R. Herb.* pag. 118 : *hyosciamus foliis amplexicaulibus , sinuatis ; floribus sessilibus* , & *hyosciamus niger*. LINN. *Spec. tom. j* , pag. 257 , & qu'on appelle , dans les boutiques , la *jusquiame noire* , ou *hannebane* , & , chez les herboristes , l'*herbe de teigne* , parce qu'on reçoit la vapeur de l'eau , dans laquelle on fait bouillir les parties de cette plante , sur les engelures que le peuple de Paris appelle *des teignes* ; il suit , dis-je , de cette observation , que les

semences de cette plante , prises intérieurement à la dose d'une once , doivent être regardées comme un poison narcotique des plus forts ; je dis à la dose d'une once ; car le malade , dont il a été question , n'en avoit pas pris davantage : ce qui avoit resté dans le gobelet & dans le papier , qui me servit pour la reconnoître , faisoit au moins les deux tiers de la dose qu'on lui avoit prescrite , c'est-à-dire de trois onces.

L'effet narcotique de la jusquiame a été assez généralement connu. J. BAUHIN , *Hist. Plant. de Hyosciamo* , dit que les racines & les semences de cette plante font tomber dans la démence. Mathiol , au quatrième livre sur Dioscoride , chap. 64 , rapporte que quelques enfans , après avoir mangé les racines de cette plante , avoient eu des convulsions si violentes , qu'on les auroit pris pour possédés. SENNERT. *cap. de Caro* , assure qu'elles causent toujours un assoupissement léthargique. On lit dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1763 , une observation , dans laquelle il est fait mention des effets funestes que ces semences produisirent un mois après qu'elles avoient été avalées. Il ne manque pas d'autres exemples qui prouvent tous combien cette plante devoit être funeste , prise intérieurement ; mais notre dessein n'est pas de les rassembler ici : il nous suffit d'ajouter

l'observation que nous avons eu lieu de faire , à toutes celles qui ont appris , depuis long-tems, quels sont les effets qu'il y a à craindre de l'usage intérieur de cette plante. Elle servira à constater un fait déjà connu , & qui devoit empêcher qu'on ne se livrât avec trop de confiance à l'autorité de quelques praticiens qui recommandent de nos jours , contre plusieurs maladies , ces graines prises intérieurement. Outre la vertu narcotique , qu'on connoît dans la jusquiame , il est à présumer qu'elle en a une autre , dont l'effet se manifeste toujours sur l'organe cutané. La sueur abondante , qu'elle a excitée chez notre malade , n'en laisse pas douter. M. De Jussieu a eu occasion de l'observer aussi d'une manière très évidente ; il a connu une femme à Paris , qui disoit avoir un secret contre les douleurs rhumatismales ; & ce n'étoit autre chose que les semences de jusquiame dont elle faisoit prendre un plein dé à coudre. Les personnes qui en faisoient usage , s'en trouvoient assez bien ; & elles suoienc beaucoup , mais sans éprouver aucun accident fâcheux. Il reste actuellement à sçavoir si cette vertu sudorifique est constante dans cette plante , si elle ne la possède qu'à titre de *nacotique* , & si elle l'a à un degré plus éminent que les autres stupéfians ; c'est ce qu'on ne pourra décider qu'après bien des observations. Je ne crois pas cependant
que

que ces deux faits puissent autoriser à la donner intérieurement comme sudorifique, ou à titre de *calmant*. Le trouble qu'elle a porté dans les fonctions chez la personne qui nous fit appeller, démontre assez combien son usage intérieur est à craindre : il est vrai que la violence & la promptitude avec laquelle les symptômes ont paru, doivent être attribuées, en partie, à la foiblesse où étoit le malade par l'usage d'une préparation mercurielle, & à la grande dose de poison qu'il avoit pris, dont la virulence n'avoit pas peu augmenté par l'infusion de dix-huit heures, qu'il avoit soufferte, dans une petite quantité de vin blanc.

Je ne finirai pas, sans faire remarquer qu'il ne faut pas moins se méfier des semences de l'autre espèce de jusquiame, qu'on appelle ordinairement *l'herbe de teigne veloutée*, ou *la jusquiame blanche*, connue, par les botanistes, sous les noms d'*hyosciamus albus major*, C. B. pag. 169. TOURNEF. *Inst. R. Herb.* pag. 118. *Hyosciamus foliis petiolatis, sinuatis, obtusis; floribus sessilibus*, LINNÆI *Spec.* tom. j, pag. 257. Elles ne sont pas moins dangereuses que celles de l'autre espèce, quoi qu'en dise la personne qui les avoit voulu conseiller contre les hémorrhôides.

L'observation que nous venons de rapporter, fait voir quels sont les symptômes

que les semences de jusquiame noire produisent ordinairement , & jusqu'à quel degré elles les excitent ; elle pourra servir à nous mettre sur la voie , pour nous assurer de la vertu sudorifique que nous lui croyons ; elle apprendra aussi qu'on n'en doit attendre aucun soulagement pour les douleurs des hémorrhoides ; car notre malade en a eu , quelque tems après , des attaques aussi vives qu'auparavant. Je crois que le calme , qu'il a goûté pendant quatre ou cinq jours après avoir avalé ces graines , ne doit pas être attribué à leur vertu calmante , mais plutôt au régime qu'il a observé , & aux évacuations qui , en débarrassant les viscères du bas-ventre , ont rétabli la liberté de la circulation dans tout le système de la veine-porte. On verra encore , par cette observation , combien les connoissances , même les plus détaillées , de toutes les parties des plantes , & dont on ne croiroit jamais faire usage dans la pratique de la médecine , servent cependant quelquefois , soit pour découvrir les principes de bien des maux , soit pour déterminer le choix des remèdes les plus convenables dans les différens cas. Je n'aurois pas hésité , dans celui-ci , à faire prendre les acides , dès le commencement , si j'avois sçu à quoi attribuer les accidens : le malade ne refusoit pas alors la boisson ; & peut-être , par ce seul moyen , je l'aurois

délivré de l'état fâcheux où il resta si longtemps. Il seroit à souhaiter qu'on rassemblât toutes les observations qui peuvent, comme celle-ci, faire connoître la nécessité d'étudier la botanique : on ne sçauroit assez multiplier les preuves qui démontrent combien cette science est étroitement liée avec celle qui apprend à conserver la santé & la vie des hommes.

O B S E R V A T I O N

Sur une Mort subite, causée par le tonnerre à une demi-lieue d'Orléans ; par M. BALLAY, professeur royal aux écoles de chirurgie d'Orléans.

MONSIEUR,

Les effets surprenans, que produit le tonnerre sur les corps qu'il frappe, sont un objet qui, de tout tems, a trop piqué la curiosité, & fixé l'attention des physiciens, pour croire qu'ils ne sçauront point gré à la médecine de leur avoir communiqué l'observation que j'ai l'honneur de vous envoyer : voici l'événement qui y a donné lieu.

Le 1^{er} Septembre 1768, à la suite d'un tonnerre qui avoit grondé presque toute la nuit, on en entendit, sur les sept heures du

matin, un coup des plus violens. Peu de tems après, on fut informé qu'une vignerone, de la paroisse de S. Jean de la Ruelle, qui, dans ce moment, venoit apporter des légumes à la ville, dans un panier qu'elle avoit sur sa tête, étoit tombée morte dans une petite rue qui conduit au grand chemin.

Quoique tout portât à croire que cette mort si subite ne devoit être attribuée qu'à la chute du tonnerre, par ordonnance de M. Pothier, conseiller-juge civil & criminel du bailliage & siège présidial de cette ville, nous reçûmes ordre, M. Monnier, médecin du roi, & moi, de nous transporter sur le lieu, pour y voir & visiter le cadavre : il étoit environ sept heures du soir, lorsque nous y arrivâmes.

Cette pauvre femme, qu'on avoit trouvée étendue, le visage contre terre, son panier, qui n'étoit aucunement endommagé, appuyé sur ses épaules, avoit été, avant notre arrivée, transportée à sa maison, distante tout au plus d'une portée de pistolet du lieu où elle étoit tombée. Nous commençâmes d'abord par examiner si ses vêtemens & sa coëffure ne portoient aucune marque de la foudre ; nous n'en aperçûmes aucune. La coëffure ôtée, nous examinâmes les cheveux : pas un seul ne nous parut brûlé ; mais bientôt nous découvrîmes sur la partie supérieure latérale droite de la

tête une plaie superficielle contuse, qui n'étoit guères que de la grandeur d'un liard. Il étoit sorti de cette plaie un peu de sang qui avoit coulé autour de la tête en maniere d'une traînée de la longueur de fix travers de doigts, & de la largeur de deux lignes, lequel s'étoit coagulé.

Après cette visite attentive de l'extérieur, nous procédâmes à l'ouverture du cadavre. Je fis aux tégumens du cuir chevelu une incision avec beaucoup de précaution, afin d'examiner le plus exactement qu'il me seroit possible, la lésion des parties frappées. A l'instant, je sentis, & tous ceux qui y étoient, une forte odeur de soufre qui se répandit dans la chambre, & qui s'y est conservée jusqu'au lendemain au soir, que le cadavre en fut tiré, pour être inhumé.

La profondeur de la plaie, qui paroissoit au-dehors, étoit principalement ce que je voulois observer. Nous vîmes que cette plaie ne pénédroit pas au-delà des tégumens, & qu'il s'étoit ramassé au-dessous, entre le cuir chevelu & les muscles, environ un verre de sang très-fluide.

Tous les tégumens & les vaisseaux de la tête, y compris ceux de la face, étoient extrêmement gorgés d'un sang extravasé, & aussi fluide que si le sujet eût été vivant, quoiqu'il y eût bien douze heures que l'accident lui fût arrivé. Cet engorgement des

vaisseaux étoit, sans doute, ce qui donnoit à la face une couleur violette & bronzée.

De-là je me mis en devoir de scier le crâne circulairement : l'ayant enlevé avec précaution, nous trouvâmes dessous, entre la face interne du crâne, & dessus la dure-mere, une chopine de sang fluide & raréfié qui s'y étoit épanché du côté & vis-à-vis de la petite plaie extérieure.

Toutes les parties du cerveau, du cer-velet, de la dure-mere & de la pie-mere, leurs vaisseaux & sinus étoient pareillement gorgés d'un sang fluide & raréfié : il en sor-toit aussi par la bouche du cadavre, par son nez & par son oreille, du côté où étoit l'épan-chement ; du reste, les os ne paroissoient avoir ni altération ni fracture à leurs tables, tant internes qu'externes. Le péricrâne même n'étoit nullement offensé. Toutes les par-ties solides, en un mot, n'annonçoient au-cune atteinte qui les eût fait sortir de leur état naturel.

N'ayant plus rien à observer à la tête, je passai à l'examen des parties externes & internes, tant de la poitrine que du bas-ventre : rien ne nous parut dérangé. Elles étoient toutes, ainsi que les viscères, dans leur intégrité & leur situation naturelle.

Ce triste phénomène donne lieu à deux questions.

La première : Comment s'est-il trouvé

tant de sang extravasé dans l'intérieur du cerveau , le coup de tonnerre n'ayant fait au crâne aucune ouverture ni fracture ?

La seconde : Comment ce sang s'est il conservé fluide pendant douze heures après la mort ?

Si j'osois sur ces deux questions hazarder quelques conjectures, ne pourroit-on pas répondre à la première, que le tonnerre, étant un mélange d'exhalaisons sulfureuses chaudes, & extrêmement déliées, ces exhalaisons auront passé, d'une manière imperceptible, sous les tégumens, & à travers les pores du crâne de cette femme; de-là elles auront enfilé dans les vaisseaux du cerveau, y auront raréfié l'air contenu, & en auront augmenté le ressort, comme c'est le propre de la chaleur (a), lorsqu'elle pénètre dans un volume d'air qui est fixé par des obstacles; d'où il aura résulté que les parois de ces vaisseaux, trop foibles pour résister à un si grand effort, se seront brisés, & auront laissé échapper le sang qu'ils contenoient, & s'extravafer & épancher dans le lieu où nous l'avons trouvé ?

La réponse à la seconde question s'ensuit du même principe sur la matiere du ton-

(a) Voyez les Leçons de M. Nollez, tom. iij, pag. 256; & tom. iv, pag. 306.

nerre. Pourquoi le sang a-t-il, contre l'ordinaire, si long-tems après la mort, conservé sa fluidité ? C'est probablement que les exhalaisons enflammées, qui forment la matiere de la foudre, n'ayant pu être refroidies, par l'air extérieur, sous l'enveloppe où elles s'étoient mêlées dans le sang, y auront entretenu une chaleur équivalente à celle que produit, dans l'animal vivant, le peu des esprits vitaux, &, par-là, l'auront empêché de se coaguler.

Si ces deux raisons ne sont pas les plus plausibles qu'on puisse apporter, pour expliquer les deux points singuliers de ce phénomène, je laisse aux physiciens & aux physiologistes à en donner d'autres qui puissent mieux satisfaire.

OBSERVATIONS

Sur l'Efficacité du Mercure dans le Traitement de la Rage ; par M. SAULQUIN, maître en chirurgie, & démonstrateur pour le Cours d'opérations à Nantes.

On nous propose beaucoup de remèdes pour la cure de la rage : il y a même peu d'endroits où il ne se rencontre quelqu'un qui ne nous vante le sien ; mais il paroît, d'après les observations les plus exactes,

que le mercure est celui qui mérite la préférence.

M. Default, dans son *Traité de la Rage*, dit que, de quatre personnes qui avoient été mordues par le même loup, deux furent baignées & plongées dans l'eau de la mer, &, peu de jours après, moururent enragées; les deux autres, qui avoient déjà tous les signes avant coureurs de cette maladie, furent guéries par sa méthode: la voici.

S'il est consulté immédiatement après que la personne a été mordue, il lui ordonne les bains dans l'eau de la mer, afin que le préjugé commun sur ce remède étant satisfait, l'esprit soit dans une assiette tranquille. Aussi-tôt que le malade est de retour, il le met à l'usage de la poudre de *palmarius*, qui est composée de feuilles de rhuë, de verveine, de menue sauge, de plantain, de polypode, d'absinthe, de menthe, d'armoïse, de mélisse, de bétouine, de mille-per-tuis, de petite centaurée, de chaque, parties égales, avec un peu de coralline: il en donne, tous les matins, à jeun, un gros dans un verre de vin blanc, pour un adulte; ce qu'il fait continuer pendant vingt à trente jours. Il fait aussi-tôt froter la plaie & les environs d'un gros d'onguent mercuriel par jour: après en avoir usé trois gros de cette manière, il ne fait plus panser que de trois en trois jours, jusqu'à ce qu'il ait

employé deux ou trois onces de cet onguent.

Si le malade ne le consulte que plusieurs jours après avoir été mordu, il a tout de suite recours aux frictions mercurielles, & augmente la dose de la poudre de *palmaris* ; mais je crois qu'on feroit mieux de ne point donner du tout de cette poudre, parce qu'elle est très-échauffante, & de s'en tenir aux seules frictions mercurielles qui peuvent suffire : l'expérience le prouve.

Il y a quinze à dix-huit ans qu'à une demi-lieue de Loches en Touraine, un loup enragé mordit plusieurs personnes. Un maître en chirurgie, fort expert, de la ville de Beaulieu, en allant au secours de ces malheureux, fut lui-même mordu par cet animal, au visage, à la tête, au bras & aux mains. MM. Droulin & Boistard, aussi maîtres en chirurgie, après avoir lavé & essuyé les plaies, & même coupé un tendon extenseur du petit doigt, qui étoit arraché, & pendoit de la longueur de plus de cinq pouces, les froterent toutes d'onguent mercuriel camphré, & continuerent ainsi, pendant plus de six semaines, à la dose d'un gros & demi d'onguent, laissant deux ou trois jours d'intervalle, & le purgeant de tems en tems, pour éviter la salivation : les saignées & le régime ne furent point non plus oubliés. Ce malade, depuis cet acci-

dent, s'est toujours très-bien porté, & est devenu pere de sept à huit enfans très-sains. J'ai été témoin oculaire de ce fait; j'ai aussi vu périr d'un accès de rage un homme, mordu par le même loup, pour s'être amusé à des remèdes inutiles.

Depuis six à sept ans, trois payfans des environs de Tours, furent mordus par un chien enragé. Un de ces blessés fit usage d'un prétendu secret qu'un particulier de Tours tient de pere en fils; il mourut, quelque tems après, de la rage, tandis que les deux autres ont été préservés de cette maladie, au moyen de cinq à six gros d'onguent mercuriel, à parties égales, qu'un chirurgien leur administra.

Sous quelque forme que soit le mercure, il réussit également: le turbith minéral, qui en est une préparation, a plusieurs fois fait des merveilles. Le docteur James a non-seulement garanti de la rage des chiens qui avoient été mordus, mais même il en a guéri qui étoient pour lors dans l'accès. Le même auteur fait aussi mention de trois personnes, qui avoient été mordues par des chiens enragés, qui ont évité la rage par l'usage du turbith minéral, à la dose de trois à quatre grains dans un demi-gros de thériaque pour chaque prise, (pour un adulte;) mais je pense qu'il seroit nécessaire de continuer ce remède assez long-tems, pour

assurer la guérison, laissant, par la suite, un ou deux jours d'intervalle entre chaque prise, & panser la plaie avec l'onguent mercuriel.

Quoiqu'en général, le mercure nous fournisse les remèdes les plus sûrs contre la rage, néanmoins je ne prétends pas qu'on ne puisse en appliquer quelques autres avec succès : un médecin éclairé sçait toujours tirer parti de ses lumières. En effet, on trouve, dans les Transactions philosophiques, n° 448, § 6, qu'une personne, qui avoit été mordue par un chien enragé, & qui commençoit à avoir les accidens de la rage, fut guérie par l'usage des bains froids, & au moyen de cent vingt onces de sang qu'on lui tira dans une semaine.

Le vinaigre est aussi très-fort recommandé dans cette maladie : je me persuade que le vinaigre distillé, mêlé avec l'eau jusqu'à une acidité supportable, conviendrait particulièrement dans la rage spontanée, provenant d'une trop grande acrimonie alkalescente des humeurs.

On trouve encore, dans l'ouvrage ci-dessus cité, §. 2, qu'un jeune homme, qui avoit été mordu au pouce par un chien enragé, avoit pris une poudre très-accréditée, composée de *lichen cinereus terrestris*, & de poivre noir, en égale partie, & fut baigné dans la mer, pendant dix jours; il subit,

quelques jours après, l'opération de la pierre, & guérit; mais, au bout de dix-neuf mois, il mourut avec tous les symptômes de l'hydrophobie; ce qui prouve que la seule réputation d'un remède n'est pas toujours un sûr garant de son efficacité.

O B S E R V A T I O N

Sur la Formation d'une Mine de Plomb verd; par M. MONNET, membre de la Société royale de Turin, & de l'Académie de Rouen.

La mine de plomb de la Croix en Lorraine, offre, en plusieurs endroits, en place de gangue, une espèce de mine de fer grisâtre qui paroît de peu de valeur; elle est toute remplie de cavités inégales. C'est dans ces cavités qu'on trouve, en quantité, des cristaux de plomb verd.

On s'est apperçu que cette même roche de fer, mise dehors parmi les décombres, devenoit, aussi-bien que d'autres qui se trouvent à Sainte-Marie, en peu de tems, verte. La curiosité m'ayant fait examiner ce que ce pouvoit être qui verdissoit ainsi ces roches, je crus reconnoître que c'étoit autant de petits cristaux de plomb verd; d'où l'on voit

que ces crystaux s'étoient formés, depuis que cette mine avoit été exposée à l'air.

M. Schreiber, directeur de la mine, qui s'en étoit aperçu, il y avoit long-tems, pour examiner la chose avec plus d'attention, & pour avoir une plus grande certitude là-dessus, prit quelques morceaux de cette mine de fer, desquels il sépara exactement tout ce qui auroit été capable de rendre la chose équivoque. Il les lava bien, & puis les exposa, dans son jardin, sur une muraille. Il vit avec plaisir ces morceaux devenir insensiblement verts; &, au bout de six mois, il y avoit des crystaux très-sensibles à la vue, quoique les pluies eussent été très-fréquentes pendant ce tems.

Enfin, au bout d'une année, tems auquel j'étois à Sainte-Marie, M. Schreiber & moi examinâmes ces morceaux de mine de cette maniere. Pour nous assurer si ces crystaux étoient véritablement du plomb verd, nous les pilâmes d'abord, & nous en fîmes le lavage. Tout ce qui étoit verd, se précipita constamment au fond du vaisseau, pendant que nous survuidions l'eau, pour faire sortir le fer. Nous eûmes dès-lors une certitude que c'étoit-là effectivement de la mine de plomb; & cela fut confirmé par ce qui suit.

Nous prîmes ce dépôt de plomb verd;

nous le mêlâmes avec le quadruple de son poids de flux noir ; nous mîmes ce mélange dans un creuset d'essai : l'ayant placé dans le feu, nous l'y laissâmes pendant un bon quart d'heure ; & nous en obtînmes un petit régule de plomb.

Pour voir si ce plomb contenoit de l'argent, nous le coupellâmes ; & nous eûmes un petit bouton d'argent, qui, par son poids, répondoit à un quart de lot par quintal : c'est-là effectivement la quantité qu'en donne le plomb verd de la Croix.

Nous concluons de cette observation, que l'argent, ainsi que le plomb, se forme continuellement.

L E T T R E

*A M. RUEL DE BELLISLE, ingénieur
militaire, au sujet de la Minérali-
sation de l'Or; par le même.*

Vous avez cru, ainsi que presque tous les chymistes François, que l'or n'étoit point minéralisé, & qu'il n'étoit point, dans la nature, autrement que dans un état pur ; opinion qui s'est accréditée vraisemblablement, parce que l'or & le soufre ne se combinent pas ensemble ; mais trouvez bon que je vous dise qu'on est parti d'un point faux,

pour établir une conséquence fausse. Vous en serez convaincu, quand je vous aurai prouvé qu'il n'existe point de soufre formellement dans les mines; que la matiere que l'on regarde comme du soufre, n'en contient que les matériaux seulement, & que cette matiere, que je n'appellerai désormais que *matiere minéralisante*, se combine très-bien avec l'or, aussi-bien qu'avec le zinc.

Ces deux points une fois établis, vous verrez que ceux qui soutenoient qu'il y avoit des pyrites aurifères, avoient raison, & que M. Henckel, qui a combattu ce sentiment, avoit tort; & son tort étoit d'autant plus grand, qu'il avoue lui-même, qu'il n'en avoit point fait l'essai.

Plusieurs especes de pyrites venant de Suisse, étant tombées entre les mains de M. Schereiber, directeur des mines de Sainte-Marie, que vous connoissez, me donnerent occasion d'y chercher sérieusement de l'or, non pas de l'or crud, mais de l'or minéralisé. Ces pyrites étoient crySTALLISÉES pour la plûpart cubiquement. Vous sentez qu'un corps régulier n'admet point, dans sa composition, de corps étranger, tel que le seroit de l'or naif. En tout cas, si vous n'êtes pas content de cette raison, il faut que vous sçachiez que ces pyrites, bouillies avec du foie de soufre, fait par l'alkali fixe, auroient dû donner leur or, & rendre

dre le foie de soufre aurifère, ou que, triturées avec du mercure, elles auroient dû donner un amalgame d'or; mais il n'en est rien; & cependant ces pyrites contiennent véritablement de l'or, comme vous allez voir, & même sensiblement, pour mériter d'être exploitées. En conséquence, M. Scheiber & moi nous nous déterminâmes à essayer ces pyrites de la manière qui suit. Nous en prîmes, pour cet effet, quatre quintaux pulvérisés; nous les mêlâmes avec huit quintaux de plomb dans une écuelle d'essai, sous la moufle d'un fourneau de coupelle. Malgré cette quantité de plomb, nous eûmes toutes les peines du monde à faire entrer la pyrite en fonte; nous fûmes obligés d'y ajouter des scories vitreuses de plomb; d'où je vis la nécessité qu'il y a de torréfier la pyrite auparavant, pour lui faire perdre son minéralisateur; ce que nous répétâmes ensuite de cette manière bien plus facilement. Les matières étant pourtant entrées en fusion, après bien du tems, nous le versâmes sur la palette d'essayeur; & nous en obtînmes la partie métallique qui étoit séparée & distincte des scories. Nous la coupellâmes; & il nous resta un bouton d'or, dont le poids répondoit à un demi-lot au quintal.

Plusieurs autres pyrites non cuivreuses n'ont donné, par ce moyen, qu'un quart

de lot d'or au quintal , & d'autres , qu'un demi-quart de lot.

Je crois , d'après cela , que vous ne pourrez pas raisonnablement révoquer en doute la minéralisation de l'or dans ces pyrites ; & si vous supposez , comme M. Grignon , maître de forges en Champagne , que la plupart des mines de fer ne sont que le résultat de la décomposition des pyrites , vous trouverez peut-être là l'origine de l'or qui se trouve dans ces mines.

Il faut pourtant vous dire que ces pyrites aurifères diffèrent beaucoup des communes , en ce qu'elles sont d'une belle couleur jaune & brillante ; en un mot , en ce qu'elles ont une couleur d'or. Vous sçavez qu'une des propriétés remarquables de l'or est de colorer en jaune très-sensiblement une grande quantité de matière ; & vous sçavez que l'eau régale , chargée d'une très-petite partie d'or , colore fortement deux cent fois pesant son volume d'eau. Je crois qu'on peut trouver , dans cette même propriété , la raison de la coloration des pyrites.

Au reste , j'aurois tort de faire parade de cette observation. J'ai trouvé que M. Schaffer , minéralogiste Suédois , avoit remarqué la même chose que moi , dès 1757 ; ce qui fit le sujet d'un excellent Mémoire qu'il donna à l'Académie de Stockholm. M. Cronstedt parle de la minéralisation de

SUR LA MINÉRALISAT. DE L'OR. 163
l'or, & fait mention du Mémoire de M.
Scheffer, dans sa Minéralogie ; ouvrage qui
vient enfin d'être traduit dans notre langue,
& qui est prêt à être mis sous presse.

OBSERVATION

*Sur le Traitement de la Blessure de M. DE
VIGNOLES, brigadier des armées du
roi, colonel des volontaires d'Austrasie
à Gottingen, le 17 Septembre 1761 ; par
M. BEAUSSIER, docteur en médecine,
ancien chirurgien-major des camps &
armées du roi, &c.*

Les fautes des gens de génie méritent
quelquefois la reconnoissance du public. En
marquant la route qu'il faut éviter, ils ou-
vrent celle que nous devons suivre. Hippo-
crate ne fut pas lui-même exempt d'erreur ;
mais il fut assez supérieur à sa gloire, pour
avouer ingénument qu'il s'étoit trompé.
Ce fut à l'occasion d'une plaie de tête, où
il prit des sutures pour une fracture. « *Non,*
» *inquit, animadverti eum sectione indi-*
» *gere ; fefellerunt autem me futuræ in se*
» *noxiam teli continentes.* » HIPP. 5^e Ep.
CHARTER. Tom. IX, pag. 340.

Si non errasset, fecerat ille minus.

MARTIAL,

L ij

Quand des circonstances ont rendu une erreur inévitable, qu'elle devienne du moins utile; la réflexion peut faire servir au bien public l'infortune du particulier : c'est un hommage que nos sentimens doivent à l'humanité.

L'observation que j'ai à décrire, est la conduite d'une blessure par un grand maître, par un homme accoutumé à fixer les suffrages du public & des connoisseurs. L'estime générale dont il jouit, rend ces faits intéressans & utiles, sans rien diminuer de sa réputation ni de son autorité.

M. De Vignoles fut blessé d'un coup de feu, le 17 Septembre 1761. La balle, (car on étoit en doute sur la nature du coup;) passa sous le jarret, sur le condyle interne du fémur, & alla s'enfoncer dans ces os, au-dessus & au milieu des deux condyles. L'os fut fracturé en trois ou quatre morceaux. Le premier chirurgien qui le pansa sur le champ de bataille, tira un corps étranger; mais il n'osa faire les dilatations nécessaires après les coups de feu. On apporta le malade à l'hôpital ambulant, où on crut devoir différer ces opérations.

1^o Parce que la situation de la plaie favorisoit l'issue de la suppuration & des esquilles.

2^o Parce que les parties étoient gonflées;

& dans l'évétisme : on attendit le relâchement.

3° Par rapport au voisinage de l'artere & des tendons des fléchisseurs ; raisonnemens plus spécieux que solides,

M. De Vignoles fut apporté à Gottingen : on employa les cataplasmes émolliens ; les saignées , qui diminuèrent l'inflammation & la tension , mais , en même tems , l'oscillation des vaisseaux , & occasionnerent à la cuisse & à la jambe un gonflement & un engorgement si considérables , qu'on eut recours aux résolutifs animés , aux cataplasmes de farines résolutives , de racines de bistorte dans le vin rouge , &c.

On apperçut quelques changemens qu'on attribua à ces cataplasmes. La plaie , faite par un corps qui parut si étroit , sans doute parce qu'il avoit été lancé rapidement , étoit si petite , qu'elle mit beaucoup d'incertitude sur la nature de ce corps , & même sur son existence dans la plaie : on jugea néanmoins cette plaie suffisante pour donner écoulement au pus ; mais on attendit inutilement que la suppuration dégorgeât la partie. La bonne qualité du pus , l'état d'engourdissement , lorsque le malade étoit tranquille , en imposèrent assez pour fonder des espérances sur le tems & sur les efforts de la nature. On dit que le pus , se faisant un foyer , prononceroit & donneroit lieu à

l'ouverture du dépôt. La fièvre se mit de la partie : un dévoiement, qui fit aller le malade trente ou quarante fois pendant la nuit du 25 au 26 ; des frissons, de légers mouvemens convulsifs annoncerent la délitescence. Ce fut sur ces symptômes effrayans que M. Louis se décida pour l'amputation de la cuisse, qui fut fort haute, la fracture s'étant prolongée loin. On s'en aperçut, en mettant le doigt dans la plaie ; ce qu'on avoit craint mal-à-propos de faire jusqu'alors. On sentit un corps rond, enclavé dans la face triangulaire-postérieure, qui surmonte les deux condyles du fémur (a), comme on s'en assura par la suite. C'étoit un biscayen qui avoit fait beaucoup de désordres.

L'amputation se fit le 26 Septembre après midi. Le pus avoit poussé des fusées fort haut, par la position où l'on tenoit la jambe, pour favoriser le retour des liqueurs. Les muscles se trouverent détachés du fémur, & comme disséqués : on pansa à l'ordinaire. Le malade, quoique foible, soutint très-bien l'opération. Les pansemens ne furent pas extrêmement douloureux, excepté que le bout du fémur, étant plus long qu'il ne l'auroit dû être, relativement aux chairs, offrit une surface conique très-sensible. La

(a) Winslow, tom. j, n° 852.

matiere étoit belle & abondante ; les chairs assez vermeilles jusqu'au 11 Octobre , où les frissons , les mouvemens convulsifs dans le moignon reparurent : la plaie devint pâle. On donna au malade des lavemens qui lui firent rendre une selle dure , noire , & très-puante ; on passa à l'eau de tamarins , au lieu de décoctions de quinquina , que l'on avoit soupçonné être très-échauffantes. La fièvre augmenta : le malade fut saigné le 12 , & prit après deux onces de manne. La fièvre ne diminua point ; la nuit fut mauvaise ; le délire survint : on eut recours à une seconde saignée , & aux remedes propres à combattre la matiere purulente qui rentroit. On attribua ce désordre à une fièvre maligne , dont on assura que l'on découvroit les symptomes. On ordonna le petit-lait , les lavemens fréquens ; & , le 14^e , les vésicatoires à l'autre jambe , un suppositoire. Malgré ces secours , le malade fut enlevé , le 15 Octobre 1761 , à deux heures après minuit.

RÉFLEXIONS. La véritable médecine ne doit chercher , dans les faits heureux ou malheureux , que des motifs d'instruction , sans donner trop , ni manquer aux égards que mérite le sçavoir distingué : en écartant les discussions trop amples , ouvrages de l'esprit & de l'imagination , elle s'attache à

des principes connus & garantis par l'expérience ; voilà l'ancre sur laquelle elle s'appuie contre les argumens des spéculateurs, auxquels la pratique n'a pas appris la valeur de leurs systèmes.

Je pars des suites que l'art prévient ordinairement , & auxquelles le malade ne devoit pas naturellement succomber. Il n'y avoit aucune lésion de parties essentielles , ni de gros vaisseaux ; point de ces fracas effrayans qui jettent tant d'incertitude sur le pronostic & la cure ; incertitude dont l'art & les soins ont souvent triomphé. Enfin ce coup n'étoit pas dans la classe des blessures mortelles par elles-mêmes ; & , sans m'ériger en législateur , je crois devoir avancer que , si la conduite qu'on a tenue , est une leçon , elle n'est pas un modèle : notre objet est de guérir ; tout ce qui nous en éloigne , doit être suspect :

Virtus est vitium fugere.

HOP. Ep. j , l. 1.

Le défaut de dilatations a dû occasionner les funestes accidens qui ont suivi la blessure de M. De Vignoles. M. Desport , chirurgien de la reine , ancien chirurgien-major en chef des armées du roi en Italie & en Allemagne , dont le sçavoir & l'expérience ont été si utiles à tant de malheureux blessés , si précieux à l'état , si avantageux aux élèves

qui se sont guidés par ses conseils & son exemple ; M. Desport, dis-je, passoit pour aimer les dilatations. Ce n'étoit que l'instrument à la main qu'il approchoit des blessés : il n'étoit point content, disoit-on, qu'il ne se fût assuré de l'existence du mal, par des cris & des gémissemens. On a cherché une méthode plus douce, plus amie des malades. Cette complaisance a gagné leur estime ; mais a-t-elle pris assez d'empire sur la nature ?

Il faut comparer le succès de ces deux méthodes, pour juger laquelle mérite la préférence. Rien n'est plus propre à déterminer sur le choix, que la pratique des maîtres de l'art ; & par-là j'entends plutôt les chirurgiens consommés, que ces génies vastes, dont l'érudition est trop étendue pour s'arrêter sur les petits objets d'où dérivent néanmoins les grands événemens.

Les effets primitifs des plaies d'armes à feu sont, 1^o l'escarre, 2^o le déchirement, 3^o la commotion.

Les effets consécutifs sont, 1^o le gonflement, 2^o la suppuration, 3^o la fièvre & ses suites.

Toute fibre frappée violemment, déchirée ou distendue au-delà de son ton, cause douleur, gonflement & inflammation, parce qu'elle ne peut être dérangée, que les nerfs

ne soient tirailés , & que les vaisseaux , qui les arrosent ou les avoisinent , ne soient comprimés.

Les blessures des parties aponévrotiques & tendineuses sont encore suivies de plus d'accidens & de dangers (a).

1^o Parce que leurs fibres sont plus tendues , plus serrées & plus susceptibles d'irritation.

2^o Parce que les vaisseaux , qui se trouvent au-dessous , étant plus gênés , y accumulent plus de sang.

Les chirurgiens d'armée , dont la pratique a été heureuse , ont toujours essayé de procurer le relâchement. Tous les remèdes , qui se sont éloignés de cet objet , ont été malheureux : l'irritation entraîne tous les autres accidens , & ne cède qu'aux dilata-tions amples , non-seulement de la peau , mais des aponévroses , du tissu cellulaire , des tendons , des ligamens. L'éretéisme , la compression , l'épanchement des liqueurs forment autant de torrens auxquels on ne

(a) Quand elles sont accompagnées de brides & d'étranglement , ne voit-on pas survenir des convulsions dans le reste du corps , tandis que la partie blessée elle-même en paroît exempte , & demeure immobile ? *Mém. sur la Cause & le Méchanisme des Accouchemens* ; par M. PETIT , D. M. P.

peut donner cours qu'en rompant les digues qui les arrêtent. *Quòd si musculus læsus videbitur, præscindendus erit; namque si percussus mortiferus est, præcisus sanitatem recipit.* CELS. *Med. l. 5, c. 26, pag. 291.*

Les douleurs des incisions coûtent beaucoup, je l'avoue, aux blessés; mais quels avantages n'en résultent pas ! quelle tranquillité ! Que ceux qui veulent les éviter, payent cher cette indulgence ! Une suppuration gênée, des douleurs continuelles, des convulsions, des délitescences, la mort sont le prix de ce délai.

En faisant des incisions longitudinales, & même transversales, (en passant le doigt sous les tendons fléchisseurs,) on eût évité le gonflement énorme qui suivit la blessure de M. De Vignoles : les artères eussent été respectées ; les douleurs eussent cédé à la division totale des parties nerveuses & membraneuses. Le pus une fois fait, s'il s'ouvre une voie, ou s'il se choisit un foyer, c'est toujours avec lenteur, avec incertitude, avec danger. Les obstacles, qui retiennent le pus, sçavoir les aponévroses, les muscles, les tendons, dérobent la connoissance de ce foyer. N'est-il pas d'ailleurs à présumer que les vaisseaux absorbans reprendront la plus grande partie de la matière, & que le reste acquerra, par son séjour,

plus d'alkalescence, d'acrimonie & de putridité, rongera & détruira enfin tout ce qui l'environne ?

On ne peut trop recommander l'usage des émolliens & des relâchans, dans les plaies d'armes à feu, (après les dilatations, dont l'utilité est assez prouvée.) On doit faire d'autant plus de cas de ces moyens, que l'expérience les justifie; qu'ils se trouvent recommandés par les plus grands maîtres, & les observations de MM. Ledran, Desport, Ravaton, Belloste, Lamotte, les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, les Journaux périodiques de Médecine, trésors précieux qui ne laissent rien à désirer sur cet article.

L E T T R E

Sur un Accouchement suivi de la mort de la mere & de l'enfant; par M. JOUBERT DE LA MOTHE, docteur en médecine, & accoucheur à Château-Gonthier en Anjou.

Le sujet de l'observation que j'ai l'honneur de vous envoyer, se trouvant rarement dans la pratique des accouchemens, & peu souvent dans les livres qui traitent de

cette partie, vous trouverez bon que je me serve de la voie de votre Journal, pour en faire part au public. J'écris cependant moins, dans cette circonstance, pour la rareté du fait, que pour insister sur la nécessité absolue & indispensable de terminer certains accouchemens le plutôt possible, dans bien des cas où la plûpart de ceux qui pratiquent cette partie si essentielle à la société, temporisent trop, & remettent l'ouvrage, lorsqu'il n'est plus tems de le parfaire avec le succès qu'on avoit lieu d'espérer. Tous les auteurs indistinctement ne cessent de représenter qu'il est de la dernière importance d'accoucher dans le cas de perte; ils ne manquent pas de rapporter plusieurs morts arrivées par le retardement de cette opération; & tous les jours néanmoins, au regret des gens de bien, beaucoup de femmes sont les victimes, ou de la timidité, ou d'une vaine attente, & j'ai presque dit de l'ignorance. Le retardement seul à appeller du secours, fut la cause de la mort de la mere & de l'enfant qui sont le sujet malheureux de cette observation: j'avoue cependant que l'état où je trouvai la femme, est reconnu comme très-dangereux par les meilleurs auteurs, tels que Mauriceau, Deventer, Heister, Lamotte, Roëderer, &c. comme on le peut voir dans leurs ouvrages.]

Ce fut le 24 de Novembre dernier que le nommé *Chalumeau*, tisserand de son métier, me vint trouver, pour me prier de voir sa femme à qui il reparoissoit une perte. Comme, environ trois semaines auparavant, elle en avoit eu une qu'une seule saignée avoit arrêtée, je lui demandai si elle n'étoit pas plus considérable : il me répondit que c'étoit à-peu-près la même chose, mais que, depuis huit jours, elle avoit une diarrhée qui l'affoiblissoit beaucoup. Cette femme étoit à-peu-près à terme, d'une complexion assez robuste, de l'âge de trente à trente-cinq ans, & grosse de son premier enfant. Je ne tardai point à me rendre auprès d'elle, connoissant l'état où pouvoient la réduire deux accidens de cette nature. Effectivement elle étoit dans le plus mauvais état possible : la perte n'avoit lieu que depuis deux heures ; & une sage-femme, qui étoit auprès d'elle, & qui m'appella à son secours, me dit que cette femme n'avoit presque pas perdu, depuis une demi-heure qu'elle y étoit, & que, dans le tems même qu'elle me parloit, la perte étoit totalement arrêtée. Néanmoins la femme étoit dans le plus grand danger : le poulx, qui se faisoit à peine sentir, étoit intermittent : elle n'avoit aucunes apparences de douleurs ; elle avoit de fréquens bâillemens, des tintemens d'oreille : sa vue se ternissoit ; les lèvres étoient

pâles ; & il lui prenoit des foibleſſes dans lesquelles cependant elle ne perdoit pas toute la connoiſſance : ſon état enfin étoit l'image de la mort ; & , comme dit Baglivi , *mors oſtium pulſabat*. D'après pareils ſymptomes , je ne voulus rien entreprendre ni propoſer de moyens , ſans , au préalable , avoir fait connoiître le danger à la ſage-femme & aux aſſiſtans. Je dis que l'on avoit trop attendu ; qu'il falloit aller chercher un prêtre le plutôt poſſible ; & enfuite je m'aſſurai de l'état des choſes. Eſſectivement la perte étoit arrêtée : je touchai ; & je ne trouvai aucune dilatation à l'oriſice : il étoit , au contraire , fort épais , & comme il a coutume d'être , lorsqu'il n'y a aucunes apparences d'accouchement : cela me fit trouver le danger beaucoup plus preſſant , d'après l'autorité des grands maîtres de l'art , & particulièrement de Mauriceau (a). Malgré que je ne pus toucher qu'imparfaitement le corps qui ſe préſentoit , qu'il ne m'étoit guères poſſible d'atteindre , vu que l'oriſice étoit porté très-poſtérieurement , je conjecturai que ce ne pouvoit être que le *placenta* : la nature de la perte achevoit de me confirmer dans ma conjecture. Je n'adopte pas le ſentiment de Mauriceau , qui , dans toutes les obſervations

(a) Obſervation 646 , tom. ij.

où il rapporte que le délivre se présentoit le premier , pense que cet accident venoit de son décollement du fond de la matrice , ne pouvant concevoir avec Roëderer (a) comment il se peut détacher entièrement , & quel chemin il peut prendre , pour descendre vers l'orifice , sans offenser les membranes ; mais j'imaginai , d'après les meilleurs auteurs , & les leçons de MM. Petit , docteur en médecine , & de Péan , démonstrateur dans l'art des accouchemens à Saint-Côme , qu'il devoit être adhérent à l'orifice , & que ce qui donnoit lieu à la perte , étoit son décollement dans quelques-unes de ses parties. La première vue à remplir étoit la dilatation de l'orifice ; & , pour y parvenir , je mis en usage des injections de la décoction de semence de lin , & de têtes de pavot ; moyen que j'avois vu singulièrement réussir , en suivant M. Péan dans sa pratique. Le prêtre s'étant donc acquitté des devoirs de son ministère , je déterminai la femme , malgré le dangereux état où elle étoit , à se faire accoucher. Elle y consentit d'autant plus volontiers , que , chose assez rare , elle sentoit encore son enfant remuer , & qu'elle desiroit ardemment qu'il reçût le baptême. Je la disposai donc comme on a coutume de faire dans les accou-

(a) Chap. xx , §. 683 , pag. 367 de la Traduction.

touchemens contre-nature; & l'Aphorisme de Celse, *Satius est anceps experiri auxilium, quàm nullum*; prévalut sur le ménagement de ma réputation naissante, que tant de gens consultent en pareille circonstance; ce que Mauriceau a grande raison de blâmer dans ses observations à-peu près de pareille nature, & ce que Heister laisse à l'option (a). Je ne consultai, dans cette occasion, que la vie de l'enfant, dont la mere sentoît les mouvemens, sçachant parfaitement que la mort de cette malheureuse étoit inévitable. Je portai aussi-tôt la main bien graissée dans le vagin : la dilatation de l'orifice, que j'avois obtenue au moyen de plusieurs injections, me permit d'introduire deux doigts : c'est alors que je ne doutai plus du corps qui se présentoit; je le sentis mollaſſe & spongieux; je parvins peu-à-peu à dilater de plus en plus. L'adhérence intime du *placenta* à l'orifice s'opposoit à ce que j'avançaſſe autant que je le voulois. Je le décollai donc avec la plus grande précaution : pendant tout ce tems, la perte donnoit à peine. Je réuſſis à ranger le délivre de côté : alors je touchai les mem-

(a) *In cap. 94 de nimio sanguinis apud mulieres gravidas profluvio, §. 3º; adedque à manuum curatione tunc præstat abstinere, ne medicus eam interfeciſſe videatur, quàm ſors ſua, (hoc eſt alia cauſa,) peremit.*

branes des eaux ; je les déchirai ; & la première partie que l'enfant me présenta , fut le coude : les pieds étoient repliés sur le dos ; les mouvemens de l'enfant ne me laisserent pas douter un seul instant de son existence. Je le retournai le plutôt possible ; je sentis , selon les principes des manœuvres de mon cher maître , M. Péan , le pied du côté de la paroi antérieure de la matrice ; je l'amenai au passage ; je le baptisai ; & , malgré que la femme fût dans le déplorable état que j'ai décrit ci-dessus , elle rassembloit tout ce qui lui restoit de forces qu'elle faisoit valoir plus courageusement qu'on ne peut l'imaginer.

La cérémonie du baptême faite , je portai un lac sur le pied que j'avois amené au passage ; je déployai l'autre. L'enfant étoit si prodigieusement gros , & les protubérances des os ischion si rapprochées l'une de l'autre , que j'éprouvai beaucoup de difficultés , lorsqu'il fut au passage ; ajoutez encore que la femme n'avoit aucunes douleurs. Cependant toute cette besogne avoit été l'affaire de sept ou huit minutes au plus , lorsque de nouveaux obstacles s'opposèrent au passage de la tête. Je pris la précaution de dégager les bras , dont un étoit en sautoir ; & , malgré cela , & toutes les meilleures manœuvres , la tête ne passa qu'au bout de dix minutes. Cette infortunée supporta , avec

connoissance , tout ce travail , dans lequel je n'avois employé que les mains. Le sang, qu'elle perdit dans cette opération , n'excédoit pas douze onces ; & , malgré cela , sept minutes au plus après l'extraction de l'enfant qui étoit mort , il prit à la mere une foiblesse de laquelle il ne fut pas possible de la tirer , & dans laquelle elle mourut. D'après ce détail , il est facile de conclure que cette femme ne périt qu'à raison du retardement à être secourue , & qu'il n'y eut que le défaut de sang qui lui causa la mort. Fasse le ciel que l'exemple de cette malheureuse contribue à sauver la vie de tant d'autres qui , comme elle , sont & seront les victimes , comme je l'ai déjà dit , ou du retardement , ou de la timidité , plus souvent encore de l'ignorance impardonnable de certains accoucheurs , & de la plûpart des sages-femmes à qui ces accidens arrivent assez communément !



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: D É C E M B R E 1768.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	7 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{3}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{3}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$
2	5	8 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 7	27 8
3	5 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
4	4 $\frac{1}{4}$	7	4 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 4
5	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	4	28 4	28 4	28 4
6	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
7	1 $\frac{1}{2}$	4	2	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4
8	5	7 $\frac{1}{4}$	5	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
9	3 $\frac{1}{2}$	4	2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 3
10	0 $\frac{1}{4}$	3	0	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
11	01 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	01 $\frac{1}{4}$	28 4	28 5	28 6
12	03 $\frac{1}{4}$	0	01 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{4}$	28 6	28 4
13	0 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	03 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1	28
14	06 $\frac{1}{4}$	03 $\frac{1}{2}$	05 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
15	05 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
16	2 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	4	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7	27 7
17	5 $\frac{1}{2}$	7	5 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
18	3 $\frac{1}{2}$	6	4 $\frac{1}{4}$	28 1	28	28 3
19	2 $\frac{1}{4}$	6	3 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4 $\frac{1}{4}$
20	2 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{3}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
21	2 $\frac{1}{2}$	4	3 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$
22	2	4	2	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
23	3 $\frac{1}{4}$	1	1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28
24	5 $\frac{1}{4}$	5	2	28	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
25	2	5	5 $\frac{1}{2}$	28 6	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$
26	5	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$
27	6 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 5	28 5
28	1 $\frac{1}{4}$	4	2	28 3	28 1 $\frac{1}{4}$	28
29	5	5	5 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
30	5	6 $\frac{1}{4}$	5	28	28	28
31	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	7	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 181

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O-S-O. v. nuages.	S-O. nuages. beau. pluie.	Beau.
2	S. v. nuages. pluie.	S-S-O. pl. n. vent.	Beau.
3	S. nuages. pl.	S. pl. nuages.	Beau.
4	S. br. couv.	S. nuages.	Beau.
5	S. leg. br. n.	S. nuages.	Nuages.
6	S-S-E. leg. br. nuages.	S-S-E. beau. brouillard.	Nuages.
7	S. épais br.	S. épais br.	Beau.
8	E-N-E. beau. couvert.	E-N-E. couv.	Couvert.
9	E. couvert. n.	E. nuages.	Beau.
10	E. leg. br. b.	E. beau.	Beau.
11	E. beau.	E. leg. n. b.	Beau.
12	E-N-E. b.	E-N-E. leg. nuages. beau.	Couvert.
13	E-N-E. neig. couvert.	E. couvert.	Nuages.
14	E-N-E. neig.	N-E. neige.	Beau.
15	N-E. couv.	N-E. givre.	Nuages.
16	S-E. leg. br. couvert.	S-E. nuages.	Pluie.
17	S-S-E. couv. nuages.	S-S-E. nuag.	Nuages.
18	S-S-O. br.	S. pet. pl. n.	Beau.
19	S. b. leg. nuages.	S-S-O. leg. nuages. br.	Couvert.
20	S-S-O. cou- vert.	S-O. pluie. n.	Beau.
21	S-S-O. br.	S. br. nuages.	Nuages.
22	S-E. brouill.	S-E. brouill.	Beau.
23	S-E. beau.	S-E. nuages.	Nuages.
24	S-S-E. nuag.	S-S-E. n. br.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
25	S-O. nuages.	S-O. couv.	Couvert.
26	S-O. couv.	S-O. couv. nuages.	Nuages.
27	O. nuages.	O. nuages.	Ep. brouill.
28	S. couvert.	S. couv. br.	Nuages.
29	S S-O. nuag.	S-S-O. pl. cont.	Pet. pluie.
30	O. pet. pluie. couv. nuag.	S-S-O. nuag.	Nuages.
31	S. couvert.	S. pluie. cou- vert.	Pet. pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $8\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $6\frac{1}{4}$ degrés au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $6\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $6\frac{3}{4}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{7}{8}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N-E.
 4 fois de l'E-N-E.
 4 fois de l'E.
 1 fois de l'E-S-E,
 3 fois du S-E.
 3 fois du S-S-E,
 10 fois du S.
 7 fois du S-S-O,
 4 fois du S-O.

MALADIES REGN. A PARIS. 183

Le vent a soufflé 1 fois de l'O.S.O.

2 fois de l'O.

Il a fait 18 jours beau.

13 jours du brouillard.

24 jours des nuages.

12 jours couvert.

9 jours de la pluie.

3 jours de la neige & du givre.

2 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1768.

Les maladies, qu'on a observées le plus communément, pendant ce mois, ont été des affections catarrhales qui ont paru affecter principalement la poitrine. La plupart des malades étoient affectés de points de côté, accompagnés de fièvre, de difficulté de respirer, & de toux. La saignée surtout, lorsqu'on l'a multipliée, a paru retarder la marche de la maladie qui a cédé bien plus aisément à l'usage des pectoraux légèrement incisifs, & des purgatifs : on a même employé les émétiques avec succès, sur-tout dans les commencemens.

On a vu, en outre, quelques pleurésies & péripneumonies véritablement inflammatoires, qu'il ne falloit pas confondre avec les affections précédentes.

Les affections rhumatismales ont encore paru continuer pendant tout le mois.

*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois de Novembre 1768 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems n'a pas été moins pluvieux, ce mois, que les deux précédens : les pluies ont été abondantes dans les premiers jours du mois, & à la fin. Il y a eu de grandes variations dans le barometre : le mercure a descendu, dans l'espace de vingt-quatre heures, sçavoir, du 20 au 21, du terme de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne, à celui de 27 pouces ; & , le 22, il s'est trouvé, au matin, au terme de 26 pouces 6 $\frac{1}{2}$ (a) : le 23, au matin, il étoit à 26 pouces 9 $\frac{1}{2}$ lignes ; mais le plus étonnant, c'est qu'on n'essuya point de tempête ou d'ouragan : la journée du 22 s'est même passée sans pluie.

L'atmosphère a été, tout le mois, à un état de température moyenne : au commencement, & vers la fin du mois, le thermometre a été néanmoins, quelques matins, observé très-près du terme de la congelation.

(a) M. Rigaut, chymiste & physicien de la marine, a observé, à Calais, que le mercure, dans le barometre, avoit descendu, le 22 au soir, à 26 pouces 7 lignes. Le 30 Mars 1762, le mercure, dans le barometre, a descendu précisément au même terme.

Les vents ont été *sud* presque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de ce terme même. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 26 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 8 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N. vers l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

14 fois du Sud.

14 fois du Sud vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.

1 jour de grêle.

4 jours de vent forcé.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois, mais plus considérable à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Novembre 1768.

Les maladies dominantes de ce mois ont été des squinancies & des fièvres catarr-

rheuses. La squinancie étoit le plus souvent pituiteuse, le sang tiré des veines, paroissant plutôt dissous, que couenneux : cependant la saignée étoit nécessaire à un certain point ; après quoi, l'émético-cathartique étoit souvent indiqué, ainsi que dans la fièvre catarrheuse qui portoit plutôt à la tête, qu'à la poitrine, & dans laquelle on observoit des redoublemens plus marqués de deux jours l'un. La guérison s'obtenoit par des selles bilieuses, amenées par des lavemens & des apozèmes appropriés.

Les fluxions de poitrine & les fluxions rhumatismales ont été aussi assez communes chez les pauvres, parmi lesquels il y a eu encore quelques fièvres putrides vermineuses, avec un caractère de malignité ; fruit de la diète.

Nous avons traité plusieurs personnes, sur-tout dans le petit peuple, de fluxions inflammatoires dans les viscères du bas-ventre, sur-tout dans ceux du bassin, & dans les voies urinaires, avec constipation opiniâtre, & rétention d'urine : les saignées, les bains, grand nombre de lavemens émolliens, des apozèmes de même nature, avec des infusions de graine de lin ; les potions huileuses, acidulées avec du jus d'oranges, ont été des remèdes employés avec fruit.

S U J E T D E S P R I X
P R O P O S É S

*Par l'Académie des sciences, arts & belles-
lettres de Dijon.*

L'Académie avoit proposé pour le prix qu'elle devoit distribuer en 1768, de déterminer

Quelles sont les raisons physiques qui doivent, relativement aux différens terroirs, engager à préférer une des trois méthodes de culture, usitées en Bourgogne.

La compagnie, n'ayant pas été dans le cas d'adjuger le prix, propose encore la même question, mais sans ouvrir de concours, & sans fixer aucun terme pour l'envoi des ouvrages; & elle adjugera une médaille d'or à celui qui, en quelque tems que ce soit, lui enverra, sur ce sujet, un ouvrage qui remplisse ses vues.

Elle propose pour sujet du prix qui sera distribué en 1770, de

Déterminer dans quels tems des maladies, & dans quelles circonstances on doit suivre la méthode rafraîchissante, ou l'échauffante, & d'exposer les espèces, la nature & la manière d'agir des remèdes à employer dans l'une & l'autre de ces méthodes.

Les Mémoires seront adressés , francs de port , à M. Marret , docteur en médecine , secrétaire perpétuel de l'Académie , qui les recevra jusqu'au premier Avril inclusive-ment.

Ce prix , fondé par M. le marquis DU TERRAIL , consiste en une médaille d'or de la valeur de 400 livres.

LIVRES NOUVEAUX.

An Essay on Diseases incidental to Europeans in hot climates , with the Method , of preventing their fatal consequences ; by James LIND , physician to his Majesty's royal hospital at Haslar , near Portsmouth , and fellow of the royal college of physicians in Edinburgh ; to which is added an Appendix concerning intermittent Fevers , to whole is annexed a simple and easy way , to render salt water fresh , and to prevent a scarcity of provisions in long voyages to sea. C'est-à-dire : Essai sur les Maladies qui affectent les Européens dans les pays chauds , avec une Méthode propre à prévenir leurs suites fâcheuses ; par M. Jacques LIND , médecin de l'hôpital royal d'Haslar , près Portsmouth , & membre du collège des médecins d'Edimbourg , auquel on a ajouté un Appendix sur les Fièvres in-

termittentes, un Moyen simple & aisé de dessaler l'eau de la mer, & de prévenir le manque de provisions dans les voyages de long cours. A Londres, chez *Becket & de Hondt*, 1768, in-8°.

Nous apprenons qu'on imprime, à Paris, une traduction de cet ouvrage estimable, avec des augmentations tirées d'un ouvrage de M. *Hillary*, sur les maladies les plus ordinaires aux Barbades, & des meilleurs livres publiés sur ce sujet; ce qui réunira les méthodes les plus sûres de traiter les maladies auxquelles les Européens sont sujets dans presque toutes les parties du monde où le commerce les conduit.

Traité des Opérations de Chirurgie; par *Ambroise Bertrandi*, chirurgien de S. M. le roi de Sardaigne, professeur de chirurgie pratique en l'université royale de Turin, & associé de l'Académie royale de chirurgie de Paris; traduit de l'italien par M. *Solier de la Romillais*, docteur en médecine de Reims, & médecin de la Faculté de Paris. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1768, in-8°.

Dissertations sur les Anti-Septiques qui ont concouru pour le prix proposé par l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon en 1767, dont le premier a remporté le prix, & dont les deux autres ont partagé l'*accessit*, imprimés par ordre de l'Académie. A Dijon, chez *Desyentes*; & à

Paris, chez *Desventes de la Doué*, 1769, in-8°.

On a pu voir, dans nos Journaux précédens, un Précis de ces ouvrages, qui nous avoit été envoyé par M. *Marret*, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon.

Lettres périodiques sur la Méthode de s'enrichir promptement, & de conserver sa santé, par la culture des végétaux; par *P. J. Buc'hoz*, médecin, &c; tome ij. A Paris, chez *Durand* neveu, 1769, in-8°.

On trouve, à la tête de la vingt-unième de ces Lettres, qui fait la première du second volume, un Avertissement par lequel on instruit le public, qu'elles ne se distribueront désormais que par souscription. Le prix est de 14 livres par an pour Paris; de 16 livres pour la province, franchises de port; & de 10 livres 8 sols, pour ceux qui les prendront directement. On souscrit chez *Durand*, libraire à Paris, actuellement unique possesseur du fonds de cet ouvrage, qui fournira le premier volume au même prix. Il a paru jusqu'ici quatre Lettres du second volume.

Observations chirurgicales sur les Maladies de l'Urèthre, traitées suivant une nouvelle méthode; par M. *Daran*, écuyer, chirurgien ordinaire du roi, servant par quartier, & maître en chirurgie de Paris; cinquième édition augmentée de nouvelles

LIVRES NOUVEAUX. 191
observations & de remarques particulieres.
A Paris, chez *Vincent*, 1768, in-12.

Traité des Maladies des Enfans, traduit
du latin des Aphorismes de *Boerhaave*, com-
mentés par M. le baron de *Van-Swieten*,
premier médecin de S. M. l'impératrice reine
de Hongrie; par M. *Paul*, médecin des
Académies de Montpellier & de Marseille.
A Avignon; & se trouve à Paris, chez
Saillant & Nyon, 1768, in-12.

Méthode nouvelle & facile d'administrer
le vis-argent aux personnes attaquées de la
maladie vénérienne: on y a joint une Hypo-
thèse nouvelle sur l'action de ce métal dans
les voies salivaires. Ouvrage traduit du latin
de M. *Plenck*, maître en chirurgie & en l'art
des accouchemens à Vienne; par M. *La-
flize*, maître ès arts, & en chirurgie, à
Nancy. A Nancy, chez *Leclerc*; & à Paris,
chez *Merlin*, 1768, in-12.

Nouvelle Composition d'Especes pecto-
rales, béchiques & vulnéraires-adoucissan-
tes; spécifiques pour toutes les maladies ai-
guës & chroniques de la poitrine, pour
toutes sortes de fièvres malignes, putrides
& autres; par M. *De la Salle*, ancien
chirurgien aide-major des armées du roi.
A Paris, chez *Morin*, libraire au Palais-
Royal, 1769, in-12.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. De la Conservation des Enfans.</i> Par M. Raulin, médecin,	Page 99
<i>Suite du Mémoire sur la Diarrhée des Femmes nouvellement accouchées.</i> Par M. Bonné, médecin.	112
<i>Observation sur l'Effet de l'Immersion dans l'eau froide dans une fièvre synoque-simple.</i> Par M. Planchon, médecin,	127
— <i>sur les Effets pernicieux des Semences de Jusquiame noire, prises intérieurement.</i> Par M. Colta, médecin.	134
— <i>sur une Mort subite, causée par le tonnerre.</i> Par M. Ballay, chirurgien.	147
<i>Observations sur l'Efficacité du Mercure dans le traitement de la rage.</i> Par M. Saulquin, chirurgien.	152
<i>Observation sur la Formation d'une Mine de Plomb verd.</i> Par M. Monnet.	157
<i>Lettre sur la Minéralisation de l'Or.</i> Par le même.	159
<i>Observation sur le Traitement d'une Blessure.</i> Par M. Beauffier, médecin.	163
<i>Lettre sur un Accouchement.</i> Par M. Joubert de la Mothe, médecin.	172
<i>Observations météorologiques faites à Paris, au mois de Décembre 1768.</i>	180
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1768.</i>	183
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Novembre 1768.</i> Par M. Boucher, médecin.	184
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Novembre 1768.</i> Par le même.	185
<i>Sujet des Prix proposés par l'Académie de Dijon.</i>	187
<i>Livres nouveaux.</i>	188

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Février 1769. A Paris, ce 23 Janvier 1769.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

MARS 1769.

TOME XXX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1769.

EXTRAIT.

Médecine d'Armée, ou Traité des Maladies les plus communes parmi les troupes, dans les camps & les garnisons; par M. MONRO, médecin des armées Britanniques. Traduction de l'anglois, avec des augmentations considérables; par M. LE BEGUE DE PRESLE, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal. Ouvrage qui contient, 1^o des Recherches sur les progrès de la médecine d'armée, & le Catalogue des livres publiés sur ses diverses parties; 2^o des Moyens de fortifier & conserver la santé des troupes dans les camps & les garnisons; 3^o l'Etablissement & l'Administration des hôpitaux militaires, soit fixes, soit ambulans, avec leurs réglemens; 4^o les Symptômes, le Traitement & les Remèdes des maladies communes parmi les troupes, dans les camps & les garnisons. A Paris chez Didot le jeune, 1769, deux tomes en un vol. in-8^o.

M. LE BEGUE DE PRESLE, à qui nous sommes redevables de ce Recueil intéressant, y a réuni tout ce qu'on trouve de

plus utile dans les auteurs qui ont écrit , soit de l'art militaire , soit de la médecine des armées , tant sur les moyens de conserver la santé des soldats , de prévenir les maladies auxquelles ils sont plus exposés que les autres hommes , que sur les meilleures méthodes de traiter ces maladies , lorsqu'ils en sont attaqués. C'est principalement dans son Discours préliminaire qu'il a rassemblé tout ce qu'il est nécessaire à un médecin de sçavoir , pour veiller avec efficacité sur la santé de cette portion des citoyens. Il y recherche d'abord quel étoit l'état de la médecine militaire chez les anciens : ses recherches lui ont appris que ces anciens , qu'on se plaît à regarder comme nos maîtres en tout genre d'institutions utiles , n'avoient pas encore imaginé aucun des établissemens dont toutes les nations de l'Europe retirent de si grands avantages. Ils avoient , à la vérité , des médecins à la suite de leurs armées ; mais ils n'avoient point d'hôpitaux militaires fixes ; & leurs soldats , lorsque leurs blessures ou leurs maladies étoient assez considérables pour les mettre hors d'état de suivre l'armée , étoient reçus dans les maisons de leurs compatriotes qui leur procuroient tous les secours qu'ils pouvoient. Ils paroissent avoir été bien plus attentifs à veiller à la conservation de la santé de ces mêmes soldats : tous leurs auteurs sont remplis

des préceptes les plus sages ; & leurs institutions à cet égard étoient très-supérieures aux nôtres. Après avoir rapporté ce que les anciens ont pu lui fournir sur cette matière , notre auteur a extrait de l'ouvrage du maréchal de Saxe , intitulé *Mes Réveries* , les vues sages de ce grand général , tant sur l'habillement que sur la nourriture des soldats ; deux objets de la plus grande importance pour la conservation de leur santé.

On ne remédie jamais plus efficacement au dérangement qu'éprouve la santé des soldats , que lorsqu'on connoît bien les causes qui sont capables de les produire : c'est à la recherche de ces causes & des remèdes qu'on peut y opposer , qu'est consacrée la plus grande partie du Discours préliminaire que nous analysons. Après avoir exposé , en général , les dangers que court , sans cesse , la santé des soldats , & indiqué les auteurs dans lesquels il a puisé , M. Le Begue examine les effets du grand froid , indique les moyens d'en préserver les soldats , & sur-tout les sentinelles , les védetes & les grands-gardes qui y sont le plus exposés ; de-là il passe aux précautions particulières pour la nuit , à celles qu'il convient de prendre pour les soldats saisis ou engourdis de froid , & presque gelés ; il expose les effets de la neige sur les yeux , & fait connoître l'état de l'air dans les corps-de-gardes & les

casernes. La chaleur excessive n'est pas moins nuisible que le grand froid : après en avoir décrit les effets , & donné les moyens de les prévenir , notre auteur parle de quelques pratiques usitées parmi les soldats , & qui ne peuvent être que très-nuisibles à leur santé.

Parmi les causes qui affectent le plus fréquemment la santé des soldats , l'humidité de l'atmosphère ou des logemens est une des plus puissantes. Notre auteur en fait connoître les effets & les moyens de les prévenir ; il traite de la même manière de ceux de la trop grande sécheresse , & il a consacré un article particulier aux changemens subits qui arrivent dans la température de l'atmosphère. Il recherche ensuite , avec beaucoup de soins , les effets de l'air putride , les causes qui corrompent l'air , les moyens d'y remédier , &c. Pour démontrer la solidité de ses préceptes , il a cru devoir terminer cette partie par les témoignages des généraux d'armées , des historiens & des médecins qui s'accordent tous à reconnoître les mauvais effets des causes auxquelles il a cru pouvoir attribuer les dérangemens auxquels la santé des soldats est exposée , & l'efficacité des moyens qu'il indique , pour y remédier.

Dans une troisième partie , M. Le Begue donne les conseils qu'il croit être les plus

salutaires pour la conservation des soldats sur les camps & campemens, les tentes & barraques, l'habillement, la propreté qu'on doit exiger du soldat, sa nourriture; &, à cet égard, il entre dans les plus grands détails. De-là il passe aux marches, aux exercices, à la musique militaire qu'il regarde comme le moyen le plus propre à distraire ceux qui, étant vivement affectés du desir de retourner dans leur patrie, tombent dans la langueur, & vont périr à l'hôpital; il parle ensuite des quartiers d'hiver & de cantonnement, des soldats indisposés, malades, blessés, convalescens, délicats; enfin il indique quels sont les hommes qu'on doit préférer, pour les admettre dans les troupes; les inconvéniens de faire des levées sans choix, & les moyens qu'on doit employer, pour rendre forts, & moins sujets aux maladies, les soldats de nouvelles recrues.

La quatrième & dernière partie de ce Discours préliminaire contient l'établissement & l'administration des hôpitaux militaires fixes & ambulans. M. Le Begue y traite de la préparation des sales, de l'entrée des malades, de la propreté & du renouvellement de l'air, du régime, des médicamens, du service des officiers de santé; &, à ce sujet, il a cru devoir entrer dans les plus grands détails sur la visite du médecin. Il traite

ensuite des hôpitaux ambulans , de la police & de la subordination dans les hôpitaux ; il propose d'établir une maison de convalescens : enfin il termine ce *Traité* par un catalogue des ouvrages les plus estimés sur la médecine & chirurgie d'armée.

L'Introduction de M. Monro, qui, avec le Discours préliminaire, dont nous venons de faire l'analyse, compose le premier tome de ce Recueil, a également pour objet la conservation des soldats ; mais, comme les troupes Britanniques sont souvent exposées à faire la guerre sur mer, ou à être transportées sur des vaisseaux pour des expéditions lointaines, cet auteur entre, à ce sujet, dans des détails dont M. Le Begue n'a pas cru devoir s'occuper, se réservant d'en traiter d'une manière plus étendue dans un ouvrage qu'il prépare sur la conservation des gens de mer. Mais il ne s'est pas contenté de traduire simplement l'ouvrage de M. Monro ; il y a ajouté des Notes très-intéressantes, & y a fait plusieurs autres additions considérables : les principales sont un morceau sur la conservation de la santé des officiers, à la fin de l'Introduction de M. Monro, & un beaucoup plus considérable sur les hôpitaux militaires de France, dans lequel il parle de leur ancienneté, & rapporte en entier les réglemens qui ont été faits sur ce sujet. Enfin on y trouve un Mémoire pour servir d'instruc-

tion sur les moyens de conserver la santé des troupes pendant les quartiers d'hyver en Allemagne, par M. Poissonnier.

Le second volume est entièrement consacré au traitement des maladies : non-seulement il contient ce que M. Monro en a dit ; mais , en outre , M. Le Begue a ajouté , après chaque article , ce qu'on trouve , sur le même sujet , dans les auteurs modernes les plus accrédités. Comme il nous est impossible d'entrer dans un certain détail sur chacune des maladies dont il est traité dans cet ouvrage , nous nous contenterons de donner un précis du chapitre qui traite de la fièvre maligne & pétéchiale ; maladie la plus commune parmi les troupes , & celle qui fait les plus grands ravages.

M. Monro commence par rapporter les circonstances dans lesquelles cette maladie attaqua le plus vivement les troupes Angloises , en 1760 : c'étoit dans le tems que ces troupes , combinées avec les troupes Allemandes , sous les ordres du lord Granby , étoient campées sous Warbourg en Westphalie. « L'armée combinée , dit cet auteur , gardoit cette position depuis le commencement du mois d'Août ; & ce ne fut » qu'au 13 Décembre , qu'elle le quitta , » pour aller prendre des quartiers d'hyver. » Pendant ce campement sous Warbourg , » il y eut des pluies qui durèrent plusieurs

» mois sans discontinuer. Le camp, ainsi
 » que les environs & les villages voisins,
 » étoient remplis, non-seulement des excré-
 » mens des hommes & des animaux de cette
 » grande armée, mais encore d'un nombre
 » infini de cadavres des chevaux, & autres
 » animaux, qui étoient morts, employés,
 » ou aux usages militaires, ou à amener les
 » fourrages & les approvisionnemens de toute
 » espèce, enfin à faire le service du camp.
 » Outre cela, il y avoit eu une action, le
 » 31 Juillet, à peu de distance du lieu qu'oc-
 » cupoit l'armée; & les morts, dont le nom-
 » bre avoit été considérable, se trouvoient à
 » peine recouverts de terre. Les soldats, &
 » même les habitans du pays, étoient ré-
 » duits à l'état de misère le plus affreux; les
 » uns & les autres manquoient de tout, &
 » se voyoient en proie à une fièvre maligne
 » qui dépeuploit presque entièrement les vil-
 » lages. On envoyoit une si grande quantité
 » de soldats à l'hôpital établi à Paderborn,
 » qu'ils s'y trouvoient serrés au point que la
 » malignité de la fièvre en fut augmentée,
 » & causa la mort d'une multitude de ma-
 » lades. »

Notre auteur a cru devoir rapporter en-
 tier la description que M. Pringle avoit
 donnée de cette maladie, à laquelle il s'est
 contenté d'ajouter un petit nombre de traits
 que lui ont fourni ses propres observations.

Les premières choses, dont se plaignent les malades, sont des vicissitudes de chaud & de froid, un tremblement dans les mains, quelquefois un engourdissement dans les bras, une foiblesse des membres, la perte de l'appétit, l'insomnie : on leur trouve une légère fréquence dans le pouls. Dans ce commencement, le changement d'air, & quelquefois une sueur, suffisent pour dissiper le mal qui n'est pas encore bien caractérisé. Lorsque la fièvre fait des progrès rapides, tous ces symptômes s'aggravent : il s'y joint une grande lassitude, des maux de cœur, des douleurs dans le dos : le pouls continue à être vif & fréquent ; mais ensuite il s'abat plutôt ou plus tard, & donne alors des indications sûres de la malignité de la maladie.

Le sang que l'on tiroit à plusieurs malades, dans le commencement de leur fièvre, ne paroissoit pas être très-différent de son état naturel : cependant il y en avoit, dont le sang étoit couvert d'une peau ou couenne très-inflammatoire ; mais, quand la fièvre subsistoit déjà depuis quelque tems, le sang étoit, pour l'ordinaire, sans consistance, & de couleur livide, à moins qu'il ne fût survenu, dans l'intervalle, des douleurs ou points de côté pleurétiques, ou d'autres maladies de ce genre ; car alors il étoit couvert de la croûte pleurétique. L'urine

paroît le plus souvent pâle; & sa couleur; aussi-bien que sa crudité, varient de jour en jour : vers la fin, lorsqu'il survient une crise favorable, elle s'épaissit; mais elle ne dépose pas toujours du sédiment. Si les malades sont chaudement, & qu'ils n'aient pas eu auparavant de cours de ventre, ils se trouvent généralement constipés. Mais, s'ils ne sont pas tenus chaudement, comme cela n'arrive que trop souvent dans les hôpitaux des camps, la diarrhée devient un symptôme commun; mais elle n'est pas alors critique. Dans les cas les plus dangereux, le flux de ventre paroît, lors du dernier période, lorsque les selles sont involontaires, colliquatives, ichoreuses ou sanguinolentes, & d'une odeur cadavéreuse; effets d'une mortification dans les intestins, & indications d'une mort prochaine.

Au commencement, & même lorsque la fièvre a fait des progrès, & que le malade est en danger, la chaleur de la peau paroît d'abord assez naturelle; mais, en touchant le poulx pendant quelque tems, on s'apperçoit d'une ardeur extraordinaire qui, quelques minutes après, laisse aux doigts une legere sensation de douleur. La peau est ordinairement sèche, quoiqu'il y ait quelquefois des sueurs, sur-tout dans le commencement. Celles que les remedes procurent, ne sont utiles qu'à la premiere atta-

que : souvent elles emportent alors la fièvre ; mais celles que la nature seule opère , ne deviennent jamais critiques , que la maladie ne commence à baisser. Ces sueurs sont rarement abondantes ; elles sont plutôt douces , continuës & répandues par tout le corps. Elles répandent ordinairement une odeur fétide , & quelquefois insupportable au malade même : la langue est , la plupart du tems , sèche ; & , si on n'a pas l'attention de faire boire le malade , elle devient dure , noire avec des gerçures profondes : quelquefois cependant elle est douce & moite , jusqu'à la fin , avec un mélange de couleur verte ou jaune : la soif est quelquefois grande , plus souvent modérée ; & , lorsque la maladie est avancée , l'haleine se trouve toujours mauvaise.

Quelques personnes ne tombent jamais dans le délire ; mais toutes sont sujettes à une grande stupeur , ou à un engourdissement ; fort peu conservent l'usage de leur raison jusqu'à la mort. Les malades dorment rarement ; & , à moins qu'ils ne soient dans le délire , ils ont plus l'air abbatu , que d'une personne qui a de la fièvre. Les yeux paroissent toujours troubles ; & le blanc de l'œil est communément d'une couleur rougeâtre , comme s'il étoit enflammé. Cet état est souvent suivi du délire , sur-tout pendant la nuit , mais rarement de transports & de

ces efforts d'imagination, si fréquens dans les autres fièvres. On éprouve plus communément un tremblement que des soubresauts des tendons. A mesure que le pouls s'abat, le délire & le tremblement augmentent ; & , à proportion qu'il se relève, la tête se rétablit dans son état. Le malade a souvent l'ouïe dure, dès le commencement ; & , à la fin, il devient presque sourd.

Il y a de certaines taches qui accompagnent fréquemment cette fièvre, mais qui n'en sont pas inséparables ; c'est ce qu'on nomme *taches pétéchiâles*, pétéchiës, *pétéchiæ*. Elles paroissent quelquefois d'un rouge plus pâle ou plus brillant, & d'autres fois d'une couleur livide ; mais elles ne s'élèvent jamais au-dessus de la peau : elles se trouvent quelquefois en si grand nombre, qu'à une petite distance, la peau paroît seulement un peu plus rouge qu'à l'ordinaire, & comme si la couleur étoit uniforme par-tout ; mais en regardant de plus près, on apperçoit les interstices. Ces taches sont, la plupart du tems, si peu remarquables, qu'à moins qu'on n'y fasse une attention particulière, elles peuvent échapper à la vue. Elles sont plus nombreuses sur la poitrine & sur le dos : il s'en trouve moins sur les jambes & sur les bras, & il est très-rare d'en appercevoir sur le visage. Elles ne sont jamais critiques, & l'on ne doit pas les mettre au

nombre des signes mortels ; elles concourent seulement avec d'autres circonstances à assurer la malignité : plus elles approchent d'une couleur pourprée , plus elles indiquent le danger. On remarque, dans un petit nombre de cas , au lieu de taches , des raies pourprées , & des pustules qui sont peut-être plus à craindre.

Quoique cette fièvre soit d'une espèce continue , elle a souvent des redoublemens pendant la nuit , avec des rémissions & des sueurs partielles , les jours suivans ; & après avoir continué long-tems , elle est sujette à se changer en hectique , ou à prendre une forme rémittente , ou intermittente. La durée de cette fièvre est incertaine ; elle dépend de sa malignité , car elle est d'autant plus courte , qu'elle a plus de violence : elle duroit communément dans les hôpitaux , depuis quatorze jusqu'à vingt jours. On a remarqué que les changemens les plus sensibles en mieux , se faisoient généralement le dix-septieme jour , à compter depuis que le malade se trouvoit assez mal pour garder le lit ; & on ne pouvoit pas espérer de procurer une crise favorable avant ce tems. Quand elle a une longue durée , c'est-à-dire au-delà de seize ou dix-sept jours , elle se termine souvent par des suppurations des parotides ou des glandes axillaires. Plusieurs se

plaignent, au sortir de cette fièvre, de douleurs dans les membres, & de privation de repos, & presque tous d'une grande foiblesse, d'embaras à la tête, de vertige, & de bourdonnement dans les oreilles. Lorsque l'air est à son plus haut point de malignité, le cours de la maladie devient fort rapide; de sorte qu'en cinq ou six jours on meurt, ou bien on se rétablit. Cette fièvre est quelquefois si foible & si peu caractérisée, qu'on ne peut la découvrir, dans les hôpitaux, que par l'état de langueur où sont certains malades, dont la maladie apparente avoit paru susceptible d'une plus prompte guérison. En pareil cas, les seuls signes qui caractérisent la fièvre pétéchiale, sont de légers maux de tête, la langue blanchâtre, le manque d'appétit, l'abattement, &c.

Quand, dans les hôpitaux, on avoit des malades attaqués d'une fièvre, qu'on soupçonnoit être de l'espèce de la fièvre maligne régnante, le premier soin étoit de le faire coucher dans des endroits élevés, de les éloigner, autant qu'il étoit possible, des autres malades, & de les tenir extrêmement propres. On les mettoit à une diète sévère, & on leur donnoit autant d'eau d'orge ou d'eau de riz qu'ils en vouloient boire; le plus souvent même on prescrivoit de rendre ces

tes boissons un peu acides, en y mêlant de l'esprit de vitriol. Il étoit rare qu'on pût reconnoître avec certitude dès le premier, le second, ou même le troisieme jour de la maladie, si cette fièvre étoit une fièvre maligne, quoiqu'on eût souvent de fortes raisons pour le presumer. La douleur de tête, la plénitude, la fréquence du pouls, & d'autres symptomes déterminoient communément à faire tirer plus ou moins de sang. Les malades soutenoient bien la saignée, & la plupart s'en trouvoient soulagés : rarement répétoit-on cette évacuation, lorsqu'on soupçonnoit la maladie d'être une fièvre maligne ; mais on y revenoit quand, un point de côté pleurétique, & une douleur aiguë des intestins, ou quelque autre symptome le demandoit, ainsi que pour les malades robustes, & ceux qui avoient des marques évidentes de pléthore. Dans d'autres circonstances, si on répétoit davantage la saignée ou d'autres évacuations, Huxham, Pringle & Monro assurent avoir remarqué qu'elles devenoient préjudiciables, & qu'elles étoient capables de faire périr les malades.

Si, après la saignée, le malade étoit constipé, ou se plaignoit de tranchées, on lui faisoit prendre de la rubarbe, ou quelque sel purgatif, ou un lavement laxatif ; mais

lorsqu'il avoit un grand mal d'estomac, on lui donnoit un vomitif doux, dans la soirée, & le lendemain matin, une potion purgative. Si, dans le cours de la maladie, le mal de tête & les nausées revenoient accompagnées également de tranchées & de constipation, ou de selles très-fétides, on répétoit les mêmes remèdes; & le soir qui suivoit leur opération, le malade prenoit un léger calmant où il entroit de l'opium. Après cette évacuation, si le pouls se soutenoit, on ne faisoit prendre pour l'ordinaire que des boissons salines, avec la poudre de *contrayerva*, ou quelque médicament tempérant & sédatif, pendant un ou deux jours. Mais, dès que la fièvre maligne étoit caractérisée, que le pouls étoit petit & foible, on joignoit quelques cordiaux aux médicamens salins, & on permettoit aux malades de faire usage de plus ou moins de vin, selon la force de la fièvre. M. de Haën a blâmé l'usage des cordiaux & du vin dans cette maladie: il a été même jusqu'à les regarder comme la cause de l'éruption des pétéchies. MM. Pringle & Monro assurent que rien ne leur a aussi bien réussi dans de pareilles circonstances; & ils ont vu fréquemment l'état des malades changer en mieux, dès qu'ils faisoient usage des remèdes dont il s'agit. Le quinquina employé à grandes doses, est un des remèdes

dont on a fait usage avec le plus de succès : on ajoûtoit encore différens autres remèdes selon l'état du malade. Le pouls étoit-il foible ? On recouroit aux cordiaux : on ordonnoit l'oxymel scillitique, & d'autres remèdes pectoraux, lorsque les malades avoient de la peine à respirer ; & des préparations où il entroit de l'opium, quand ils avoient de la disposition à la diarrhée : ils prenoient de l'esprit de Mindérer, & d'autres diaphorétiques, lorsqu'il étoit nécessaire de provoquer une transpiration abondante ; enfin on appliquoit les vésicatoires, dans les cas qui les demandoient.

Pour diriger plus sûrement les jeunes praticiens dans le traitement de cette maladie formidable, M. Monro traite en particulier des différens moyens curatifs, sur-tout de la saignée & du kinkina, indique premièrement les cas où ils étoient avantageux, ceux où ils pourroient être nuisibles : il parcourt ensuite les différens symptômes qui accompagnent la maladie, & le traitement particulier qu'ils exigent. Enfin M. le Begue de Presle a suppléé à ce que M. Monro avoit omis sur les causes de cette fièvre maligne, sur ses symptômes, sur son pronostic, & a ajoûté en entier le traitement que M. Pringle a prescrit dans la dernière édition de son *Traité des Maladies des armées*. Les bornes de nos Extraits ne nous permet-

tent pas d'entrer dans ces différens détails ; nous renverrons donc nos lecteurs à l'ouvrage même ; où ils trouveront , tant sur cette matiere que sur toutes les autres qui y sont traitées , les vues les plus sages & les plus propres à jeter le plus grand jour sur la pratique , dans les maladies qui font l'objet de ce Traité.

L E T T R E

De M. DESBREST, docteur en médecine de l'université royale de Montpellier, ancien médecin des camps & armées du roi, médecin à Cusset, près les Eaux de Vichy en Bourbonnois, à M. MARTEAU, médecin à Amiens, en Réponse à sa Lettre d'une Grossesse de dix-huit mois, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Mai 1768.

Nota. Pour l'intelligence de cette Lettre, il est à propos de voir celle de M. Marteau à M. Petit, dans le Journal de Novembre 1766 ; les Réflexions de M. Desbrest, dans le Journal de Décembre 1767 ; & la Lettre de M. Marteau à M. Desbrest, Journal de Mai 1768.

Res corporeæ admirabili quâdam, eâque aternâ & constanti regulâ gubernantur. BAGLIVI.

J'avois oublié que la question des naissances prétendues tardives avoit été agitée

par des hommes distingués dans les sciences ; j'avois oublié que les partisans de l'opinion favorable à ces naissances , & ceux qui lui étoient contraires , avoient défendu leurs sentimens avec des armes à-peu-près égales ; mais je ne dois pas dissimuler , Monsieur , que je n'ai pu juger de la force & de la valeur des raisons qui ont été employées pour & contre cette opinion , que par les excellens Extraits que M. Roux nous en a donnés ; & je ne prétends pas flater ce savant journaliste , en disant que ses Extraits peuvent presque toujours nous tenir lieu des ouvrages qu'il analyse (a).

Je n'avois point encore pensé à prendre part dans cette dispute , lorsque votre Lettre sur une grossesse de dix-huit mois parut ; & je vous dois l'aveu qu'à la première lecture , je fus frappé du peu de solidité des preuves sur lesquelles vous vous fondiez , pour l'établir , ou pour fixer les doutes de *Marguerite Soyer*. Quoique je trouvasse , dans les raisons que vous apportiez , pour autoriser la vérité de cette grossesse , des motifs au moins

(a) Je dois des remerciemens à M. Desbrest pour les éloges qu'il veut bien me donner ; mais je dois le prévenir que des ordres supérieurs m'ont empêché de rendre compte de la suite de cette dispute , & sur-tout du second Mémoire de M. Bouvart , de l'excellente Dissertation de M. Antoine Retit , & de sa Réponse à M. Bouvart.

aussi pressans , pour me la faire rejeter , & dont j'ai fait usage dans mes Réflexions , je ne pensois pourtant point alors à vous réfuter , parce que mon autorité ne me paroïsoit pas d'un grand poids , pour décider une question , dont la solution me paroît presque impossible. Ce ne fut , Monsieur , qu'au mois de Juillet 1767 , que je songeai à écrire contre ces naissances , lorsque je vis dans le Journal , la relation d'une grossesse de douze mois , dont les fondemens portent sur une base encore moins solide que celle de la gestation de dix-huit mois ; & j'en tirai cette conséquence que *peut être on ne trouvoit tant de grossesses prolongées beaucoup au-delà du terme ordinaire , que parce qu'on ne réfléchissoit point assez sur les circonstances qui les accompagnoient.* Voilà , Monsieur , le motif qui me détermina à donner mes Réflexions : elles ne m'ont été dictées , ni par l'envie de contredire , ni par la nécessité de prendre parti dans une dispute qui ne sera jamais décidée clairement : l'amour de la vérité me les suggéra. Je crus pouvoir dire mon avis , sans prétendre qu'il eût force de loi ; je crus sur-tout que je pouvois rejeter un fait mal vu ; & absolument contraire à l'ordre de la nature.

Quoique les raisons , dont je me sers , pour vous combattre , & que j'ai tirées des preuves mêmes , qui vous servent à établir

la cause que vous défendez, ne vous paroissent pas suffisantes pour balancer votre assertion, j'aurois cependant pu, pour toute réponse à votre réplique, renvoyer le lecteur à votre Lettre de Novembre 1766, & à mes Réflexions de Décembre 1767, & le laisser juger lequel de nous approche le plus de la vérité ; mais, Monsieur, je ne sçaurois mieux répondre à l'estime dont vous m'honorez, & vous donner des preuves moins équivoques de celle que vous m'avez inspirée, qu'en vous adressant ici de nouvelles réflexions sur la force des raisons dont vous vous servez. J'ai cru encore que je devois me justifier du reproche que vous me faites d'avoir supprimé, dans mes citations, ce qui pouvoit affoiblir mes preuves, & donner de nouvelles forces à votre cause. Nous verrons bientôt combien cette imputation est fondée, & sur qui doit tomber ce reproche.

Vous m'apprenez, Monsieur, que les partisans de l'opinion favorable aux naissances prétendues tardives, sont au nombre de quatre-vingt, & que l'opinion que j'ai embrassée, n'en compte guères qu'une trentaine ; mais vous ne voulez pas vous prévaloir de cet avantage, parce que, comme vous le remarquez judicieusement, *en matière de physique, cent autorités ne valent pas une bonne raison* : d'ailleurs la pluralité

des suffrages n'est pas toujours une preuve de la bonté de la cause qu'on soutient; & s'il faut en croire un auteur *très-célebre* (a), il vaudroit mieux, dans les affaires contentieuses, prendre les voix à la mineure qu'à la majeure, par la raison qu'il y a très-peu d'esprits justes, & qu'il y en a une infinité de faux.

Vous réduisez, Monsieur, mes objections à six chefs principaux, auxquels vous répondez dans six articles que je vais examiner le plus succinctement qu'il me sera possible; & d'abord je dois vous dire que je conviens avec vous, que *la crainte d'un inconvénient moral n'est pas un titre pour autoriser à fermer les yeux sur une vérité physique* (b). Mais y pensez-vous bien, Monsieur? Appelez-vous *une vérité physique une grossesse que vous croyez de dix-huit mois*? Quoi! parce que vous croyez le procès instruit, & en état d'être jugé, & que vous avez jugé que la Soyér avoit porté son enfant pendant dix-huit mois, vous en concluez que la crainte d'un inconvénient moral n'est pas un titre pour autoriser à fermer les yeux sur une vérité physique; & *cette vérité physique, c'est la grossesse de la Soyér*. Vous avez raison de le dire, Mon-

(a) M. de Montesquieu.

(b) Rép. à la première objection, pag. 421.

fieur ; *vo*tre logique n'est pas la mienne. Pour porter un jugement solide, & contre lequel on ne pût s'inscrire en faux, dans une affaire de cette conséquence, il faudroit *au moins* trouver une femme qui, après avoir habité avec un homme, fût aussi-tôt sequestrée du commerce des autres hommes ; qu'elle fût enfermée, pendant dix huit mois, dans un lieu, dont l'accès leur fût *physiquement impossible* : si, au bout de ce tems, eette femme accouchoit d'un enfant vivant, vous pourriez alors appeller cette grossesse *une vérité physique* ; vous pourriez alors conclure de la déclaration de la Soyer, qu'il est *vraisemblable* qu'elle a porté son enfant pendant dix-huit mois ; mais, jusqu'à ce qu'on ait fait une semblable épreuve, vous me permettrez, Monsieur, de révoquer en doute toutes ces prétendues grossesses.

La seule loi positive que je connois sur une matiere aussi intéressante, décide précisément que le posthume qui est venu dix mois après la mort, ne peut être admis à succéder (a). Je sçais pourtant qu'on ne s'est pas toujours conformé à cette loi, pour établir le droit des posthumes ; mais quand on y a dérogé, on a moins eu égard à la

(a) *Post decem menses mortis, natus non admittitur ad legitimam hæreditatem. L. 3. §. penult. ff. de suis & legit. Hæred. de Muliere quæ parit. undecimo mense. V. nov. 39, c. ij.*

3 RÉPONSE A LA LETTRE

vérité du fait, qu'aux circonstances qui l'accompagnoient. Cependant dans nos tribunaux, lorsqu'on admet la légitimité d'un enfant venu au monde après le terme fixé par la loi, & *encore mieux par la nature*, à cause de la bonne réputation de la mere, je ne vois pas pourquoi on refuseroit la même faveur à l'enfant d'une veuve, *moins bien famée* que la premiere, tant qu'il ne sera pas prouvé que cette veuve a cherché les moyens de se procurer cet enfant illégitime ; car, comme on a déjà remarqué, *de la bonne réputation à la bonne conduite, il y a aussi loin que de l'apparence à la réalité ; & la meilleure réputation n'est pas toujours une preuve de l'intégrité des mœurs.* Mais, Monsieur, quand les loix seroient encore plus positives, croyez-vous que la question en fût mieux décidée ? Si les hommes peuvent faire des loix qui les obligent respectivement les uns envers les autres, ils ne peuvent point en faire, pour commander à la nature qui ne sçaura jamais se prêter à nos vains systèmes & à nos hypothèses ridicules.

Vous me demandez, Monsieur, si nous devons aller plus loin que la loi même, qui laisse les adultérins jouir en paix de leur état ; mais, Monsieur, vous confondez deux objets très-distincts : si la loi ne sévit pas contre les adultérins, c'est qu'elle ne peut le

faire, sans causer un plus grand mal que celui qu'elle voudroit prévenir ; c'est qu'elle sçait que de deux maux, il faut choisir le moindre, & que ce seroit jeter un trouble continuel dans la société, si elle révoquoit en doute la légitimité des enfans nés durant le mariage.

Je n'ai pas dit, Monsieur, que les naissances tardives étoient impossibles, comme vous me le faites dire à la page 422 de votre Réponse : j'ai seulement dit que je ne croyois point aux naissances prétendues tardives ; & ce n'est pas de mon opinion que dépend la possibilité d'un fait : il n'étoit réservé qu'à votre jugement d'établir une vérité physique. Je ne crois pas non plus que ce soit mon opinion qui puisse déterminer les juges ; elle ne pourroit tout au plus les engager qu'à prononcer avec beaucoup de circonspection, & après un examen long-tems réfléchi : *Tant que nous nous renfermerons dans les bornes étroites de la physique, sans ambitionner de remplir les fonctions de jurisconsultes ; tant que nous nous contenterons d'étudier la nature, de la suivre dans ses écarts, & de la prendre, pour ainsi dire, sur le fait (a), nous la verrons presque toujours uniforme dans ses productions, & réglée jusques dans ses écarts mê-*

(a) Rép. à la première obj. pag. 424.

mes ; & nous ne déclarerons pas si affirmativement que les grossesses de dix-huit mois, non-seulement sont possibles, mais qu'elles sont encore réelles. Alors nous pourrions parler de l'axiome : *A posse ad actum non valet consequentia* ; nous pourrions même dire qu'il en est un autre qui porte que *de ce qu'on pense être, à ce qui est réellement*, la conséquence est au moins inconsequente, pour ne rien dire de plus.

La paucité des règles, dites-vous, *n'exclut pas la fécondité*, & l'on trouve des nourrices qui deviennent enceintes *sans aucun retour des mois* depuis leurs couches (a). Je le sçais, Monsieur, la paucité des règles n'exclut pas la fécondité, & je crois aussi que c'est à la suppression des règles, que l'on doit l'opinion des naissances prétendues tardives. Quelqu'extraordinaire que puisse d'abord vous paroître cette idée, peut-être qu'avec un peu de réflexions, elle ne vous semblera pas tout-à-fait dénuée de vraisemblance : suivez-moi, Monsieur, je vais m'expliquer. On convient généralement, & l'observation semble le prouver, que les femmes qui n'ont jamais été réglées, sont infécondes ; mais les femmes qui ont des suppressions ne peuvent-elles être fécondées avant le retour de leurs règles ? Vous con-

(a) Rép. à la seconde obj. *Ibid.*

revez que les nourrices peuvent devenir enceintes sans aucun retour des mois depuis leurs couches : pourquoi les femmes qui ont des suppressions, ne jouiroient-elles pas de la même faveur ? Pour qu'une femme puisse être fécondée, il est nécessaire qu'elle ait déjà eue ses règles, ou qu'elle ait une disposition prochaine à les avoir ; c'est de ce principe que je vais partir, pour combattre de nouveau l'opinion des naissances prétendues tardives.

Entre toutes les explications qui tendent à trouver la cause de l'écoulement des règles, celle qui les attribue à la pléthore, & particulièrement à la pléthore de la matrice, me paroît la plus vraisemblable ; & sans vouloir pénétrer les vues qui firent agir le Créateur, lorsqu'il disposa les organes de la femme, à favoriser cette pléthore, il nous suffit de sçavoir qu'elle a réellement lieu ; mais nous ne devons pas ignorer qu'elle n'est pas l'affaire d'un moment, & qu'il faut au sang, pour s'accumuler dans les vaisseaux de la matrice, un espace de tems plus ou moins long, suivant que les femmes sont plus ou moins sanguines, qu'elles sont jeunes ou plus âgées ; qu'elles sont plus ou moins d'exercice ; qu'elles sont actives ou sédentaires, grasses ou maigres, vives ou indolentes, &c. Nous devons sçavoir enfin que lorsque les vaisseaux sont pleins, les ré-

gles coulent, si aucun obstacle ne s'y oppose. Supposons maintenant qu'une femme, qui n'a pas eu ses règles depuis six mois, par quelque cause que ce puisse être, ait une disposition prochaine à les avoir ; je veux dire que les causes qui empêchoient ou retardoient la pléthore, aient fait place à une disposition qui lui soit favorable : supposons enfin qu'il ne faut plus que dix jours, pour que la pléthore en soit à ce point, ou les mois doivent couler ; c'est-à-dire que, dans quinze ou vingt jours, cette femme sera en état d'être fécondée : mais tous, ou presque tous les médecins, conviennent que lorsque la matrice s'est déchargée de cet excès de sang surabondant, qui constituoit la pléthore, elle recommence encore à s'emplir d'un nouveau sang, qui doit fournir à l'écoulement du mois prochain : la femme peut donc être fécondée, comme cela arrive effectivement, dans le tems que le sang s'accumule dans les vaisseaux de la matrice, c'est-à-dire, dans le tems que la pléthore se prépare. Mais la femme, à qui nous avons supposé une suppression de six mois, & qui, dans dix jours, doit avoir ses règles, parce qu'il ne lui faut plus que ce tems pour que la pléthore soit parfaite ; ne peut-elle pas devenir enceinte dans cet espace de tems ? Rien ne semble pouvoir démontrer le contraire : elle est dans le même

pas que celle qui est réglée tous les mois , qui n'a rien vu depuis vingt jours , & qui , dans dix jours , doit avoir ses menstrues.

Si ces deux femmes deviennent enceintes dans cet espace de tems , elles accouchent à peu de jours près l'une de l'autre ; mais l'une n'aura porté son enfant que neuf mois , tandis que l'autre croira l'avoir porté pendant quinze mois , parce qu'elles dateront toutes deux leur grossesse du jour où elles ont été réglées pour la dernière fois ; & comme les suppressions sont toujours accompagnées de quelques indispositions plus ou moins graves , dans les divers sujets , on aura regardé ces indispositions comme une suite de la grossesse. Le ventre , pendant cet intervalle de tems , pourra se boursoufler ; on pourra y sentir quelques légers mouvemens , *quelques flatuosités roulantes sans bruit* : on croira dans un tems que ce sont les mouvemens de l'enfant ; dans un autre on ne sçaura qu'en penser. Quelquefois le ventre paroîtra plus élevé ; d'autrefois il le semblera moins : au bout de neuf mois , l'augmentation du ventre sera assez sensible ; à dix mois & demi , on sentira réellement les mouvemens de l'enfant ; ces mouvemens seront encore foibles , parce que les fix ou sept premiers mois de cette grossesse , la mère a été fort indisposée , & que *la crue de l'enfant s'est faite très-lentement*. Cependant

ces mouvemens vont en augmentant, d'une manière très-sensible, jusqu'au quinzième mois ; on voit aussi, de jours en jours, le ventre devenir gros : enfin l'on accouche d'un enfant que l'on croit avoir porté quinze mois. Vous sentez-bien, Monsieur, que si, au lieu de supposer la suppression de six mois, nous ne la supposons que de deux ou trois mois, tous les phénomènes s'expliqueront plus aisément, & deviendront plus vraisemblables ; aussi les grossesses de dix, onze & douze mois, sont-elles plus communes que celles de quinze ou dix-huit mois.

J'ai dit qu'on pouvoit se méprendre sur les mouvemens que l'on regardoit comme ceux de l'enfant ; &, pour prouver que la Soyer n'a pas pu prendre le change sur ces mouvemens, vous citez l'autorité de trois auteurs graves, qui ont décidé que les mouvemens de l'enfant étoient un signe très-certain de la grossesse (a). Je pourrois vous répondre, Monsieur, que l'autorité de *vos graves auteurs* n'est plus un titre suffisant pour décider de la probabilité d'un fait, qui paroît contredire les loix ordinaires de la nature ; & encore moins pour le rendre croyable, depuis que Pascal, dans ses Provinciales, a jetté un ridicule immortel sur la doctrine de la probabilité, fondée sur l'autorité

(a) Rép. à la troisième obj. pag. 427.

des auteurs graves. Cependant, en accordant à l'autorité des vôtres tout ce que vous pouvez exiger de moi, qu'en conclurez-vous ? que ces trois auteurs ont dit que les mouvemens de l'enfant étoient le signe assuré de la grossesse. Hé ! où avez-vous pris, Monsieur, que je ne voulois pas me rendre à ce signe ? Où avez-vous pris que je *paroissois faire peu de cas de la Motte* (a) ? La Motte dit que « quand on sent le mouvement de l'enfant, il n'est non plus » permis de douter, que de ne pas croire » qu'il soit jour en plein midi. » Qu'ai-je dit autre chose, sinon qu'il y auroit de la folie à douter d'une grossesse, quand on sent le mouvement de l'enfant ? Vous me reprochez encore, dans le même endroit, d'avoir passé sur l'autorité de *Van-Swieten*, parce que, dites-vous, *elle est tranchante*. Que dit donc *Van-Swieten* de plus tranchant que la Motte ? *Certissimis & omni exceptione majoribus indicis, si motus infantis in utero distinctissimè sentiantur*. Cela veut dire, si je sçais bien lire, qu'il n'y a pas de signe plus assuré de la grossesse, que les mouvemens de l'enfant *très-distinctement* sentis dans la matrice. Cela prouve-t-il que la *Soyer* étoit enceinte ? & avois-je besoin de dire deux fois qu'il falloit bien prendre garde

(a) *Ibid.* pag. 326.
Tome XXX.

à ne pas confondre ces mouvemens de l'enfant avec d'autres mouvemens ? Avois-je besoin enfin de me servir de Van-Swieten, que vous citez, pour vous réfuter ?

Marcus Curtius se précipite tout armé dans un gouffre qui s'étoit entr'ouvert à Rome, parce que l'oracle avoit déclaré que le gouffre ne se refermeroit pas, qu'on n'y eût jetté ce que le peuple Romain avoit de plus précieux . . . & le gouffre fut comblé. *Tarquin* projette de faire quelques changemens aux établissemens de *Romulus*; *Accius Navius* lui soutient que toute innovation est sacrilège, si les Dieux ne l'ont autorisée; *Tarquin* offensé, pour confondre le devin, le fait appeller sur la place publique, & lui dit : « Devin, si ton art n'est point un art » mensonger, réponds-moi. . . Ce que je » pense est-il possible ? . . . Oui, prince, lui » répond l'augure. . . Coupe-moi ce caillou avec ce rasoir, lui dit *Tarquin* en lui » donnant l'un & l'autre ; car j'ai pensé que » cela étoit possible. » *Navius*, sans se concerter, se tourne vers le peuple, & l'on vit avec étonnement la dureté du caillou céder au tranchant du rasoir. Mais, sans aller si loin chercher des prodiges, ouvrez le Journal de Médecine du mois d'Avril 1761, & vous verrez partir de la capacité de la tête d'une femme âgée de vingt-six ans, des coups secs, & des éclats réitérés ; tels que

les formeroit le choc de deux cailloux, avec une force & un bruit à se faire entendre à la distance de plus de vingt pas. Vous verrez qu'un payſan, charlatan en réputation dans le pays, ayant été conſulté ſur ce phénomène ſingulier, jugea, par l'inspection des urines, que la malade avoit des pierres dans la tête, qu'il promit de faire ſortir à l'aide d'une poudre dont il lui fera uſer en forme de tabac. Vous verrez que *Jeanne Charle*, c'eſt le nom de cette femme, après avoir fait uſage de la poudre, rendit, à différentes reprises, par la narine gauche, quinze pierres groſſes comme des pois & comme des avelines, dont les unes étoient de talc, les autres de granit, & d'autres des fragmens de caillou. Ce fait eſt rapporté par M. *Lachenal*, curé de Lézon, qui en a été témoin oculaire, avec plus de trente perſonnes qui l'attesteront comme lui.

Conclurez-vous, Monſieur, que tous ces faits ſont vrais, parce qu'ils ſont rapportés par de graves auteurs; que les deux premiers ſe ſont paſſés à la vue de tout un peuple, & que le troiſieme a au moins trente témoins prêts à l'affirmer? ... Non, me direz-vous avec *Cicéron*. ... Ce qui eſt du reſſort de la philoſophie, & qui eſt contraire à l'ordre de la nature, ne doit pas être prouvé par des témoins que l'on peut accuſer d'avoir été ou ſéduits ou trompés. *Hoc*

ego philosophi, non arbitror testibus uti ; qui aut casu veri, aut malitiâ, falsi, fictique esse possunt. Argumentis & rationibus oportet, quare quidque ita sit, docere non eventis, iis præsertim, quibus mihi liceat non credere. . . . Contemne cotem Accii Navii. Nihil debet esse in philosophiâ commentitiis fabellis loci. CICER. de Divinatione lib. 2.

La grosseffe de la Soyer ne fort-elle pas de l'ordre naturel ? Quels sont les témoins qui attestent qu'elle est enceinte depuis dix-huit mois ? C'est elle qui le dit, & Louis Binant son époux : à qui le disent-ils ? à M. Matteau qui est un médecin éclairé, & qui s'en rapporte trop aisément à la déclaration de deux paysans sans astuce qui racontent ; dans la simplicité de leur ame, l'une ce qu'elle a senti, l'autre ce dont il a été le témoin (a). L'une a-t-elle bien senti tout ce dont elle s'accuse ? Avoit-elle le tact si fin ; si délicat, si délié, que les objets n'aient pu se grossir à ses yeux ? A force de se croire enceinte, n'a-t-elle pu se persuader qu'elle l'étoit réellement ? Louis Binant a-t-il bien tout vu ? a-t-il bien tout examiné ? Est-il bien vrai, est-il bien croyable qu'au 9 Décembre les sauts de l'enfant

(a) Observ. sur une Grosseffe. Journal de Novembre 1766.

étoient si continuels, que la Soyer, à cette époque, les comparoit au choc de l'eau sur la roue d'un moulin (a) ? Cette comparaison n'étoit-elle pas suffisante toute seule, pour engager M. Marteau à mettre à l'écart le prestige & le merveilleux de cette grossesse extraordinaire ! Mais il est si aisé de se prévenir pour l'opinion que l'on a embrassée, que la plus petite vraisemblance se change aux yeux d'un esprit préoccupé, en une vérité physique.

Comme médecin, vous avez palpé des femmes grosses ; & père de sept enfans ; vous avez pu tout à l'aise étudier le caractère de leurs mouvemens dans le sein de la mère (b). Comme médecin, j'ai aussi palpé des femmes grosses, & père de six enfans ; je n'ai, Monsieur, que neuf mois d'expérience moins que vous ; & j'ai vu que l'on pouvoit quelquefois se méprendre sur ces mouvemens, sur-tout lorsque ces femmes étoient sujettes à des pertes. Mais je n'ai jamais contesté vos talens : si vous aviez suivi la grossesse de Marguerite Soyer, depuis les premiers jours de Novembre 1764, jusqu'au 15 Mai 1766 ; si vous lui aviez palpé le ventre, dans les différens tems de cette grossesse ; si vous aviez senti très-

(a) *Ibid.*

(b) Rép. à la troisième obj. pag. 432.

distinctement le mouvement de l'enfant, depuis le 15 Mars 1765, jusqu'au 15 Mai 1766 ; je vous demanderois peut-être encore si vous n'avez pas perdu Marguerite Söyer un seul instant de vue. Voilà, Monsieur, des circonstances dont je voudrois être assuré, avant de prononcer que Marguerite Söyer a porté son enfant pendant dix-huit mois.

Je ne charge personne, Monsieur, du soin de faire mes Extraits ; je prends cette peine moi-même ; & , puisque vous avez cru devoir rétablir (a) ce que j'ai supprimé, (selon moi, comme inutile,) dans la citation que j'ai faite de Mauriceau, vous auriez dû vous-même le faire avec plus d'exactitude ; & , afin de mettre le lecteur en état de porter un jugement plus solide sur la force de votre accusation, je vais transcrire en entier le passage de Mauriceau. « Il y a » d'autres femmes qui, croyant être effectivement grosses d'enfant, n'ont que des » hydropisies de matrice, comme il est arrivé à une marchande de bois quarré, à » Paris, que j'ai bien connue, laquelle n'a » jamais eu d'enfans, quoiqu'elle en ait eu » des passions étranges, jusqu'au point d'espérer jusqu'à l'âge de cinquante-cinq » ans, à cause qu'elle avoit encore pour lors » quelque peu de menstrues. On persuade

(a) *Ibi* l. pag. 435 & 436.

» une fois à cette femme, sur le récit des
 » signes qu'elle disoit avoir eu durant l'espace
 » de dix mois entiers, qu'elle étoit grosse,
 » de quoi sa sage-femme & plusieurs autres
 » l'affuroient : (aussi le croyoit-elle bien
 » elle-même; car il n'est pas difficile d'être
 » persuadé de ce qu'une forte passion nous
 » fait espérer.) A cause qu'elle avoit effec-
 » tivement le ventre enflé, & disoit même
 » sentir mouvoir son enfant, & le croyoit
 » si bien, qu'un jour, se trouvant plus mal
 » qu'à l'ordinaire, après avoir fait préparer
 » une très-belle cassette pour l'enfant qu'elle
 » s'imaginait avoir, elle envoya querir sa
 » sage-femme qui, étant venue, lui dit
 » que c'étoit effectivement pour accoucher;
 » mais, un jour ou deux après, ayant tou-
 » jours espéré un enfant jusqu'alors, elle
 » vuida seulement des eaux, & quelques
 » vents qu'elle rendit par la matrice, sans
 » autre chose; après quoi, il fallut replier
 » la belle toilette qu'on avoit apprêtée. »
 MAURICEAU, *des Signes de la Concept.*
 l. I, ch. iij. Ou Mauriceau s'est mal ex-
 pliqué, ou bien vous ou moi n'avons pas
 sçu le lire. Cet auteur ne dit pas que ce soit
 à cinquante-cinq ans qu'on persuada à la
 marchande de bois, qu'elle étoit grosse; il
 dit seulement qu'elle *espéra des enfans jus-*
qu'à l'âge de cinquante-cinq ans, à cause
qu'elle avoit encore pour lors quelque peu de

menstrués. Mais dans quel tems lui persuada-t-on qu'elle étoit grosse ? . . . Je n'en faisais rien : Mauriceau ne le dit pas. Elle étoit peut-être moins âgée que la Soyer ; rien au moins ne me porte à croire qu'elle le fût plus. Elle avoit donc un motif de plus , pour se croire enceinte , puisqu'elle avoit les pertes de moins ; elle avoit donc un motif de plus , puisque la sage-femme & plusieurs autres personnes le lui assuroient ; tandis que les *médecins* & les *Esculapes de village* (a), que la Soyer avoit consultés , lui avoient tous dit que c'étoit une *mole* , une *excroissance de chair* à la matrice , une *hydropisie* , un *polype sautillant & roulant* , comme il vous plaît de l'appeller. Relisez bien ce passage , Monsieur , & vous verrez combien votre explication en est forcée ; combien elle est contraire à ce que l'auteur a voulu dire. Est-il vraisemblable que ce soit à cinquante-cinq ans que la sage-femme ait voulu persuader à la marchande de bois , qu'elle étoit enceinte ? à cette marchande qui n'avoit jamais eu d'enfans ? Cette sage-femme étoit , ou bien fourbe , ou bien ignorante.

Le lait est-il toujours un signe de grossesse (b) ? Non , Monsieur , puisqu'on trouve

(a) Observ. sur une Grossesse. Journal de Novembre 1766 , pag. 426.

(b) Rép. à la quatrième obj. pag. 436.

des femmes & des filles qui, sans être grosses, ont du lait aux mammelles. Il ne suffit pas de nier un fait, pour en démontrer l'impossibilité. Comme il faut quelque chose de plus que votre assertion, pour établir une vérité physique, ce ne sont pas les anciens tous seuls qui ont cru au lait virginal; les modernes ont aussi donné dans cette erreur. Heureusement vous êtes venu les en tirer. *Croie qui veut au lait virginal: tout ce que les anciens ont dit, est sujet à être bien répété; & ce qu'ils n'ont pu prouver par de bonnes raisons, nous le prouvons aujourd'hui par leur autorité (a).* Nous le prouvons aussi par l'autorité des modernes, & par nos propres observations. « Quoi » qu'il en soit de l'utilité ou de l'inutilité des » mammelles, dit M. de Senac (b), il est » certain que ces organes sont les mêmes » dans les hommes & dans les femmes; » car, dans les deux sexes, elles filtrent » quelquefois du lait: plusieurs observations » le démontrent; & j'en ai vu de particulières qui confirment la même chose. Les » menstrues & la matrice ne sont donc que » des causes occasionnelles qui déterminent » l'écoulement du lait? Les enfans des deux » sexes, qui ont souvent du lait qui suinte

(a) Rép. à la quatrième obj. pag. 438.

(b) Anatomie d'Heister.

» de leurs mammelles , en font une nouvelle preuve qui est superflue après les autres. » Venette , suivant le même auteur , rapporte l'exemple d'un homme dont les mammelles contenoient beaucoup de lait ; & Théophile Bonet , dans son *Sepulchretum anatomicum* , fait mention de plusieurs histoires semblables.

J'ai dit , à la page 541 de mes Réflexions , que je pourrois citer un homme qui , en pressant ses mammelles , en exprimoit du lait ; j'ajoute ici , que cet homme est de Cusset , qu'il est de mes parens , & qu'il vit encore. Il paroît donc prouvé que les hommes & les enfans des deux sexes ont quelquefois du lait ; & vous ne voulez pas , Monsieur , que les filles nubiles puissent en avoir ? *Ces femmes* , dites-vous (a) , *qui , sans être grosses , & sans avoir jamais eu d'enfant , avoient du lait , ne pouvoient-elles avoir aucun intérêt à dissimuler les accouchemens qui l'avoient produit ?* Hé ! quel intérêt pouvoient avoir ces enfans à la mamelle , & ces hommes qui avoient du lait , pour dissimuler les accouchemens qui l'avoient produit ? Je vous certifie ici , Monsieur , & je vous ferai certifier par tous les gens de mon pays , que mon parent n'a jamais été soupçonné d'avoir caché l'accouchement qui lui avoit produit du lait dans

(a) Rép. à la quatrième obj. pag. 438.

les seins. Enfin, Monsieur, je vous renvoie à la Note de la page 541 de mes Réflexions ; & vous y verrez que *Mauriceau* a dit qu'on a vu quelquefois des femmes qui, sans être grosses, & sans jamais avoir eu d'enfans, avoient du lait. C'est cependant de cette Note que vous argumentez, pour prouver que *Mauriceau* n'a pas dit *qu'il a vu des filles, dont les seins gonflés donnoient du lait* (a). Vous voyez bien, Monsieur, que ce n'est ici qu'une vaine dispute de mots : je ne comprends guères la différence qu'il peut y avoir entre une fille & une femme qui n'a jamais eu d'enfans, à moins que vous ne prétendiez que le commerce des hommes, seul & indépendamment de la grossesse, est suffisant pour remplir de lait les mammelles des femmes ; & , dans ce cas, toutes les femmes stériles devroient en avoir. *Aux yeux d'un médecin, qui a des motifs pour douter, le lait virginal ne passera pas pour un être équivoque ; mais une grosse de dix-huit mois paroîtra toujours contraire aux loix de la nature, & ne passera pour vraie, que lorsqu'elle aura été rigoureusement démontrée.*

Je crois devoir vous faire observer ici, que, pour donner plus de poids à votre croyance, vous vous appuyez de l'autorité

(a) *Ibid.*

236 RÉPONSE A LA LETTRE

de Dionis qui assure que *les mammelles qui s'emplissent de lait, sont un témoignage assuré de la bonne grossesse* (a). C'est donc sur l'autorité de Dionis & sur votre opinion que vous vous fondez, pour nier formellement la croyance des anciens à cet égard, & rejeter leur autorité. *Tout ce que les anciens ont dit, est sujet à être bien répété; & ce qu'ils n'ont pu prouver par de bonnes raisons, nous le prouvons aujourd'hui par l'autorité de Dionis.* Mais Dionis a bien dit qu'une fille devint enceinte, pour s'être baignée dans l'eau d'un bain, dans laquelle un jeune libertin avoit laissé de la semence. De quelle autorité nous appuyerons-nous, pour prouver la vérité de ce fait aussi incroyable qu'une grossesse de dix-huit mois ? Je vous ferai encore remarquer que vous convenez, dans votre Observation, que *le lait se dissipa & revint aux mammelles à plusieurs reprises* (b). Vous voyez bien, Monsieur, que je ne tire pas parti de tous mes avantages; car, si la Soyer eût été véritablement enceinte, le lait auroit-il paru & disparu successivement, & à plusieurs reprises ?

Vous ne prétendez pas, dites-vous, que l'enfant se soit conservé sain dans l'*uterus*.

(a) Rép. à la quatrième obj. pag. 437.

(b) Journ. de Nov. 1766, pag. 426.

puisque vous convenez que la fréquence des pertes lui avoit soustrait une partie de ses nourritures, & avoit retardé sa cruë (a). Je le crois bien, Monsieur : il n'y étoit ni sain ni malade, les neuf premiers mois de cette grossesse extraordinaire : cependant il plut à la Providence de donner à Louis Binant une fille se portant bien, le 15 Mai (b). En sçavez-vous la raison ? C'est que Marguerite Soyer n'eut plus de pertes depuis les premiers jours d'Août jusqu'au 15 Mai, c'est qu'elle ne devint enceinte que dans cet intervalle de tems ; & vous, Monsieur, vous en concluez que c'est pendant cet intervalle que la petite Binant régagna ce que les pertes de sa mere lui avoient soustrait de nourriture ? vous en concluez que c'est ce qui avoit retardé sa cruë ? Ceux de votre parti trouveront vos raisons concluantes ; & ceux qui ont embrassé le mien, ne les trouveront même pas vraisemblables.

Je sçais bien que les pertes, qui arrivent aux femmes grosses, ne sont pas toujours suivies de l'avortement ; & , quoique cela arrive souvent, j'en ai vu plusieurs, ainsi que vous, Monsieur, qui ont porté leurs enfans à terme, indépendamment de ces pertes ; mais je ne les ai pas secourues par la sai-

(a) Rép. à la cinquieme obj. pag. 439.

(b) Journ. de Nov. 1766, pag. 431.

gnée, ainsi que M. Cauderon que vous citez, précisément parce qu'Hippocrate le défend (a). *Mulier in utero gerens, sectâ venâ, abortit, & magis, si major fuerit fœtus.* Vous accusez, sans doute, ici Hippocrate d'avoir dit, sinon une absurdité, du moins une chose absolument contraire à l'expérience, parce que vous sçavez qu'on saigne tous les jours les femmes grosses sans danger. Permettez-moi de vous le dire, Monsieur : il ne faut pas juger trop légèrement les anciens ; ils pensoient aussi-bien que nous, & observoient mieux, & surtout le pere de la médecine, à qui les bons praticiens doivent peut-être tous leurs succès. Du tems d'Hippocrate, on saignoît ; mais on saignoît rarement, c'est-à-dire qu'on n'abusoit pas si souvent de la saignée que nous le faisons ; & , lorsqu'on saignoît un malade, on lui tiroit plusieurs livres de sang ; on saignoît enfin jusqu'à défaillance, *usque ad lipothymiam* ; & vous sçavez bien qu'une femme grosse, à qui on tireroit une si grande quantité de sang à la fois, avorteroit infailliblement. Hippocrate n'avoit donc pas tort de dire : *Mulier in utero gerens, sectâ venâ, abortit, & magis, si major fuerit fœtus.* Plus l'enfant étoit près de son terme, plus il lui falloit de nourriture, & plus, par con-

(a) Rép. à la cinquieme obj. pag. 440.

féquent, le danger de l'avortement augmentoit, lorsqu'on le privoit d'une grande partie du sang qui lui fournissoit sa nourriture. Faisons maintenant l'application de ce principe au cas présent. Si on fait une ou plusieurs saignées à une femme grosse, qui a des pertes, le sang, que l'on tire par la veine, joint à celui que la femme a perdu par les voies naturelles, peut équivaloir à une saignée des anciens : on prie donc l'enfant d'une grande partie de la nourriture qui lui est nécessaire : voilà la cause de sa foiblesse, qui contribue vraisemblablement à l'avortement. Ces évacuations d'ailleurs n'affoiblissent-elles pas le ressort des fibres de la matrice ? Ne leur enlèvent-elles pas une partie de leur *ton*, si nécessaire pour la conservation du fœtus ? & ceci est très-conforme à l'expérience. Quelles sont les femmes qui avortent si ordinairement ? Ne sont-ce pas celles qui sont d'une complexion délicate ; celles qui menent une vie sédentaire & oisive ; celles qui se médicamentent pour la plus légère indisposition ; celles surtout qui se font saigner souvent durant leur grossesse ? Ne sont-ce point enfin les femmes riches & opulentes ? Entre plusieurs exemples que je pourrois citer, je me contenterai d'en rapporter un seul. Une jeune femme éprouvoit des pertes dans toutes ses grossesses : les différens médecins, qu'elle

avoit consultés, lui avoient tous ordonné la saignée ; & les pertes, loin de diminuer, ne faisoient qu'augmenter, & se terminoient toujours par l'avortement. Elle me parla un jour de l'état déplorable auquel elle se trouvoit réduite, & fut étonnée, (tant on lui avoit persuadé l'indispensable nécessité des saignées,) de m'entendre dire que c'étoit à l'abus des saignées qu'il falloit rapporter, & la continuité des pertes, & les avortemens qui les suivoient. Je lui conseillai de s'interdire absolument l'usage de la saignée ; je lui prescrivis aussi quelques pilules toniques ; & je l'assurai positivement qu'en faisant ce que je lui prescrivois, elle porteroit les enfans à terme ; c'est ce que l'événement a démontré.

Quoique j'aie un très-profond respect pour les décisions d'Hippocrate, je ne prétends cependant pas qu'on doive prendre à la lettre tout ce que l'on trouve dans les Écrits. Je n'ai pas vérifié si les *mâles* sont effectivement portés du côté droit, & les *femelles*, du côté gauche de la matrice ; je n'ai point examiné si l'affaîssement de la mammelle droite indique l'avortement prochain d'un *mâle*, si celui du sein gauche annonce celui de la *femelle* ; enfin, Monsieur, je ne décide pas si le *suffitus* est suffisant pour découvrir la stérilité de la femme, parce que je n'ai pas vérifié ces faits qui peuvent être

vrais, indépendamment de leur défaut de vraisemblance, & de nos raisonnemens.

On convient que tous les ouvrages que l'on attribue à Hippocrate, ne sont pas de ce grand homme : ceux dont la vérité peut être révoquée en doute, sont peut-être dans ce cas. Dans les matieres d'ailleurs, qui ne sont pas fort intéressantes, & qui sont indifférentes pour la santé & la vie des hommes, telles que celles des Aphorismes 41, 42, 48, 59, sect. 5, Hippocrate a eu, sans doute, un peu d'égard à la croyance vulgaire, sans bien examiner si elle étoit fondée ou non. Enfin, Monsieur, je répondrai à vos questions avec M. De Bordeu, qui nous a fait voir, dans son *très-excellent* Traité du Tissu muqueux, que certaines prénotions de Cos, que l'on regardoit comme inexplicables, & absolument contraires à nos notions, pouvoient pourtant s'expliquer naturellement, & que ces explications se trouvoient conformes à l'observation, lorsqu'on sçavoit observer.

Vous demandez, Monsieur, comment j'expliquerai, dans mon système, *cette succession non-interrompue de mouvemens pendant treize mois* (a) ? Je dois d'abord vous dire que, si je ne sçais pas trouver la cause de tous ces effets, ce n'est pas que

(a) Rép. à la sixieme obj. pag. 443.

je ne pusse peut-être aussi-bien qu'un autre *m'égarer* dans l'explication d'un phénomène, & approcher, sinon de la vérité, du moins de la vraisemblance; &, pour vous en donner une preuve, (après vous avoir fait observer que j'ai rempli cette tâche jusqu'aux premiers jours d'Août 1765; tems auquel vous placez les premières douleurs de l'enfantement, & que je regarde comme l'époque de la conception,) je vous ferai remarquer qu'il ne me reste à remplir que le vuide qui se trouve entre cette époque & le mois de Décembre, où la femme étoit à mi-terme, & où, par conséquent, les mouvemens étoient naturels. Dans votre système, ainsi que dans le mien, il faut bien supposer que la Soyer ne jouissoit pas d'une bonne santé; car les pertes, qu'elle éprouvoit tous *les quinze jours, trois semaines, un mois, & même six semaines* (a), annonçoient au moins que la machine n'étoit pas bien réglée.

J'ai regardé les mouvemens qu'elle éprouvoit, comme des efforts de la nature, pour pousser ces pertes; j'ai dit qu'ils pouvoient passer pour des mouvemens ou des contractions spasmodiques de la matrice, ou de quelque autre viscere du bas-ventre. J'ajoute ici que ces mouvemens, qui se sont encore

(a) Journal de Novembre 1766, pag. 425;

fait sentir après la cessation absolue des pertes, peuvent être toujours attribués à la même cause. Croyez-vous, Monsieur, qu'après la suppression & les pertes qu'avoit éprouvées la Soyer, qu'après les différens efforts de la nature, pour rétablir l'ordre dans la machine, cette même machine dût tout-à-coup se trouver dans un parfait rétablissement ? & cela dans un tems où la fécondation cause presque toujours des changemens très-considérables chez les femmes les plus saines, & les mieux constituées ? Ces mouvemens d'ailleurs, que sentoient la Soyer, étoient-ils bien marqués ? étoient-ils aussi continuels, aussi sensibles qu'on veut le persuader ? Si, dans ce tems-là, vous eussiez examiné vous-même cette femme, je ne doute pas que vous ne les eussiez attribués à toute autre cause qu'à la présence d'un enfant dans l'*uterus*. Enfin, Monsieur, la Soyer ne vous en a-t-elle point imposé sur la continuité, la violence & la durée de ces mouvemens ? Son imagination préoccupée ne grossissoit-elle point tous les objets à ses propres yeux ? Car à qui persuadera-t-on, je le répète, que les mouvemens d'un enfant dans le sein de sa mere puissent, je ne dis pas à quatre mois, je ne dis pas à neuf mois, mais à dix-sept mois même, (en supposant qu'une grossesse de dix-huit mois soit possible, à qui persuadera-t-on, dis-je, qu'à

cette époque, les mouvemens de l'enfant puissent être comparés *au choc de l'eau sur la roue d'un moulin* ? Si ce fait étoit avéré, ne seroit-il pas plus notoire ? La connoissance en seroit sûrement parvenue à l'étranger ; toutes les nouvelles publiques l'auroient annoncé. Les voisins de la Soyer n'auroient-ils pas dû se plaindre d'un bruit aussi incommode, & qui, s'il est vrai, a dû, pendant long-tems, troubler leur repos & leur tranquillité ? Cependant, Monsieur, vous nous comptez tout simplement ces faits merveilleux ; vous ne nous parlez même pas de l'effroi que dut vous causer cette femme, lorsqu'elle alla, pour vous consulter ; & sûrement un bruit semblable *au choc de l'eau sur la roue d'un moulin*, qui part du ventre d'une femme, doit épouvanter même les plus intrépides. Voilà, Monsieur, des éclaircissemens que votre Lettre à M. Petit, & celle que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, nous laissent encore à désirer.

Je ne révoque point en doute le *part* de la génisse, dont vous parlez dans votre *Post-scriptum*, parce que les preuves de ce fait peuvent être moins équivoques que celles de la grossesse de la Soyer ; j'aurois seulement désiré que vous eussiez vérifié si ce n'étoit pas d'un avortement que cette bête étoit morte : dans ce cas, elle n'auroit pas reçu le mâle dans un âge aussi jeune. Je

n'aurois pas été fâché non plus d'apprendre le pays & le climat qui ont vu naître votre génisse ; car vous sçavez , Monsieur , combien le climat influe sur nos mœurs , nos usages , nos coutumes , nos inclinations , & combien il diversifie notre façon d'agir , de penser & d'être. S'il faut en croire *Prideaux* (a) & *Logier de Tassis* (b) , dans les pays chauds de l'*Arabie* , de la *Barbarie* & des *Indes* , les femmes sont nubiles à huit ans , enfantent à neuf , & sont vieilles à vingt. La même différence doit se faire remarquer entre les génisses Africaines & celles que l'Europe voit naître ; & si celle dont vous parlez , étoit née dans ces pays-là , tout le merveilleux de son histoire s'évanouiroit , & n'en prouveroit que mieux , que *la nature est presque toujours uniforme dans sa marche.*

J'ai l'honneur d'être ,

MONSIEUR ,

V. S. DESBREST.

À Cusset en Bourbonnois , ce 14 Juillet 1768.

(a) Vie de Mahomet.

(b) Histoire du Royaume d'Alger.



L E T T R E

A M. PETIT, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, &c. &c. sur une Naissance tardive ; par M. DU MONCEAU, médecin-pensionnaire de la ville, & médecin de l'hôpital militaire de Tournai.

M O N S I E U R ,

J'ignore si le procès de Renée, épouse de Charles, est jugé : quoiqu'il en soit, permettez que j'aie l'honneur de vous communiquer un cas qui sert à corroborer le sentiment que vous avez adopté dans cette dispute, & que vous avez si solidement prouvé par la raison, l'expérience & l'autorité. Le sieur de Berghes, chirurgien-accoucheur à Pomerœul en Haynaut, m'écrivit, le 29 Octobre 1766, que sa femme, qui se croyoit grosse du mois d'Octobre 1765, venoit d'accoucher ; qu'au mois de Mars, la matrice avoit assez de volume pour croire la grossesse à mi-terme ; qu'au mois de Juin, l'orifice de la matrice fut dilaté de la largeur d'un écu de six francs, & qu'elle eut plusieurs fois des signes avant-coureurs d'un accouchement prochain, n'ayant plus que le *chorion* & l'*amnios* qui

recouvroient le *fœtus*. Dans une réponse qu'il me fit, le 8 de l'an 1767, à ma Lettre du premier jour de Novembre, par laquelle je lui demandois une relation exacte & circonstanciée de l'accouchement tardif qu'il m'avoit annoncé, après m'avoir fait des excuses de son long silence, il débute par me dire qu'il est très-convaincu de ce qu'il avance au sujet de la naissance tardive de son enfant, qu'il a fait voir à M. Carvin, médecin à Pomerœul, le rapport qu'il m'envoie, afin de persuader le public qu'il n'allégué rien de faux : il ajoûte qu'il ne publie pas l'accouchement de sa femme, pour autoriser le vice, ni pour donner du merveilleux, ni pour étaler ses connoissances, ou se faire un nom ; il m'informe, en même tems qu'il a lu Mauriceau, Lamotte, Mefnard, Levret, le Traité des Maladies des femmes d'Astruc, & les Aphorismes de Boerhaave, commentés par le baron de Van-Swieten, & traduits en françois, & qu'il a aussi lu Puzos. Il m'assure d'avoir pratiqué tous les accouchemens contre nature, excepté l'accouchement des jumeaux adhérens, & l'opération Césarienne. Il me mande aussi qu'il lui étoit aisé de rompre les membranes, & d'accoucher son épouse au mois de Juin, mais que n'adoptant point l'usage ordinaire, & ne se réglant pas sur le terme de neuf mois pour le faire lui-

même , il abandonne cette opération à la nature. Les auteurs qui traitent de l'art des accouchemens , continue-t-il , recommandent de ne point rompre les membranes sans nécessité , & avant que la matrice soit suffisamment dilatée , pour laisser passer la tête de l'enfant , & ils font observer que , par trop de précipitation à les déchirer , on a souvent causé des déchiremens de matrice , & des accouchemens laborieux & contre nature.

Après ce préambule où j'ai supprimé des choses qui m'ont paru étrangères au cas présent , M. de Berghes me fait le récit de la grossesse & de l'accouchement de sa femme. Le précis que j'ai l'honneur de vous envoyer , Monsieur & cher maître , est extrait des Lettres que vous recevrez en original : vous aurez la bonté de le faire insérer dans le Journal de Médecine , si vous jugez qu'il soit assez correct. M. de Berghes , quoique très-instruit dans son art , avoue franchement qu'il n'est pas lettré ; mais il se pique d'être vrai & sincère dans ce qu'il rapporte. Je l'ai vu , de même que mademoiselle de Berghes , depuis qu'il m'a écrit : ils m'ont assuré l'un & l'autre séparément , que tout ce qu'il m'avoit écrit , étoit marqué au coin de l'exactitude la plus scrupuleuse. Avant de vous envoyer cette observation , j'ai voulu tirer un certificat du sçavant médecin qui est sur les lieux , & un

du chirurgien , après que je l'eus rédigé de la maniere suivante :

Marie- Adrienne - Françoisse Bonnet , épouse du sieur de Berghes , accoucha de son cinquieme enfant , le 30 Novembre 1764 : elle eut plusieurs fois ses régles après cet accouchement ; elle les eut, pour la dernière fois , le premier Octobre 1765 , jusqu'au 8. L'acte conjugal qui se fit après cette évacuation périodique , fut accompagné de spasme , d'horripilation , & suivi d'atonie ; ensuite la copulation lui devint insupportable, comme dans toutes ses autres grossesses. Sa santé fut assez bonne jusqu'au premier jour de Décembre suivant : ce jour-là , étant près d'une femme pour l'accoucher , elle se piqua , avec la pointe de ses ciseaux , la partie interne de l'index de la main droite , à l'articulation de la dernière phalange : la piquûre étoit presque imperceptible ; il n'en sortit qu'une goutte de sérosité ; la douleur fut des plus aiguës : elle acheva cependant , malgré cela , un accouchement laborieux ; ce qui augmenta considérablement la douleur. De retour chez elle , son mari voulut débrider la plaie , & y verser de l'esprit de térébenthine chauffé , parce qu'il soupçonnoit le tendon fléchisseur piqué. Mademoiselle de Berghes s'y étant opposée de toutes ses forces , il y appliqua le baume du Pérou ; la douleur augmenta de plus en plus

Pour surcroît de malheur , ce chirurgien ayant dû s'absenter de sa paroisse , pour un accouchement contre nature , sa femme fut obligée d'aller accoucher , dans un village voisin , une autre femme dont les eaux étoient déjà écoulées, lorsqu'on vint la chercher. Elle fut la victime du service charitable qu'elle rendit.

L'inflammation du doigt piqué devint extrême ; elle gagna les autres doigts : la main entière & le bras furent attaqués de rougeur , de tension & de gonflement ; une chaleur brûlante occupoit toute cette extrémité. Cette femme imprudente croyant se soulager , exposa son bras nud au contact de l'atmosphère , très-refroidi par une gélée âpre , & cela , pendant tout le tems qu'elle fit une demi-lieue de chemin. Arrivée au logis , elle fut saisie de cardialgie , de syncope & de convulsion : les vomissemens , la fièvre & le délire succéderent ; la nuit fut orageuse : il sembloit , à chaque moment qu'elle alloit expirer ; une gangrene imminente étoit à craindre. M. de Berghes fit une incision au doigt piqué , d'où il sortit une sérosité âcre. Il pria ensuite M. Carvin , médecin à Pomerœul , de l'aider de ses conseils : ils convinrent ensemble de plonger le bras dans un bain émollient & résolutif , & d'appliquer dessus des cataplasmes anodins , de saigner la malade , & de lui don-

ner des boissons délayantes & anti-phlogistiques avec le nître & le camphre ; les lavemens ne furent point négligés. On mit aussi en usage les baumes du Pérou, du Commandeur, l'esprit-de-vin, de térébenthine, l'huile de scorpion, de briques, l'onguent d'Althæa, de populeum, le styrax : on eut aussi recours au quinquina. Tous les symptômes de l'inflammation la plus aiguë persisterent jusqu'au 30 de Décembre, jour auquel on apperçut une tumeur sous l'aponévrose palmaire. M. de Berghes l'ouvrit en présence de M. Carvin ; il fit une ample incision, en suivant le trajet des tendons : il sortit aux environs d'une once de pus ichoreux ; alors le calme se rétablit ; la fièvre, l'insomnie & les mouvemens convulsifs cessèrent ; enfin les pansemens durèrent jusqu'au premier de Mars.

Le 31 de Mars, mademoiselle de Berghes entreprit de suivre une procession qui se fait, tous les ans à Pomerœul, le 15 Août. A peine avoit-elle fait une demi-lieue de son pèlerinage, qu'elle sentit tout-à-coup une douleur au côté droit, vers l'aîne, & en même tems un embarras dans le vagin, avec incontinence d'urine : elle sentit aussi une crampe à la cuisse gauche ; de sorte qu'elle eut bien de la peine d'achever sa procession, qui a cinq quart de lieue de tour. Arrivée chez elle, elle se plaignit si fort, que son

mari prit la résolution de la toucher : il trouva la matrice volumineuse & distendue, comme elle a coutume de l'être dans une grossesse à mi-terme : il engagea sa femme à se toucher elle-même ; elle reconnut la même chose que lui. Cependant les douleurs & l'incontinence d'urine augmentèrent de plus en plus jusqu'au mois d'Avril ; dans ce tems-là, le corps de la matrice étoit entièrement confondu avec son col. Au mois de Mai, les douleurs & l'incontinence d'urine étoient si fortes, qu'elles lui firent perdre le sommeil : en un mot, son état étoit pitoyable, on lui fit une saignée qui la soulagea un peu.

Se trouvant un jour mieux, vers la fin du mois de Mai, elle fut tout-à-coup saisie de douleurs des lombes, accompagnées d'épreintes, qui s'étendoient jusqu'au bas de l'*abdomen*. La répétition de ces maux, le visage rouge & enflammé, le pouls fréquent, & l'écoulement des glaires teintes de rouge, annonçoient un travail prochain. Le museau de la matrice se dilata au point que le fleur de Berghes reconnut que le *fœtus* avoit la face tournée vers l'*os sacrum*. Il ne se forma point d'eau : il reconnut les sutures du crâne à travers les membranes ; en appuyant un peu dessus, il renfonçoit les os de la tête. Voyant, après six heures de travail, que l'accouchement n'avançoit pas,

il saigna sa femme, & lui donna un lavement : les douleurs se ralentirent peu-à-peu : le ventre resta élevé, & son volume étoit assez considérable pour faire soupçonner qu'elle étoit grosse de deux enfans. Les mammelles étoient gonflées, & donnoient du lait; cette espece de travail se répéta, tantôt tous les jours, tantôt de 2, de 3 jours l'un, pendant le reste du mois de Mai, & tout le mois de Juin. A la fin du mois de Juin, la tête étoit au couronnement : au commencement de Juillet, elle étoit si fort descendue, qu'elle étoit prête à franchir la vulve. M. de Berghes pouvoit à peine atteindre avec les doigts l'orifice interne de la matrice qui resta ouvert jusqu'à la fin de la grossesse : la tête recouverte des membranes, resta, pendant tout ce tems dans la situation susdite; l'écoulement muqueux & l'incontinence d'urine durèrent sans interruption jusqu'à l'accouchement. La douleur du côté droit resta toujours la même; elle augmenta même sur la fin. La crampe dans la cuisse gauche se réveilla aussi, pendant tout ce tems, avec une démangeaison de toute l'extrémité inférieure du même côté : les mammelles fournirent toujours du lait, tantôt séreux, tantôt blanc.

Cet état accabloit mademoiselle de Berghes, & rendoit sa vie pleine de souffrance, d'amertume & d'anxiétés continuelles : elle

ne pouvoit pas rester long-tems dans la même attitude ; le lit lui étoit insupportable ; à peine pouvoit-elle rester assise : à chaque moment , elle aspirait de changer de place ; celle qu'elle n'occupoit pas lui sembloit toujours meilleure : le tems le moins pénible pour elle , étoit lorsqu'elle marchoit ; mais la crampe l'empêchoit de profiter long-tems de ce petit avantage. Son sommeil étoit court & interrompu ; cet état dura depuis le mois de Mai , jusqu'au jour de l'accouchement. Enfin , le 16 Octobre au matin , elle dit à son époux qu'elle se croyoit prête d'accoucher , à cause des mouvemens qu'elle avoit sentis toute la nuit dans le ventre ; ce qui l'avoit incommodée plus que jamais. M. de Berghes trouva en effet la forme de l'*abdomen* changée. Au lieu d'être applati comme de coutume , il représentoit deux éminences séparées par un enfoncement qui partoît du *pubis* jusqu'à la partie moyenne de la première fausse-côte du côté droit : l'inégalité étoit fort remarquable ; car l'éminence gauche surpassoit de beaucoup la droite. L'incontinence d'urine , l'embarras dans le vagin , & la crampe étoient dissipés. Cet accoucheur ayant touché sa femme , ne trouva plus la tête du *fœtus* dans le vagin , elle étoit remontée au-dessus du grand bassin. La journée du 16 se passa tranquillement , à la douleur du côté droit près. Vers les dix heu-

tes du soir , les anciens maux se réveillèrent. M. de Berghes ayant touché de nouveau son épouse à minuit , s'aperçut que la tête de l'enfant descendoit dans le vagin sans aucune apparence d'eau ; les membranes étoient tendues sur sa tête , comme ci-devant , & l'*os tincæ* dilaté à l'ordinaire. Vers les quatre heures du matin , il remarqua qu'il se formoit une tumeur sur un des os pariétaux ; pour lors il égratigna doucement avec les doigts les membranes , & porta la main derrière la nuque , pour redresser la tête de l'enfant. A cinq heures du matin , mademoiselle de Berghes accoucha spontanément d'une fille : son mari , après avoir lié & coupé le cordon ombilical , enleva l'arrière-faix qui étoit attaché en forme de raquette au côté droit de la matrice , d'où partoît la douleur fixe qui se fit sentir depuis le 31 Mars. Le cordon ombilical , qui étoit court & très-fort , étoit implanté au bord inférieur du *placenta*. L'enfant avoit une tumeur sur le pariétal gauche , qui disparut assez vite : il étoit bien portant , & ne différoit des autres nouveaux-nés , qu'en ce qu'il avoit les cheveux fort longs. La mere se porta mieux , à tous égards , à cette couche , qu'aux couches précédentes : elle n'eut point de tranchées ni de fièvre ; elle fut rétablie en très-peu de tems.

On me demandera peut-être , dit M. de

Berghes, pourquoi j'ai déchiré les membranes, & accouché mon épouse le 17 Octobre par préférence ? Il répond à cela que la tête du *fœtus* se présentant bien à tous les travaux antérieurs, & n'ayant que les membranes à franchir, le sommet de la tête dépassant d'un pouce & demi l'*os tinæ*, il avoit cru que la prudence exigeoit d'abandonner cet accouchement à la nature ; mais ayant reconnu, le 17 Octobre, que la tête se présentoit obliquement, & s'opposoit par-là à sa sortie, & qu'il se formoit déjà une tumeur sur un des os pariétaux, il avoit jugé à propos de faciliter l'accouchement, pour éviter l'enclavement que la situation de la tête & la tumeur faisoient craindre.

Ayant écrit, le 16 Janvier 1767, à M. de Berghes, pour m'informer si sa femme avoit senti remuer son enfant au tems qu'elle se crut à mi-terme, il me répondit, le 21 du même mois, qu'il eût été incertain sur le terme de la grossesse, si la grosseur du ventre, le volume de la matrice, l'incontinence d'urine, la crampe de la cuisse gauche, & la découverte de la tête de l'enfant, par la dilatation de l'orifice de la matrice, & la douleur de côté n'avoient confirmé la chose. Mademoiselle de Berghes ne sentit les mouvemens de son enfant, qu'après la dilatation de l'*os tinæ* : on les rendoit sensibles en appuyant

puvant un peu le doigt sur la tête du *fœtus*. Une circonstance que me fit encore observer M. de Berghes dans cette dernière Lettre, c'est que sa femme rendoit peu d'eau à chaque accouchement, & qu'à celui-ci elle n'en rendit point du tout.

Voilà, Monsieur, un bon accoucheur & une sage-femme instruite, en même-tems des époux qui déposent un fait que nul intérêt ne les porte à publier, & qui s'est passé sous les yeux d'un médecin de Louvain. Peut-être ne paroîtra-t-il pas encore assez évident à ceux qui nient la possibilité des naissances tardives, pour les faire changer de sentiment. Je le rends tels qu'on me l'a communiqué : je compte de vous faire plaisir en vous l'envoyant, & je suis flatté que cette occasion me procure la douce satisfaction de pouvoir vous assurer de nouveau de ma reconnoissance infinie, & de l'attachement inviolable avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.

Je soussigné médecin de Louvain, certifie d'avoir une parfaite connoissance de l'observation touchant la main de mademoiselle de *Berghes*; qu'elle contient vérité : quant à son accouchement tardif, d'avoir entendu souvent M. de *Berghes* se plaindre de la prolongation de la grossesse de sa femme. Fait à Pomeuseul, ce 15 d'Octobre 1768.

CARVIN.
R

Je soussigné maître en chirurgie, & accoucheur demeurant à Pomerœul en Hainaut, certifie d'avoir lu avec attention la Lettre de M. *Du Monceau*, médecin à Tournai, adressée à M. *Petit*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, &c. &c; avec une Observation par lui rédigée, sur la naissance tardive de mon enfant, arrivée le dix-sept d'Octobre mil sept cent soixante-six; & déclare que tout ce que rapporte ledit sieur *Du Monceau*, est conforme, à tous égards, à ce que mon épouse & moi avons observé pendant le cours de la grossesse de douze mois. En foi de quoi j'ai délivré le présent Certificat, audit Pomerœul, ce seize Octobre mil sept cent soixante-huit.

DE BERGHES.

OBSERVATION

Sur une Maladie singulière; par M. DURAND, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & médecin à Royan en Saintonge.

Je me croirois digne de reproche, si je ne vous faisois part d'une maladie qui a étonné tous ceux de l'art, qui en ont été témoins : la singularité de certains de ses symptômes pourra peut-être lui mériter une place dans vos Journaux. Je m'attacherai principalement à vous donner une description exacte de ce qui est survenu depuis que j'ai vu la malade; je ne vous donnerai qu'un

abrégé de ce qui l'avoit précédé ; je le tiens, tant de la malade & de son mari, que d'un chirurgien qui, sans avoir traité la maladie, l'a suivie avec soin dans tous ses progrès.

Madame Barrau, âgée d'environ trente-six ans, accoucha, le 9 Avril 1766. L'accouchement fut naturel : les lochies coulerent abondamment jusqu'au 26 dudit mois, jour auquel elles cessèrent tout-à-coup sans cause apparente. Le lendemain, elle fut attaquée de coliques violentes : elle eut la fièvre qui continua, pendant près de trois mois, avec des redoublemens sensibles, mais irréguliers. Le 28, on appella un chirurgien qui, dans les deux premiers mois, saigna deux fois la malade, lui donna dix purgations, quatre-vingt quelques lavemens, tous émolliens ; ajoûtez à ce traitement des fomentations de même nature, appliquées très-chaudement sur le bas-ventre, pendant un mois. Cette pratique, presque celle du sçavant Bachelier de Mollieres, fut suivie d'un relâchement de matrice, que la nature a guéri : tout le mois de Mai se passa dans cette alternative de remedes. Dans le commencement de Juin, on substitua à quelques lavemens des bouillons apéritifs, & un opiat fébrifuge dont la malade prit jusqu'au douze Juillet : elle abandonna dès lors tous ces remedes. Vers la fin du même mois, elle reprit de son

embonpoint : les règles reparurent & coulerent avec ordre pendant environ dix mois ; elles furent cependant moins abondantes dans ces derniers tems ; & enfin des pertes blanches , qui parurent quelquefois , prirent leur place. Depuis la convalescence , la malade se plaignoit , de tems à autre , de douleurs sourdes dans le bas-ventre , qui parfois devenoient très-vives. Elle découvroit , dans l'hypocondre gauche , qui étoit le principal siège de la douleur , un corps dur de la grosseur d'un œuf ; elle disoit en sentir sensiblement la chute , lorsque , sur un côté , elle se tournoit de l'autre avec vivacité. Dans le mois de Février 1767 , le ventre commença à acquérir plus de volume : elle crut être enceinte. Cependant , comme elle se trouvoit différente de ce qu'elle avoit été dans sa première grossesse , au défaut de son chirurgien ordinaire , elle en fit appeller un autre qui , après l'avoir touchée , assura avoir distingué une tumeur squirrheuse à la matrice. La malade fut bien éloignée de l'en croire ; elle resta dans sa persuasion. La maladie fit des progrès rapides ; & , dans l'espace de cinq à six mois , le ventre grossit prodigieusement. Il fallut , pour satisfaire la malade , aller consulter un chirurgien qui , dans le pays , jouit de la réputation de *bon accoucheur* : celui-ci assura qu'elle étoit grosse d'enfant ; & , par une

prévoyance , dont on manque d'exemple , il assigna le jour de ses couches : il fallut s'y disposer par une saignée du bras que lui fit cet accoucheur. Vers le huitieme mois de la prétendue grossesse , la malade eut quelques legeres pertes ; ce qui fit avoir recours à une sage-femme. Le tems assigné se passa , sans qu'on vît rien paroître. La malade fut alors de plus en plus , mais trop tard , alarmée sur son compte. Elle éprouva , dans le mois de Décembre , une toux violente qui ne lui laissoit pas un instant de repos , & qui ne céda que vers la fin de ce mois ; elle reprit assez de force pour pouvoir se promener. L'état de langueur où elle étoit cependant toujours , & qui ne lui laissoit rien de bon à espérer , la décida , dans le mois de Janvier 1768 , à rappeler le chirurgien pour lequel elle avoit manqué de confiance. Il refusa , avec raison , de donner ses soins , sans le secours d'un médecin.

Je fus appelé dans le mois de Février. . . J'examinaï la malade : le poulx étoit fréquent , mais petit ; le ventre étoit d'un volume prodigieux , & très-dur. Je découvris , dans toute l'étendue du bas-ventre , des obstructions , dont quelques-unes étoient très-saillantes : il n'y avoit point de fluctuation sensible. Le corps étoit dans le marasme ; & le visage , cadavéreux. Le poids

du ventre étoit si énorme , que le plus léger exercice mettoit la malade hors d'haleine : les jambes devinrent œdémateuses. Vers la fin de ce mois , il se déclara une douleur lancinante à l'ombilic : la partie s'enflamma. Dans le commencement de Mars , on vit les tégumens s'élever ; & , dans l'espace de deux jours , il se forma une exomphale de la grosseur du poing : elle étoit telle , que , dans certains endroits , elle cédoit à la pression , sans perdre de son volume ; dans d'autres , on sentoit , sous les tégumens , des duretés. Dans les fortes inspirations , elle ne grossissoit point (a) : toute sa surface étoit marquée de taches noirâtres ; elle étoit douée de beaucoup de sensibilité. Le chirurgien en tenta inutilement la réduction. Comme cet état de la tumeur me faisoit craindre la gangrene , je me contentai de la faite fomentier avec une décoction de quinquina. Il se fit , vers le 10 de Mars , des excoriations à la partie inférieure de la tumeur , d'où il suinta une humeur limpide abondante : quoiqu'il s'en fût déjà évacué une certaine quantité , ni le ventre ni la tu-

(a) Quoiqu'il ne fût pas d'abord aisé de déterminer quel étoit le genre de cette exomphale , cependant les signes , qui l'accompagnoient , autant que ce qui avoit précédé , me firent soupçonner une hydro-sarcomphale. Les suites m'en prouverent l'existence.

meur ne parurent perdre de leur volume. La respiration devenoit parfois difficile ; & cette difficulté amenoit des syncopes qui mettoient la malade comme dans un état de mort. Je ne voulus me décider à rien , sans avoir consulté la maladie avec M. Nicolau, médecin à Marènes , qu'on avoit appelé depuis long-tems, que je ne loue pas , parce qu'il est au-dessus de tous mes éloges. Il vint voir la malade , & fut d'avis de lui donner l'extrait de ciguë : elle se mit à son usage qu'elle continua pendant environ un mois ; mais l'impatience saisit la malade , dans le tems où son état sembloit le plus donner à attendre de secours de ce remede. Elle voulut consulter un empirique sçavant, disoit-on , dans l'uroscopie , & qui s'étoit fait , par-là , bien plus de réputation , que par ses cures (a). L'oracle prononça , après l'examen des urines , que la maladie étoit incurable ; il fut cru ; & la malade abandonna le remede

(a) On trouve un aveu de l'insuffisance de l'uroscopie seule dans la solution de la question septieme , proposée , lors de la dispute de la chaire qu'il occupe , à Montpellier , avec distinction , à M. Barthès, dont je me fais l'honneur d'avoir été le disciple. Il commence ainsi : *Uroscopia , sive ars prasagiendi morborum eventus , ex urinarum inspectione solâ adhibitâ , quàm sit fallax & lubrica , in confesso est apud omnes medicos cordatiores , &c.*

presque le seul alors dont on peut, ce semble, attendre quelque secours. Elle devint de jour en jour plus foible, & fut obligée de s'aliter; ce qu'elle n'avoit fait jusques-là, que par intervalles. Dans le commencement d'Avril, le bout de la tumeur devint plus saillant, & s'ouvrit à l'endroit de l'ombilic. Il se présentoit à l'ouverture un corps charnu qui la bouchoit exactement : le 9 de ce mois, il en parut environ un pouce au dehors. Le lendemain, le chirurgien en fit sortir, par de légers tiraillemens, environ un pied & demi. Je visitois, dans ce moment, la malade : cet événement me surprit. J'examinai cette masse de chair que je vis pendante sur le bas-ventre : elle étoit de la grosseur du bras, contournée; dans son milieu, en forme de vis : de flasque qu'elle étoit d'abord, elle devint, demi-heure après sa sortie, très-dure, & augmenta de volume. On distinguoit, sur toute son étendue, de petits points ulcérés, d'où il couloit une humeur si âcre, que les tégumens du bas-ventre, qui en furent mouillés, contractèrent, dans peu, une inflammation. Sa sensibilité étoit extrême : on pouvoit à peine la toucher légèrement, sans occasionner à la malade des douleurs insupportables. Elle ne pouvoit non plus souffrir qu'on tentât d'en retirer davantage au dehors.

Comme la nature de cette excroissance,

autant que l'étranglement où elle étoit à la sortie du bas-ventre, me faisoient craindre la gangrene, je la fis envelopper dans des linges imbibés d'une forte décoction de quinquina. Le 11 d'Avril, des taches noires, qui occupoient toute la surface, m'annoncerent une corruption prochaine qui, en se communiquant aux viscères du bas-ventre, ne pouvoit que terminer les jours de la malade. Je tâchai de combattre ces dispositions par divers anti-septiques, parmi lesquels le quinquina tenoit le premier rang. Tous ces secours furent comme inutiles. Au bout de deux jours, cette masse de chair eut acquis un caractère cancéreux. L'odeur qui s'en exhaloit, étoit fétide au point qu'on ne pouvoit approcher le lit de la malade, sans être infecté. Quoique l'amputation de cette excroissance me parût indispensable, je n'osois m'y résoudre. Parmi tous les événemens, je craignois sur-tout que le bout ne rentrât, & qu'il ne se fit un épanchement de sang & de pus dans le bas-ventre. Les instances que fit la malade au chirurgien, le déterminèrent à y faire une ligature graduellement serrée, assez près de l'ombilic. Le 16 de ce mois, il en fit l'amputation au voisinage de la ligature : il y eut peu d'hémorragie (a). Il pansa simplement la plaie,

(a) L'examen anatomique de cette excroissance présenta un tissu serré de fibres charnues, différem-

en gardant les deux bouts de la ligature ; le 17 , ce qui étoit resté au-dehors , rentra , mais non pas si profondément qu'on ne peut l'appercevoir. Je fis faire des injections d'une décoction de quinquina , & panser deux fois le jour , avec un digestif animé : il se fit une legere suppuration ; & on retira , le 20 de ce mois , le bout lié entièrement pourri. L'ouverture qui étoit au milieu de la tumeur , qui subsistoit encore , & qui avoit le caractere de l'hydromphale , diminua ; la cicatrice s'en fit dans deux ou trois jours ; la tumeur perdit en même-tems beaucoup de son volume. Au commencement de Mai , il survint une diarrhée abondante , qui , dans peu de tems , mit la malade dans le dernier état de foiblesse : la respiration devint stertoreuse ; des syncopes fréquentes & de durée me faisoient regarder chaque instant comme le terme de ses souffrances. La malade se sentoît suffoquée lorsqu'on vouloit la coucher : on étoit obligé de la soutenir presque debout sur le lit , (seule situation qu'elle peut supporter ;) elle resta pendant huit mois dans ce triste état , sans un moment de repos. . . . Je vis , avec étonnement les choses changer en mieux : les forces , dans peu de jours , revinrent au point que la ment entortillées entr'elles , & comme raccornies : on n'y distinguoit que peu de vaisseaux sanguins très-petits , gorgés d'un sang noir & figé.

malade pouvoit , à l'aide de secours , aller sur un fauteuil. Je voulus remettre la malade à l'extraï de cigue ; mes conseils ne furent point suivis. Elle fut assez bien pendant tout le reste de ce mois , & tout Juin : au commencement de Juillet , la diarrhée revint , sans qu'elle fut cependant accompagnée des maux violens qu'elle avoit amené la première fois. Vers le 12 , quelques redoublemens de fièvre semblerent terminer le cours de ventre. Le 20 , la malade se fit par mégard une legere égratignure à une jambe : il s'écoula par cette petite blessure plus de deux pintes d'eau ; la cicatrice s'en fit dans peu de jours : cela me déterminà à y faire appliquer un cautere , ce que la crainte de la gangrène m'avoit fait différer. On a entretenu pendant tout le mois d'Août un léger écoulement , & on le fait encore sans apparence de gangrène : la jambe cautérisée a beaucoup perdu de son volume ; la malade se lève tous les jours , & se trouve mieux que par le passé. D'ailleurs , le ventre est toujours dans le même état : malgré tout ce qu'on a pu faire , il subsiste toujours une petite exomphale. Les veines sont gorgées sur toute l'étendue du bas-ventre , elles sont crochues principalement aux environs de l'ombilic. La malade ne souffre presque pas ; elle digère au mieux

toutes sortes d'alimens : le pouls , de petit & fréquent qu'il a été jusques vers le commencement de Septembre , est devenu plus fort , & a moins de fréquence (a). Cependant quoique la malade prenne assez de nourriture , elle reste toujours dans le marasme.... Je dois faire observer que malgré l'assemblage de tous ces maux , la malade a toujours resté de bonne appétit , & qu'elle n'a discontinuée de prendre des alimens solide dans sa dernière maladie , que pendant les huit jours où elle fut si mal.

Voilà , Monsieur , ce que j'ai eu occasion d'observer : je me croirois coupable si je ne cherchois à le publier. Je suis obligé d'omettre une foule de legeres circonstances , dont le détail deviendrait ennuyeux ; sans chercher à rendre raison des différens symptômes , je vous les rapporte tels qu'ils ont paru.

(a) Je me suis appliqué , pendant toute la maladie , à distinguer , dans le pouls , par la méthode de M. Fouquet , le viscere affecté : cependant , soit complication de la maladie , ou défaut de finesse dans le tact , & de connoissance , je n'ai pu me procurer des éclaircissmens certains. Dans quelques cas , j'ai été plus satisfait. Les diagnostics précis , que j'ai vus tirer par l'auteur lui-même , & par M. Bougour , actuellement médecin d'un hôpital de Saint-Malo , sont bien suffisans pour m'avoir rendu le partisan de cette méthode.

Quoiqu'on ne puisse tirer de la maladie qu'un fâcheux pronostic, je suis cependant bien éloigné d'abandonner la malade : la nature seule peut beaucoup ; & aidée de l'art, elle a des ressources qui nous sont inconnues. Je ne vois pas de remèdes plus convenables à la maladie, que l'extrait de ciguë associé à de doux purgatifs :

Si vous trouvez, Monsieur, que ce que j'ai l'honneur de vous rapporter mérite d'être inséré dans vos Journaux, je déclare que je ferois flaté que quelque praticien voulut me procurer des éclaircissmens sur cette maladie, n'ayant rien tant à cœur que de m'instruire & de guérir... Je serai aussi exact à vous communiquer tout ce qu'il pourra survenir sur la fin de cette maladie, que je tache de l'être à vous la décrire ; cela fera le sujet d'une autre lettre. Je pourrai, je l'espère, y joindre une observation en faveur de l'extrait de ciguë, qui m'a éminemment réussi dans une petite tumeur cancéreuse.



OBSERVATIONS

Sur l'Ouverture des Arteres de l'Avant-Bras ; par M. MARTIN , principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

L'hémorragie est , de tous les accidens , celui qui est le plus à craindre , & celui par conséquent auquel on doit au plutôt remédier. Par un sentiment attaché à la nature , ceux qui ont le malheur d'avoir une artere ouverte , commencent par la comprimer avec le doigt , & si ce moyen ne leur suffit pas , ils ont soin d'appliquer une ligature au-dessus de la division , qui , en faisant l'office de tourniquet , arrête certainement le sang. Parmi-tous les moyens inventés par l'art pour produire cet effet , nous n'en avons point de plus efficaces que ceux-ci , dictés par la nature ; & s'il arrive quelquefois que nous en employons d'autres , ce n'est que lorsque l'un & l'autre sont impraticables. Mais quels sont les vaisseaux qui doivent être comprimés ? quels sont ceux qui doivent être liés ? & enfin quels sont ceux qui exigent les autres moyens ? Mon expérience ne me permet pas encore de décider sur ces points , où les auteurs ne sont pas tous d'accords ; & je me contente aujourd'hui de

présenter un fait, où je crois que la ligature étoit le seul moyen pour sauver la vie à celui qui fait le sujet de l'observation suivante.

M. le président de Pichard, me fit l'honneur de m'envoyer chercher, le 12 Février dernier, pour aller à une de ses terres, y voir son garde chasse, qui, par un accident, s'étoit coupé l'artere cubitale de l'avant-bras gauche, à trois travers de doigt de son articulation avec le poignet. Depuis dix-huit jours que l'accident étoit arrivé, les chirurgiens du lieu avoient employé envain les styptiques & la compression; & voyant que l'hémorragie ne s'arrêtoit que pour un tems, ils envoyèrent un mémoire pour consulter la maladie: on conclut qu'il falloit, dès que le malade ne pouvoit être transporté en ville par son extrême foiblesse, & la distance du lieu, (à huit grandes lieues de Bordeaux,) aller chez lui. M. le président n'appella point de ma décision; il m'honora même de son entière confiance pour la guérison d'un sujet à qui il étoit attaché, & me donna des ordres de partir sur le champ. Avant mon départ, je me munis de tout ce qui me parut nécessaire pour l'opération que je projettois dans ce moment, & tout me réussit selon mes souhaits. Après avoir préparé mon ap-

pareil, qui consistoit en deux éguilles courbes, enfilées avec plusieurs brins de fils cirés & aplatis, des bourdonnets, quelques compresses, une bande, &c. j'appliquai mon tourniquet à la partie supérieure du bras, avec les précautions qu'on prend en pareil cas ; & je priai les chirurgiens ordinaires du malade, qui voulurent bien me servir d'aide, de découvrir la plaie : je la nettoyai des gramaux de sang, & d'autres corps dilacérés que j'y trouvai. En faisant un peu lâcher le tourniquet, le sang vint abondamment, mais de fort loin : pour m'assurer de sa source, je pris le parti de dilater la plaie avec les précautions qu'exigeoient la délicatesse d'une pareille division ; ma sonde creuse conduisit mon bistouri. Quand je crus la dilatation suffisante, je fis de nouveau lâcher le tourniquet : le sang me parut directement venir de la cubitale, éloignée de l'autre bout de plus d'un pouce & demi. Je fis la ligature à l'une & à l'autre extrémité d'artere, par les raisons d'anatomie, que les vraies chirurgiens connoissent ; & j'appliquai le reste de l'appareil suivant l'usage. Je ne fis le premier pansement que le cinquième soir, la plaie me parut dans le meilleur état. On m'écrivit que les ligatures tomberent d'elles-mêmes huit jours après ; & le 9 Mars, le chirurgien qui est venu en ville,

ville, m'affura que, pour finir la cicatrice, il n'avoit plus besoin que de faire deux ou trois pansemens.

Quoique la ligature d'une artère n'exige pas toujours du chirurgien qui l'entreprend, de grandes connoissances, il ne sçauroit cependant trop prendre de précautions, lorsque la nécessité l'oblige d'en venir à cette opération, attendu que c'est de ces précautions que dépend le plus souvent la réussite, & presque toujours le succès des opérations qui lui font le plus d'honneur.

La maladie dont je viens de donner l'histoire, paroîtra peut-être peu intéressante aux yeux de quelques maîtres de l'art, &, par conséquent, peu digne d'être publiée; mais s'ils veulent faire attention au tems qu'il y avoit que le vaisseau étoit ouvert, aux moyens insuffisans qu'on avoit employés pour le fermer, à sa brûlure & à sa rétraction de plus d'un pouce & demi sous les tégumens, à l'incision transversale de ceux-ci, qui, en coupant l'artère cubitale, avoit découvert sensiblement l'artère radiale; on verra que toutes ces circonstances rendoient cette opération délicate, & que la parfaite guérison dans un mois de tems, sans avoir perdu l'action de la partie, mérite encore quelque considération.

Mais on me dira peut-être encore que

j'aurois dû tenter de nouveau la compression, comme étant un moyen moins douloureux que la ligature. L'état œdémacié de l'avant-bras ne me permettoit point cette tentative, & la situation de l'artere ne la favorise point. En effet, le *cubitus* est presque arrondi dans son tiers inférieur, & paroît ne point présenter assez de surface pour servir de point d'appui à la cubitale qui lui est parallele ; & comme la compression des arteres considérables n'est recommandée, que quand les os leur en présentent assez, je suis bien fondé, à ce qu'il me paroît, de croire que je ne devois pas tenter la compression dans ce cas-ci, vu qu'elle avoit déjà été tentée plusieurs fois infructueusement. Il en doit être ainsi, quand l'artere radiale se trouve entièrement coupée, quoi qu'en disent certaines personnes. L'anatomie le démontre également avec la même évidence, & l'observation suivante le prouve d'une maniere incontestable.

M. *Mestivier*, mon prédécesseur dans ma place, & aujourd'hui maître en chirurgie & démonstrateur pour l'anatomie & les opérations aux écoles publiques de la ville, m'a dit qu'en 1761, il vint à l'hôpital un homme qui avoit l'artere radiale ouverte. Il fut obligé de lever plusieurs fois l'appareil par le sang qui donnoit avec force : enfin, fatigué toujours de la même

manœuvre , il se détermina après un mois , de dilater la plaie pour découvrir l'artere dans une plus grande étendue : il en fit la ligature ; le sang ne revint plus , & le malade fut parfaitement guéri peu de tems après.

Je ne crois pas que personne soupçonne M. *Mestivier* d'avoir omis des circonstances qui ont empêché que la compression ne réussît dans le premier tems. Son scrupule à remplir les plus petites choses , lorsqu'il s'agit de l'exercice de son art , & les lumieres qu'il y apporte , nous font un garant assuré qu'il n'a manqué à rien de ce que les auteurs prescrivent pour pareil cas , ou que le génie peut dicter , & , que par conséquent , la compression n'est pas un moyen suffisant pour arrêter le sang qui vient de l'artere radiale non plus que de celui qui vient de l'artere cubitale , comme je le prouve par mon observation.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1769.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	6	7 $\frac{1}{2}$	6	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10
2	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
3	3 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	1	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	28
4	1	3 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	28 1	28	28
5	1 $\frac{1}{2}$	4	3	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
6	3 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	4	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	28
7	3 $\frac{1}{2}$	3	3 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 2
8	3 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
9	1	3 $\frac{1}{4}$	2	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
10	1 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
11	3	6 $\frac{1}{2}$	7	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
12	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	28
13	7	9 $\frac{1}{4}$	5	28 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
14	3	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
15	1	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
16	4	6 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 4
17	3 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
18	3	6 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
19	0 $\frac{1}{4}$	3	0 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 11
20	01	0 $\frac{1}{4}$	02	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
21	03	0	03	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
22	04	01 $\frac{1}{2}$	03	28	28 1	28
23	04	1 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
24	0 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	28	28	28
25	1 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28
26	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28	28	28
27	4	8	5 $\frac{1}{2}$	28	28	28
28	3 $\frac{1}{2}$	7	6	28 1 $\frac{1}{4}$	28	27 9 $\frac{1}{4}$
29	5	6 $\frac{1}{4}$	4	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
30	01	1	0 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	28
31	01	2	0 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S. pl. couv.	S-S-O. couv.	Couvert.
2	O. pl. nuag.	O. couvert.	Couvert.
3	O. couvert.	N-O.c. nuag.	Beau.
4	N-N-E. n. brouillard.	N-E. brouill. nuages.	Beau.
5	E-N-E. nua- ges. couv.	N-E. couv.	Couvert.
6	E-N-E. couv.	E-N-E. pet. pl. nuages.	Couvert.
7	N-N-E. cou- vert.	N-N-E. nua- ges. beau.	Couvert.
8	N. couvert.	N. n. couv.	Couvert.
9	N. br. nuag.	N. nuages.	Couvert.
10	S. couv. pet. pluie.	S-S-O. cou- vert. pet. pl.	Couvert.
11	S-O. pet. pl.	S-O. pl. cont.	Couvert.
12	S-O. pluie.	S-O. n. pluie.	Couvert.
13	S-O. pluie.	O. n. v. gr. pl.	Beau.
14	O. beau.	O. nuages.	Beau.
15	S. leg. nuag.	S. v. beau.	Nuages.
16	S-O. pluie. n.	S-O. beau.	Couvert.
17	S-E. couv.	S-E. couv.	Couvert.
18	S-E. nuages.	E-S-E. nuag.	Nuages.
19	E. nuages.	E. beau. n.	Beau.
20	E-N-E. beau. nuages.	E-N-E. n. b.	Beau.
21	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Nuages.
22	N-N-E. ép. brouillard.	N-N-E. beau. leg. brouill.	Beau.
23	N. léger br. beau.	E-N-E. beau. leg. brouill.	Couvert.
24	E-N-E. épais brouillard.	E-N-E. br. b.	Nuages.
25	S-S-E. couv.	S-S-E. couv.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
26	S. couvert.	S-E. pet. pl. ép. nuag.	Couvert.
27	S-S-E. br. petite pluie.	S-S-E. pl. vent.	Pluie.
28	S-O. couv.	S-O. pluie.	Pluie.
29	O. couvert. petite pluie.	O. couv. pl. vent.	Pluie.
30	O-N-O. neig. couvert.	N-N-O. c. nuages.	Nuages.
31	O. beau. nuages.	O. nuages.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $9\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 4 degrés au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de $13\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $8\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
 4 fois du N-N-E.
 2 fois du N-E.
 5 fois de l'E-N-E.
 1 fois de l'E.
 1 fois de l'E-S-E.
 3 fois du S-E.
 2 fois du S-S-E.
 4 fois du S.

Le vent a soufflé 2 fois du S-S-O.
 5 fois du S-O.
 6 fois de l'O.
 1 fois de l'O-N-O.
 1 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 14 jours beau.
 6 jours du brouillard.
 21 jours des nuages.
 20 jours couvert.
 12 jours de la pluie.
 1 jour de la neige.
 4 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1769.

On a observé encore, pendant la plus grande partie de ce mois, la même espece d'affections catarrhales qui avoient régné dans le mois précédent. Sur la fin du mois, un grand nombre de personnes se sont plaint de douleurs de rhumatisme & d'éruptions, accompagnées de demangeaisons très-vives. On a vu des personnes, sur-tout parmi le peuple, chez lesquelles elles avoient tous les caracteres de la gale : elles ont paru très-rebelles à la plûpart des remedes qu'on a tentés.



*Observations météorologiques faites à Lille ,
au mois de Décembre 1768 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

La première moitié du mois sembloit annoncer de grands froids : la liqueur du thermometre avoit descendu, le 11 & le 12, au terme de 3 degrés au-dessous de celui de la congelation, & le 14 & le 15, à 6 degrés au-dessous du même terme, ou très-près; mais, le reste du mois, elle a été observée toujours au-dessus de la congelation, si ce n'est le 24 : dans les derniers jours du mois, elle étoit, le matin, entre le 4^e & le 6^e degrés au-dessus de ce terme.

Il y a eu peu de variations dans le barometre qui a été observé, une grande partie du mois, au-dessus du terme de 28 pouces, si ce n'est les deux ou trois premiers jours du mois : aussi il n'a guères plu de tout le mois, que ces trois jours. Le 1^{er}, le mercure, dans le barometre, a descendu au terme précis de 27 pouces; & le 11, il s'est porté à celui de 28 pouces 5 lignes.

Le vent a été *sud*, la dernière moitié du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, mar-

quée par le thermometre, a été de $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 5 lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

8 fois du Sud vers l'Est.

12 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.

6 jours de pluie.

1 jour de neige.

7 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué, tout le mois, la grande humidité, sur-tout à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Décembre 1768.

On sçait que l'automne est la saison des maladies populaires & épidémiques. Cependant l'on n'a guères vu d'automnes en

cette contrée, où il ait régné moins de maladies que dans celui-ci : il y a eu même peu de fièvres intermittentes, quoiqu'elles y soient ordinairement très-communes en cette saison. Cette circonstance vient à l'appui de l'observation que l'on prétend avoir faite ici dans tous les tems, que les maladies aiguës populaires n'y régissent jamais moins que dans les tems pluvieux.

Les seules maladies que nous ayons observées ce mois, sont des rhumes de tête & de poitrine, & des fièvres catharreuses-putrides, compliquées de douleurs rhumatismales en diverses parties du corps, d'oppression de poitrine, de points de côté, &c; quelques-uns ont même craché du sang. Le sang tiré des veines, dans ce genre de fièvre, n'étoit pas véritablement couenneux : dans la plupart, la surface du sang refroidi présentait une gélée plus ou moins épaisse, & tenace ; & la partie rouge se trouvoit souvent dissoute. La fièvre, dans nombre de sujets, a pris le type de la double tierce-continue. Il y avoit très-souvent indication, dans le commencement de la maladie, pour quelque émétique, ou émético-cathartique, qui soulageoit même les symptômes pleurétiques, loin de les aggraver. On avoit peine à obtenir une expectoration louable. Les bains des jambes dans de l'eau chaude ont sou-

vent été salutaires : dans le cas d'oppression persistante sans expectoration , les vésicatoires aux jambes ont détourné , dans quelques-uns , les dépôts dont la poitrine étoit menacée.

Quelques sujets cacochymes ont été emportés par la morte subite.

LIVRES NOUVEAUX.

Opuscules de Chirurgie ; par M. *Morand*, de l'Académie des sciences & de plusieurs autres ; premiere Partie. A Paris, chez *Guillaume Desprez*, 1768, in-4^o.

Ces Opuscules, qui étoient destinées à faire partie du quatrieme volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, nous occuperont plus particulièrement dans un de nos prochains Journaux.

Réfutation de la Réfutation de l'Inoculation, publiée, en 1759, par M. *De Haën*, conseiller aulique de L. M. I. premier professeur en médecine pratique à Vienne ; par M. *Hertzog*, candidat en médecine. A Strasbourg, chez *Levrault*, 1768, brochure in-12.

Le même auteur a soutenu, au mois d'Août dernier, une thèse qui a aussi l'inoculation pour objet : elle est intitulée *De*

Emolumentis in genus humanum ex variolarum infectione fluentibus. Des Avantages que le genre humain doit retirer de l'inoculation.

Cours de Médecine pratique, rédigé d'après les principes de M. Ferrein, professeur en médecine au Collège-Royal, en anatomie au Jardin du Roi, & membre de l'Académie royale des sciences; par M. Arnault de Nobleville, docteur en médecine. A Paris, chez Debure pere, 1769, in-12, trois volumes. Prix relié 9 livres.

Nous nous occuperons incessamment de cet ouvrage que la célébrité de son auteur ne peut que rendre recommandable.

Rudolphi-Augustini Vogel, &c. *Opuscula medica selecta, antea sparsim edita, nunc autem in unum collecta, recognita, aucta & emendata.* C'est-à-dire : Opuscules choisis de médecine, qui avoient été publiés séparément, recueillis, revus, augmentés & corrigés; par M. Rodolphe-Augustin Vogel, professeur en médecine de l'université de Gottingue, &c. A Gottingue; & se trouve, à Paris, chez Cavelier, 1768, in-4°.

Ce Recueil contient neuf Dissertations; la première, sur le Larynx & la Formation de la voix; la seconde : Examen des expé-

riences des chymistes sur l'augmentation de poids des métaux calcinés; la 3^e sur les avantages de saigner de la partie affectée; la quatrième, sur l'absurdité des remèdes universels; la cinquième, des recherches sur le verre d'antimoine; la sixième, sur l'usage des vomitifs; la septième, sur l'état des plantes qu'on dit dormir pendant la nuit; la huitième, sur le sel sédatif d'Hornberg; la neuvième, sur les maladies incurables.

Examen chymique de différentes substances minérales; Essai sur le vin, les pierres, les bezoards, & d'autres parties d'histoire naturelle & de chymie; Traduction d'une Lettre de M. *Lehman*, sur la mine de plomb rouge; par M. *Sage*. A Paris, chez *De Lormel*, 1769, in-12.

Expériences & Observations sur la Cause de la Mort des Noyés, & les Phénomènes qu'elle présente, faites publiquement à l'Ecole-Royale vétérinaire de Lyon, sous les yeux des commissaires nommés; approuvées par leur rapport & le jugement de l'Académie royale de Chirurgie, avec cette épigraphe :

Inventa perficere non inglorium.

PHÆDR.

Par MM. *Faissolle* & *Champeaux*, gradués-maîtres en chirurgie de Lyon, & chirurgiens du roi en cette ville, &c. A Lyon,

286 AVIS AUX ÉLÈVES EN CHIRURGIE.
chez *Aimé de la Roche*, & à Paris, chez
Didot le jeune, 1768, in-8°. Prix broché
3 livres, relié 4 livres.

A V I S

Aux Eleves en Chirurgie.

Au mois de Mai de la présente année 1769, sera vacante, à l'Hôtel-Dieu Saint-André de Bordeaux, la place de premier Eleve en Chirurgie de l'Intérieur, gagnant maîtrise en ladite ville, sur le Certificat du bureau d'administration d'un exercice de six années consécutives en ladite qualité, dans ledit Hôtel-Dieu; elle sera donnée au plus méritant, dans l'examen, au concours établi dans ledit Hôtel-Dieu, au jour que le bureau indiquera dans ledit mois de Mai: aucun ne sera admis audit concours & examen, qu'il n'ait préalablement remis chez maître *Duprat*, notaire & greffier dudit bureau, ses actes de baptême, certificats de Catholicité, bonne vie & bonnes mœurs, & attestation des endroits où ils auront travaillé; le tout en bonne forme, par la légalisation des signatures qui seront reconnues par des juges des lieux; pour lesdites pièces rapportées au bureau, être décidé de ceux qui seront admis audit examen.

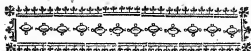
Livres de Médecine & de Botanique, nouvellement arrivés de différens pays étrangers, qui se trouvent, à Paris, chez P. G. CAVELIER, avec leur prix en feuilles.

Démonstrations élémentaires de botanique, contenant un Abrégé des Principes & de l'Histoire de cette science, & les Elémens de la Physique des Végétaux, suivie d'une Instruction sur la Formation d'un Herbar, la Dessication, la Macération, l'Infusion des Plantes, deux volumes in-8°, Fig. Lyon, 1766. 10 l.

Fermin. (Philip.) Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale, ou Description des animaux, plantes, fruits, & autres curiosités naturelles qui se trouvent dans la colonie de Surinam, avec leurs noms différens, tant françois que latins, hollandois, indiens & négres-anglois, in-8°. Amsterdam, 1765. 3 l.

Du même. Traité des Maladies les plus fréquentes à Surinam, & des Remedes les plus propres à les guérir, suivi d'une Dissertation sur le fameux Crapaud de Surinam, nommé *Pipa*, in-8°, Fig. 1765. 2 l. 10 s.





T A B L E.

E X T R A I T de la Médecine d'Armée. Par M. Le Begue de Presse, médecin.	Page 195
Réponse de M. Desbrest, médecin, à la Lettre de M. Matteau, sur une Grossesse de dix-huit mois.	212
Lettre sur une Naissance tardive. Par M. Du Monceau, médecin.	246
Observation sur une Maladie singulière. Par M. Durand, médecin.	253
Observations sur l'Ouverture des Arteres de l'Avant- Bras. Par M. Martin, chirurgien.	270
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Janvier 1769.	276
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1769.	279
Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Décembre 1768. Par M. Boucher, médecin.	280
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Decembre 1768. Par le même.	281
Livres nouveaux.	283
Avis aux Elèves en Chirurgie.	286

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Mars 1769. A
Paris, ce 23 Février 1769.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

AVRIL 1769.

TOME XXX.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1769.

EXTRAIT.

Cours de Médecine pratique, rédigé d'après les principes de M. FERREIN, professeur en médecine au Collège-Royal, en anatomie au Jardin du Roi, & membre de l'Académie royale des sciences; par M. ARNAULT DE NOBLEVILLE, docteur en médecine. A Paris, chez Debure pere, 1769, in-12, trois volumes. Prix relié 9 livres.

LA réputation dont M. Ferrein a joui; depuis qu'il a commencé d'enseigner la médecine, le grand nombre de disciples qui ont puisé dans son école les premiers principes de l'art de guérir, faisoient desirer

depuis long-tems , que cet homme célèbre donnât ses leçons au grand jour de l'impression. La mort , qui vient de l'enlever , nous auroit privé vraisemblablement de ce fruit de ses veilles , si M. De Nobleville , qui paroît avoir recueilli avec soin ses préceptes , ne nous eût mis à portée d'en jouir : nous ne doutons point que le public ne lui sçache gré de ce présent. Peut-être desireroit-on qu'il eût voulu se charger de retoucher les cahiers qu'il vient de publier. Tout n'est pas également précieux dans les leçons des maîtres même les plus habiles ; & malheureusement les élèves , qui les recueillent , trop peu avancés , ne sont pas en état d'en faire le choix. Il n'arrive que trop souvent qu'un professeur , qui enseigne de vive voix , se permet de transmettre à ses disciples les idées qui se présentent à lui dans le cours de sa leçon ; idées souvent peu approfondies , qu'un examen plus sévère lui auroit fait rejeter : quelquefois même , pour se mettre plus à portée des commençans , il se sert de définitions vagues , incomplètes , de comparaisons triviales , & peu exactes ; & il arrive presque toujours , que ce sont les choses que l'élève , encore novice , recueille avec le plus de soin. Personne n'étoit sûrement plus en état que M. De Nobleville de corriger ces défauts ; mais vraisemblablement il a craint de toucher à ces

cahiers, de peur de leur faire perdre cet air de facilité & de négligence qui caractérisent les leçons de vive voix. Il ne doit cependant pas douter qu'on ne lui eût sçu gré de retoucher au moins la diction qui est un peu trop négligée, & de retrancher un assez grand nombre de répétitions, lesquelles, si elles étoient nécessaires au professeur qui parloit, ne servent qu'à grossir inutilement l'ouvrage imprimé. Ces légers défauts, que nous n'aurions pas entrepris de relever, si l'ouvrage nous eût paru moins intéressant, sont rachetés par une infinité de vues profondes, d'observations fines, & par un ensemble qui rendra sûrement ce Cours de Médecine très-utile à tous ceux qui voudront se livrer à l'étude de la science qui en fait l'objet. Nous allons tâcher de faire connoître l'esprit & la méthode qui y régneront.

M. Ferrein, persuadé que la cause qui s'est le plus opposée aux progrès de la médecine, est le défaut des méthodes qu'on a suivies pour l'enseigner, propose, dans toutes les maladies, de ne s'arrêter qu'à l'observation des phénomènes que nous pouvons saisir avec nos sens, d'examiner ces phénomènes d'abord dans les maladies les plus simples, & de décomposer les autres en leurs élémens. Pour donner une idée de cette décomposition, il suppose qu'un mé-

decin a une inflammation externe à traiter : cette maladie est, selon lui, composée de la tension & de la congestion qui en sont les élémens sensibles. C'est de ces deux phénomènes qu'il tire ses indications curatives ; & il les remplit, ou par un seul remède, s'il en est de capable de satisfaire, en même tems, à toutes les deux, ou par autant de remèdes différens qu'il a trouvé d'indications particulières à remplir. Après quelques chapitres préliminaires sur les indications, les différentes sectes de médecins, la nature & la certitude de la médecine, il entre en matière, & traite d'abord des maladies en général, qu'il divise en *simples* & en *composées*, & les unes & les autres, en *maladies des solides*, & en *maladies des fluides*.

Les maladies simples des solides sont, selon lui, 1^o leur trop de ténuité, de *gracilité*, de délicatesse ; 2^o leur tension, roideur, dureté & élasticité ; 3^o leur lâcheté & leur foiblesse. M. Ferrein observe que les femmes sont plus sujettes à avoir les fibres grêles & délicates, que les hommes ; que cet état est le plus souvent naturel, mais qu'il s'acquiert aussi quelquefois par l'éducation, & que, quoiqu'ordinairement tout le corps se ressente de cette disposition délicate des fibres, il arrive cependant quelquefois que celles de l'estomac & de la poi-

trine ont seules ce caractère. Cet état des fibres est presque toujours accompagné d'une sensibilité & d'une irritabilité plus grande que celle qui seroit nécessaire au bien de l'œconomie animale.

En parlant de la tension des fibres, notre auteur distingue cinq especes de contractions desquelles il veut que nos parties soient susceptibles; 1^o *une contraction musculaire*, 2^o *une contraction tonique*, 3^o *une contraction évacuative*, 4^o *une contraction suppressive*, 5^o *une contraction convulsive*. Après avoir donné une idée de ces cinq contractions, des causes qui les produisent contre nature, des effets qui en sont la suite, & donné les moyens d'y remédier, il traite de la tension en particulier, de la douleur & de l'engourdissement.

Il définit le relâchement *un état des fibres du corps moins allongées, moins tendues qu'elles ne devroient l'être; en sorte qu'une fibre, qui pourroit soutenir le poids d'une livre, ne soutienne que demi-livre*. Nous avons rapporté cette définition, pour présenter à nos lecteurs un exemple de ces définitions vagues, & peu exactes, qui peuvent échapper à un homme qui enseigne de vive voix, & qu'il eût été à souhaiter que le rédacteur se fût donné la peine de rectifier. Quoiqu'il en soit, c'est avec raison que M. Ferrein remarque que ce vice peut

être général ou particulier ; ce qui est d'une grande importance dans le traitement des maladies. Après avoir assigné les causes capables de le produire, donné les signes auxquels on peut le reconnoître, & indiqué le traitement qu'il exige, il traite, en particulier, du relâchement tonique.

A la suite de ce chapitre, M. Ferrein parle de la chaleur qu'il fait consister dans le frottement réciproque des solides & des fluides : à cette occasion, il traite des tempéramens en général ; en quoi il a suivi l'idée des anciens, puis des tempéramens particuliers, tels que le chaud, le froid, le sec & l'humide ; & , en traitant de ces derniers, il parle de la sécheresse & de l'humidité en général : il termine cette première Partie par une description des tempéramens composés.

Avant de parler des maladies simples des fluides, notre auteur a cru devoir entrer dans quelques détails sur les désordres qui arrivent aux digestions ; désordres qui sont le principe de presque tous les vices des fluides. Les indigestions, selon lui, renferment trois effets pernicioeux, 1^o un vice de coction, 2^o une congestion ou amas de saburre dans les premières voies, 3^o certaines mauvaises qualités que contractent les sucs, qu'il appelle *qualités changées*, & qu'on nomme *nidoreuses* & *acides*. Il traite

donc, en particulier, des causes & des effets de chacun de ces désordres, & des moyens les plus efficaces d'y remédier.

Ces préliminaires établis, il considère les vices du sang & des humeurs qui circulent avec lui. Le sang peut pécher en trois manières, par son mouvement, par sa quantité, par sa qualité. Il pêche par son mouvement, lorsque la circulation est accélérée ou ralentie. La circulation est augmentée, toutes les fois que le calibre des vaisseaux restant le même, il passe plus de sang dans les artères & les veines dans un tems donné, qu'il n'en passoit auparavant : on connoît cet état par le pouls qui est plus grand & plus fréquent. La circulation, est ralentie, au contraire, lorsque le calibre des vaisseaux restant le même, il passe moins de sang dans les artères & les veines dans un tems donné, qu'il n'en passoit auparavant ; ce qu'on reconnoît par le pouls & le tempérament du malade.

La quantité du sang peut aussi être augmentée ou diminuée : on donne le nom de *pléthore* à la surabondance de ce fluide. M. Ferrein ne décide pas si on doit attribuer cette surabondance au volume augmenté de la masse des liqueurs, ou à la seule augmentation de la partie rouge du sang. Il distingue *une pléthore universelle & une pléthore particulière, une pléthore vraie, une pléthore*

fausse, une pléthore quant aux vaisseaux, & une pléthore quant aux forces; une pléthore simple, & une pléthore composée: celle-ci est, selon lui, de trois sortes; la pléthore en mouvement; la pléthore avec débilité; la pléthore qui vient d'épaississement produit par un sang glutineux. Après avoir donné une idée du tempérament pléthorique, & décrit les effets de la quantité de sang diminuée, il passe à la troisième division des maladies simples des fluides, & examine comment le sang pèche par ses qualités.

Il prétend qu'aucun auteur n'a jamais bien caractérisé ce qu'on doit entendre par *son épaississement*: cet épaississement peut, selon lui, être considéré de bien des façons, 1^o comme répandu dans toute la masse des humeurs, 2^o comme n'attaquant qu'une humeur particulière, soit la partie lymphatique, soit la partie fibreuse que notre auteur appelle *muqueuse*. On peut le considérer encore comme n'occupant qu'une seule partie du corps dans l'obstruction & le squirrhe, par exemple, qui est le dernier degré d'épaississement. Quant à l'épaississement de la partie rouge, il ne croit pas que cette partie en soit susceptible: il convient qu'elle peut s'accumuler à l'extrémité des vaisseaux sanguins, ou à l'origine des lymphatiques, & y former une inflammation; mais

alors cette inflammation se fera par congestion, & non par épaisissement. Par *épaississement du sang*, notre auteur veut qu'on n'entende que l'épaississement de la partie fibreuse ou muqueuse. Il en reconnoît deux especes, un *épaississement chaud* ou *inflammatoire* dont il traitera, en parlant de l'inflammation, & un *épaississement froid*, capable de causer des embarras & des obstructions dans tous les vaisseaux, comme on le remarque dans les pâles couleurs des filles. Il divise ce dernier en deux especes, en *épaississement général*, lorsque toute la masse du sang est affectée de ce vice; & en *épaississement particulier* qui n'a lieu que dans les vaisseaux de quelques parties seulement : ce dernier se nomme *obstruction*, lorsqu'il devient considérable. Il traite de ces deux especes d'épaississemens, en recherche les causes, en indique les effets & les signes, & donne les méthodes curatives qu'ils exigent. La lymphe, séparée du sang, n'est pas moins sujette à s'épaissir dans ses propres vaisseaux, ou dans les glandes qu'elle traverse; &, par-là, elle donne naissance aux tumeurs qu'on appelle *froides*, aux squirrhes, &c. & est, par conséquent, le principe d'une infinité de maladies. Non content d'avoir considéré ces différens épaissemens en eux-mêmes,

notre auteur a cru devoir les considérer dans leurs effets, & traiter plus particulièrement des obstructions en général, du tempérament atrabilaire qui en est si susceptible, des tubercules, des obstructions & du squirrhe de la matrice, du foie, du pancréas, de la rate, du méfentere, du poumon; de l'épaiffissement de l'humeur bronchiale, de la trop grande fécrétion & excrétion de cette humeur, ou de l'asthme humide; de son accumulation, ou du catarrhe suffoquant; de l'épaiffissement du *mucus* des narines, de la falive & des humeurs intestinales.

Le sang & les humeurs ne font pas moins exposés à pécher par trop de ténuité, que par trop d'épaiffissement. Quoique ce vice accompagne bien des maladies, notre auteur prétend cependant que la connoissance n'en est pas fort essentielle pour la pratique, parce qu'il ne présente pas des indications aussi claires que les maladies avec lesquelles il est ordinairement compliqué, & que le remède du vice avec lequel il se trouve réuni, remédie toujours à celui du trop de ténuité des humeurs : c'est pourquoi il n'a pas jugé à propos de s'y arrêter. Il s'étend davantage sur les acrimonies qu'il définit *le vice des parties constitutives du sang, qui péchent entr'elles*; définition qui n'est rien

moins que claire, & sur les matieres hétérogenes, ou levains étrangers, qui se trouvent dans le sang. Il divise les acrimonies en *méchaniques* & en *salines*; il rapporte à l'acrimonie mécanique l'irritation que peuvent faire certains corps ou alimens, comme les *poisons*, le *verre pilé*, le *sublimé corrosif*, &c; ce qui n'est pas exact; car, si on en excepte le verre pilé, on ne peut pas dire que les poisons, encore moins le sublimé corrosif, agissent d'une façon mécanique, ce dernier ne produisant son effet corrosif, qu'à raison de l'acide du sel excessivement concentré, qui entre dans sa composition, &, par conséquent, devant être mis au rang des poisons salins, lorsqu'il agit avec toute son activité, comme lorsqu'il est appliqué sous forme sèche, ou étendu dans une trop petite quantité de véhicule. Il subdivise l'acrimonie saline en *acrimonie froide* ou *acide*, en *acrimonie alkaline huileuse*, & en *acrimonie salée* ou *muriatique*: l'acrimonie huileuse produit, en outre, la putride. M. Ferrein observe, à ce sujet, que des auteurs célèbres ont établi plusieurs autres especes d'acrimonies; mais il remarque qu'il est impossible de les déterminer dans la pratique; il convient même qu'on est souvent embarrassé à reconnoître celles qu'il admet; mais il suffit qu'on connoisse qu'en

général, il y a de l'acrimonie dans les humeurs du malade qu'on traite, la méthode qu'on emploie, pour la combattre, étant également efficace, quelle que soit sa nature : il traite cependant de chacune en particulier, & consacre un chapitre entier au scorbut qu'il regarde comme l'effet d'une cause universelle qui altère toute la masse du sang ; il avertit que cette cause n'est pas ajoutée au sang, mais que c'est le sang lui-même altéré & modifié d'une certaine manière.

Les matieres hétérogenes, qui vicient le sang ou les humeurs, se distinguent des acrimonies, en ce qu'elles ne font point corps avec ces fluides, & que leurs effets ne sont sensibles, que lorsqu'elles se déposent sur quelques parties : c'est à des impuretés de cette espèce qu'il attribue la goutte, les rhumatismes, les dartres, la gale, &c. Elles diffèrent selon qu'elles sont avec fièvre ou sans fièvre, critiques ou symptomatiques, & selon les effets qu'elles produisent ; ce qui leur donne un caractère différent, comme celui de *vérolique*, *écrouelleux*, *galeux*, &c. Il traite donc, en premier lieu, de leurs causes & de leurs effets généraux : de-là il passe aux crises qu'il définit *un changement subit* dans les humeurs avec dépôt ou métastase, tant dans les maladies aiguës, que

dans les chroniques ; ensuite il vient aux impuretés particulières , & examine d'abord les impuretés visqueuses , épaisses , lentes & catarrhales ; ensuite il traite du rhumatisme auquel il rapporte la migraine , la sciatique & la goutte ; & il termine son premier volume par un chapitre sur les impuretés qu'il appelle *terrestres* & *salines*, auxquelles il attribue la gale , la teigne & les dartres , dans lequel il donne , outre une méthode curative générale , la curation particulière de chacune de ces trois maladies. Il semble que l'ordre auroit exigé qu'il traitât tout de suite de la maladie vénérienne ; mais il n'a pas jugé à propos d'en parler dans son ouvrage. L'abondance des matières nous oblige de réserver pour le Journal prochain la suite de cet Extrait , dans lequel nous tâcherons de continuer à faire connoître la marche & les principales vues de cet auteur.





E X A M E N

Des Observations de M. MONNET, de la Société royale de Turin, & de l'Académie des sciences de Rouen, sur l'Analyse des Eaux d'Aumale; par M. MARTEAU, docteur en médecine, agrégé au collège des médecins d'Amiens, de l'Académie des sciences de la même ville, & inspecteur des eaux minérales d'Aumale.

Je dois des remerciemens à M. Monnet; & je l'ignorois. Ce n'est que depuis peu que son ouvrage m'est tombé sous la main. La lecture que j'en ai faite, seroit bien capable de m'inspirer un sentiment de vanité, si je ne sçavois m'apprécier. Je ne m'attendois pas à occuper un article presque entier dans le *Traité des Eaux minérales* qu'il vient de publier (a). Il a daigné relever mes erreurs : c'est un service qui mérite le tribut de ma reconnoissance; & je me hâte de m'en acquitter. Personne ne rendra jamais plus de justice que je ne le fais, à la supériorité de ses talens. Il s'est fait une étude de l'analyse des eaux minérales;

(a) Voyez le *Traité des Eaux minérales*, par M. Monnet. A Paris, chez Didot, pag. 115.

analyse épineuse & difficile, & , par conséquent, susceptible d'échapper aux yeux les plus clairvoyans en chymie, si on n'a l'usage & le coup d'œil des eaux minérales. Un sçavant respectable a cru trouver en lui ce coup d'œil; & sûrement nos amis, les amateurs de la chymie & de l'histoire naturelle, ne démentiront pas ce jugement. Nous courons tous deux la même carrière. M. Monnet a porté dans ce travail toutes les lumières que lui ont pu fournir les nouvelles découvertes. Confiné dans une province, je n'ai pu mettre à profit que les principes de la chymie qu'on enseignoit, il y a vingt ans : elle a beaucoup étendu la sphère de ses connoissances, depuis que j'ai quitté la capitale. Je n'ai pu me proposer pour modèle, que quelques morceaux épars çà & là dans les Mémoires de l'Académie des sciences, & sur-tout les Analyses de M. Boulduc qui s'est laissé entraîner beaucoup trop loin par sa théorie. C'est un avantage qu'a M. Monnet sur un homme qui n'a pas la gloire de passer, dans le monde, pour chymiste, mais qui, pour se délasser de l'étude, & des travaux de la pratique, s'amuse quelquefois à faire des expériences. Je dois être flaté qu'il ait distingué mon Analyse des Eaux d'Aumale de cette multitude d'Ecrits sur les eaux minérales, dont nous sommes inondés, & qui ne valent

pas la peine qu'on en parle. Ce témoignage d'estime m'annonce qu'il me sépare de la foule, & qu'il ne me regarde pas tout-à-fait comme un athlète indigne de lui. J'aurai donc la confiance d'entrer en lice, & de discuter jusqu'où peut s'étendre la justesse de ses observations. Il me pardonnera la hardiesse d'oser défendre mon ouvrage. Si je m'avisais de vouloir aussi me préparer des droits à sa reconnoissance, je suis persuadé qu'il sentiroit comme moi, qu'un écrivain se passionne pour ses productions, comme un tendre père pour ses enfans. Je puis cependant lui promettre que la prévention ne m'aveuglera pas, & je lui tiendrai parole.

Avant d'entrer en matière, M. Monnet me permettra de lui observer que ce n'est point à l'*imitation de Forges*, que j'ai fait construire trois bassins à Aumale. Aux yeux de lecteurs malins, ce début du Mémoire de M. Monnet auroit l'air d'un trait de faryre. Je lui rappellerai que je n'ai pu vouloir assimiler mes trois sources à celles de Forges, quand je regarde celles d'Aumale comme plus fortes (a); supériorité qu'il avoue lui-même, pag. 115. Pourquoi donc ai-je établi trois fontaines qu'il juge parfaitement semblables? Ce n'est point à

(a) Analyse des Eaux d'Aumale, pag. 11.

moi qu'il a plu de faire cette distinction ; c'est à la nature qui m'a offert trois sources que je pouvois renfermer dans une même enceinte (a). Est-ce ma faute, si elles se ressembloient parfaitement, & si elles sont plus minérales que la plus ferrugineuse de Forges ? Aurois-je dû les confondre, avant d'en faire l'examen ? ou aurois-je dû en faire l'analyse, quand elles jaillissoient dans un bourbier ? Je viens au fait.

Deux points principaux nous divisent ; & nous pourrions n'être pas tout-à-fait d'accord sur quelques autres. Y a-t-il du soufre dans l'eau d'Aumale ? Le fer y est-il dans un état vitriolique ?

Je passe condamnation sur le premier article. J'ai cru voir du soufre ; & je me suis laissé tromper par les apparences. Ce que j'ai pris pour le bitume, ou le soufre du fer, suivant le langage des Geoffrois & des Léméris, n'étoit qu'un extrait végétal : cette substance brûloit ; elle m'en a imposé. Je croyois avoir trouvé du soufre ; & je l'ai écrit de la meilleure foi du monde. Désabusé par une habitude plus consommée des expériences, & par des expériences mieux faites, c'est avec la même bonne foi que je reconnois mon erreur. La vérité seule a droit de corriger mes fautes ; & son

(a) *Ibid.* pag. 4.

amour me suffit pour m'engager à réformer les conséquences que j'ai pu tirer d'une expérience mal vue. Je me suis empressé d'en faire note dans un ouvrage que des considérations particulières m'ont empêché jusqu'ici de livrer à la presse; mais il a une date authentique & antérieure au Traité de M. Monnet. Il pourra voir un jour, que je n'ai pas eu besoin d'être averti ni pressé, pour revenir sur mes pas.

J'ai pu me tromper; mais suis-je tombé en contradiction relativement au soufre dans mes eaux? M. Monnet, pour le prouver, se permet une petite infidélité. Je les compare, (pag. 11,) quant au goût, à la cardinale de Forges, & je le trouve plus fort. J'ajoute aussi-tôt: « Leur odeur est » aussi plus pénétrante. Bien des gens la » regardent comme sulfureuse: elle n'est » rien moins que cela; c'est une odeur de » poudre à canon brûlée, ou d'*hepar* foible. » Dire qu'une odeur n'est pas sulfureuse, mais celle de poudre à canon brûlée, c'est dire qu'elle n'est pas celle du soufre pur enflammé, celle de l'acide volatil sulfureux, mais simplement celle de l'*hepar*. Tenter de démontrer du soufre dans une eau dont l'odeur me paroît hépatique, est-ce oublier, à la page 54, ce que j'ai dit à la page 11^e? Dire qu'une odeur ressemble à celle d'une amorce brûlée; est-ce dire

que le goût de l'eau , qui la répand , *n'est rien moins que sulfureux* ? Il faut avouer que , quand on lit avec trop de précipitation , on court risque de confondre les objets , & d'appercevoir des contradictions comme j'ai apperçu du soufre dans l'eau d'Aumale. Ce n'est peut-être pas une manière si mal-adroite de se préparer les honneurs d'un petit triomphe ; mais encore faut-il être équitable. Ce n'est que d'après une citation exacte & scrupuleuse , qu'il est permis de censurer , & *de persuader aux autres , qu'on ne s'est pas trompé.*

Je ne suis pas si facile à me rendre sur l'article du vitriol dans les eaux ferrugineuses. La question sur l'état du fer dans ces eaux n'est pas encore *réduite entre M. Vénel & M. Monnet* : il trouvera bon que je me mette en tiers. Dans la république des lettres , chacun a le droit de soutenir ses opinions : c'est au public chymiste à nous juger. Je ne prendrai pas le ton dogmatique & décisif d'un Aristarque qui veut arracher les suffrages : il n'y a que le sentiment d'une supériorité éminente qui puisse inspirer cette confiance de trancher. Je sens , au contraire , toute l'infériorité de mes connoissances : elles ne peuvent m'inspirer que la modestie de douter & d'examiner.

La question sur l'état du fer avoit déjà été agitée dans une conversation particulière , il

y a douze à treize ans, entre M. Vénéel & moi. Je suis le premier que je sçache qui ait fait des expériences, pour appuyer le systême de M. Boulduc, & combattre celui du célèbre chymiste de Montpellier; je crois même être le seul. Suffit-il d'avoir établi la solubilité du fer dans l'eau simple, pour en conclure que tel est son état dans les eaux martiales? Avant M. Monnet, M. Geoffroi avoit observé que le fer pouvoit se dissoudre dans l'eau pure, & lui concilier un certain goût (a); il n'en regardoit pas moins les eaux de Forges comme vitrioliques. Avoit-il tort ou raison? C'est à l'expérience à décider. « *Quelque révoltante que puisse paroître cette manière de parler pour quelques-uns qui ne sçauroient s'accoutumer à entendre dire qu'un métal est soluble dans l'eau, il n'en est pas moins vrai que la*

(a) *Ferrum aquâ maceratum ferrugineum saporem ipsi conciliat; ab eâ enim solvitur. Mater. med. tom. j, pag. 288.*

A la page suivante, pour rendre raison de ce phénomène, il suppose que le fer est composé de bitume, d'un sel vitriolique, & d'une grande quantité de terre vitrescible qui leur sert d'enveloppe; & il ajoûte : *Nec parvam esse salis vitriolici copiam intelligitur ex ferri solubilitate in aquâ simplici, ex hujus aquæ sapore.* Voilà donc la solubilité du fer dans l'eau pure, bien établie dès l'an 1741.

» maniere dont le fer s'unit à l'eau , mérite
 » le nom de dissolution. En effet, on peut le
 » regarder comme une véritable dissolution
 » d'un corps dans l'eau , toutes les fois que ce
 » corps n'en trouble pas la transparence , &
 » que cette eau paroît parfaitement homo-
 » gène dans toute sa masse : or voilà le cas
 » des eaux qu'on peut faire artificielle-
 » ment (a) ; mais est-ce celui des eaux mi-
 » nérales ferrugineuses ? Ne nous abusons
 » pas. Nous n'avons aucun intérêt à dé-
 » guiser la vérité ; nous traitons notre ma-
 » tière indépendamment des préjugés : ainsi
 » nous dirons donc que l'eau minérale , qui
 » paroît la plus chargée de fer , n'en con-
 » tient qu'un infiniment petit : cela ne va
 » guères au-delà d'un grain par pinte ; en-
 » core n'est-il pas commun d'en trouver
 » qui en soient autant chargées ; il est plus
 » ordinaire d'en trouver qui n'en contien-
 » nent qu'un demi-grain , ou un quart de
 » grain (b). J'avoue néanmoins , (avec
 » M. Monnet ,) que je n'ai pu parvenir ,
 » par aucun des moyens que j'ai employés ,
 » à rendre une eau aussi ferrugineuse que
 » la plupart de celles que la nature nous
 » présente (c) , » c'est-à-dire que celles qui

(a) Traité des Eaux minérales de M. Monnet ,
 pag. 9.

(b) Ibid. pag. 28.

(c) Pag. 14.

ne contiennent qu'un demi-grain, ou un quart de grain de minéral. Pourquoi, ni M. Monnet ni moi, n'avons-nous pu réussir à dissoudre dans l'eau assez de fer, pour imiter la classe la plus commune des eaux martiales ? J'ai cependant pris les plus grandes précautions, pour y réussir. J'ai mis en expérience, en lieu frais, dans des bouteilles bien bouchées & bien pleines, du fer sous différentes formes, des cloux, de la limaille, de la mine de fer bien pulvérisée, dans l'eau de fontaine, & dans l'eau distillée. Depuis six semaines, j'agite les flacons plusieurs fois le jour ; j'en fais, de tems en tems, des essais. La liqueur, un peu trouble, prend couleur avec la noix de galle ; mais, filtrée à travers quatre doubles de papier-joseph, elle ne donne, avec les drogues colorantes, que les plus foibles signes de martialité. Je ne puis cependant douter qu'elle ne contienne un peu de fer, puisqu'en le vitriolisant par l'addition d'un acide, elle répond ensuite à l'expérience de la lessive du bleu de Prusse. Quelle peut donc être la cause qui s'oppose à la dissolution d'un grain de fer par pinte ? Six semaines n'ont-elles pas dû suffire ? Pour dire ce que j'en pense, il est sûr que l'eau peut dissoudre un très-*infinitement petit* de matière ferrugineuse ; mais elle a ses bornes, son point de saturation pour le fer comme pour les

terres & pour les fels. C'est à M. Monnet à prouver, par des expériences bien faites, que l'eau pure, élémentaire, exempte de parties salines, peut dissoudre jusqu'à un grain de terre martiale par pinte. Jusques-là, les essais que je viens de faire, l'impossibilité d'approcher, par une macération de six semaines, de l'eau ferrugineuse la plus foible, & l'aveu qu'il fait lui-même du peu de martialité de ses eaux artificielles, me mettent en droit de conclure que le point de saturation de l'eau par le fer pur, est beaucoup au-dessous d'un grain par pinte. Je serai donc en droit de continuer à regarder les dissolutions de mars dans les eaux ferrugineuses, comme opérées par l'intermède d'un acide. Je ne pourrai changer de langage, que quand il sera démontré que deux livres d'eau distillée, & exempte de toute hétérogénéité, ont pu dissoudre un grain de mars.

Pour étayer mon opinion, je ne rappellerai pas les expériences que j'ai fait valoir dans mon *Analyse des Eaux d'Aumale*. Ce sont celles-là, sans doute, qu'il regarde comme *inutiles*, & comme *autant d'absurdités qu'il ne veut pas s'arrêter à réfuter*. C'est donc avec ses propres armes qu'il faut le combattre. *S'il s'agissoit, dit-il, de dissuader ici M. Marteau de sa prétention du vitriol dans ces eaux, nous pourrions*

*lui rapporter l'expérience de la lessive du bleu de Prusse, qui n'y a rien produit, & qui n'auroit pas manqué de produire un précipité bleu, s'il y eût eu du vitriol dans ces eaux. Je vous prends au mot, M. Monnet : toute eau dans laquelle l'alkali phlogistique produit du bleu de Prusse, est donc vitriolique : c'est-là la véritable pierre de touche. Eh bien ! Monsieur, l'alkali phlogistique produit du bleu de Prusse dans l'eau d'Aumale, & dans la cardinale de Forges : c'est un fait, & très-positif, dont je vous offre la preuve. J'en ai fait l'essai sur plusieurs bouteilles ; & l'expérience m'a réussi sur toutes celles qui étoient capables de prendre couleur avec la noix de galle. Mon eau de Forges étoit, depuis 27 mois, dans ma cave. Je ne crois pas avoir encore perdu le droit d'être cru sur ma parole ; mais, s'il pouvoit vous rester des doutes, il seroit aisé de les lever. Je pourrai, si vous l'exigez, faire répéter l'expérience aux sources mêmes, en faire dresser procès-verbal, & vous l'envoyer avec les bouteilles cachetées, dans lesquelles vous verrez l'eau déposer un bleu pâle. En croirez-vous vos yeux ? Me mettez-vous dans le cas de vous dire à mon tour : *M. Monnet ne manque pas de trouver, dans les eaux d'Aumale, une simple dissolution aqueuse du fer, comme dans celles de Forges ; mais, en cela, il**

fuit sa prévention qui le trompe ici comme ailleurs ?

Ce n'étoit donc pas tout-à-fait en pure perte que je me donnois tant de peine, pour reconnoître la différence qu'il y a entre le mars de ces eaux, & ce qu'on appelle safran de mars. Il m'importoit d'examiner ses propriétés. Je crois les avoir assez bien déterminées. Avant que vous en eussiez rien dit, j'étois convaincu que le fer de ces eaux étoit pourvu, jusqu'à un certain point, de phlogistique ; principe sans lequel je n'aurois pu le supposer soluble par les acides. Je n'ignorois pas, avant que vous me l'eussiez observé, que ce fer, une fois précipité, avoit perdu de son phlogistique, approchoit de l'état d'ochre, ne tenoit plus en dissolution dans l'eau, & ne se coloroit plus avec les substances acerbés. Je sçavois tout cela. Dès 1759, je l'avois dit aux pages 32 & 51 de ma Dissertation, quoique vous ayez l'air de me l'apprendre en 1768 ; mais je n'en tirois pas, comme vous, une preuve de la simple déphlogistication du fer par la chaleur. Je trouvois, dans ce sédiment, un témoignage de la décomposition du vitriol. La lessive phlogistiquée décide-t-elle que je me sois trompé ? Je suis encore prêt à faire abjuration de ma vieille erreur.

Il est étonnant, Monsieur, que l'expérience dont vous faites mention, pag. 33,

ne vous ait pas défilé les yeux, ou ne vous ait pas ramené du moins à douter. Il vous est arrivé de voir une fois se former un précipité bleu dans une eau ferrugineuse, où vous aviez versé quelques gouttes de la lessive alcaline saturée de la matière colorante du bleu de Prusse. Quoi, Monsieur, cette expérience ne vous a pas suffi ! Vous avez examiné, dites-vous, & vous avez vu que cette eau n'étoit pas vitriolique. A quel signe l'avez-vous reconnu ? Quelle est la marque à laquelle nous puissions reconnoître les eaux simplement ferrugineuses ? Vous trouvez qu'il n'y a que la lessive saturée de la matière colorante du bleu de Prusse, qui puisse remplir cet objet. Lorsqu'après avoir versé de cette liqueur dans une eau minérale ferrugineuse, on ne voit pas se former du bleu de Prusse, on doit en conclure que cette eau est du nombre de celles-ci ; c'est-à-dire, selon vous, qu'elle tient le fer en dissolution *per se*, & sans l'intermède d'aucun acide : donc, au contraire, une eau minérale, qui fournit du bleu de Prusse, est vitriolique ; donc celle que vous examiniez, étoit telle. Comment avez-vous pu la méconnoître ? Vous ne deviez pas plus la ranger dans la classe des simples ferrugineuses, que l'eau d'Aumale & de Forges. Qu'il est quelquefois difficile de saisir une vérité qui vient s'offrir d'elle-même !

Si je cherche en vain les preuves de l'état non vitriolique du fer dans votre eau ferrugineuse, vous faites du moins en sorte de les remplacer par une explication du phénomène. *Cette eau, dites-vous, contenoit beaucoup de sélénite : il y a, dans une pareille eau, tout ce qui est nécessaire pour exciter une double décomposition. L'acide vitriolique, qui constitue la sélénite, tend à s'unir à l'alkali fixe ; mais il ne pourroit, comme on sçait, s'unir de lui-même à cet alkali, & se dégager de sa terre, si, de son côté, la matiere colorante ne tendoit pas aussi à s'unir au fer qui est dans l'eau. Or je pense que c'est cette tendance de part & d'autre, qui fait qu'il se forme dans cette eau du bleu de Prusse. La sélénite se décompose, & l'acide vitriolique s'unit à l'alkali fixe, à mesure que la matiere colorante se sépare de cet alkali, pour s'unir au fer.* Telle est votre explication : rien n'est plus spécieux ; mais s'accordera-t-elle avec l'expérience ? Eh ! pourquoi, Monsieur, vous mettre l'esprit à la torture ? Votre eau charioit beaucoup de sélénite : n'étoit-ce pas une raison pour soupçonner du vitriol ? Car, s'il s'étoit rencontré, dans le sein de la terre, assez d'acide vitriolique, pour se combiner avec beaucoup de terre calcaire, & former avec elle beaucoup de sélénite, par quelle antipathie voulez-vous

qu'il eût épargné la mine de fer, vers laquelle l'entraîne une affinité très-puissante ? J'imaginerois moi, que, dans son origine, cette eau pouvoit être plus vitriolique qu'à sa source ; que, chemin faisant, elle a rencontré un lit de terre absorbante, capable de décomposer une partie de son vitriol ; qu'il s'en est formé de la sélénite ; que le précipité ferrugineux, suite naturelle de cette décomposition, est demeuré en arrière, arrêté par la terre comme par un filtre. Cette idée a tout au moins de la vraisemblance. Ce ne sera, si vous le voulez, qu'un système ; mais il pourroit bien se faire que ce fût celui de la nature. Elle désavoue le vôtre. Sera-t-elle caution d'une hypothèse imaginée sans la consulter ? Suivons votre explication pied à pied.

1^o *La sélénite se décompose.*

2^o *L'acide vitriolique s'unit à l'alkali fixe, à mesure que la matiere colorante s'en sépare, pour s'unir au fer :* par conséquent, de votre aveu, la séparation de la matiere colorante est antérieure à la combinaison de l'acide avec l'alkali. Il y a donc, dans votre hypothèse, quatre phénomènes bien successifs. La décomposition spontanée de la sélénite, la décomposition spontanée de l'alkali phlogistiqué, la combinaison simultanée de l'acide vitriolique avec l'alkali fixe, &c celle de la matiere colorante avec le fer :

tout cela s'arrange-t-il aussi-bien dans l'expérience, que sur le papier ?

1^o La lessive, parfaitement saturée de la matiere colorante, n'attaque pas les sels à base terreuse. M. Macquer me l'avoit appris. Voyez son Mémoire, année 1752, pag. 74.

2^o L'alkali phlogistique n'a point d'action sur le fer pur & isolé : c'est une vérité dont vous convenez vous-même, quand vous établissez comme règle générale, que toute eau ferrugineuse, dans laquelle la lessive alkaline ne précipite pas un bleu de Prusse, n'est qu'une simple dissolution du fer dans l'eau. Comment donc avez-vous pu supposer une tendance de la matiere colorante vers le fer que vous regardiez comme pur & simple, dans l'eau que vous examiniez ? Il faut être d'accord avec soi-même.

3^o Les acides même nuds n'ont point d'action sur la lessive parfaitement saturée de la matiere colorante : elle est parfaitement neutre. C'est encore une observation de M. Macquer, dont je me suis confirmé la certitude par la répétition de ses procédés : or, je vous le demande ; si les acides nuds sont hors d'état d'en séparer la matiere colorante, comment le pourront-ils, engagés dans une base à laquelle ils sont intimement unis ? Quelle sera donc la cause détermi-

nante de la décomposition de la sélénite d'abord, & ensuite de la lessive phlogistiquee ? Démontrez ; mais par des expériences précises, que l'affinité de celle-ci avec le fer pur est telle qu'elle suffit seule pour former la combinaison du bleu de Prusse, & qu'alors l'alkali redevenu libre, peut agir sur la sélénite ; & la décomposer ; alors il me resteroit à vous demander à quel signe l'alkali phlogistique distingueroit l'eau vitriolique de votre eau ferrugineuse ?

Je sens, Monsieur, combien ces objections sont pressantes ; & pour vous épargner la peine d'y chercher des réponses que vous ne trouveriez pas, voici l'expérience que j'ai faite.

J'ai préparé de la sélénite, en faisant bouillir de la craie en poudre avec de l'huile de vitriol dans un vase de fayance. J'ai filtré ; & j'ai commencé par m'affuter avec la lessive alkaline, que cette craie ne contenoit aucune partie martiale que l'acide eût pu vitrioliser. J'ai ensuite constaté, par la couleur verte du syrop de violettes, qu'il n'y avoit pas excès d'acide dans mon eau sélénitique. Enfin l'huile de tatre, par un précipité très-abondant, m'a démontré que cette eau étoit autant chargée de sélénite qu'elle pouvoit l'être.

Alors j'ai pris des eaux ferrugineuses, préparées à votre manière, soit avec la limaille,

limaille, soit avec la mine de fer pulvérisée, qui macéroident depuis plus d'un mois, soit dans l'eau distillée, soit dans l'eau de fontaine. Pour ne point leur enlever, par le filtre, leur principe martial, je n'ai fait que les décanter. J'ai même affecté d'en brouiller, & de n'en décanter qu'un bon quart d'heure après, pour y conserver encore beaucoup de parties de fer très-divisées. J'ai ajouté à tous ces verres de l'alkali phlogistique parfaitement saturé (a). J'ai

(a) Voici comme j'obtiens une lessive phlogistiquée parfaitement neutre. Je passe de la lessive phlogistiquée sur du bleu de Prusse bien pulvérisé, & je les fais bouillir ensemble, ajoutant à mesure du bleu de Prusse, jusqu'à ce qu'il ne se décolore plus. Je laisse refroidir, & je filtre.

Cette lessive sient en dissolution une petite quantité de fer. Pour le précipiter, je verse quelques gouttes d'huile de vitriol que je mêle avec une baguette de verre. Quand le précipité est fait, je filtre au papier-joseph. Je fais de nouvelles additions d'acide, & de nouvelles filtrations, jusqu'à ce qu'il ne se forme plus de bleu.

Alors, pour absorber l'excès d'acide, je jette dans la dernière filtration, peu-à-peu, & jusqu'à parfaite saturation, de la craie en poudre. Je fais bouillir le mélange, pour mieux concentrer le tartre vitriolé, & la sélénite qui se forment dans ces procédés. Je filtre; & la liqueur, mise au frais, dépose ses cristaux de tartre vitriolé. J'obtiens, par la décantation, un alkali phlogistique parfai-

attendu pendant quatre jours ; & je n'ai rien vu paroître : seulement il s'étoit précipité un peu plus , un peu moins d'æthiops martial , ou de terre ferrugineuse. Au bout de quatre jours , j'ajoutai de mon eau séléniteuse parfaitement claire. Je me dis alors : Il y a dans cette eau tout ce qui est nécessaire pour exciter une double décomposition. L'acide vitriolique , qui constitue la sélénite , tend à s'unir à l'alkali fixe ; mais il ne pourroit s'unir de lui-même à cet alkali fixe , & se dégager de la terre , si , de son côté , la matiere colorante ne tendoit pas aussi à s'unir au fer qui est dans l'eau : or je pense que c'est cette tendance de part & d'autre , qui va faire qu'il se formera dans cette eau du bleu de Prusse. La sélénite se décomposera , & l'acide vitriolique s'unira à l'alkali fixe , à mesure que la matiere colorante se séparera de cet alkali , pour s'unir au fer ; ce que je pensois , n'arriva point. J'attendis en vain , pendant huit jours , le résultat que me promettoit votre théorie. J'avois beau mêler avec une baguette de verre , point de changement de couleur , point de bleu.

Ce que je ne pouvois obtenir du tems & tement neutre , & si chargé de matiere colorante , qu'il diffère du tout au tout de celui de M. Monnet,

de la patience, un tour de main me le procura sur le champ. Je m'avisai de verser dans tous mes verres de l'acide vitriolique. Je vis aussi-tôt paroître différentes nuances depuis le verd naissant jusqu'au bleu. J'observai que les verres où il y avoit le plus de fer, & de fer méallisé, approchoient plus du bleu, que l'eau de fer de mine; & parmi celles de cette dernière espece, l'eau, qui avoit été décantée claire, ne donnoit qu'un verd naissant : celle que j'avois mise en expérience, un peu plus chargée de terre martiale, étoit d'un verd plus foncé. Cependant il ne s'est fait, dans la plupart, un véritable précipité, qu'au bout de cinq à six jours; & la nuance verte ne faisoit que diminuer d'intensité.

Ces expériences étoient décisives; & je ne pus me dispenser d'en conclure que l'acide ne procure la séparation de la matiere colorante, qu'autant qu'il est uni avec le fer dont l'affinité avec la matiere colorante, se réunissant avec celle qu'a l'acide avec l'alcali, forme une somme d'affinité capable d'opérer la séparation dont il s'agit. Mais qu'est-ce qu'un acide uni au fer, sinon du vitriol ? On ne peut donc tirer du bleu de Prusse, que du vitriol. Il y en avoit donc dans votre eau ferrugineo-séléniteuse. Je vous invite, Monsieur, à répéter ces ex-

périences : elles vous remettront sur la voie.

Je crois appercevoir les sources de vos erreurs. Vous n'avez point donné assez d'attention à la nature de votre lessive alkaliné ; vous ne vous donnez pas la peine d'attendre ses effets , & vous n'avez pas tout-à-fait bien saisi la doctrine de M. Macquer sur les doubles affinités.

Il est très-difficile , & presque impossible , d'obtenir , par la calcination , un alkali parfaitement saturé du phlogistique animal. On ne réussit à l'avoir tel , qu'en faisant bouillir de l'alkali sur du bleu de Prusse , jusqu'à ce qu'il ne puisse plus le décolorer. Mais la lessive saturée de cette manière , a l'inconvénient de se charger d'une portion de matière ferrugineuse qui n'attend que l'addition d'un acide , pour se manifester sous la couleur d'un bleu foncé (a). Cette préparation seroit infidèle , pour tâter la nature des eaux ferrugineuses ou vitrioliques. Par

(a) Ceci prouve d'abondant , que l'alkali phlogistique ne colore le fer auquel il s'unit , qu'autant que ce fer est combiné avec un acide , ou sous la forme vitriolique. J'en ai acquis une nouvelle démonstration , en dissolvant , comme M. Macquer , de l'alun dans une lessive que j'avois fait bouillir jusqu'à parfaite saturation sur du bleu de Prusse.

la calcination seule , le sel de tartre n'arrive jamais au point de parfaite saturation avec le phlogistique animal : il en reste toujours une portion même assez considérable, qui conserve ses propriétés alkales. Qu'arrive-t-il ? Elle exerce toute son alkalinité sur la sélénite , précipite la terre , s'empare de son acide , & forme avec lui un tartre vitriolé ; elle agit même sur une partie du vitriol , dont elle précipite la base ferrugineuse sous la forme d'une poudre jaune. C'est ce mélange du blanc & du jaune , qui altere la couleur du précipité bleu. Il est cependant à remarquer que la surface de ce précipité est moins pâle que la partie inférieure. Voilà ce qui se passe dans l'eau d'Aumale , dans celle de Forges , & dans toutes celles qui leur ressemblent ; voilà ce qui s'est passé dans l'eau ferrugineuse qui vous donnoit un précipité bleu. On évite la précipitation de la base terreuse , & d'une partie de la base martiale , en n'employant que la lessive neutralisée de la manière que je l'ai enseigné dans une des Notes précédentes.

Il y a toute apparence , Monsieur , que vous ne vous donnez pas assez la peine d'attendre les effets de votre lessive alkale. Auriez-vous pu manquer de voir se former le bleu de Prusse dans l'eau d'Aumale & de

Forges ? Il se manifeste lentement à la vérité : ce n'est qu'au bout de cinq à six jours qu'il gagne le fond du verre : l'eau même, pendant ce tems, n'a qu'un œil bleu-pâle ou verdâtre ; & le premier sédiment qu'elle dépose, est blanc, quand on n'a pas neutralisé la partie vraiment alcaline de la lessive ; mais celui qui le suit, est bleu. Si l'impatience fait desirer de le reconnoître plutôt, pour s'assurer de son existence, il suffit de décanter la liqueur, & d'essuyer le verre : le linge rassemblera le bleu de Prusse. La lenteur de la précipitation ne fait donc pas plus à la chose, que le sédiment blanc, & la pâleur du sédiment bleu. On trouve, dans l'imperfection de la lessive phlogistique, la raison des phénomènes qui paroissent masquer & altérer le bleu de Prusse. Il n'en est pas moins une preuve démonstrative de la préexistence d'un vitriol dans une eau qui ne le précipite même que lentement. Il est bien vrai, à l'égard d'une eau fortement chargée de vitriol, soit naturel, soit artificiel, qu'en y jettant de la lessive du bleu de Prusse, il se fait, sur le champ, un précipité bleu ; mais il n'en est pas de même d'une eau qui ne contient qu'un soupçon de vitriol, environ un grain par pinte : ce n'est que peu-à-peu qu'on voit tomber *un précipité blanc qui tourne insensiblement au*

bleu (a). Il est aisé de deviner qu'une petite quantité de matiere demeure plus aisément étendue dans un grand volume d'eau, & y éprouve plus de résistance à gagner le fond. Chaque atome du bleu de Prusse, écarté des autres, ne s'y accroche pas, & par ce moyen, conserve plus long-tems un degré de légèreté spécifique qui le fait flotter dans la liqueur. D'ailleurs celle-ci n'étant pas saturée de tartre vitriolé, comme il s'en forme dans les grandes précipitations du bleu de Prusse, elle est ici plus en état de tenir long-tems en suspension la petite quantité qui s'en forme dans nos eaux minérales.

La troisième source de votre erreur me paroît être la fausse application que vous avez faite de la doctrine des doubles affinités. Vous avez supposé que la tendance naturelle du phlogistique le portoit sur le fer, & qu'alors l'acide vitriolique de la sélénite s'unissoit à l'alkali dépouillé de la matiere colorante; vous en avez conclu que le bleu n'étoit pas une preuve de l'état phlogistique du fer dans votre eau minérale : *c'est-là une de ces fausses conséquences dont il n'y a malheureusement que trop d'exemples en chymie.*

(a) Ce précipité n'est bleu-pâle, que quand on emploie un alkali qui n'est point parfaitement neutralisé, soit par la matiere colorante, soit par un acide, au point juste de saturation.

Il est étonnant qu'un homme aussi intelligent que M. Monnet, n'ait pas fait attention que le jeu des affinités doubles ne se passe qu'entre deux corps composés, & ne se fait que par la voie d'échange. Il suppose, dans chacun des deux corps, deux principes assez unis pour que l'un des deux principes du corps opposé ne puisse les séparer, tant qu'il agira seul. C'est ainsi, par exemple, que, d'après ce que j'ai dit, vous devez être convaincu, Monsieur, que le fer ne peut agir sur la lessive du bleu de Prusse parfaitement saturée; qu'à son tour, elle ne peut agir sur les sels neutres martiaux. Pourquoi cela? C'est qu'une affinité solitaire est inférieure à celle qu'ont entr'eux les principes du composé qu'elle attaque. Telle est, Monsieur, la doctrine de M. Macquer, que je n'ai ni défigurée ni altérée. Elle ne s'accorde pas tout-à-fait avec votre façon de l'envisager; mais, quand même elle pourroit se concilier avec votre explication, il n'en seroit pas moins vrai que celle-ci ne seroit pas applicable à l'eau d'Aumale, qui, de votre aveu, (pag. 117,) contient très-peu de sélénite. En effet, sur vingt-quatre pintes, vous n'en avez rassemblé que six grains. De bonne foi, un quart de grain par pinte fourniroit-il assez d'acide pour décomposer la lessive alkaline, & aider au

transport de la matiere colorante sur le fer
 Ce quart de grain ne seroit-il pas même
 décomposé, de préférence, par le sel de
 tartre non saturé ? Vous serez donc obligé
 d'avouer que la formation du bleu dans l'eau
 d'Aumale est un effet de son vitriol. Don-
 nez-vous la peine de dissoudre un grain de
 sel de mars dans une pinte d'eau de la Seine ;
 faites-en l'essai avec la liqueur colorante ; &
 vous observerez les mêmes phénomènes
 que dans les eaux ferrugineuses d'Aumale ,
 de Forges, & autres semblables ; même len-
 teur dans la précipitation , même nuance
 dans la couleur , &c. Pourrez-vous douter
 qu'il n'y ait là du vitriol , quoique vous n'ob-
 teniez que lentement , & non sur le champ ,
 un précipité blanc qui tourne insensiblement
 au bleu ? Cette dernière expérience vous
 reconciliera peut-être avec l'idée du vitriol
 dans les eaux d'Aumale ; & j'espère qu'a-
 lors , dans une seconde édition de vos Mé-
 moires , vous les rétablirez dans la classe
 d'où vous les aviez prosrites : elles pour-
 ront y tenir encore un rang assez distingué
 parmi celles qui leur sont analogues. Vous
 avez raison , Monsieur , de laisser aux mé-
 decins à apprécier l'effet de pareilles eaux :
 c'est à leur expérience à déterminer la va-
 leur des remèdes. La pratique , toujours
 supérieure aux raisonnemens de la théorie ,

330 EXAMEN DES OBSERVATIONS

s'en tient uniquement aux faits. Ces eaux minérales, qui ne diffèrent d'une bonne eau commune, que par un grain de mars répandu sur deux livres, operent des guérisons difficiles, & quelquefois désespérées. Voilà ce qu'il paroît que vous aurez peine à croire, & ce que je puis vous attester. J'ai mis en usage bien des eaux de cette classe, celles de Saint-Paul en Picardie, du Mazis, de Senarpont, de Saint-Christ, de Corbie & du Petit-Saint-Jean. J'ai dirigé, pendant quatorze ans, celles de Forges & d'Aumale; & je leur ai vu produire des effets que ne produit pas l'eau pure dont vous semblez rapprocher les ferrugineuses. J'ai même vu la cardinale de Forges agacer fortement des poitrines foibles, & des nerfs délicats. Un médecin chymiste s'étonnera peut-être avec vous, qu'un grain de terre martiale soit capable de produire tant de bien, ou tant de ravages; mais il ne s'étonnera pas avec moi, qu'un grain de vitriol de mars ait cette énergie. Il sçait que les sels métalliques ont bien d'autres vertus que les métaux dont ils sont tirés. Il donne impunément un gros de limaille de fer; & peu d'estomacs supporteroient fix à huit grains de vitriol de mars, sans courir les risques des douleurs & des fatigues du vomissement. C'est de l'état salin du fer

que ces eaux empruntent toute leur efficacité.

Il seroit tems de finir ce Mémoire. Nos principaux objets sont discutés : il en est quelques autres d'une moindre considération, que je réserve pour un autre tems ; mais je ne puis me déterminer à quitter la plume, sans me laver d'un second reproche de contradiction : je n'aime point à passer pour inconséquent. J'ai dit, pag. 26, que mes eaux se troubloient aisément à l'air ou au feu ; qu'elles dépositoient un sédiment jaune, & qu'alors elles étoient incapables de prendre teinture avec les drogues. J'ai répété la même chose, page 33 ; mais j'ajoute alors que si, après avoir filtré ces eaux éteintes & décomposées à l'air libre, on y verse un soupçon d'acide minéral, elles seront capables, le lendemain, de prendre avec les drogues colorantes une nuance foible, & analogue à celle qu'elles recevroient au sortir de la source. J'en infère, pag. 34, que mes eaux éteintes conservent quelques particules martiales que les teintures manifestent, dès que l'acide les a redissoutes & vitriolisées. Où est la contradiction ? Des eaux éteintes ne se colorent plus avec la noix de galle, parce que leur vitriol est décomposé ; cependant, même après la filtration, elles conservent

un reste de principe martial qu'il n'est question que de redissoudre, pour le démasquer. La première vérité détruit-elle la seconde assertion ? Il falloit répéter mon expérience, avant de trouver de la contradiction entre les deux vérités qui paroissent se croiser ; il falloit aussi ne me prêter d'autres motifs que ceux qui s'offrent naturellement. Où, Monsieur, avez-vous pu appercevoir que je faisois là tous mes efforts pour faire trouver de la ressemblance entre mes eaux & une eau un peu chargée de vitriol ? Je comparois des eaux épurées à des eaux épurées ; &, dans les miennes, j'établissois la preuve d'un reste de terre ferrugineuse. Dire qu'elle avoit besoin d'un soupçon d'acide, pour se vitrioliser, est-ce dire qu'elle est encore un peu chargée de vitriol ? Je laisse aux lecteurs impartiaux à deviner si vous m'avez lu d'un œil rapide, & si vous m'avez compris. Je me serois peu mis en peine de la critique d'un homme obscur & médiocre ; c'est parce que je suis jaloux de votre estime, Monsieur, que j'ai cru devoir vous répondre.



L E T T R E

*De M. DESCLEMENT, docteur-régent
& professeur de la Faculté de médecine,
contenant quelques Remarques sur une
Lettre de M. DEMOURS à M. PETIT, &c.*

MONSIEUR ET CHER CONFRERE,

Vous vous intéressez trop à l'honneur de notre Faculté & à celui de ses membres, pour que je n'aye pas droit d'espérer que vous voudrez bien insérer dans votre Journal l'analyse que je vous envoie de la Lettre de M. Demours à M. Petit, notre confrere, contenant de *nouvelles Observations sur la Structure de l'Œil, & quelques Remarques générales de pratique, relatives aux maladies de cet organe.* Je vous l'aurois envoyée beaucoup plutôt, si le volume des *Sçavans étrangers*, dans lequel se trouve le Mémoire que j'ai donné sur cette matiere, avoit été publié, quand M. Demours a fait imprimer sa Lettre : sans cette pièce, je ne pouvois attaquer M. Demours avec avantage. Quoiqu'il y ait plus de deux ans que j'aye corrigé l'épreuve de mon Mémoire, ce n'est cependant que depuis quelques mois que le volume paroît; & l'on sçait que la

publication de cet ouvrage est retardée jusqu'à ce qu'il se trouve un nombre de Mémoires suffisans pour faire un volume.

Les *Observations* que M. Demours annonce comme *nouvelles*, & les *Remarques de pratique* qu'il s'attribue dans cette Lettre, me font prendre la plume, pour apprendre au public, qu'il a pris les unes & les autres dans un Mémoire que j'ai lu à l'Académie des sciences, en 1759 ou 1760. J'avois déjà parlé d'une nouvelle membrane de l'œil dans une de mes thèses, qui a pour titre : *An sola lens crystallina cataractæ sedes* (a) ? imprimée en 1758 ; & plusieurs

(a) J'observerai, à ce sujet, que l'auteur des *Commentarii de rebus in scientiâ naturali, & medicinâ gestis*, dit, dans l'Extrait qu'il a fait de ma thèse : *Hanc membranam*, en parlant de la membrane de l'humeur aqueuse, à *virtutibus clarissimis*, Ferrein & Petit, *indicatam esse* ; mais ce n'est pas là le sens de la phrase où je parle de ces deux anatomistes ; car je dis *DD. Ferrein & Petit quid tale vidisset autumant*. Le mot d'*autumant* ne signifie autre chose que *croire, penser* ; & , en anatomie, cela ne suffit pas pour constater une découverte : il faut avoir vu & avoir démontré ; ce n'est que par honnêteté que j'ai rapporté ce que ces deux MM. me dirent, lorsque je leur ai fait voir ma membrane. Le premier, dont j'ai suivi les cours d'anatomie pendant long-tems, ne parloit que des deux lames de la cornée, dont l'une externe, & l'autre interne, sont réunies par un tissu lâche qui les rend mobiles l'une sur l'autre, en les pressant

docteurs, qui m'ont fait l'honneur d'affister à mes cours d'anatomie, se ressouviennent bien que je leur ai démontré cette membrane, il y a plus de douze ans. Cependant M. Demours prétend avoir découvert une nouvelle membrane de l'œil, qu'il appelle *lame interne de la cornée*, & qu'il n'a trouvée décrite, dit-il, dans aucun ouvrage d'anatomie.

J'aurois peut-être mauvaise grace à relever ces paroles; car elles sont vraies. Aucun ouvrage d'anatomie ne fait mention de cette membrane: c'est dans ma thèse de chirurgie qu'il en a vu le premier énoncé, & c'est dans les *Mémoires des Sçavans étrangers* qu'il en a trouvé la description entière. Mais, comme, en fait de dispute anatomique, il ne suffit pas d'avancer le con-

entre les doigts. C'est cette lame interne, que M. Ferrein appelle *pellicule*, qui est très-différente de la membrane que j'ai découverte, comme on peut s'en convaincre par la lecture de mon Mémoire.

M. Petit croit avoir vu cette membrane, parce qu'il a remarqué, dit-il, que les enfans qui viennent difficilement au monde, ont les yeux rouges & enflammés; je prendrai la liberté d'affirmer que cette membrane est de nature à ne point admettre dans ses vaisseaux lymphatiques les globules rouges du sang, & que, par conséquent, la membrane que M. Petit croit avoir vue, n'est pas celle que j'ai découverte.

336 REMARQUES SUR UNE LETTRE

traire de ce que son adverfaire soutient ; qu'il faut le démontrer , je vais faire enforte d'y parvenir , en mettant d'un côté les propositions de M. Demours , & de l'autre , celles de mon Mémoire , qui y répondent.

*EXTRAIT de la Lettre
de M. DEMOURS.*

Page 20. La diaphanéité de la *lame interne de la cornée*, (c'est le nom que M. Demours donne à sa prétendue nouvelle membrane,) ne dépend pas de sa finesse , comme celle de la *lame externe* ; elle ressemble fort à la capsule du crySTALLIN.

Cette lame est plutôt contiguë qu'adhérente à la cornée.

*EXTRAIT de mon
Mémoire.*

Page 186. La membrane , que je nomme *membrane de l'humeur aqueuse* , est transparente, élastique, & semblable à la membrane du crySTALLIN.

Page 187. Comme je n'avois encore examiné la membrane de l'humeur aqueuse , que du côté de la cornée , je ne pouvois me décider sur la continuité de cette membrane avec le cercle ciliaire , qu'après être parvenu à l'enlever avec ce cercle , & former , avec la choroïde , un globe semblable à celui que la cornée fait avec la sclérotique.

Page

Page 21. J'ai aussi observé qu'elle se réfléchit sur l'uvée ou iris, où je l'ai suivie environ une ligne toujours sur l'œil de bœuf. Seroit-ce une conjecture trop hardie, que d'avancer qu'il est vraisemblable qu'elle recouvre entièrement l'uvée; tant sa partie antérieure, que sa partie postérieure?

Pages 185 & 186. L'uvée est recouverte par une membrane très-fine, qui ne se termine pas au grand cercle de l'uvée, mais qui se prolonge, pour former, avec l'extrémité du bord antérieur du cercle ciliaire, auquel elle s'unit, une membrane transparente, élastique, &c semblable à la membrane du cristallin.

Je ne devrois pas m'arrêter à réfuter une proposition de M. Demours, dans laquelle il dit que *la lame postérieure de la cornée, ainsi que la partie antérieure de la capsule du cristallin elle-même, ne ressemble pas mal à un cartilage*; je le ferai cependant, pour faire voir qu'il ne connoît seulement pas la nature de la membrane dont il parle. Prenons cette proposition par parties. La lame postérieure de la cornée: cette expression ne s'accorde pas avec la description qu'il en fait. Il dit qu'elle est plutôt contiguë qu'adhérente à la cornée: ce n'est donc pas une lame de la cornée; ainsi la dénomination est fautive. Mais ce n'est pas cela que M. Demours a voulu dire; car, à la fin de mon Mémoire, je démontre que la membrane de l'humeur aqueuse est d'une

nature absolument différente de celle de la cornée, & qu'elle n'en est point une lame; ce que M. Demours veut faire entendre, en disant qu'elle est plutôt contiguë qu'adhérente à la cornée. Mais, pour trancher court, je dirai qu'il n'a pas osé se servir du nom que j'ai donné à cette membrane.

Quant à la seconde partie de la proposition, *ainsi que la partie antérieure de la capsule du cristallin elle-même ne ressemble pas mal aux cartilages*, j'aurois désiré que M. Demours eût donné les raisons qu'il a eu d'admettre cette ressemblance; car autrement, je serois aussi fondé à dire que la cornée elle-même ne ressemble pas mal à un cartilage, suivant cet axiome : *Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se*. La membrane dont parle M. Demours, est, selon lui, une lame de la cornée; cette lame ne ressemble pas mal à un cartilage : donc la cornée ne ressemble pas mal à un cartilage. Mais, pour réfuter cette opinion plus sérieusement, il suffit de jeter un coup d'œil sur un cartilage. Dans l'état naturel, le cartilage est blanc; quand il est desséché, il devient transparent; alors, si on le trempe dans l'eau, il redevient blanc. La membrane de l'humeur aqueuse est transparente de sa nature, de même que la capsule du cristallin; elle ne blanchit pas par la macération; autrement elle ne seroit pas pro-

pre à laisser passer les rayons de lumière , puisque l'une & l'autre sont continuellement baignées par l'humeur aqueuse : elles sont donc d'une nature différente du cartilage ; mais les corps de nature différente ne se ressemblent pas.

Il me reste à examiner si M. Demours a été plus heureux dans ses Remarques générales de pratique , relatives aux maladies de l'œil. Je suivrai la même méthode que pour analyser sa découverte.

EXTRAIT de la Lettre de M. DEMOURS. *EXTRAIT de mon Mémoire.*

Pages 22 & 23. La cornée des animaux terrestres , plongée , pendant quelques heures , dans l'eau , y devient plus épaisse par l'introduction des parties aqueuses qui s'insinuent entre ses fibres ; elle est susceptible de macération ; & , quelque limpide que soit l'eau dans laquelle on la fait tremper , sa transparence en est toujours altérée. Il arrive quelque chose de semblable , quoique d'une manière beaucoup plus lente , dans

Page 184. La sclérotique & la choroïde , étant parfaitement desséchées , deviennent presque aussi transparentes que la cornée : si on les met tremper dans l'eau , elles reprennent leur couleur primitive. Cette propriété de la sclérotique m'engage à faire ici une réflexion un peu étrangère au sujet , mais qui sert à l'explication de plusieurs phénomènes que l'on remarque dans la cornée des enfans nouveaux-nés , & dans celle des vieil-

l'animal vivant ; & l'expérience nous fait voir que les personnes qui pleurent souvent, celles qui rendent une grande quantité de chassie, & celles qui se servent long-tems de l'eau chaude, pour s'étuver les yeux, éprouvent tôt ou tard des foiblesses de vue, qui dépendent d'une es- pece de macération de la cornée.

lards, & qui probable- ment peut être de quel- qu'utilité pour le traite- ment des maladies de la cornée & de la scléroti- que. On sçait que les yeux des enfans nou- veaux-nés sont blan- châtres ; on sçait aussi que les yeux des vieil- lards ont un cercle blanc : or, voyant que les cornées que j'avois fait macérer dans l'eau, devenoient blanchâtres, & qu'elles perdoient leur transparence, j'ai été porté à croire que la cou- leur blanche des yeux des enfans nouveaux- nés vient de ce que leur cornée est surchargée d'humidité. Pour véri- fier ma conjecture, j'ai fait dessécher, en même tems, des cornées d'en- fans nouveaux-nés, & des cornées d'adultes, que j'avois rendu blan- ches par la macération.

Que deviendrait donc cette membrane dont la face postérieure est constamment baignée par l'humeur aqueuse qui remplit les chambres ;

Page 189. Ayant fait macérer la membrane de l'humeur aqueuse avec une portion de la cor- née, la cornée devint fort épaisse ; elle blan-

espece d'humeur tout-à-fait analogue à la sérosité lacrymale, si l'Auteur de la nature ne l'avoit mise à l'abri de la macération, en la fortifiant par la face concave d'une lame qui, ayant la consistance d'un cartilage, sans en avoir l'opacité, est, par conséquent, très-propre à résister à l'action de cette liqueur ?

La conséquence que tire M. Demours, suit si naturellement de ma dernière proposition, que je n'ai pas cru devoir en dire davantage ; mais il auroit bien dû en tirer une autre qui n'étoit pas plus difficile ; c'est que la membrane de l'humeur aqueuse n'est pas une lame de la cornée, puisqu'elle est d'une nature différente, & qu'elle a des propriétés opposées ; ce que je me proposois de démontrer dans mon Mémoire.

J'ai l'honneur d'être, &c.



R É P O N S E

De M. BACHER, médecin, à la Question proposée par M. RENARD, médecin à la Fere, dans le Journal de Médecine, du mois de Décembre 1768, page 551, à l'occasion d'une Hydropisie ascite.

L'embonpoint, qui étoit la suite de l'appétit augmenté, & le dérangement dans les règles ne permettoient aucunement de méconnoître une vraie pléthore. Elle ne peut exister long-tems dans un corps d'une constitution foible & délicate, sans que les vaisseaux trop remplis ne soient distendus, fatigués & débilités. Les organes, qui perdent leur ressort avec le plus de facilité, cèdent aussi le plus aisément à l'abord de la pléthore qui, en y séjournant, forme des embarras suivis d'élévation, de tension & de dureté.

Il est donc très-aisé de rendre raison de l'engorgement organique dans les viscères du bas-ventre, & particulièrement dans les vaisseaux de l'utérus.

Le remède, qui pouvoit le mieux convenir, étoit celui qui pouvoit ôter, ou du moins diminuer, la cause de la maladie,

En tirant du sang, on auroit ôté ou diminué la pléthore, la cause matérielle de la distension des vaisseaux : les vaisseaux, n'étant plus distendus, auroient repris leur ton naturel, leur premier ressort ; & cet état des solides auroit suffi seul peut-être pour dégager les viscères engorgés ; ou du moins, cet état des solides une fois établi, on auroit pu y parvenir avec le secours de peu de remèdes.

Le médecin conseille la saignée du bras ; on s'y refuse : bientôt la malade éprouve un mal-être plus considérable ; la fièvre survient par intervalles ; le ventre est encore plus dur, plus douloureux que de coutume.

En rejetant le secours le plus efficace, & sans lequel les autres moyens ne pouvoient être qu'inutiles, & même dangereux, l'embarras des viscères, une fois formé, ne pouvoit qu'augmenter.

La cause de la maladie, bien connue, demandoit absolument la saignée : par le retard de ce secours, on a fait d'une maladie légère une maladie grave. Enfin on souffre la saignée : le sang, extraordinairement couenneux & inflammatoire, annonce que la saignée étoit nécessaire, & qu'il faut la répéter ; *mais les commères, & quelques agréables, avoient déjà improuvé la première ; ainsi ce médecin parloit à des sourds :*

d'ailleurs c'est assez l'ordinaire dans toutes les maladies chroniques , l'avis du médecin prévaut rarement ; & il est aussi vrai que c'est une des premières raisons pour lesquelles on en voit guérir si rarement.

On consent seulement à être purgé ; & on l'est abondamment , mais sans profit : au contraire , la maladie semble encore faire des progrès plus rapides.

Le tems étant passé où les saignées étoient indiquées , ou pour guérir , ou pour disposer à l'effet salutaire des secours convenables , la maladie ne pouvoit plus être combattue assez efficacement , pour ne point devenir longue & fâcheuse.

Comme cette hydropisie reconnoissoit pour cause la pléthore , des engorgemens inflammatoires , & , par conséquent , la tension des solides , n'auroit-on pas pu sauver la malade , en ramenant cette hydropisie à une hydropisie par relâchement ? c'est-à-dire en insistant beaucoup sur les humectans , les délayans , sur une boisson abondante , le petit-lait , &c. *Sed est circumspēcti quoque hominis novare interdum & augere morbum.* CELS. lib. 3 , cap. ix. Pour mettre en usage ensuite des remèdes qui , en ranimant le ton des solides , auroient favorisé les sécrétions & les excrétions , n'auroit-on pas prévenu , par le secours des premiers remèdes , une

plus grande inflammation, la viscosité & l'épaississement des humeurs ? & n'étoit-ce pas le moyen, après que préalablement les humeurs tenaces eussent été divisées, atténuées, en réveillant le jeu des parties motrices, & des vaisseaux gorgés, de déterminer ces humeurs vers quelques organes excrétoires ? La rechute de cette hydropisie, l'inefficacité des remèdes, la qualité de la matière hydropique qui sortoit par la paracenthèse, les suites de la maladie, & la réussite de la méthode indiquée dans pareilles hydropisies, permettent de croire qu'elle auroit pu convenir ici ; mais le préjugé s'est opposé à la saignée ; il se seroit opposé à cette méthode : *les commeres & les agréables* ne manquent jamais de crier & de plaisanter, quand on conseille de boire aux hydropiques. On ne peut cependant détruire le plus grand nombre des causes les plus graves des hydropisies, qu'avec le secours d'une boisson abondante. Voyez *les Journaux de Médecine de Mars 1766, & de Février 1767, & la Lettre à MM. Fagot & Dufouart, à la suite du Précis de la Méthode d'administrer les Pilules toniques* (a),

(a) Ce remède se trouve à Paris, chez le sieur Costel, apothicaire, rue neuve des Petits-Champs, au coin de la rue de la Feuillade, & non *rue de l'Arbre-Sec*, comme on en a indiqué l'adresse dans

chez Cavelier, au Lys d'or, rue Saint-Jacques.

La malade n'a plus de confiance qu'aux poudres d'Ailhaud, &c.

J'ai vu quelquefois de ces prétendus miracles des poudres d'Ailhaud : quelquefois même, chez des personnes d'une constitution peu commune, elles dissipent diffé-

un livre qui paroît sous le titre d'*Albert moderne*. On doit de la reconnoissance au rédacteur d'avoir annoncé un remède excellent ; mais on doit observer qu'il l'a fait d'une façon trop générale, & , par-là, chimérique. On y lit *de ne désespérer de la guérison d'aucun malade*. Combien de fois n'arrive-t-il pas que l'hydropisie succède à une cause & à une maladie déjà incurable ? Une telle hydropisie est donc aussi incurable, puisque sa cause est inamovible. Mais l'expérience prouve que ce remède peut être employé avec succès dans presque toutes les hydropisies ; que les hydropisies rebelles aux autres remèdes, cèdent souvent à l'efficacité de celui-ci, & qu'il n'est guères possible de détruire les causes les plus graves des hydropisies, & de prévenir les rechutes, que par son moyen. M. Bacher a détaillé les cas où ce remède convient & où il ne convient pas, & la méthode la plus convenable de l'administrer dans les différentes circonstances. On lui doit encore d'avoir développé la nature, la marche & les causes des hydropisies, d'une façon plus précise qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent ; d'avoir fait reconnoître les erreurs de la pratique ordinaire, & d'avoir perfectionné la méthode de traiter ces maladies.

rens maux , en purgeant violemment ; mais combien de fois n'a-t-on pas aussi observé les effets les plus funestes , quand ces poudres ont été prises sans précaution , & dans les cas où les remèdes violens ne conviennent pas ?

Comme la maladie ne cesse pas d'être dangereuse , on demande si la saignée , qui a été faite dans les circonstances décrites ci-dessus , peut avoir occasionné tous les accidens qu'a essuyés la malade , & particulièrement l'hydropisie ascite ?

Par les raisons que je viens de rapporter , non-seulement on ne peut point attribuer les accidens qu'a essuyés la malade , & particulièrement l'hydropisie ascite , à la saignée faite dans les circonstances décrites ci-dessus ; mais à juger d'après les connoissances des loix de l'économie animale , & d'après l'expérience , on auroit prévenu les accidens , & particulièrement l'hydropisie ascite , si on avoit permis de tirer du sang , du premier abord que le médecin l'avoit proposé.



AUTRE RÉPONSE

*A la même Question ; par M. VIASEZ fils ;
maître en chirurgie de la ville d'Agde.*

La demoiselle , qui fait le sujet de cette question , avoit mangé , pendant plusieurs mois , avec plus d'appétit que de coutume , & acquis plus d'embonpoint : sur cet indice , M. Renard eut raison d'attribuer à la pléthore , tant la trop fréquente apparition de ses règles , que l'élévation du ventre qui lui succéda , & d'ordonner la saignée qui seule pouvoit remédier à ces désordres , & détruire les engorgemens qui s'étoient formés d'autant plus facilement dans les viscères de la malade dont est question , que la foiblesse naturelle des vaisseaux , dans son tempérament délicat , avoit été augmentée par les bains tièdes qu'elle avoit pris. Par quelle fatalité refusa-t-elle un remède si efficace ? Cependant la fièvre , la dureté & la douleur du ventre , qui parurent ensuite , la forcèrent d'y consentir ; mais , comme elle ne s'y étoit décidée qu'avec répugnance , & qu'elle (la saignée) n'eut pas tout le succès qu'on en exigeoit , on se refusa absolument à ce qu'elle fût répétée. La malade paya cette obstination par l'augmentation rapide des symptômes : bientôt

un vomissement continu, la suppression de l'urine, &c. annoncerent que les viscères du bas-ventre étoient considérablement engorgés. Ils le furent au point de ralentir & embarrasser la circulation par la pression qu'ils exercerent sur les vaisseaux sanguins qu'ils avoisinoient; en conséquence, la partie aqueuse se sépara de la masse du sang, s'épancha dans la cavité du bas-ventre, & forma l'hydropisie ascite. Cette théorie est prouvée incontestablement par les expériences de Lower & de Willis. L'ascite devoit donc être la suite de l'état pléthorique qu'éprouvoit depuis si long-tems la malade; la saignée n'y a donc pas contribué : disons plus : suffisamment répétée, elle l'auroit prévenue : tâchons de le prouver. M. Fichet de Fléchy vit en Westphalie, le 20 Février 1744, l'aumônier de la princesse de Lamberg, qui, à la suite d'une fluxion de poitrine avec crachement de sang & point de côté qu'il avoit eu un an auparavant, étoit devenu plus gros & plus replet : il étoit atteint pour lors d'un crachement de sang, auquel il étoit sujet depuis sa maladie, avec oppression, & sans fièvre. Il le fit saigner deux fois en vingt-quatre heures; ce qui fit cesser le crachement & l'oppression pendant deux jours; mais, le troisième, l'un & l'autre se renouvelèrent : les jambes & les bras enflèrent, & devinrent œdémateux; de ma-

niere qu'en appuyant le pouce sur les parties gonflées, l'impression y restoit. Les medecins du pays, dit M. Fichet de Fléchy, se seroient bien gardés de le faire saigner davantage dans de pareilles circonstances, crainte de le faire devenir hydropique ; mais, fondé sur la pratique de plusieurs medecins de Paris, qui ne font aucune difficulté de faire saigner les hydropiques, lorsque leur maladie reconnoît pour cause la plénitude des vaisseaux, ou l'épaississement du sang, je fis faire encore deux saignées fort copieuses, en vingt-quatre heures, qui dissipèrent aussi-tôt l'enflure ; & le malade fut promptement guéri par l'usage de quelques bouillons amers & rafraichissans, & d'une tisane apéritive ; de maniere qu'il n'a plus été sujet aux crachemens de sang. Nous avons choisi cette observation, parce qu'elle nous a paru très-propre à démontrer les bons effets de la saignée dans la pléthore. Nous assurons qu'elle seule pouvoit prévenir l'hydropisie de la malade de M. Renard ; ajoûtons qu'elle l'auroit pu guérir, si on l'avoit jointe aux remedes qui procurerent l'évacuation des eaux. En effet, en vain M. Renard procure-t-il cette évacuation par les secours réunis que sa sagacité lui fournit : l'hypogastre reste toujours dur & élevé ; preuve non équivoque de l'inefficacité des remedes employés contre la premiere cause

de l'hydropisie ; je veux dire l'engorgement pléthorique des viscères. Les saignées auroient pu détruire cette cause (a) ; mais on étoit prévenu contr'elles ; & sans doute que le médecin n'osa pas les proposer pour la cure d'un mal qu'elles étoient accusées d'avoir produit. Cette cause hors d'atteinte, à l'abri des préjugés de la malade & de ceux qui l'environnent, doit avoir des effets permanens ; aussi le ventre se remplit-il de nouveau : on a eu beau l'évacuer par la ponction ; il se remplira encore, malgré le fréquent usage du violent drastique qu'un médecin osa donner au public comme une panacée universelle ; & la malade périra vraisemblablement, triste victime de la prévention contre les saignées, & pour les poudres d'Ailhaud.

(a) On peut voir la preuve de cette assertion dans une précieuse observation intitulée *Hydropisie ascite*, heureusement terminée par les saignées & l'opium, par M. Porte, docteur en médecine à Pau, insérée dans le Journal de Médecine, tome xj, page 20. Cette lecture convaincra qu'on auroit des succès plus fréquens, si on s'attachoit à mieux connoître les premières causes des maladies. Je sçais que cet axiome est rebattu ; mais je sçais aussi qu'on n'y fait pas, en général, assez d'attention.



AUTRE RÉPONSE

*A la même Question ; par M. LAUGIER ,
docteur-médecin-chirurgien de la Faculté
de Montpellier , résidant à Corp en Dau-
phiné.*

La masse du sang doit augmenter par une plus grande nourriture : il est donc incontestable qu'il y avoit pléthore dans la malade qui fait le sujet de la Question de M. Renard. La dilatabilité des vaisseaux, occasionnée par les bains tièdes, le plus grand appétit qui s'en étoit ensuivi, en étoient évidemment les principes : le plus d'embonpoint, qui en a résulté, & qui n'étoit sûrement pas l'unique symptôme, en établissoit un diagnostic non équivoque.

D'après une pareille disposition, il est aisé d'expliquer le dérangement qu'on observoit dans les viscères abdominaux. La masse du sang étant plus abondante, la circulation est nécessairement ralentie : de-là il doit en résulter des embarras, des stases même, principalement dans les vaisseaux de l'utérus, & sur-tout dans le cas présent, attendu que les bains en avoient déjà relâché le tissu. Le sang s'accumulant toujours de plus en plus, les vaisseaux, par une suite nécessaire, ont été plus dilatés, plus distendus ;

du ; les fibres nerveuses , plus tiraillées : de-là l'érétisme , les crispations spasmodiques non-seulement dans la matrice , mais encore dans les autres viscères du bas-ventre ; de-là la tension , l'élévation , la dureté , la douleur de l'*abdomen*.

Dans cette position , il n'étoit plus tems de mettre en usage les alimens peu nourrissans , l'exercice ; de conseiller un court sommeil ; en un mot , d'employer les moyens prophylactiques , pour parer aux accidens qui résultent de la pléthore : il s'agissoit de les combattre , ces accidens. Quel remede plus héroïque que la saignée , & la saignée répétée même plusieurs fois ? Comment diminuer cette surabondance de sang , détendre les vaisseaux , obvier aux crispations des fibres , rendre le cours du sang plus libre , détruire les embarras , si ce n'est par la saignée ? Combien d'hydropisies qui seroient survenues à la pléthore , ou à quelque suppression sanguine , (ce qui revient au même ,) & que les saignées ont prévenues ! Combien d'hydropisies naissantes , qui n'étoient que le produit de la pression qu'exerçoit sur les veines iliaques la matrice dans son état de grossesse , ou qui ne reconnoissoient d'autres causes que celles que nous venons de citer , & que la saignée même réitérée a dissipées ! Ces cas sont assez familiers dans la pratique ; & il faut

être bien peu versé dans l'æthiologie, pour inculper alors la saignée.

Tout le monde connoît l'expérience que Lower fit sur un chien que la ligature de la veine carotide rendit, en peu de tems, hydropique. Le sang arrêté, du moins ralenti par la résistance que lui oppose une ligature, agit avec plus de force contre les parois des vaisseaux qui en sont distendues : l'eau a plus de temps pour se séparer du sang, & transsude à travers les mailles.

La pléthore peut produire, & souvent produit réellement le même effet, & de la même façon, sur-tout quand les crispations spasmodiques se mettent de la partie, & forment des étranglemens : voici un fait qui a exactement trait à mon assertion, & lui vient parfaitement au secours.

Il y a environ deux ans que le nommé *Pierre Villars*, maréchal ferrant de ce lieu, d'un tempérament pléthorique, fut attaqué d'une violente colique spasmodique. Je ne fus appelé, pour le voir, que le lendemain ; & déjà toutes les extrémités inférieures étoient œdémateuses, & d'une grosseur prodigieuse ; le *scrotum* & le *penis* d'un volume énorme ; le ventre gros, tendu, & fort douloureux ; la respiration gênée. La saignée réitérée, & les sédatifs, tels que la teinture anodine, le castor & l'*assa-fœtida*, que je lui administrai, dissipèrent l'orage en

A LA MÊME QUESTION. 355
moins d'un jour ; & le malade fut rétabli en
peu de tems.

Il ne ſçauroit donc y avoir que des ſecta-
teurs de Vanhelfmont , qui puiſſent attribuer
à la ſaignée , qui a été faite à la malade dont
parle M. Renard , les accidens qui ſ'en ſont
enſuivis ; car , ſi on l'avoit répétée pluſieurs
fois , la ſaignée , il eſt évident qu'on ne les
auroit pas vu naître. Que les partiſans
d'Ailhaud & de ſa dangereuſe poudre qui
n'eſt que l'ensemble de quelques fiers draſti-
ques , s'élevent , tant qu'ils voudront , con-
tre de ſi ſages procédés ; ils n'effaceront
jamais le triſte ſouvenir de tant d'éthiſies ,
de *gaſtritis* , d'*enteritis* , de *dyſſenteries* ,
de *gangrenes* , & de tant d'autres cruels
effets que le dangereux remede prétendu
univerſel , a produit , depuis la fatale époque
de ſa naiſſance , & produit encore journal-
lement.

OBSERVATIONS

*Sur deux Opérations de Tumeur cancéreuſe
au Scrotum ; par le même.*

*Non diſputandum , ſed experiundum quid natura
faciat aut ſeriat. BAGL.*

MONSIEUR ,

Je penſe qu'il eſt peu de praticiens qui,
dans la carrière épineuſe du grand art de

guérir, ne se soit quelquefois félicité d'avoir secoué le joug de la prévention : d'ailleurs que ne doit pas avoir à se reprocher un médecin qui, ou par trop timide, ou par trop jaloux de sa réputation, ne s'est pas conformé, dans des cas désespérés, à cet excellent précepte de Celse : *Nihil interest an satis tutum præsidium sit, quod unicum est melius enim est anceps experiri remedium, quàm nullum.* L'observation suivante vient à l'appui de ce que j'avance, & m'a paru mériter une place dans votre Journal : je l'accompagnerai d'une autre de même nature.

Au mois de Juin 1762, Jacques Vincent, de Navette, hameau de la Chapelle en Valgoudemar, âgé alors de cinquante-six ans, fit une chute sur le *scrotum*, & se meurtrit les testicules. La douleur, qui y survint, se dissipa quelque tems après ; mais insensiblement cette partie acquit une grosseur monstrueuse, au point qu'à raison de sa pesanteur & de son volume, cet homme fut réduit à la nécessité de garder le lit, au mois de Mai 1766. Au mois de Juin, un *vétérinaire* lui promit de résoudre cette tumeur, & y appliqua des cataplasmes faits avec l'hellébore, pied de griffon ou *marcioure*. En huit ou dix jours, la tumeur sembla se dilater : une douleur *pertébrante* se mit de la partie ; le cancer finalement de-

vint ulcéré. Je fus mandé, pour secourir cet infortuné, le 17 Juillet suivant. Je trouvai ce malade dans une fièvre lente, exténué par les douleurs & les veilles, & qui, par la foiblesse où il étoit réduit, pouvoit à peine me raconter les différentes circonstances de sa maladie. Je découvris le *scrotum* qui étoit d'un volume énorme, rénitent, inégal, ulcéré dans toute sa partie inférieure : les bords étoient renversés ; des *fungosités*, qui s'élevoient de leur centre, les débordoient ; il en découloit une sanie d'une puanteur insoutenable : rien de plus hideux. Je ne vous dissimulerai point, Monsieur, l'embarras où je me vis, pour me soustraire aux vives instances du malade qui me demandoit l'opération, à tout événement. J'ordonnai d'appliquer sur le cancer des feuilles de *solanum* ; je laissai quatre porions sédatives, pour en administrer une, chaque jour, au malade ; je l'assujettis à une diète analeptique, & lui promis de le venir délivrer dans peu de jours. Le malade, ne pouvant plus résister à la violence des douleurs qu'il souffroit, m'envoya prier de l'aller voir, le 21^e, toujours dans la résolution de souffrir l'opération. Je trouvai son poulx moins foible ; je fis placer le malade sur le bord du lit, les genoux pliés, & bien écartés en dehors. La difficulté que je présumai à faire, de chaque côté, la liga-

358 OBS. SUR DEUX OPÉRATIONS

ture des vaisseaux spermatiques qui se trouvoient comme enfouis dans la tumeur cancéreuse, & la crainte que le malade ne pérît sous le couteau, si l'opération devenoit, par ce préalable, trop longue, me déterminèrent à n'en point pratiquer de ligature. Je soulevai sur ma main gauche cette masse, ne pouvant l'empoigner; je commençai l'incision en dessous, du côté du *périnée*; je dirigeai ma coupe en haut, à deux lignes environ de distance de la glande prostate, & de l'urèthre; &, en moins de vingt secondes, j'eus fini mon opération; si bien que le malade crut que je n'avois qu'ouvert la tumeur. J'appliquai par-dessus un tas de charpie soutenue par nombre de compresses, & je fis placer un garçon robuste au bas du lit, qui appuya le tout avec une assiette de *bois*, pendant dix heures. Nous pesâmes cette tumeur cancéreuse que nous trouvâmes du poids de sept à neuf onces. Mon malade essuya, dans cet intervalle de dix heures, plus de trente foiblessees accompagnées de sueurs froides: les extrémités étoient aussi froides, & le pouls presque anéanti. De legeres potions cordiales, administrées de tems en tems, dissipèrent cet orage: Le lendemain, ne pouvant rester plus long-tems auprès de ce malade, j'ôtai les compresses & la charpie non adhérente; je pansai le malade avec le digestif simple; je le mis à la diète blan-

che. La suppuration finie, j'employai le digestif dessicatif au moyen de la tuthie; & mon malade fut parfaitement guéri au commencement du mois d'Octobre: peut-être jouiroit-il encore de cette louable santé qu'il avoit rattrapée, si, plus d'un an après, j'avois pu percer chez lui, à travers les embarras des neiges, pour le secourir contre une inflammation de poitrine, qui termina sa carrière.

Dans le courant du mois de Juin 1767, il survint une petite tumeur au testicule droit du nommé *Claude Robert*, du Gleizil en Champtaur, sans cause externe, au rapport du malade. Cette tumeur étoit d'abord indolente, & insensiblement prit un volume considérable. Vers la mi-Décembre, cet homme, en bûchettant, se donna sur la malléole interne du pied gauche un coup de hache, qui endommagea le périoste, & lui causa, pendant quelques jours, une douleur fort vive. Cette douleur en fit naître une autre dans la tumeur du testicule, qui augmenta de jour à autre, devint atroce, au commencement de Janvier de cette présente année, & se propageoit dans tous les membres, mais principalement dans toute l'extrémité inférieure du côté qui répondoit à la tumeur. La douleur se soutint dans toute sa force. Je fus appelé, pour le voir, le 9^e Février suivant. La tumeur étoit rabo-

teuse, dure : le malade me disoit qu'il sembloit qu'on lui tirailloit cette partie, & que la douleur se faisoit sentir dans toute l'étendue de la cuisse & jambe droites ; son pouls étoit petit, fréquent, convulsif. Je lui proposai l'opération comme l'unique remède à son mal ; & , m'apercevant que la sensibilité naturelle de ce malade lui faisoit souffrir, à chaque instant, l'opération consentie, j'y procédai incessamment. Ayant fait coucher le malade sur le dos, les fesses un peu élevées, je fis une incision aux tégumens, telle qu'on a coutume de la faire dans l'opération de la hernie. Je pratiquai ensuite la ligature des vaisseaux spermatiques ; je cernai la tumeur dans toute sa circonférence ; je la détachai ; j'emportai les tégumens superflus ; je pansai d'abord avec la charpie sèche, ensuite avec le digestif simple, & finalement avec le digestif dessicatif. Le malade a été entièrement guéri, à la fin du mois de Mai, malgré les érections douloureuses qui, depuis le mois de Mars, se réveilloient en lui, toutes les fois que sa femme changeoit l'appareil, & qui n'ont pas laissé de retarder considérablement la guérison.

En général, n'est-on pas trop prévenu contre l'opération du cancer volumineux, ulcéré, &c ? N'est-on pas trop spéculatif, trop trembleur ? N'est-on pas trop ingénieux

à s'en faire un monstre ? Inutilement me suis-je demandé mainte fois pourquoi on étoit plus hardi à pratiquer celles de la taille, de la hernie, de l'empyème, & tant d'autres de cette nature ? Je trouve, en ces dernières, autant de difficultés, pour ne pas dire plus : leurs suites n'en sont pas moins à craindre ; la réussite n'en est pas moins incertaine. On espère infiniment moins d'un infortuné qui est affligé d'un cancer, surtout ulcéré, que de celui qui aura une pierre dans la vessie, en qui un boyau aura forcé l'enceinte de l'*abdomen*, ou qui aura du pus épanché dans la poitrine. Avec une certaine attitude, ou l'introduction d'un algali, je puis procurer la sortie de l'urine dans l'un. Le *taxis*, lorsque l'hernie est sans adhérence, favorisé au moyen des émolliens, répercussifs, ou astringens résolutifs, selon les occurrences, & un brayer convenable, auquel j'assujettis ensuite le malade, peuvent mériter la préférence sur le bistouri. Combien d'empyèmes s'évacuent par la voie des urines, ou par celle des selles (a) !

(a) En 1762, j'ai vu un empyème ; qui étoit la suite d'une péripneumonie, s'évacuer par les selles. J'avois donné un purgatif à la malade : elle me disoit qu'elle sentoit sa poitrine se débarrasser à fur & mesure qu'elle pouffoit des selles. Je voulus examiner les matieres, & les trouvai entièrement purulentes.

Qu'ai-je à opposer à un cancer, sur-tout ulcéré ? quelques linimens, quelques pomades, quelques onguens adoucissans : hélas ! on n'éprouve malheureusement que trop, chaque jour, combien ils sont même infructueux ; je ne dis pas pour arrêter le progrès du mal, mais même pour adoucir la violence des douleurs qu'il cause, pour taire d'ailleurs les remèdes internes, d'abord si vantés de MM. Lambergen & Storck, que le peu de succès qu'on en a eu, a fait tomber aujourd'hui dans le discrédit.

Il me semble en entendre plusieurs qui me demandent ce que j'entends faire, après l'opération, de cette matiere virulente qui du cancer a refoulé dans la masse du sang, & qui infailliblement jettera le malade dans la fièvre lente, fera repulluler le cancer, ou en fera naître d'autres ? Mais je leur demande, à mon tour, si la qualité de cette matiere est plus meurtriere que celle qui, dans les fièvres malignes ou pestilentiellles, cause des exanthêmes gangreneux, des charbons, &c ? Cette matiere-ci, il est vrai, étoit éparse dans les vaisseaux ; mais aussi y avoit-elle circulé avec sa mauvaise qualité ; & ce n'a été qu'en se rassemblant, qu'elle a fait preuve de sa malignité ; autrement il faudroit supposer qu'elle a acquis sa causticité dans le moment même de sa délitescence ; ce qui n'est pas vraisemblable.

On ne laisse pourtant pas que d'adoucir l'acrimonie de ce *délétere*, d'en procurer ensuite la sortie par les différens couloirs de la machine, & de garantir, par-là, le malade, non-seulement des dépôts ultérieurs, mais encore de toute autre mauvaise suite.

Le ferment cancéreux est aussi épars dans les vaisseaux, & ne me paroît pas indomptable. Je tombe d'accord qu'on ne peut corriger, changer réellement sa qualité caustique; mais on peut, au moyen des adoucissans, des inviscans, des incrassans, l'embarrasser, en ralentir l'activité, & lui procurer finalement une sortie par des égcuts artificiels, attendu qu'il ne paroît pas avoir assez d'affinité avec les sécrétoires naturels.

Le volume des cancers, leur ancienneté, leur proximité avec les grands vaisseaux, l'engorgement des glandes voisines n'ont pas arrêté la louable intrépidité des Hildan, des Bidloo, des Heister, & de tant d'autres. L'âge de mon premier malade, sa faiblesse, la fièvre lente où l'avoit jetté une portion de la matiere virulente qui du cancer s'étoit insinuée dans le sang, le volume de cet hydre, la délicatesse de la partie qu'il occupoit, auroient dû, ce semble, laisser peu à espérer de la réussite de l'opération, & conséquemment des jours du malade: néanmoins, sans appliquer le feu, comme le fit

Hercule , on ne vit plus renaître les têtes de ce monstre.

Les cris , que les douleurs atroces arrachent à tant de malheureux affligés de cancer , loin de nous intimider , doivent donc nous encourager à hazarder ce dernier secours , & inviter nos chirurgiens à appliquer plus à propos leur fer dans ces sortes de cas , que dans mille autres où ils en font journellement , du moins dans nos campagnes , un instrument meurtrier.

O B S E R V A T I O N

Sur l'Extirpation d'un monstrueux Polype utérin , implanté dans le fond de la Matrice ; par M. MUTEAU DE ROCQUEMONT , maître en chirurgie , & accoucheur de la ville de Mortagne au Perche.

Dans le courant du mois de Juin 1767 , la nommée *Ganivet* , de la paroisse de Soligny au Perche , près Mortagne , âgée de trente-fix à trente-huit ans , ayant eu un enfant d'un premier mari dont elle étoit restée veuve environ huit ans , passa à un second mariage un an avant la date ci-dessus. Cette femme , depuis près de cinq ans , étoit très-valétudinaire , quoique bien

réglée d'ailleurs, sans en sçavoir la cause; cette femme, dis-je, au mois de Juin dernier, fut attaquée d'une colique des plus violentes à la suite de ses règles. Cette colique fut aussi-tôt accompagnée d'un sang noir & grumelé qui lui faisoit craindre une perte : alors la colique redoubla. Elle appella du secours chez ses voisines qui lui dirent que sûrement elle alloit faire une fausse-couche : elle leur dit qu'elle n'étoit pas grosse, & qu'elle n'avoit pas même eu de soupçon de l'être. Cette colique, au lieu de diminuer, augmentoit avec des efforts comme pour accoucher; & le sang, qui couloit toujours abondamment, faisoit tout craindre pour sa vie. On fit venir la sage-femme du village, qui, peu instruite dans l'art des accouchemens, fut effrayée de l'état de cette femme, & lui fit administrer les Sacremens; après quoi, la malade, dont le mal empirait, dit qu'elle sentoît quelque chose dans le passage qui la faisoit souffrir cruellement, & qu'ouïre cela, elle sentoît de vives douleurs au fondement, & dans les reins.

Cette sage-femme, (si on peut la nommer ainsi,) y regarda; elle trouva la matrice dilatée, & le vagin si plein, qu'elle crut que c'étoit la tête d'un enfant. Dans cette persuasion, elle prépara toutes choses comme pour un accouchement imprévu,

& se mit en devoir d'accoucher cette pauvre souffrante , à laquelle il prit une douleur des plus vives , accompagnée de beaucoup de sang ; ce qui fit dire à cette sage-femme , qu'elle alloit bientôt être délivrée. Elle saisit donc cette prétendue tête , pour tirer le reste du corps. Mais quel fut son étonnement ! lorsqu'en tirant , elle sentit une vive résistance qui fit dire à la malade : Que faites-vous ? vous m'arrachez les entrailles , & vous me faites périr : laissez-moi ; je ne souffre plus comme je faisois ; & , peu après , le sang cessa , pour ainsi dire , de couler.

On examina cette tête ; on n'y trouva ni forme ni figure , mais seulement le volume & la grosseur de celle d'un enfant. La sage-femme en resta-là , dit que cela tenoit dans le corps , qu'elle n'y connoissoit rien , & qu'il falloit faire venir un chirurgien. On envoya au bourg de Moulins , distant d'environ une lieue de l'endroit où étoit la malade ; on en amena un qui , après l'avoir examiné , ne donna aucune raison de son état , & se contenta de dire qu'il falloit envoyer chercher un médecin à Mortagne ; ce qui fut promptement exécuté. Arrivé , il voit la malade ; il croit appercevoir simplement une relaxation de matrice , & dit que ce qu'il y avoit à faire , n'étoit point de son ressort , mais que ce qui se présentoit ,

n'étoit pas un enfant. Il sortit donc de la maison, & partit, en disant qu'il alloit leur envoyer un chirurgien qui sûrement y apporteroit du remede. Il s'adressa à moi; il m'apprit de quoi il s'agissoit : je me munis d'instrumens propres à opérer. Je trouve cette pauvre femme dans une extrême foiblesse; je la visite; je l'examine; je cherche à m'assurer de ce corps étranger qui bouche le passage; &, après avoir pris toutes les précautions les plus propres pour n'y pas prendre le change, & m'être assuré que ce n'étoit point une relaxation de matrice, encore moins un enfant, mais bien un monstrueux polype implanté dans le fond de cet organe, je m'attachai d'abord à tranquilliser la malade, & l'assurai que je la délivrerois en peu de cette tumeur; & voici comme je m'y pris, pour en faire l'extirpation.

Le pédicule avoit environ quatre pouces de long, & étoit de la grosseur du bras d'un enfant. J'aurois pu faire l'extirpation par incision; mais je craignois l'hémorrhagie, & je préfèrai la ligature. Je fis approcher quelques-unes des femmes qui étoient présentes; je demandai du fil que je mis en plusieurs doubles, & que je cirai; je plaçai les mains de ces femmes de façon à pouvoir exécuter ce que j'aurois à leur commander :

ainfi placées , je leur fis tirer en en-bas le polype , afin de rapprocher le fond de la matrice vers le dehors du vagin , autant qu'il feroit poffible. Je plaçai & pouffai ma ligature le plus près que je pus de la matrice & fon implantation ; je fis faire le nœud par une aide , pendant qu'avec l'extrémité de mes doigts , je la tenois affujettie ; & , dans la crainte que cette premiere ligature ne vînt à manquer , je fis plusieurs tours de mon fil bien ferré & arrêté par un même nœud ; je mis des linges en plusieurs doubles fous la tumeur , pour lui fervir d'appui , & éviter , par-là , les tiraillemens que le volume & le poids du polype n'auroient pas manqué d'occasionner à la matrice ; je fis enfuite des injections avec l'eau & le vin tiédes ; je recommandai qu'on les réitérât fouverit pendant mon abfence ; je prefcrivis un régime convenable à la malade ; & , comme mes occupations ne me permettoient pas de refter auprès d'elle , je la quittai. Je fus vingt-quatre heures fans la voir , au bout defquelles je m'y transportai ; & j'eus la fatisfaction de la trouver fans fièvre , ne fouffrant prefque pas ; ma ligature bien affujettie ; la tumeur gonflée & tendue , totalement changée de couleur ; ce qui me prouva que l'interception des liqueurs avoit lieu ; auffi n'héfitaï-je point de faire l'amputation
du

du polype, avec mon bistouri, à un pouce de distance de la ligature, sans le moindre accident.

Je pesai le polype : il étoit du poids de cinquante-six onces, d'une figure sphérique. Je le coupai en tous sens : il étoit d'un tissu fort serré, & vasculaire. Je recommandai les injections fréquentes avec l'eau & le vin tièdes ; &, pour empêcher la résorption des corpuscules putrides, j'ordonnai à la malade des bols de quinquina, & quelques grains de camphre, pendant plusieurs jours.

Le troisième jour de l'opération, il survint à la malade un peu de fièvre, qui m'annonçoit la suppuration ; mais elle fut très-peu de chose. Le sixième jour, la ligature tomba ; la matrice reprit son ressort : on continua les injections ; &, au bout de dix-huit jours, la malade fut parfaitement guérie. Les forces se rétablirent : trois mois après, ses règles revinrent comme auparavant ; & depuis, elle a toujours joui d'une santé parfaite.



OBSERVATION

Sur une Réduction d'un Fémur fracturé dans son col ; par M. TILLOSOY le cadet , maître en chirurgie au Petit-Chemin , près l'abbaye de Valloir , en Picardie.

Si quelque chose mérite d'être confirmé , c'est , sans doute , celles qui peuvent être utiles. L'appareil simple , que M. Martin a proposé dans le Journal de Médecine du mois de Février 1768 , pour remédier avec avantage aux fractures du tiers supérieur du fémur , est bien dans ce cas-là ; car , dans le grand nombre des hommes chargés de la santé des autres , peu sont d'accord sur aucun des moyens proposés pour remédier à cet accident : j'ai même ouï dire à un ancien professeur de chirurgie à Paris , que quelque chose qu'on fasse , le membre reste toujours , ou plus court , ou plus long qu'avant l'accident : cependant cette règle n'est pas sans exception ; & , sans manquer au respect que je lui dois , & sans avoir la vanité de fixer tant d'hommes célèbres qui pensent & agissent différemment là-dessus , ils me permettront , en congratulant M. Martin sur la solidité de sa méthode simple , de lui faire part d'une nouvelle réussite,

Le 5 Juin dernier, la fille d'Etienne Petit, de ce village, âgée d'environ cinq ans, eut le col du fémur gauche fracturé obliquement par la roue d'un chariot : cette fracture étoit accompagnée d'une plaie dans l'aîne, faite par le bout intérieur de l'os fracturé. Je n'eus pas de peine à reconnoître & réduire cette fracture ; & , sans vouloir faire attention à la plaie, vu son peu d'importance, je me servis de l'appareil proposé par M. Martin. Cependant, malgré la fermeté que donnoit à la cuisse ce bandage, quelques mouvemens de son âge ont occasionné différentes fois, dans la première huitaine, un accourcissement au membre, en dérangeant les bouts fracturés. Je réparois facilement cet accident dans les changemens fréquens que m'obligeoient de faire la pourriture des linges de l'appareil ; & les visites de la petite plaie. Pour obvier à ce déplacement, j'imaginai de roidir la jambe de concert avec la cuisse : pour cela, après avoir appliqué le bandage prescrit, je mis une autre attelle depuis l'aîne jusqu'au dos du pied ; je l'affujettis avec un bandage convenable. M. Martin n'a pas recommandé cela, sans doute parce qu'il a eu affaire à un sujet dont la raison a tenu lieu de contrainte. Cependant, comme des circonstances quelconques peuvent laisser faire quelques mouvemens, même aux su-

372 OBS. SUR UNE RÉDUCTION, &c.
jets raisonnables, comme, par exemple, le
sommeil, &c. Rien ne coûte de s'en servir;
& le grand avantage que j'en ai retiré, a
été d'empêcher la blessée d'approcher son
talon de ses fesses, & de la priver de beau-
coup d'autres mouvemens toujours con-
traires en pareils cas, parce que non-seu-
lement cette extrémité-là est comme une
fouche, mais même le tronc s'en ressent :
enfin, avec tout ceci, les choses restoient
commé je les mettois; & le succès est si
complet, que l'enfant, au bout de deux
mois, a commencé à marcher, & marche
aujourd'hui aussi-bien qu'avant son acci-
dent; avantage supérieur que M. Martin
ne vous a pas appris en particulier, & qui
ne rend pas peu recommandable ce ban-
dage.

J'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

F É V R I E R 1769.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.			
Jours du mois.	A 7 h. du moi.	A 2 h. 6 ^{de} mois du four.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.	
1	01	2 $\frac{1}{2}$	$\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28	1
2	0	0	2 $\frac{1}{2}$	28	28	27 $\frac{9}{16}$	9 $\frac{1}{16}$
3	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	3	27 $\frac{9}{16}$	27 $\frac{9}{16}$	27 $\frac{8}{16}$	8 $\frac{1}{16}$
4	2 $\frac{1}{2}$	6	3 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{6}{16}$	6 $\frac{1}{16}$
5	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	4	27 $\frac{6}{16}$	27 $\frac{6}{16}$	27 $\frac{6}{16}$	6 $\frac{1}{16}$
6	4	4 $\frac{1}{2}$	2	27 $\frac{6}{16}$	27 $\frac{6}{16}$	27 $\frac{9}{16}$	9 $\frac{1}{16}$
7	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	4	27 $\frac{6}{16}$	27 $\frac{6}{16}$	27 $\frac{6}{16}$	6 $\frac{1}{16}$
8	3 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	1	27 $\frac{4}{16}$	27 $\frac{6}{16}$	27 $\frac{7}{16}$	7 $\frac{1}{16}$
9		4 $\frac{1}{2}$	2	27 $\frac{7}{16}$	27 $\frac{7}{16}$	27 $\frac{7}{16}$	7 $\frac{1}{16}$
10	1	2	1	27 $\frac{6}{16}$	27 $\frac{6}{16}$	27 $\frac{7}{16}$	7 $\frac{1}{16}$
11		3 $\frac{1}{2}$	1	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{8}{16}$	8 $\frac{1}{16}$
12	1	3 $\frac{1}{2}$	2	27 $\frac{9}{16}$	27 $\frac{9}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	10 $\frac{1}{16}$
13	1 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	11 $\frac{1}{16}$
14	2 $\frac{1}{2}$	4	2 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	28	
15		4 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28	28	28	2 $\frac{1}{4}$
16	2 $\frac{1}{2}$	5	3	28 $\frac{2}{16}$	28	27 $\frac{11}{16}$	11 $\frac{1}{16}$
17	3	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{11}{16}$	28	28	1
18	1 $\frac{1}{2}$	4	3	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	2 $\frac{1}{16}$
19	3	5	3 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	1 $\frac{1}{16}$
20	3	6 $\frac{1}{2}$	5	28 $\frac{3}{16}$	28 $\frac{3}{16}$	28 $\frac{3}{16}$	3 $\frac{1}{16}$
21	3 $\frac{1}{2}$	7	6 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	28	1
22	6	7 $\frac{1}{2}$	3	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{9}{16}$	9 $\frac{1}{16}$
23	1 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{3}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{9}{16}$	27 $\frac{5}{16}$	5 $\frac{1}{16}$
24	2	3 $\frac{3}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{4}{16}$	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	10 $\frac{1}{16}$
25	$\frac{1}{2}$	4	5 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{8}{16}$	8 $\frac{1}{16}$
26	5 $\frac{1}{16}$	8 $\frac{1}{16}$	5	27 $\frac{6}{16}$	27 $\frac{7}{16}$	27 $\frac{9}{16}$	9 $\frac{1}{16}$
27	3 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	11 $\frac{1}{16}$
28	7	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	11 $\frac{1}{16}$

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. nuages.	S-O. nuages.	Couvert.
2	S-S-O. couv. neige. pluie.	S-O. pluie. couvert.	Couvert.
3	S-O. pluie. c.	S-S-O. nuag.	Nuag. pluie.
4	S-O. beau. nuages.	S-O. pluie.	Nuages.
5	S-O. nuages.	O-S-O. n. pluie.	Pluie.
6	E. ép. brouill. petite pluie.	O. couvert.	Nuages.
7	S-O. pluie. v. grêle.	S-O. couv. petite pluie.	Pluie. vent.
8	O. pl. couv. nuages.	O. nuages.	Beau.
9	O. couvert.	N-O. couv.	Pluie. vent.
10	N-N-E. pl. couvert.	N-N-E. couv.	Couvert.
11	N-N-E. br. couvert.	N. couvert. pet. pluie.	Couvert.
12	S-S-O. couv.	S-S-O. couv.	Couvert.
13	O. neige fon- due.	O-N-O. per. pl. couv.	Couvert.
14	S-S-O. cou- vert.	S-S-O. couv.	Couvert.
15	E. couvert.	N. couvert.	Couvert.
16	N-E. couv.	S-O. pl. cont.	Pluie.
17	S-S-O. pl. couvert.	N-O. pluie. couvert.	Couvert.
18	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
19	N. couv. br.	N. br. pluie.	Couvert.
20	N-N-E. cou- vert. nuages.	N-E. nuages. couvert.	Couvert.
21	S-O. pet. pl. couvert.	S-O. couv. pluie.	Couvert.

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
22	S-O. couv.	O-S-O. pl. nuages.	Couvert.
23	O. nuag. pl. neige.	O S-O. cou- vert. pluie.	Pluie. vent.
24	O. v. nuages. pl. neige.	O. pl. nuag.	Couvert.
25	S-O. couv.	S-O. pl. cont.	Couvert.
26	O-S-O. pl.	O. c. pluie. n.	Nuages.
27	O-S-O. couv.	S-O. pluie. c.	Nuages.
28	S S-O. couv. nuages.	S-O. nuages. pluie,	Pluie. vent.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $10\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, d'un degré au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

3 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

2 fois de l'E.

6 fois du S S O.

12 fois du S-O.

5 fois de l'O S O.

8 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

A a iv

376 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 2 fois du N-O.

Il a fait 2 jours beau.

3 jours du brouillard.

14 jours des nuages.

26 jours couvert.

22 jours de la pluie.

4 jours de la neige.

1 jour de la grêle.

4 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1769.

On a observé, pendant ce mois, les mêmes maladies que pendant le mois précédent : les douleurs de rhumatisme, & les éruptions ont été beaucoup plus fréquentes.

Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Janvier 1769 ; par M. BOUCHER, médecin.

Il y a eu, ce mois, quelques variations dans la température de l'air, & dans la constitution du tems, quant au sec & à la pluie. Le thermometre, du 1^{er} au 18, n'est pas descendu plus bas qu'au terme de la congelation ; du 18 au 25, il a gelé avec plus ou moins d'intensité : le 22 & le 23, le thermometre a été observé à 5 degrés au-dessous dudit terme ; mais, du 25 au 31, il n'a descendu que le 30, jusqu'au terme de la congelation.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 377

Il est tombé beaucoup de pluie, le 12, le 13, le 27, le 28 & le 29.

Il n'y a pas eu de grandes variations dans le barometre qui a été observé plus souvent au-dessous du terme de 28 pouces, qu'au-dessus.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

8 fois du N. vers l'Est.

4 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

3 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 18 jours de tems couvert ou nuageux.

2 jours de neige.

9 jours de pluie.

8 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué la grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Janvier 1769.

Les fièvres catarrheuses , dont il a été fait mention le mois précédent , ont persisté ce mois , & ont été la maladie dominante , sur-tout chez les pauvres ; car il y a eu peu de malades parmi les gens aisés. Cette fièvre a été de la nature de la double-tierce continue dans nombre de personnes ; & cette complication consistoit dans des amas de saburre dans les premières voies , avec des congestions sourdes dans les viscères du bas-ventre.

Outre ce genre de fièvre , nous avons eu , en fait de maladies aiguës , des rhumatismes inflammatoires , & des fièvres érysipélateuses , portant au visage , compliquées souvent de squinancie qui avoit de la pente à s'abs céder. Dans cette espèce de fièvre , la saignée devoit être ménagée , sur-tout lorsque la squinancie n'avoit pas lieu , de crainte de faire rétrograder l'érysipele qui étoit critique. La plupart des fomentations , en conséquence , étoient suspectes , & ne devoient être employées que quand il y avoit beaucoup de rougeur , tension & chaleur. Après les évacuations convenables ,

les meilleurs remèdes étoient des délayans diaphorétiques, tels que la décoction de rapures de corne-de-cerf, & de racines de scorfonere, de l'oxymel avec des fleurs de sureau, infusées, & des bains des jambes.

Nombre de personnes ont essuyé des fluxions autour du col & de la tête, sans éréfipele : elles attaquoient souvent les glandes jugulaires qui se gonfloient avec douleur ; elles n'étoient cependant point vraiment inflammatoires, & ne se terminoient point par des dépôts, sinon qu'elles eussent été irritées par des topiques déplacés.

E X T R A I T .

*D'une Délibération prise par le Collège de
Médecine de Bordeaux, le 9 de
Février 1769.*

Le soin des pauvres est un des plus dignes objets de l'attention publique : aussi a-t-on vu les hommes s'empressez à former ces établissemens immenses, où tant de malheureux sont assurés de trouver les secours qu'ils sont en droit d'exiger. Mais ces maisons respectables, asyle ouvert à ceux à qui une longue indigence ôte, en quelque sorte, le sentiment de leur disgrâce, seroient une ressource trop cruelle pour ceux que les

coups de la fortune ont fait tomber dans une pauvreté dont ils sentent toute l'humiliation. Le zèle des pasteurs à leur égard a , de tout tems , été secondé par un grand nombre de personnes qui , la plupart , supérieures au rang où la naissance les a placées , n'ont pas dédaigné de descendre à des soins que l'orgueil & la mollesse osent mépriser. Les médecins , que les besoins les plus pressans de la société rapprochent également de tous les hommes , ont toujours recherché les occasions de concourir au soulagement de cette portion de citoyens , qui leur est infiniment chère. Malgré leur empressement & leur zèle , ils ont tous les jours le regret de se voir appelés trop tard dans les circonstances les plus dangereuses , ou d'apprendre que ces infortunés sont morts , livrés à des secours presque toujours plus funestes que les maux dont ils sont atteints. Pour satisfaire à une si juste compassion , & pour remplir un devoir sacré , ils ont nommé , pour chaque paroisse de la ville , un médecin auquel les pauvres pourront recourir avec confiance. Il est certain que les maladies les plus graves ne le sont devenues souvent , que parce qu'elles ont été , ou négligées , ou inconnues , & traitées d'une manière irrégulière : il eût été facile , dans les premiers jours , de les dissiper. On ne doit pas craindre d'importuner les médecins , ni de ralentir

leur ardeur, dans quelque tems qu'on les puisse appeller : plus on sera pressé de les consulter, plus on entrera dans les vues qu'ils se sont proposées.

D'ailleurs les pauvres les trouveront assemblés, tous les samedis, au Collège de Médecine, depuis dix heures jusqu'à midi, pour leur donner les consultations dont ils auront besoin.

Les médecins chargés, par le Collège, de cet emploi de bienfaisance, sont MM. *Lamontagne, Grégoire, Lamothe, Bernada, Doazan, Alary, Caze pere & fils, Lafargue, Barbéguiere, Mathereau, Boniol, Fitz-Gibbon, Betbéder & Gramaignac*, tous membres du Collège de Médecine de Bordeaux : nous croyons superflu d'indiquer les paroisses de la ville, auxquelles chacun d'eux est attaché.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité sur différens Objets de Médecine ; par M. *Tissot*, docteur & professeur en médecine à Lausanne, de la Société royale de Londres, &c. Ouvrage traduit du latin, avec un Discours préliminaire sur chaque maladie ; par M. *B****, D. M. agrégé en l'université d'Aix. Tome I, contenant les Traités sur la petite Vérole, sur l'Apoplexie & l'Hydropisie. Tome II, con-

tenant les Traités sur la Colique de Plomb ; sur le *Morbus niger*, & sur la Santé des Gens de Lettres. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1769, in-12, deux volumes.

Antonii De Haën, *consil. & archiat. S. C. R. A. Maj. nec-non medicinæ practicæ in universitate Vindobonensi professoris primarii, Ratio medendi in nosocomio practico ; tomus sextus, Partem xj complectens. Accessère ejusdem auctoris Libelli tres, scilicet Historia anatomico-medica Morbi miri & incurabilis ; De Deglutitione Dissertatio ; Quæstiones super Methodo inoculandi Variolas.* C'est-à-dire : Méthode curative, employée dans l'hôpital de pratique ; par M. *Ant. De Haën*, conseiller-médecin de S. M. R. C. A. & professeur de médecine en l'université de Vienne. Tome VI, contenant la onzième Partie. On y a joint trois Traités du même auteur, sçavoir, une Histoire anatomico-médicinale d'une Maladie rare & incurable ; Dissertation sur la Déglutition, & Questions sur l'Inoculation. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1769, in-12. Prix 3 liv. relié.

La cinquième Distribution des Planches du Traité historique des Plantes de Lorraine, par M. *Buc'hoz*, se délivre maintenant chez *Durand & Cavelier*, libraires ; elle est composée de vingt-cinq planches. *Durand* continue à distribuer les Lettres du

même auteur, sur les Végétaux : il en a paru jusqu'ici trente-une feuilles.

On nous a prié d'annoncer que l'Elixir d'or & blanc, connus sous le nom du *Général De la Mothe*, se distribue, depuis la mort de madame la générale *De la Mothe*, chez M. *Hiesme Paulian*, qui a hérité du secret de la composition de ce remède, & du privilège de le distribuer. M. *Paulian* demeure à Paris, rue de Richelieu, après la Bibliothèque du Roi, même maison que feu madame la générale *De la Mothe*.

ERRATA dans le Journal de Février.

Page 184, ligne pénultième de la Note, dans le,
lisez dans mon barometre.

Page 186, ligne 18, la diète, *lisez* la disette.



T A B L E.

<i>EXTRAIT du Cours de Médecine pratique de</i> <i>M. Ferrein, publié par M. Arnault de Nobleville,</i> <i>médecin.</i>	Page 191
<i>Examen des Observations de M. Monnet, sur l'Analyse</i> <i>des Eaux d'Annale. Par M. Matteau, médecin.</i>	304
<i>Lettre de M. Descemet, médecin, contenant quelques Re-</i> <i>marques sur une Lettre de M. Demours.</i>	313
<i>Réponse à la Question proposée par M. Renard. Par M. Ba-</i> <i>cher, médecin.</i>	342
<i>Autre Réponse. Par M. Viallez fils, chirurgien.</i>	343
_____ <i>Par M. Laugier, médecin.</i>	352
<i>Observations sur deux Extirpations de Tumeurs cancé-</i> <i>reuses au Scrotum, Par le même.</i>	355
<i>Observation sur l'Extirpation d'un Polype utérin. Par</i> <i>M. Muteau de Rocquemont, chirurgien.</i>	364
_____ <i>sur une Réduction d'un Fémur fracturé dans</i> <i>son col. Par M. Tillosoy, chirurgien.</i>	370
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le</i> <i>mois de Février 1769.</i>	373
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois</i> <i>de Février 1769.</i>	376
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de</i> <i>Janvier 1769. Par M. Boucher, médecin.</i>	Ibid.
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de</i> <i>Janvier 1769. Par le même.</i>	378
<i>Extrait d'une Délibération du Collège de Médecine de</i> <i>Bordeaux.</i>	379
<i>Livres nouveaux.</i>	381

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois d'Avril 1769. A
Paris, ce 23 Mars 1769.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

M A I 1769.

TOME XXX.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1769.

SECOND EXTRAIT.

Cours de Médecine pratique, rédigé d'après les principes de M. FERREIN, professeur en médecine au Collège-Royal, en anatomie au Jardin du Roi, & membre de l'Académie royale des sciences; par M. ARNAULT DE NOBLEVILLE, docteur en médecine. A Paris, chez Debure pere, 1769, in-12, trois volumes.

LA sérosité fait une partie trop considérable & trop essentielle du sang, pour que ses vices ne doivent pas influer sur la santé. M. Ferrein, suivant l'ordre qu'il s'étoit prescrit, traite, dans son second volume, des maladies qui reconnoissent

cette cause; il observe d'abord que la sérosité peut pécher par surabondance, & que cette surabondance peut être générale, c'est-à-dire, répandue dans la masse générale des humeurs; ou particulière à certaines parties, comme lorsqu'elle surabonde dans l'humeur bronchiale, stomachale, la transpiration, les urines, &c. Il ne traite cependant que de la surabondance générale. Cette surabondance peut être simple, ou bien compliquée d'épaississement & de viscosité, & constitue ce que les anciens & les modernes ont désigné par le nom de *pituite*. « L'épaississement, ajoute » M. Ferrein, donne naissance, comme nous » avons dit, aux obstructions, aux squir- » rhes & aux différentes hydropisies : la sur- » abondance de sérosité visqueuse fait la » même chose; car elle est ordinairement » compliquée avec cet épaississement, puis- » que le sang & les humeurs ne sont » épaissies, que parce que la sérosité ne les » peut pénétrer; ce qui fait qu'elle sur- » nage, & que, tandis que l'épaississement » forme des obstructions dans les capillai- » res, la surabondance de sérosité s'épan- » che dans les cavités, & y forme des hy- » dropisies. » Ce qui veut dire que, lorsque la partie lymphatique du sang (ce qui comprend la partie fibreuse & muqueuse de M. Ferrein) est trop tenace, elle ne se laisse

pas pénétrer par le véhicule aqueux & salin, qu'on désigne par le nom de *sérosité*, qui pour lors se sépare, & va inonder les différentes parties; & comme cette sérosité tient toujours en dissolution la partie la plus atténuée de la lymphe, il n'est pas étonnant qu'elle participe à sa viscosité. Les causes antécédentes de cette indisposition sont, selon M. Ferrein, le tempérament froid & humide, ou pituiteux; c'est pourquoi les femmes, les enfans & les vieillards y sont plus sujets que les autres. Les causes procathartiques sont, 1^o le vice des digestions, 2^o la foiblesse du poulmon, 3^o le défaut de sécrétion, ses effets; la lenteur de la circulation; le teint du malade est pâle & décoloré: il crache une grande quantité de matiere visqueuse; sa respiration est peu libre: il survient des dévoiemens glaireux; il a beaucoup de pente au sommeil, &c. Les indications, qui se présentent à remplir, sont d'atténuer la masse du sang, d'évacuer les glaires de l'estomac, enfin de détourner cette sérosité visqueuse, par l'habitude du corps, ou par la voie des urines.

C'est à la surabondance simple de la sérosité, sans qu'elle pèche par trop de viscosité, que notre auteur attribue les œdèmes & les différentes especes d'hydropisies, non qu'il exclue l'épaississement de

la partie lymphatique du nombre des causes de ces maladies ; mais il prétend que cet épaisissement ne se communique pas à la sérosité. Il traite donc d'abord de cette surabondance simple , considérée comme répandue dans la masse , ce qui est toujours l'avant-coureur des différens épanchemens ; puis il traite de l'œdème : de-là il passe à l'hydropisie qu'il distingue en *générale* ou *anasarque* , & en *particulière* ou *ascite*. Il considère l'hydropisie enkystée , la vésiculaire , celles de la matrice , de la poitrine & de la tête , ou l'hydrôcéphale , comme des hydropisies particulières , dont il a fait le sujet d'autant d'articles.

En parlant de l'épaisissement du sang , nous avons remarqué que M. Ferrein enseignoit que sa partie rouge pouvoit s'accumuler dans différentes parties du corps. Cet arrêt du sang peut se faire de trois façons , 1^o en engorgeant les extrémités capillaires des artères , comme dans l'inflammation ; 2^o par extravasation dans le tissu des parties , comme dans les échy-moses ; 3^o par épanchement dans quelque cavité. On remédie , en général , aux engorgemens sanguins , en empêchant l'abord du sang à la partie qui est engorgée , & en évacuant celui qui est arrêté dans cette partie. Cet auteur définit l'inflammation , *l'arrêt du sang , ou sa congestion dans les*

extrémités capillaires des vaisseaux, avec chaleur, rougeur & tension. Il regarde la tension comme d'autant plus essentielle pour caractériser cette maladie, que la seule dilatation des vaisseaux capillaires ne suffit pas. Il distingue quatre degrés dans l'inflammation, 1^o l'engorgement, 2^o la phlogose, 3^o l'inflammation phlegmoneuse, 4^o le phlegmon. Dans l'état d'engorgement, le sang peut encore circuler dans la partie; dans la phlogose, à cet engorgement se joint l'irritation, la douleur & la tension; dans l'inflammation phlegmoneuse, la chaleur, la douleur & la tension y sont beaucoup plus considérables. Le phlegmon ne diffère de ce dernier degré, que parce que la tumeur est circonscrite. Il ne croit pas, comme quelques médecins, que le siège de l'inflammation soit dans les vaisseaux lymphatiques; mais il convient que cette discussion n'est pas d'une grande importance pour la pratique. Il reconnoît trois causes principales de l'inflammation, la grossièreté du liquide circulant, le rétrécissement du canal qui doit laisser passer ce liquide, & le concours de ces deux vices. Les effets de l'inflammation peuvent se diviser en deux classes, 1^o en ceux qui dépendent de la congestion du sang, qui sont la rougeur de la partie, la dilatation des vaisseaux, la

compression des parties voisines , d'où naît la diminution des secretions 2^o ; en ceux de la tension , qui sont l'irritation , la douleur & la fièvre : cette dernière est accompagnée de redoublemens , s'il y a putridité dans les premières voies , ou qu'on donne à manger au malade. En traçant le prognostic qu'on doit tirer de ce genre de maladie, notre auteur observe qu'elle peut se terminer , 1^o en dilatation variqueuse , 2^o en suppuration , 3^o en gangrène , 4^o en une autre maladie , qui est le squirrhe ; 5^o par résolution. Il croit qu'en général , les auteurs de médecine ont fait le danger auquel elle expose ceux qui en sont atteints , plus grand qu'il n'est en effet ; & il prétend que , lorsque le médecin est appelé de bonne heure , & qu'il fait les remèdes convenables , l'inflammation est une des maladies dont on guérit le plus aisément. Après en avoir donné la cure qu'il fait consister dans l'usage des relâchans , au premier rang desquels il met la saignée , des discutifs & des fondans , il passe à la description des inflammations érépisélateuses , qu'il attribue à une bile âcre , qui domine dans le sang , ensuite à celle des inflammations lymphatiques qu'il admet avec Boerhaave , mais qu'il prétend être plus ou moins accompagnées de l'inflammation sanguine , comme dans le

rhumatisme, la goutte & la sciatique. De là, il passe à la suppuration, au traitement des ulcères; ensuite il parle de la gangrene & du sphacèle: enfin il décrit le cancer, ses causes & ses effets, & en donne la cure palliative; car il le regarde comme une maladie jusqu'ici incurable.

Le Traité des fièvres, qui suit celui de l'inflammation, comprend presque seul un volume. M. Ferrein définit la fièvre, *une fréquence dans le pouls au-dessus de l'état naturel, jointe à une tendance dans les forces à augmenter cette fréquence; de sorte que, comme il s'en explique ailleurs, lorsque cette fréquence est moindre que dans l'état naturel, & que cependant il y a fièvre, cela vient de l'abattement des forces.* Ainsi, selon cette définition, toutes les fois que la fréquence du pouls est plus grande que celle qui sembleroit devoir résulter de l'état des forces, on doit prononcer qu'il y a fièvre; ce qui suppose que la fréquence du pouls est toujours proportionnée à la force des individus; supposition qui paroîtra hasardée, si l'on réfléchit que le pouls, en général, est plus fréquent dans les enfans que dans les adultes, & que, toutes choses d'ailleurs égales, la fréquence du pouls augmente, dans la même proportion que les forces s'affoiblissent dans ceux qui périssent d'hémorrhagie,

(voyez l'*Hæmaphysique* de M. Hales.)

Il paroît que l'Ecole de Montpellier, qui, la première a adopté cette définition de la fièvre, y a été portée par ce genre de maladies dans lesquelles le malade paroît, dès le commencement, extrêmement abbatu, quoiqu'il n'ait précédé aucune évacuation considérable; phénomène qu'on attribue avec raison aux miasmes délétères, qui attaquent le principe vital: ainsi, si, dans ces sortes de maladies qu'il a plu aux médecins de qualifier de *fièvres malignes*, le pouls ne paroît guères plus fréquent que dans l'état naturel, cela doit moins être regardé comme une suite nécessaire de l'abattement des forces, que comme l'effet immédiat de la cause qui le produit; cause qui paroît agir principalement, en affoiblissant ou détruisant la sensibilité, d'où il semble résulter que la définition proposée par M. Ferrein, adaptée à ce cas particulier, ne peut pas convenir à toutes les fièvres en général, & qu'il faut faire entrer dans la notion de la fièvre d'autres élémens que la fréquence du pouls; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter cette matière. Je reviens donc à l'ouvrage de M. Ferrein.

Cet auteur admet deux classes de fièvres; des *fièvres simples*, qui ne sont caractérisées que par le mouvement du

cœur, plus fréquent, & des fièvres qui, outre cette fréquence, sont accompagnées d'une constriction de toutes les fibres de la peau, mais sur-tout de tout le genre vasculaire, & qu'il appelle, pour cette raison, *fièvres avec éréthisme*. Il admet, pour cause immédiate de la fièvre, l'irritation que la présence du sang fait sur les ventricules du cœur; irritation qui reconnoît elle-même pour cause la quantité de ce fluide ou sa qualité : la pléthore, ou la quantité du sang augmentée, ne peut guères par elle-même produire la fièvre, à moins qu'il ne survienne quelque autre cause qui la mette en mouvement; il n'en est pas de même de l'augmentation relative de ce fluide dans le cœur, par son expression des autres parties, qui, en se resserrant, le poussent vers ce viscere en plus grande quantité; & doivent par-là donner lieu à des contractions plus fréquentes de ses ventricules. Le sang peut acquérir une qualité irritante, qui le met en état d'augmenter la fréquence des contractions du cœur, 1^o par son altération propre, 2^o par le mélange des matières des premières voies, comme de la bile, &c; ce qui est une des causes les plus ordinaires; 3^o par un vice de sécrétion ou d'excrétion, 4^o par des exhalaisons & des miasmes étrangers. A ces causes M. Ferrein en joint une autre,

qu'il appelle *accessoire*, parce qu'elle concourt le plus souvent avec les précédentes ; c'est le vice des premières voies. A ce sujet, il fait les remarques suivantes : 1^o Que la plupart des fièvres viennent de la saburre, laquelle passant de l'estomac dans la masse du sang, lui imprime un caractère d'épaississement & d'âcreté, très-propre à produire la fièvre. 2^o Quelque cause primitive que reconnoisse la fièvre, le vice des premières voies ne manque pas de se mettre de la partie ; & souvent ce vice sert à la faire paroître. 3^o Si le vice des premières voies n'a pas concouru à allumer la fièvre, du moins en est-il une suite ; & il sert à l'entretenir. En effet, le malade, dans quelque fièvre que ce soit, digere mal jusqu'aux liquides ; de sorte que, s'il n'observe pas un régime sévère & exact, il aura des indigestions, & fera durer la fièvre bien plus long-tems. Rien n'est plus difficile que de donner un pronostic sur les fièvres en général ; ce sont les espèces particulières qui doivent le déterminer. M. Ferrein a cru cependant devoir observer que l'opinion où l'on est que la fièvre guérit bien des maladies, & qu'elle détruit l'humeur peccante, n'est fondée que dans les maladies qui reconnoissent pour cause une abondance de pituite, comme les affections soporeuses,

l'apoplexie , la leucophlegmatie , l'hypochondrie ; maladies que l'augmentation de la transpiration , que la fièvre , a coutume de produire , guérit quelquefois en effet. Il croit aussi , qu'il arrive très-rarement que la fièvre se guérisse par elle-même , comme l'ont prétendu quelques médecins ; la fièvre , abandonnée à elle-même , jette le plus souvent les malades dans un état pitoyable ; & on en guérit beaucoup plus par les remèdes , que lorsqu'on abandonne le mal à la seule nature. La méthode curative générale des fièvres est très bornée ; le plus souvent on est obligé de recourir à la méthode particulière , indiquée par les différentes especes de fièvres.

On a vu ci-dessus ce que M. Ferrein entendoit par *fièvre simple* ou *sans éréthisme*. Il en distingue deux especes , l'une accompagnée de relâchement , ou de défaut de tension ; l'autre , dans laquelle il n'y a ni relâchement ni tension. Les causes de cette fièvre sont une qualité acrimonieuse , produite dans le sang par le vice des digestions ; vice qui reconnoît pour cause la qualité ou la quantité des alimens , ou la diminution des forces digestives ; ou par celui de l'hæmatose , qui est l'effet d'une circulation ralentie , du relâchement des vaisseaux , ou , ce qui est plus fréquent , du

vice des p^{ou}mons. Les indications, qui se présentent à remplir dans cette espece de fièvre ; sont , 1^o de remédier à l'irritation , par les rafraîchissans & les délayans ; 2^o de détruire par les purgatifs le vice dans les digestions , qui la produit ; 3^o, lorsqu'il y a relâchement , d'y remédier par l'usage des stomachiques ou des cordiaux les plus légers.

M. Ferrein distingue trois especes de fièvres avec éréthisme ; 1^o celles où l'éréthisme est augmenté dans les troncs & les branches principales des arteres, sans qu'il le soit dans les capillaires, ou du moins d'une maniere sensible : telles sont les fièvres hectiques ; 2^o celles où l'éréthisme est augmenté dans les capillaires, sans l'être dans les troncs ni dans les branches, il les appelle *fièvres horribles* ; 3^o enfin celles où l'éréthisme est, en même tems, augmenté dans les troncs des vaisseaux, dans les branches & dans les capillaires ; ce qui arrive dans les fièvres aiguës. On sent bien que nous ne pouvons pas suivre notre auteur dans tous les détails où il entre sur chacune de ces especes de fièvres : nous nous contenterons donc d'indiquer l'ordre qu'il a suivi dans la description particuliere des différentes especes de fièvres. Il traite d'abord de la fièvre hectique, qu'il distingue en *essentielle*, en *deutéro*

pathique & symptomatique, & dans laquelle il observe trois degrés, son commencement, le tems où la consommation commence à se manifester, & celui où la maladie est accompagnée de sueurs & de dévoiement colliquatif; tems auquel elle est absolument incurable.

La fièvre horrifique est celle qui est accompagnée de frisson. Ce frisson peut quelquefois n'être pas suivi de la fièvre, & alors il mérite peu d'attention, à moins qu'il ne soit fort long, auquel cas, le malade est en danger de périr; quelquefois il s'entre-mêle avec la fièvre, d'une manière irrégulière. Notre auteur fait consister le frisson, en général, dans un mouvement convulsif des fibres charnues, produit par un arrêt du sang dans les capillaires, où il se coagule, s'appesantit, & produit un *stimulus*.

Il divise les fièvres aiguës, en *fièvres aiguës simples*, en *fièvres qui se répètent*, (ce sont les fièvres intermittentes,) & en *fièvres aiguës composées*, lorsqu'à une fièvre continue il se joint une maladie, ou bien une autre fièvre qui forme les redoublemens. Il les distingue encore, relativement à leurs causes, en *fièvres putrides*, *inflammatoires*, &c; relativement à certaines circonstances, en *fièvre ardente*, bi-

lieuse, &c. Ces préliminaires établis, il traite d'abord de la fièvre continue simple : de-là il passe aux accidens qui accompagnent la fièvre aiguë, & à leurs causes ; ensuite il vient à la fièvre intermittente, qu'il distingue en *périodique* & en *erratique*. Il comprend, sous le nom de *fièvre périodique*, la quotidienne, la tierce, la quarte, &c ; il la distingue encore en *simple* & en *composée* : cette dernière espèce est le résultat de la réunion de deux fièvres simples, comme dans la double quotidienne, la double tierce, la double quarte ; enfin il la divise en *intermittente proprement dite*, & en *intermittente subintrante*. Au Traité de la fièvre intermittente, succede celui de la fièvre aiguë avec redoublement, puis celui de la fièvre maligne en général ; & après quelques généralités, il considère les fièvres malignes en elles-mêmes : de-là il passe à l'examen de celles qui, sans être malignes par elles-mêmes, le deviennent par leur cause ; puis à celles qui sont malignes à ce double titre : il donne des observations générales sur les fièvres malignes ; & , à leur sujet, il traite des maladies épidémiques.

Notre auteur s'arrête ensuite à donner une idée de ce que les anciens entendoient par

par

par les crises , qui étoient une des choses , à laquelle ils faisoient le plus d'attention dans les fièvres. Il paroît qu'en général , il est peu favorable à la doctrine de ceux qui pensent qu'il faut les attendre. Dans le chapitre suivant , il examine les différentes évacuations critiques , telles que le vomissement , la diarrhée , l'hémorragie , les sueurs : il a aussi consacré un chapitre particulier aux crises par métastase & par éruption en général ; ce qui le conduit à traiter des fièvres éruptives , d'abord en général , puis en particulier de la petite vérole. A ce sujet , nous ne devons pas omettre d'observer que notre auteur y paroît peu favorable à l'inoculation : il propose cependant , supposé qu'elle pût être de quelque utilité , de préférer à la pratiquer dans les années où les épidémies régnantes de petite vérole sont les plus bénignes. Après la petite vérole , il traite de la rougeole & des autres éruptions particulières , telles que la vérolette , le millet ou la miliaire , la porcelaine , les pétéchies , qu'il qualifie de *vrai pourpre* , de la fièvre scarlatine , des parotides , des bubons , des charbons & des pustules.

Ne voulant rien négliger de ce qui pouvoit servir à éclaircir une matière aussi importante , M. Ferrein , a cru devoir traiter

en particulier de la différence des fièvres ; prise de leurs causes, tant internes qu'externes ; & , à ce sujet , il décrit la fièvre putride , la fièvre vermineuse , la fièvre bilieuse ; celles qui sont produites par un coup de soleil , par un épuisement , par les passions de l'ame , &c. Il passe ensuite à la différence que mettent entre les fièvres , les accidens qui les accompagnent : c'est ici qu'il traite de la fièvre ardente , de la fièvre algide , de la fièvre léypirie , de la fièvre épiale , de la fièvre avec frissonnement , de la fièvre syncopale , &c ; enfin il parcourt dans un chapitre particulier tous les accidens qui accompagnent le plus ordinairement les fièvres.

Les inflammations fébriles , dont M. Ferrein traite à la suite des fièvres , occupent près du tiers du troisieme volume. Après en avoir traité en général , il en parcourt les différentes especes , & décrit en autant de chapitres , ou d'articles séparés , la phrénésie essentielle & symptomatique , l'esquinancie , l'inflammation de la poitrine en général , puis ses différentes especes ; la vraie & la fausse péripneumonie , les douleurs de poitrine , la vraie & la fausse pleurésie ; les inflammations du bas-ventre en général , & leurs différentes especes , telles que l'inflammation de l'estomac ; celle des intestins , d'abord

en général , puis en particulier la passion illiaque , la colique bilieuse , celle des peintres , & la colique venteuse ; le *choléra-morbus* , & la dysfenterie ; maladies qui ne sont pas toujours inflammatoires , mais qui peuvent le devenir : ensuite il passe à l'inflammation du foie , & à la colique hépatique ; à celle des reins , & à la colique néphrétique ; enfin à l'inflammation de la vessie ; & de la matrice.

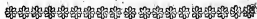
Outre les maladies provenant du vice des fluides , dont nous avons parlé jusqu'ici , il peut en résulter un grand nombre d'autres du vice des sécrétions , & qui rentrent , par conséquent , dans la classe de celles qu'on doit attribuer aux fluides : c'est donc avec raison , que l'auteur , dont nous analysons l'ouvrage , en traite à la suite des maladies dont nous venons de faire l'énumération. Il commence par les fluxions , ou catarrhes , qui ne sont qu'une sécrétion surabondante de l'humour pituitaire ou bronchique : il les distingue en *fluxions* proprement dites , qu'il subdivise en *chaudes* , accompagnées d'inflammation , & en *froides* , ou sans inflammation , & en *fluxions* improprement dites , qui ne se manifestent que par des engorgemens ou gonflemens extérieurs , soit à la joue , soit aux glandes conglobées , parotides , maxillaires , &c. Dans

un second chapitre , il traite des âbscès & ulceres internes en général , & de la phthisie pulmonaire ; article qui auroit mieux trouvé sa place à la suite des inflammations de la poitrine , puisque l'auteur prétend que toutes les suppurations du poulmon sont toujours accompagnées d'une inflammation plus ou moins sensible : les articles suivans appartiennent plus proprement au vice des excrétiions. Il traite d'abord des excrétiions ou évacuatiions augmentées , en général , d'où il semble résulter que le chapitre du catarrhe , ou des fluxions , est déplacé : quoiqu'il en soit , il parcourt successivement tous les autres vices particuliers des excrétiions ou évacuatiions , tels que le vomissement , les différens flux de ventre , la diarrhée , les flux lientérique , coëliaque & hépatique ; les excrétiions sanguines augmentées , ou les hémorragies , dont il traite d'abord en général ; puis en particulier , l'hémoptisie , l'hémorragie du nez ; celle de l'estomac , ou le vomissement de sang ; celle des intestins , & la maladie noire : l'hémorragie de la matrice , ou les pertes de sang , le pissement de sang , & le flux immodéré des hémorroïdes , les excrétiions séreuses augmentées , en général & en particulier , les fleurs blanches , le diabète , les sueurs excessives & la gonorrhée simple ou non

Virulente. La diminution, ou la suppression totale de ces excrétiions, ne sont pas moins nuisibles que leurs excès; M. Ferrein les envisage donc sous ce nouveau point de vue, & traite successivement de la constipation & du défaut des règles, de la suppression des règles, qu'il ne faut pas confondre avec leur défaut; de la suppression des vuidanges, de celle des hémorrhoides, de celle des sueurs: il est étonnant qu'il ait oublié la suppression d'urine; maladie grave, & si souvent funeste.

Enfin notre auteur termine son ouvrage par les affections soporeuses & convulsives; ce qui fournit un cours presque complet de médecine pratique, dans lequel il règne en général assez de méthode, & où l'on trouve une infinité de choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Ainsi nous ne doutons point qu'il ne soit très-utile aux jeunes praticiens; mais il l'auroit été bien davantage, si, comme nous l'avons déjà observé, l'éditeur eût voulu se donner la peine de rectifier quelques idées peu exactes, que l'auteur n'auroit sûrement pas laissé subsister, s'il eût travaillé son ouvrage pour l'impression.





M É M O I R E

Sur le Tetanos ; par M. BAJON , chirurgien ordinaire des hôpitaux du roi , à Cayenne.

De toutes les especes de convulsions , il n'en est certainement pas de plus terrible ni de plus effrayante que le *tetanos* : en effet , outre que cette maladie détruit d'abord tout mouvement volontaire dans nos muscles , en les rendant roides comme des cordes extrêmement tendues , elle enleve encore tous les malheureux qui en sont attaqués , après les tourmens les plus affreux , avant même qu'on ait le tems d'y apporter aucun secours. C'est donc avec raison que notre grand maître , le pere de la médecine , a rangé cette maladie dans la classe des aiguës.

Cette espece de maladie , si commune & si meurtriere dans cette colonie (a) , attaque indistinctement les Blancs & les Noirs , les Créoles & les Européens ; elle

(a) On peut dire dans tous les pays chauds , puisqu'on l'observe à la Martinique , à la Guadeloupe , à Saint-Domingue , & dans presque toute la zone torride , mais cependant beaucoup moins fréquemment qu'à Cayenne.

dépend du concours de plusieurs causes, & non d'une simple irritation dans le genre nerveux, comme on l'a toujours cru jusqu'ici. A la vérité, je crois que cette cause entre pour beaucoup dans toutes les especes de convulsions en général; mais je ferai observer, dans la suite, que le *tetanos* peut avoir lieu, sans que le malade s'aperçoive de la moindre irritation dans les parties nerveuses, tendineuses, aponévrotiques & ligamenteuses : c'est donc une cause plus générale qu'il faut chercher, pour produire cette maladie, & sans laquelle je crois qu'elle n'auroit guères lieu, ne regardant les autres que comme des forces coadjutrices.

Il sera aisé de trouver cette cause générale dans l'action de l'air : en effet, cet élément, qui environne toute la surface de la terre, & qui agit sur nos corps avec tant de différence, relativement à sa température & aux différentes substances dont il se trouve imprégné, semble être l'agent principal de presque toutes les affections qui nous arrivent. Il seroit à désirer, pour le bien général de l'humanité & pour le bien particulier de cette colonie, qu'il y eût ici quelqu'un muni des connoissances nécessaires pour bien suivre cette maladie, & l'observer dans toutes ses différences. Je suis persuadé que ce ne sera jamais que l'expérience, cette bouffole de la médecine,

aidée des connoissances préliminaires, qui pourra développer une matière aussi obscure que celle-ci.

D'après les différens *tétanos* que j'ai eu occasion de voir depuis que je suis dans cette colonie, on pourroit les diviser en deux espèces, c'est-à-dire en celui qui arrive aux enfans nouveaux-nés (a), & en celui qui attaque les adultes.

De l'aveu des plus anciens habitans, le *tétanos* est si commun aux enfans nouveaux-nés, qu'en certain quartier de cette île, à peine en échappe-t-il un tiers : j'en connois même un qui m'a assuré plusieurs fois que, sur dix à douze enfans qui naissent sur son habitation, à peine en échappoit-il deux ou trois.

Du Mal de Mâchoire, ou Tétanos des Enfans nouveaux-nés.

D'après cela, il paroît étonnant qu'on soit resté dans une si grande négligence sur une maladie si meurtrière, & que l'on peut dire être, en quelque façon, endémique à ce pays : elle n'influe pas peu, non seulement sur la population, mais encore sur le

(a) Les habitans de cette colonie appellent cette maladie des enfans nouveaux-nés, *mal de mâchoire*, comme effectivement c'est la première partie qui est attaquée. Ils appellent cette même maladie dans les adultes, *catarrhes*.

bien-être des habitans , puisqu'elle leur enleve une bonne partie de leurs esclaves.

Ces motifs , quoique bien puissans , n'ont pu piquer l'émulation de personne , ni détruire un préjugé fatal sur l'impossibilité de guérir cette maladie ; ils sont même si persuadés de cette prétendue vérité , qu'ils abandonnent constamment à leur sort malheureux tous les enfans attaqués du *mal de mâchoire* avant le neuvieme jour. A la vérité , cette maladie agit avec tant d'intensité , que la plûpart meurent dans douze heures de tems ; d'autres paroissent être dans des souffrances énormes pendant deux ou trois jours. Je ne connois point d'exemple qu'il en soit revenu , toutes les fois que cette maladie les a pris avant le tems spécifié ; mais , ce terme de neuf jours passé , on ne craint plus le *tetanos* , & on abandonne toutes les précautions qu'on avoit coutume de prendre pour les en garantir.

Il paroît d'abord assez difficile d'assigner précisément la cause de cette espece de convulsion si fréquente depuis l'instant de la naissance jusqu'au neuvieme jour : on n'observe aucune espece d'irritation dans le genre nerveux , à moins qu'on n'en suppose dans la section & ligature du cordon ombilical. On pourroit encore avoir recours à ces petites tranchées auxquelles les enfans nou-

veaux-nés sont quelquefois sujets, & à quelque irritation produite par le *méconium*; mais il est aisé de répondre à cela, que ces causes ont lieu dans tous les pays du monde, & que le *mal de mâchoire* n'arrive que dans ce pays-ci. C'est donc dans l'action de l'air qu'il faut chercher cette cause principale du *tétanos*, qui, dans certains endroits, se trouve, sans doute, chargé de quelque particule saline, ou autres propres à produire cette fatale maladie. Je rapporterai ce que je crois avoir observé en faveur de ce que je viens d'avancer.

1^o, de tous les tems, on a remarqué que cette maladie étoit infiniment plus commune chez les habitans situés auprès de la mer, que chez ceux qui étoient situés plus avant dans les terres. Parmi les premiers, on sçait encore qu'elle est beaucoup plus fréquente chez ceux qui sont situés sur des hauteurs ou des petites montagnes, se trouvant, par-là, plus exposés à l'air qui vient de la mer; au lieu que ceux qui sont dans des endroits plus bas, & un peu avant dans les terres, assurent n'avoir cette maladie que très rarement. Je rapporterai, à ce sujet, une observation faite, depuis deux ans, par M. De Macaye, procureur général de cette colonie. Son habitation est à peu près à deux lieues de la mer, située dans un endroit bas & entouré de monta-

gnes & de-bois de haute-futaie : le *mal de mâchoire* y étoit si rare, qu'à peine perdoit-il un enfant sur douze ou quinze qui naissoient chez lui. Il y a environ deux ans qu'un habitant de ses voisins fit abbatre un grand bois qui le bornoit du côté de la mer ; & , dès ce moment , il a observé que presque tous les enfans , qui naissent à son habitation , meurent de cette maladie.

2^o Les précautions qu'on a coutume de prendre pour prévenir cette maladie chez les nouveaux-nés , sont d'abord de les tenir dans une chambre bien close , & où l'air extérieur ne puisse avoir aucune communication : c'est par la même raison qu'on est dans l'usage , dans cette isle , de n'apporter aucun enfant à l'église , pour être baptisé , qu'après le neuvieme jour : quelques-uns sont encore dans l'usage de leur froter , matin & soir , tout le corps de quelque substance grasse & huileuse , pendant les neuf premiers jours. Les Indiens ne manquent jamais à cette dernière précaution & à une autre que je crois très-bonne ; c'est d'appliquer sur l'ombilic , aussi-tôt qu'ils en ont fait la section , une emplâtre de quelque substance agglutinative : cette pratique paroît d'autant meilleure , qu'ils ne perdent jamais aucun enfant de cette maladie. On ne sçau-roit attribuer à cette emplâtre , exactement appliquée par la circonférence aux tégu-

mens, que d'empêcher l'action de l'air sur le cordon nouvellement coupé.

3° J'ai vu plusieurs *tetanos* arriver à des adultes convalescens de quelque maladie aiguë, pour s'être exposés imprudemment, sur-tout le matin, à l'air qui vient du côté de la mer. Je conviendrai néanmoins d'un fait qui est constant; c'est que le *tetanos*, qui arrive ainsi, est infiniment moins dangereux, aux adultes seulement, que celui qui arrive à la suite de quelque irritation nerveuse.

D'après ce que nous venons de dire, il paroît que la principale cause du *tetanos* réside dans l'air; & cela paroît d'autant plus vraisemblable, que tous les *tetanos*, qui arrivent à la suite de quelque irritation quelconque, ne se déclarent, que lorsque le malade ne souffre plus, & est dans un calme parfait.

Mais ce qui me paroît bien difficile à expliquer, est la maniere dont l'air agit sur nos corps pour produire cette maladie: seroit-ce en resserrant les pores, & supprimant l'insensible transpiration? Je laisse à des personnes plus instruites que moi, à faire des conjectures sur ce fait; je rapporterai seulement la maniere dont cette maladie se déclare chez les enfans nouveaux-nés, & les symptomes qui l'accompagnent, & qui en sont inséparables.

Le mal de mâchoire se déclare aux enfans nouveaux-nés , avant le neuvieme jour, pour l'ordinaire; mais, passé ce terme, cette maladie est si rare , qu'à peine en a-t-on quelque exemple , comme nous l'avons déjà dit. Les premiers signes , qui annoncent cette maladie , sont d'abord des cris continuels que les enfans font : ils prennent & quittent tout de suite les tettons de leurs nourrices , sans pouvoir , en aucune façon , tetter ; peu de tems après , la mâchoire inférieure commence à se roidir , & à s'approcher de la supérieure : le mouvement de la langue devient de plus en plus difficile ; les cris & les pleurs diminuent à proportion que la maladie augmente ; les muscles du cou & de toute l'épine se roidissent d'une force extrême : la tête reste cependant assez droite , par rapport à la ligne verticale du corps ; mais le tronc seul décrit une espece de demi-cercle , dont la concavité se trouve du côté des vertebres du dos : le bas-ventre fait une saillie très-considérable en dehors , d'où vient , sans doute , cette grosseur qui quelquefois est très - considérable à l'ombilic. J'ai observé que plusieurs enfans , attaqués de cette maladie , avoient , sur la fin , les extrémités , tant supérieures qu'inférieures , roides & attaquées de quelques petits mouvemens irréguliers , tandis

que, dans d'autres, les membres restoient flexibles & sans la moindre contraction convulsive. La couleur de la peau, qui recouvre les muscles de toute l'épine, est d'abord fort rouge, & devient peu-à-peu violette; toutes ces mêmes parties paroissent considérablement gonflées.

J'ai disséqué plusieurs enfans, pour voir précisément l'état de leurs muscles que j'ai trouvés d'une couleur livide très-foncée : le cours des liquides paroissoit y avoir été intercepté depuis long-tems; les fibres motrices étoient crispées & même repliées sur elles-mêmes, & cassoient, en voulant les allonger, comme si elles avoient été exposées au feu.

Dès l'instant que la maladie se déclare, il n'est plus possible de rien faire avaler à ces enfans; la respiration devient peu-à-peu difficile, &, sur la fin, est très-laborieuse: il en est de même des déjections fécales, qui n'ont plus lieu; mais celles des urines se font toujours: tous les symptômes, tels que je viens de les décrire, parcourent leur tems quelquefois très-vîte, de façon qu'il y a des enfans qui meurent en douze heures de tems, tandis qu'il y en a d'autres qui vont jusqu'au troisieme, quatrieme, & quelquefois cinquieme jours.

Les remedes, qu'on a coutume de mettre en usage contre cette terrible maladie, ne

sont pas en grand nombre, d'autant plus que j'ai déjà fait observer que les habitans de cette colonie sont persuadés de l'impossibilité réelle de pouvoir la guérir.

Je conviendrai avec eux, que toutes les tentatives, que l'on a pu faire jusqu'ici, ont toutes été infructueuses; mais ce n'est pas une raison pour affirmer qu'elle soit incurable, puisqu'il est bien décidé que tous les enfans attaqués de cette maladie, meurent; pourquoi ne les met-on pas entre les mains des personnes qui, portées de bonne volonté, & munies de quelques connoissances, pourroient faire différentes tentatives?

Je suis même persuadé que, si cette maladie étoit prise dès le premier instant qu'elle se déclare, on pourroit en sauver quelques-uns. Les moyens que j'ai employés, depuis que je suis dans cette colonie, à tous ceux qu'on a bien voulu confier à mes soins, sont en assez petit nombre; & quoiqu'ils aient tous échoué, il s'en faut de beaucoup que je sois découragé.

J'ai mis en usage les douches & bains d'eau froide, dont M. Barrere (a), an-

(a) J'ignore d'où ce médecin a tiré que les Blancs ne sont jamais attaqués de cette maladie: pour moi, j'ai observé qu'ils y sont tout au moins aussi sujets que les Noirs. Un instant après, il dit

cien médecin de cette colonie, dit s'être servi avec grand succès ; mais j'avoue qu'ils ne m'ont jamais réussi. Parmi les remèdes dont je me suis servi, ceux dont j'ai cru entrevoir le meilleur effet, sont, par exemple, les bains continuels d'eau tiède, les embrocations d'huile, depuis la tête jusqu'aux pieds ; l'usage des huileux avec quelques légers calmans, lorsqu'il étoit possible de les faire avaler : j'ai employé, dans plusieurs cas, les anti-spasmodiques, tant recommandés par certains auteurs ; mais bien loin de produire quelque bon effet, ils m'ont paru augmenter l'érétisme qui existoit déjà.

Le 30 Août 1767, j'ai accouché une Nègresse, appartenant à un négociant, de deux Mulâtres, dont l'un étoit mort, & l'autre en vie : j'eus l'attention de visiter cet enfant plusieurs fois par jour, pour voir si cette maladie ne se déclareroit point, afin d'y apporter tous mes soins dès le premier instant. Le septieme jour de sa naissance, le matin, sa mere me dit que, toute la nuit, il n'avoit fait que pleurer, sans vouloir, en aucune façon, tetter ; quoique j'eusse trouvé tout son corps encore que ces malades ont une faim canine ; c'est ce que je n'ai jamais observé. *Histoire de la France équinoxiale*, pag. 71 & 73 ; par M. Barrère.

flexible ;

flexible , & la bouche bien ouverte , je n'hésitai pas un instant à croire que c'étoit *le mal de mâchoire* qui se déclaroit : j'ordonnai tout de suite , qu'on le mît dans un bain d'eau tiède , & qu'on l'y laissât pendant deux ou trois heures , ayant soin d'entretenir l'eau dans le même degré de chaleur. En sortant du bain , je le fis froter d'huile , depuis la tête jusqu'aux pieds : malgré qu'il ne pouvoit plus tetter , la déglutition se faisant encore , je lui prescrivis intérieurement de l'huile d'amandes douces ; mêlée avec du syrop de diacode ; je recommandai à sa mere de lui en faire boire tant qu'il seroit possible : je fis continuer tous ces remedes , & les bains , de trois heures en trois heures ; je lui fis donner aussi quelques lavemens émolliens , qui , dans les premiers tems , faisoient quelques effets. Il s'en fallut de beaucoup que les choses restassent-là ; le deuxieme jour , ses mâchoires étoient presque entièrement fermées , & le tronc formoit le demi-cercle : avec beaucoup de peine & de difficulté , je parvenois à lui faire avaler de la potion susdite , & quelque peu de lait que sa mere exprimoit dans une cuiller ; je faisois toujours continuer les bains & les embrocations d'huile. La maladie alla toujours en augmentant jusqu'au cinquieme jour , où il arriva des mouvemens irréguliers dans tou-

tes les parties du corps ; peu de tems après ces mouvemens , il lui survint une sueur des plus copieuses , qui fut suivie d'un relâchement considérable dans toutes les parties du corps : il ouvroit la bouche avec beaucoup d'aisance ; & la déglutition se faisoit assez bien , sans cependant qu'il pût tetter. Le voyant dans cet état , je ne balançai pas à dire au maître & à la maîtresse de cet enfant , que je le croyois sauvé. Je continuai toujours les mêmes remèdes ; je lui administrai aussi quelque léger sudorifique , afin d'exciter quelque nouvelle sueur ; ce fut en vain : mais il resta dans cet état jusqu'au huitieme jour où il lui survint de nouveaux mouvemens convulsifs , qui furent suivis du premier roidissement des muscles de toute l'épine , du cou & de la mâchoire inférieure , qui s'approcha exactement de la supérieure. Il ne fut plus possible de lui rien faire avaler ; & il mourut enfin au commencement du neuvieme jour.

J'ai rapporté ce fait , parce que c'est le seul que j'aie vu arriver en un terme si éloigné , & dont la maladie ait tant varié. J'ai employé à-peu-près le même traitement dans d'autres ; mais il ne m'a paru être suivi d'aucun effet : à la place d'huile pour les embrocations , j'ai substitué , dans plusieurs , de l'onguent d'*althæa* & de *populeum* , mêlés avec du baume tran-

quile ; j'ai ajouté aux bains de fortes décoctions de plantes émollientes : dans d'autres, je les ai fait baigner dans l'huile, mais le tout sans succès.

Du Tetanos des Adultes, ou Catarrhe.

Le *tetanos* des adultes, appelé vulgairement ici *catarrhe*, est un peu différent de celui que nous venons de décrire : ses symptômes n'ont pas une marche aussi rapide ; & , sur un certain nombre de personnes attaquées de cette maladie, il en réchappe toujours quelqu'un ; mais cette différence peut seulement venir de ce qu'on n'abandonne jamais à son sort malheureux, un adulte attaqué du *catarrhe*. D'ailleurs une personne d'un certain âge est plus en état de résister à une maladie aussi violente, que ne l'est un enfant naissant.

Pour mieux faire observer ces différences, & les causes qui semblent les produire, je rapporterai plusieurs observations, & cela, le plus succinctement qu'il me sera possible. Je parlerai, en même tems, des différens moyens que j'ai mis en usage.

I^{re} OBSERVATION.

Dans le mois de Septembre 1766, il y avoit dans notre hôpital un soldat des troupes nationales, pour un petit ulcere,

vulgairement appelé ici *malingue* (a) , situé à la partie inférieure & latérale interne de la jambe gauche ; il y avoit environ deux mois qu'on le pansoit , sans pouvoir le guérir : un aide de l'hôpital , entre les mains duquel on avoit confié un caustique des plus corrosifs , s'avisa d'y en mettre une legere couche , sans en parler à qui que ce soit ; pendant l'espace de quinze à dix-huit heures , le malade se plaignit de ressentir des douleurs énormes : ensuite elles s'appaisèrent , & le malade dormit , pendant sept à huit heures , fort tranquillement. Il resta ensuite six jours , sans se plaindre de la moindre chose ; l'escarre de l'ulcere tomba , & la suppuration s'établit très-bien : le huitieme jour de l'application de ce caustique , le malade commença à se plaindre d'une legere difficulté d'avaler ; l'action de la langue & de la mâchoire inférieure paroissoit déjà un peu embarrassée : il se plaignoit d'une pesanteur de tête assez considérable ; le pouls paroissoit être dans son état naturel , à la différence qu'il étoit un peu plus gros.

Le lendemain , je trouvai que les mâchoires s'étoient beaucoup rapprochées ;

(a) C'est ainsi que les habitans de cette colonie appellent tous les ulceres , sur-tout ceux qui arrivent aux jambes.

l'inférieure n'avoit presque plus de mouvement, & la déglutition se faisoit très-difficilement. Le malade, quoique très-tranquille dans son lit, paroissoit beaucoup fatigué, & étoit couvert d'une sueur extrêmement gluante : la respiration devenoit un peu difficile ; tous les muscles du cou & de l'épine étoient dans une tension des plus violentes ; & le malade étoit roide comme une barre de fer. Voyant ce triste état, je commençai d'abord par mettre entre ses dents un morceau de bois, afin de tenir sa bouche toujours ouverte : il fut saigné, dans ces deux premiers jours, trois fois du bras. Je lui ordonnai, dès le premier instant de sa maladie, des potions huileuses, auxquelles je faisois ajoûter quelque léger calmant, de même que la teinture de succin & de *castoreum* ; je les faisois répéter le plus souvent qu'il m'étoit possible. Je fis appliquer sur tous les muscles de la mâchoire inférieure & du cou des compresses trempées dans l'huile ; je lui ordonnai plusieurs lavemens émolliens qui ne firent aucun effet.

Le troisième jour, tous les symptômes avoient considérablement augmenté. Je le fis saigner du pied, & continuer toujours les mêmes remèdes qui ne paroissoient faire aucun effet. Le pouls, bien loin de se dégager, devint de plus en plus petit, & tant

soit peu plus fréquent que dans l'état ordinaire. Le malade étoit continuellement couvert d'une sueur froide, & ne se plaignoit plus du mal de tête ni de la moindre douleur. Il continua, dans ce triste état, jusqu'au cinquième jour où il entra dans une espèce d'agonie qui dura jusqu'au septième qu'il mourut.

J'aurois désiré pouvoir faire prendre les bains à ce malade ; mais les facultés de cet hôpital ne me permettoient point de le tenter.

La suite dans le Journal prochain.

OBSERVATION

Sur un Marasme extrême chez un enfant de cinq ans ; par M. PLANCHON, médecin à Tournai.

Il est des remèdes dans la nature, dont on doit la découverte à des auteurs qui en font un mystère, & dont les propriétés, constatées par des expériences heureuses, & des guérisons inattendues, déposent tellement en leur faveur, que, sans vouloir outrer son incrédulité, on ne peut refuser d'ajouter foi aux bons effets qu'ils produisent. On se repose sur la candeur de ces

personnes de l'art, qui, pour des raisons plausibles, se réservent la connoissance de leurs découvertes. On y a d'autant plus de confiance, que l'on sçait que, pour en accréditer l'usage, on en a vu les communiquer à des sçavans, dont l'approbation est un sûr garant. Tel est le sel de M. *Descroizilles*, dont M. *Hérissant*, nommé commissaire par l'Académie des sciences de Paris, pour en examiner les effets, a fait un rapport favorable, après l'avoir employé dans des cas semblables à ceux que son auteur a publiés. L'invitation, que M. *Hérissant* fait à tous les médecins de faire usage de ce sel dans leur pratique (a), m'a engagé à y avoir confiance, & à en faire usage moi-même dans le cas d'une fièvre quarte, pour laquelle j'avois déjà pris, non-seulement le quinquina, mais encore les amers, les sels neutres, & les martiaux, pendant l'hyver entier. Le sel

(a) *D'où il suit que nous ne pouvons nous dispenser de conclure que ce nouveau genre de remède nous paroît devoir mériter l'approbation de l'Académie, & l'attention des médecins que nous invitons à en faire usage dans leur pratique de médecine, comme étant un remède très-avantageux au public.* Extrait de l'Approbation de l'Académie des sciences de Paris, dans les *Nouvelles Observations sur le Sel de M. DESCROIZILLES*, pag. 22.

de M. *Descroixilles* m'en a délivré sans rechute. J'en ai fait usage dans plusieurs autres circonstances où beaucoup d'autres remèdes avoient été non-seulement inutiles, mais où la nature refusoit de s'y accommoder. L'observation que je vais rapporter, est un cas où l'effet de ce sel fut des plus frapans.

Dans le mois de Mai 1767, je fus mandé pour voir un enfant de cinq ans, qui languissoit depuis le mois de Novembre précédent. Il étoit dans un marasme affreux; c'étoit un squelette respirant. Je ne sçais si l'on peut être plus desséché : le ventre étoit cependant très-gros. Ce marasme, qu'il a plu à certains médecins d'appeller *éthisie abdominale* (a), avoit commencé à la suite d'une fièvre rouge qu'accompagnoit un mal de gorge de l'espece gangreneuse, dont il ne revint que pour tomber, quinze jours après, dans cet état consécutif. Il y avoit un dérangement considérable dans les selles; une fièvre lente, une toux importune, une insomnie fatigante, une humeur triste & fâcheuse. L'hyver & le printems, il fut dans

(a) *Tabes abdominalis est febricula hectica, cum pondere & dolore profundo in umbilico, & sub spuriis costis, junguntur quandoque boulimos, lienteria, initio, synocha febris.*

un état presque désespéré. La région du foie étoit sensiblement gonflée. Il en souffroit & gémissoit sans cesse. Il mangeoit, malgré cet état : son appétit s'étoit toujours maintenu. Il avoit pris des remèdes, conseillés par d'autres médecins, sans aucuns effets. Je prescrivis à cet enfant une dose de syrop de rhubarbe, quelques vermifuges, quelques legers apéritifs qu'il refusa. Enfin la maigreur, le volume de son ventre, gros & ballonné, tel qu'on voit dans le *carreau*, m'indiquerent assez que le foie & le mésentère étoient obstrués; qu'il falloit (a) des doux fondans accommodés au goût de cet enfant, & propres à désoppiler les glandes farcies & engouées, qui s'opposoient à la sécrétion & excrétion parfaite de la bile, à l'élaboration & à la résorption du chyle.

Je n'en vis point de plus propre & de plus efficace que le sel de Dieppe, que je conseillai de prendre, en qualité d'altérant, dissous dans toute la boisson de la journée, à la dose, tantôt d'un scrupule, tantôt d'un demi-gros, que le malade prenoit, sans s'en apercevoir. Cette boisson, qu'il a commencée

(a) *Indicantur aperientia levia, cum multo lactis usu, aqua chalybeatæ, suo tempore; analeptica & anodina vespere.* JUNCER, Journal de Méd. tom. xviii, pag. 346.

le 20 Mai, a procuré des selles glaireuses, fétides, noires, vertes, grises, en quantité, pendant près de sept semaines, sans qu'on s'aperçût d'aucun changement sensible, sinon qu'il supportoit mieux le poids de sa maladie qu'on avoit cru jusqu'alors incurable. Après sept semaines, il commença à prendre un peu d'embonpoint. Les forces renaissoient : le volume du ventre diminuoit sensiblement chaque jour ; il l'étoit alors de la moitié. La toux s'est passée ; le sommeil a succédé à l'insomnie : il devint plus gai, plus agile. Il commença, à cette époque, à pouvoir se soutenir sur ses jambes ; car, depuis le commencement de sa maladie, il étoit si foible, qu'on étoit obligé de le porter ou le coucher : les selles furent plus réglées. Les alimens alors ne réparoient que foiblement encore les débris du défaut de nutrition à laquelle s'opposoit l'obstruction du mésentère & du foie. Les effets lents de ce remède sont devenus de plus en plus sensibles, à mesure qu'il a frayé une route aux sucs nourriciers. L'enfant commença à marcher, à proportion que les obstacles se leverent, & que les solides reprirent leurs actions anéanties : les muscles reprirent leur *torsité* ; la lymphe nourricière put pénétrer dans les plus petits vaisseaux rétrécis par le desséchement des membres.

Ceci ne se fit point , sans que l'enfant souffrît , de tems en tems , des douleurs vagues , tantôt dans une partie , tantôt dans une autre ; ce qui les faisoit ressembler aux douleurs rhumatismales : elles étoient les effets des efforts que faisoit la nature , pour y faire passer les sucs nutritifs. C'est ainsi que , chaque jour , il fit des progrès vers sa convalescence ; de sorte que , sur la fin de Septembre de la même année , il pouvoit faire un quart de lieue de chemin , sans être fatigué. Il prit en tout quatre onces de ce sel , & s'est enfin rétabli parfaitement. Il fit usage , dans la saison , des fraises qu'il mangeoit volontiers , & que je voulus bien lui accorder comme accessoires au remède par leur propriété dissolvante & savonneuse ; & , pour fortifier son estomac , je lui fis donner , pendant le tems de l'usage de ce sel , celui d'un verre de vin de *Frontignan* , de tems en tems. La toux importune , qui le fatiguoit , résultoit , en partie , de la foiblesse d'estomac ; & l'expérience de Sydenham (a) , qui , dans ces circonstances ,

(a) *Accidit interdum , (maxime in senibus ,) ægrum , febris jam curatâ , & corpore jam satis superque purgato , nihilominus valdè debilem esse , & quandoque tussè quod symptoma non tantùm ægro terrorem injecit , sed & ipsi medico ; præsertim minùs cauto , imposuit , eumque in opinio-*

& à la suite des fièvres aiguës, conseilloit l'usage d'un bon vin de *Malaga*, de *Falerne*, &c. pour corroborer & ranimer les forces digestives, m'engagea à le mettre à l'usage d'un vin de cette nature, qui ne contribua pas peu à accélérer sa convalescence, & à lui rendre sa première santé.

Enfin ce petit malade, convalescent, reprit un tel embonpoint, qu'il fut bientôt méconnoissable à quiconque l'avoit vu dans son marasme. De triste, défiguré, & presque hideux à voir, il devint gai, joli & agréable, tant la nature avoit chez lui repris ses droits, en levant le masque affreux qui le difformoit dans sa maigreur : ses fibres desséchées, & presque raccornies, (n'étant plus, dans le tems de sa maladie, arrosées des sucres balsamiques & nourriciers,) s'élargissoient chaque jour, & se plioient à l'affluence des humeurs animales qui s'y portoient universellement, & en abondance, pour y jeter, pour ainsi dire, des nouveaux fondemens sur les débris de

nem induxit quasi affectus iste phthisi viam sterneret. hoc in casu, ægrum jubeo vinum Malaganum annosum, vel Falernum, sive Muscatum cum pane tosto ei immisso, bibere, quod crassim sanguinis multum debilitati corroborat, &c. SYDENHAM, pag. 77.

ceux que la maladie avoit consumés. Parini les premières marques des effets du remède, ce fut de voir la peau de cet enfant amaigri reprendre une autre face, se dégraisser, & reprendre une couleur plus vive, moins tannée.

Le sel de M. *Descroizilles* remplit parfaitement les indications de l'*éthisie abdominale* des enfans ; il fond les humeurs épaissies, engouées dans les glandes & les viscères ; rend du ton aux fibres relâchées ; & , pris à petite dose, & en guise d'eau minérale, il est presque imperceptible à celui qui en fait usage, ainsi qu'a fait cet enfant, qui l'eût refusé, si on le lui eût donné à un demi-gros ou un scrupule à la fois. Ce sel neutre composé, & un peu ferrugineux, produit donc ce double effet, & met la nature non-seulement en état de réparer les forces perdues, mais aussi de développer les organes dont l'accroissement est jusques-là retardé dans le marasme des enfans.



L E T T R E

A M. ROUX , auteur du Journal de Médecine , sur une Hydropisie singulière , dont la terminaison offre une espèce de phénomène en médecine ; par M. RENARD , D. M. à la Fere.

M O N S I E U R ,

Il y a environ six ans que j'eus occasion de voir , à Brienne , village situé à quatre lieues de Reims , une demoiselle âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans , qui portoit , depuis plusieurs années , un ventre d'un volume prodigieux : elle ressembloit alors tout-à-fait à une femme grosse de deux enfans , & prête d'accoucher : cependant elle pouvoit encore marcher avec assez d'aisance , & vaquer à ses affaires domestiques ; mais elle étoit forcée , pour garder l'équilibre , de rejeter considérablement la tête & les épaules en arrière ; ce qui rendoit sa contenance & sa marche des plus extraordinaires , & , pour ainsi dire , ridicules. On me pria de l'examiner : la fluctuation étoit si sensible , qu'on n'auroit jamais dû méconnoître l'hydropisie ascite. Cepen-

dant un très-célèbre médecin, qui la soupçonnoit d'être grosse, & qui, sans doute, ne l'avoit examinée que superficiellement, lui avoit promis, dans quelques mois, une cure naturelle & radicale. La malade innocente & offensée consulta un chirurgien campagnard, qui lui fit faire usage, pendant quelque tems, de différens remèdes diurétiques & hydragogues, sans le moindre succès. Découragée, elle renonça à tous les secours médicaux, même à la ponction que je lui conseillai; elle ne voulut plus rien attendre que de la nature; & celle-ci, quoique tardive, lui fut, on ne peut pas plus favorable.

Tout le monde la croyoit perdue sans ressource. Le ventre continua toujours de grossir, bien foiblement à la vérité, pendant environ sept ans. Ce qui doit surprendre le plus, malgré cet amas d'eau prodigieux, & cette rotondité effrayante, c'est que les fonctions n'ont jamais souffert la moindre altération. On n'a jamais remarqué de fièvre pendant un si long espace de tems : l'appétit a toujours été bon; le sommeil tranquille; la gaieté singulière, & la maigreur considérable. Quoiqu'éloigné d'environ douze lieues de la malade, j'avois toujours les yeux ouverts sur son sort, & j'étois fort attentif à tout ce qui pouvoit

lui arriver d'extraordinaire. Enfin j'appris qu'elle étoit délivrée de son gros ventre , & qu'elle jouissoit d'une bonne santé. Cette cure merveilleuse s'est opérée seule & naturellement dans le Carême de l'année 1765. La malade ne s'apperçut alors d'aucune évacuation sensible , d'aucun écoulement marqué ; elle vit son ventre diminuer insensiblement pendant l'espace de six ou sept semaines ; de sorte qu'au bout de ce tems, elle se trouva avoir déjà acquis de l'embonpoint & une santé solide qu'elle conserve encore aujourd'hui 10 Novembre 1768. J'ai eu occasion de la voir deux fois depuis cette espece de miracle de la nature.

A quoi attribuer un phénomène si étrange , si admirable ? Les sueurs n'ont pas eu lieu ; la transpiration insensible n'a pas paru être plus abondante ; le cours des urines n'a pas été augmenté : on n'a remarqué ni perte ni dévoiement. Tout est donc ici problématique. En effet , quelle a été la cause de cette hydropisie chronique ? Pas le moindre dérangement dans l'œconomie animale , pendant sept ans qu'a duré la maladie. Qui peut en avoir procuré la terminaison après un si long espace de tems ? La malade avoit renoncé , dès les premiers mois , à toutes sortes de médicamens , &

à toujours continué, depuis, le même genre de vie. Si on suppose que cette hydropisie reconnoissoit pour cause une transpiration diminuée, & que, d'après cela, on veuille en attribuer la cure à cette même excrétion devenue plus abondante, quoique toujours insensible, pendant six ou sept semaines, on demandera alors ce qui peut avoir diminué la quantité de l'humeur perspiratoire, dans le cours de la maladie, & l'avoir ensuite augmentée si merveilleusement dans les dernières semaines ? Comment une maladie, qui reconnoît pour cause, pendant sept ans, une diminution insensible d'un excrément quelconque, peut-elle se terminer, en sept semaines, par l'augmentation aussi insensible du même excrément, &c, &c ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

*Sur le Ver solitaire ; par M. LABORDE,
médecin-pensionnaire de la ville
du Mas d'Agénois.*

Une jeune demoiselle de cette ville ;
d'un tempérament sanguin & robuste,
après avoir éprouvé, dès le berceau,

tout ce que les maladies des enfans ont de danger , parvint à l'âge de puberté , avec une assez bonne constitution en apparence. Vers ce tems-là , avec un appétit des plus soutenus , & qui paroïssoit même extraordinaire dans une personne du sexe , elle commença à ressentir quelques cardialgies qui , se répétant souvent , l'incommodoient aussi beaucoup. En même tems , elle aperçut dans ses excréments des petits vers plats d'environ six lignes de longueur sur deux & demie de largeur , & dont les deux extrémités se terminoient par un cercle. Elle en rendoit journellement une quantité considérable , & se portoit avec cela le mieux du monde. M. Ferran , chirurgien de cette ville , ne fut pas long-tems à soupçonner que ces petits vers pouvoient bien être produits , ou mieux encore , être des fragmens du ver solitaire. Dans cette idée , que l'événement a justifiée , il eut recours aux meilleurs anthelmintiques , & , entr'autres , au mercure doux , &c. A la suite de leur action , la malade rendit environ deux aunes de ver solitaire , dont la figure étoit la même que celle des morceaux plats dont j'ai parlé plus haut : dès-lors elle se trouva beaucoup mieux ; & ses cardialgies ne furent ni aussi vives ni aussi fréquentes. Son embonpoint , toujours de concert avec son

appétit , offroit , avec l'existence du *tania* , une certaine contradiction. Peu de tems après , la dépravation de ses digestions , portée au comble par un excès de viande de porc qu'elle mangea , la jetta d'abord dans une fièvre quotidienne , qui dura six jours , accompagnée de legers frissons , d'une grande pâleur , de pesanteur d'estomac , & de beaucoup d'accablement. Cette fièvre , qui d'abord parut peu de chose , & sans danger , fut , en conséquence , négligée ; & la malade , ne s'en étant plainte à personne , on ne l'attaqua par aucun remede. Mais , le septieme jour , elle s'alluma de plus belle , & devint continue-putride avec un redoublement le soir. Quoique le pouls fût dur & élevé , le visage rouge , le sujet pléthorique , je n'osai me déterminer à la saignée , parce que , d'un autre côté , j'avois des signes urgens d'un grand appareil dans les premieres voies , que les déjections du ventre étoient fréquentes , copieuses , & toujours accompagnées d'une grande quantité de petits vers plats , mêlés avec des matieres bilieuses bien détrempées. Je m'attachai donc , les deux jours suivans , à détendre & humecter , à l'aide des lavemens émolliens , d'une tisane acidulée & nitrée. Le troisieme jour , à compter du tems où je voyois la malade , sur

l'indication de quelques nausées, je lui fis prendre quelques grains d'ipécacuanha avec la manne dans un verre d'eau de poulet, émulsionnée, dont elle commença pour lors à faire un usage journalier. Cet émético-cathartique produisit le meilleur effet, & évacua, avec beaucoup de bile, quantité de glaires qui filoient étonnamment. La malade se trouva un peu soulagée, & le poids de son estomac diminué. La fièvre cependant n'en fut pas amoindrie, & revint, dès le soir même, avec sa première violence; la nuit, beaucoup d'inquiétude & d'agitation avec une surdité qui se déclara. Le quatrième jour fut comme le précédent; mais je crus devoir procurer un peu de calme, à l'aide d'une émulsion précédée d'un clystère laxatif. La nuit ayant été un peu plus tranquille, je prescrivis, le cinquième, au matin, une décoction de tamarins avec le sel d'Epsom, & le *senienti-contra*; & j'apperçus, ce jour-là, beaucoup plus de ces petits vers que je n'avois fait encore. Le sixième jour se passa assez bien; même conduite que les autres. Enfin, le septième, voyant le feu calmé, la langue humide, & toujours chargée, je fis passer à la malade la manne, la rhubarbe avec le mercure doux; & j'eus la satisfaction, l'après-midi, de trouver, dans

les évacuations qu'avoit procurées le remede, un fragment de ver solitaire, long de trois aunes, de la figure que j'ai décrite ci-dessus, aussi gros dans ses deux extrémités que dans son corps, & dont les anneaux étoient distans d'environ six lignes l'un de l'autre. Je crois, si je ne me trompe, devoir autant la sortie de ce ver aux délayans & aux humectans dont j'ai inondé les entrailles de la malade, qu'à la faculté des remedes avec lesquels je l'ai attaqué; ou serions-nous assez heureux pour posséder dans les remedes mercuriels le spécifique du ver solitaire? Ce qu'il y a de vrai, c'est que tous les symptomes cessèrent après sa sortie; que la surdité se dissipa; que, depuis ce tems-là, la malade se porte au mieux, & ne rend plus de petits vers. Auroit-elle rendu le *tania* entier? lui en resteroit-il encore? C'est ce que le tems nous apprendra.

La seule chose qui me paroît singuliere dans cette observation, c'est que la malade ne maigrit point, dans le tems qu'elle étoit le plus incommodée du solitaire, & qu'elle avoit, au contraire, la plus vive fraîcheur. Oserois-je encore en conclure avec Baglivi, (*Epist. ad D. Andry*,) d'après Hippocrate & le sçavant Dodonée, que les cucurbitains ne sont que

des fragmens du *tænia*, & doivent conséquemment être regardés comme un signe pathognomonique de son existence ? J'ai sous les yeux quelques exemples qui semblent constater cette assertion. 1^o Une demoiselle de cette ville, âgée de soixante ans, qui, après avoir beaucoup souffert de l'estomac, & rendu, pendant quelque tems, des morceaux plats, évacua enfin une longueur considérable de ver plat, & se porte très-bien depuis. 2^o La bru de la précédente a éprouvé à-peu-près le même accident. 3^o Un payfan que je voyois, dans le début d'une fièvre que je jugeai putride vermineuse, prit cinq grains de tartre stibié. Après avoir beaucoup vomi, il se plaignit horriblement du ventre ; &, après beaucoup d'efforts pour aller à la selle, au milieu de beaucoup de matieres bilieuses férides, j'apperçois un peloton de ver plat, long de plusieurs aunes. Le malade me dit, sur les questions que je lui fis, qu'il étoit fort sujet aux maux d'estomac, & qu'il avoit souvent rendu des vers comme des graines de citrouille. Je ne l'ai plus vu depuis cinq ans.

P. S. Il y a quatre ans que j'avois couché par écrit les observations précédentes : j'ajouterais, au sujet de celle qui fait l'objet de la premiere, qu'elle est encore sujette

à des maux d'estomac , des coliques , des excretions de cucurbitains , & que , malgré cela , elle a de la fraîcheur & de l'embonpoint. On ne fera peut-être pas fâché de sçavoir quels sont les anthelmintiques dont elle s'est le mieux trouvée. Voici une composition de pilules dont je lui ai fait faire usage , deux ou trois jours de suite , au renouveau de la lune.

R \acute{e} . Aloës hepat. gr. viij.

Trochiscor. Alhand. gr. iij.

Aquil. alb.

Trochisc. myrrh. āā gr. x.

Terantur unā ; f. bolus cum syrupo flor. persicæ superbibendo decoctum portulacæ cum rad. filicis maris.

L'usage de ce bol lui a fait rendre une quantité prodigieuse de cucurbitains ; elle en est aujourd'hui moins incommodée que jamais ; & j'ose espérer que peu-à-peu elle guérira radicalement par ce secours.



OBSERVATION

Sur une Epilepsie causée par une suppression de règles ; par M. DU BOUEIX, docteur en médecine à Clisson en Bretagne.

Muliebria purgamenta non subsistere , utile ; ac fortè ex talibus comitiales morbi oriuntur , &c. HIPPOCR. Coac. pranot. n° 511, ex version. Fœssii.

Ce n'est point d'aujourd'hui qu'on a vu cette effrayante & cruelle maladie survenir à la suppression des évacuations périodiques du sexe. Le pere de la médecine l'a observé, il y a plus de deux mille ans. On sçait qu'elle a souvent été la suite des éruptions de toute espece, répercutées mal-à-propos, de la suppression des hémorragies & autres flux habituels dans l'un & l'autre sexe ; & c'est bien ici une des circonstances où l'on voit briller dans son plus beau jour l'utilité frappante, & l'importance d'un art que l'ignorance, la prévention ou la mauvaise foi des détracteurs de la médecine ne viendront jamais à bout de détruire aux yeux des personnes judicieuses, qui voudront se donner la peine de la peser dans la balance de la saine raison & de l'équité. Si, dans tous les tems, on l'a vue livrée à la meurtrière audace d'une foule

d'empyriques de tout genre & de tous états ; si , entre leurs mains , elle est devenue un des fléaux destructeurs de l'humanité ; s'il n'est enfin que trop vrai de dire que cet essaim méprisable des frêlons de l'art , l'avilit & la deshonore tous les jours , sans qu'on se soucie de réprimer ce pernicieux abus , s'ensuit-il que les vrais médecins , que ces hommes respectables dont tous les instans & les veilles ont été consacrés à étudier la nature , à la suivre pas à pas , & à dévoiler , pour ainsi dire , ses mystères les plus secrets , doivent être enveloppés dans l'injuste jugement qu'on ne cesse de porter sur le compte de cette science ?

Que l'on me passe cette petite digression ; c'est l'amour du bien public & de la vérité ; ce sont les funestes accidens que je vois arriver , tous les jours , dans les campagnes , parmi cet ordre de citoyens si précieux à l'Etat , par la confiance insensée & la coupable témérité de la plupart de ceux qui les traitent , qui m'ont dicté ces justes plaintes. Peut-on en refuser à ces malheureuses victimes de l'ignorance & du charlatanisme ?

L'observation , que je vais consigner dans cet utile Journal , présente un fait de pratique , d'autant plus intéressant , que j'ai eu le plaisir d'éprouver un succès aussi prompt que complet. Je traite maintenant ,

par la même méthode , une personne qui se trouve à-peu-près dans les mêmes circonstances , excepté que son mal est beaucoup plus ancien , & qu'ayant été droguée , pendant long-tems , par des gens qui s'occupoient uniquement des symptômes , sans remonter à la vraie source du mal , elle est tombée dans une situation qui rendra , sans contredit , la cure bien plus longue & plus difficile que celle dont je vais parler.

Je fus appelé , il y a deux mois , dans un couvent de religieuses de l'ordre de Fontevault , qui est à deux lieues d'ici , pour y voir une des domestiques de la maison , âgée d'environ vingt-un ans , d'un tempérament fort & pléthorique , & d'une assez bonne santé d'ailleurs , jusqu'au-tems où elle avoit essuyé le premier accès d'épilepsie à laquelle elle étoit sujette depuis environ six semaines. Après l'avoir amplement questionnée sur sa situation , elle me déclara que ses règles s'étant totalement supprimées depuis le printems , elle avoit essuyé de fréquens retours , de très-vives douleurs de tête , de saignemens de nez , d'éblouissemens , vertiges , maux de gorge passagers , de coliques , &c. ; que , huit jours avant la S. Jean , se sentant la tête plus douloureuse que jamais , elle s'aperçut , pendant quelques minutes , que sa vue s'affoiblissoit ; que les objets sembloient tourner ,

& qu'enfin , après une hémorrhagie considérable par le nez , elle tomba tout-à-coup sans sentiment ni connoissance , & resta dans cet état un bon quart d'heure , au bout duquel elle se releva , sans avoir la moindre idée de tout ce qui s'étoit passé pendant ce tems-là. Le lendemain , elle retomba encore ; & les paroxysmes revinrent , dans la suite , constamment tous les jours , quelquefois même deux fois chaque jour , sans garder de période fixe & régulier. J'interrogeai plusieurs personnes qui l'avoient vue & observée pendant l'accès : elles me dirent toutes , qu'elle restoit un quart d'heure , ou plus , entièrement privée de tous ses sens ; que son visage & son col se gonfloient prodigieusement , avec serrement des mâchoires , convulsions dans tous les muscles , & sur-tout dans ceux de la gorge & du visage. Les autres domestiques , ses compagnes , commençoient à la regarder comme enforcée ; car il n'est point rare de voir ici , parmi le peuple & les payfans , toutes les maladies peu communes , & dont les symptômes sont aussi terribles que ceux-ci , attribuées à un sort jetté sur le malade par quelque prétendu forcier ; ce qui leur inspire une espece d'horreur pour les malheureux qui en sont attaqués , & les leur fait très-

souvent abandonner à eux-mêmes ; sans daigner leur prêter aucun secours.

Le diagnostic & la cause du mal dont il s'agit ici , m'étant suffisamment connus , il ne me fut pas difficile de trouver les indications curatives : elles se présentèrent d'elles-mêmes. Diminuer la quantité du sang qui , se portant avec abondance dans les vaisseaux de la tête , comprimant la substance du cerveau , & l'origine des nerfs , occasionnoit les symptômes épileptiques dont la malade étoit affligée ; procurer le retour des règles , seul moyen d'obtenir une guérison radicale & complète , voilà ce que je me proposai de remplir. Pour cet effet je commençai par la faire saigner deux fois du bras ; je la purgeai ensuite avec une potion cathartique-amère ; je la mis à l'usage d'une légère décoction de plantes apéritives , pour boisson ordinaire ; & je lui prescrivis huit à dix demi-bains tièdes , pour relâcher les vaisseaux de l'*abdomen* & de l'*uterus* , y déterminer l'abord du sang , & faciliter l'éruption des règles. La malade se contenta , pour éviter l'embarras , de prendre , tous les soirs , un bain de jambes ; ce qui fit à-peu-près le même effet. Elle eut encore quelques accès pendant une huitaine de jours , au bout desquels je la fis saigner du pied , & lui

prescrivis trois verrées par jour, de l'eau minérale artificielle suivante :

R^j. Limaille d'acier bien pure , ʒ iij.

Crème de tartre , ʒ vj.

Faites bouillir, pendant quatre heures ; dans un chauderon de fer, avec huit pintes d'eau ; passez la liqueur chaude, & conservez pour l'usage.

Elle en but constamment trois ou quatre verrées chaque jour, pendant douze à quinze jours. Les accès commencèrent dès-lors à devenir moins fréquens, & diminuèrent peu-à-peu d'intensité : enfin arriva le terme désiré. Les règles reparurent dans leur quantité naturelle ; & j'eus la satisfaction de voir ma malade parfaitement guérie au bout de moins d'un mois de traitement. J'eus occasion de la voir, il y a quelques jours ; & elle me dit que, depuis, elle n'avoit pas ressenti la moindre incommodité.

Je ne dois pas omettre ici, que cette eau minérale artificielle, qui n'est autre chose, comme on voit, qu'un tartre martial, dissous dans une grande quantité de véhicule, m'a plusieurs fois réussi dans les cas de suppression où les martiaux sont indiqués, & que je l'ai employé avec tout le

succès possible , après avoir fait précéder les préparations nécessaires & convenables.

R É P O N S E

A l'Observation de M. SOYEUX , chirurgien à Comey-l'Abbaye , insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1768 ; par M. NOLLESON le fils , ancien chirurgien aide-major des camps & armées du roi en Allemagne , maître en chirurgie à Vitry-le-François.

MONSIEUR,

J'ai lu votre Observation insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Août dernier , au sujet d'un polype utérin , que vous avez amputé , après une ligature pratiquée à son pédicule. Le public doit vous sçavoir bon gré du zèle qui vous anime pour la perfection de la chirurgie. Vraiment un art aussi nécessaire à l'humanité , demande que nous nous attachions à observer la nature , pour rendre compte des phénomènes qu'elle nous offre sans cesse , & pour en tirer des conséquences justes & utiles à la pratique. C'est en considérant les choses sous ce point de vue , que je vous prie de me per-

mettre quelques objections concernant la méthode d'extirper certains polypes. Quoique vous estimiez, Monsieur, cette manière d'opérer supérieure aux autres, pour une fois qu'elle vous a réussi, j'espère pourtant que vous céderez à l'expérience & aux règles fondées sur les loix de l'œconomie animale, sur-tout si vous êtes jaloux de triompher des variétés que l'on rencontre dans la plûpart des maladies qui affligent les hommes. La ligature, que j'ai employée pour la cure du polype qui a fait le sujet de mon Observation insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1766, étoit le seul moyen qui convenoit, relativement aux circonstances qui accompagnoient cette tumeur. M. Levret, à la doctrine duquel vous renvoyez le lecteur, pour autoriser la méthode dont vous vous êtes servie, s'est expliqué différemment. Je ne me rappelle point qu'en donnant la préférence à la ligature dans le cas que j'ai rapporté, je me fois écarté des préceptes de ce grand chirurgien. Si vous avez lu ces ouvrages au sujet de ces sortes de maladies, vous devez vous rappeler que M. Levret, en considérant la ligature comme un moyen sûr pour la cure des tumeurs polypéuses, sarcomeateuses, &c. a imaginé un instrument particulier, pour l'exécuter plus facilement, & avec moins de douleur. Il a estimé, au

contraire , que la section , dans certains polypes , pouvoit être suivie d'accidens mortels (a) ; en conséquence , il a établi des caracteres distinctifs entre les polypes utérins , qui doivent être opérés par l'amputation , & ceux qui exigent la ligature , sans conclure du particulier au général , comme vous semblez le faire. Cette doctrine éclairée se trouve conforme à la théorie de M. Rathz , médecin Hollandois , peut-être peu connu , mais sçavant observateur , qui a donné , en 1745 , un *Traité sur les Maladies particulieres de la Matrice* , dans lequel on lit , pag. 105 : *Quemcumque polypum uteri si amputaveris , subsequi poterit hæmorrhagia mortifera , nisi tenuis extensusque sit pediculus : idèd , omnibus appensis , ligaturâ uti semper tutius est.* D'ailleurs , si on consulte votre observation & le narré que vous faites des circonstances qui l'ont accompagnée , on y trouvera deux assertions qui aident à prouver la possibilité de l'hémorrhagie en pareil cas , & la solidité des principes qui m'ont guidé dans le traitement que j'ai fait. La premiere consiste dans la ligature que vous avez faite avant la soustraction de la tumeur , laquelle ligature n'est tombée qu'au moment de la plus grande

(a) Voyez la premiere Section du *Traité des Polypes* , publié , en 1749 , par cet auteur.

contraction de l'*uterus*. La seconde a pour objet le pessaire introduit dans le vagin de votre malade. En effet, la ligature ne pouvoit-elle pas s'opposer à l'effusion du sang par la compression qu'elle opéroit sur les vaisseaux du pédicule, & la matrice repliée sur elle-même, resserrer les extrémités de ces vaisseaux divisés, ainsi que vous en convenez, comme cela arrive, après l'accouchement, dans les hémorrhagies utérines, produites par le décollement du *placenta* ? Ce mécanisme, propre & inséparable de ce viscère, devoit donc entraîner la chute de la ligature, qui a paru vous en imposer. Quant au pessaire, qui avoit été introduit dans le vagin, vous rapportez qu'il avoit tellement comprimé la tumeur polypeuse, qu'elle se trouvoit refoulée vers son attache; ce qui pouvoit, dites-vous, avoir augmenté la grosseur du pédicule. Ce raisonnement sensible, qui vous rend incertain du genre de votre polype, pourroit faire croire qu'il étoit de la classe de ceux pour lesquels MM. Astruc (a), Rathz & Levret ont conseillé l'amputation (b). C'est,

(a) Lisez son excellent *Traité des Maladies des Femmes*.

(b) Guillemeau, qui ne connoissoit point les polypes de la matrice sous ce nom, mais qui a traité des excroissances de l'*uterus*, est du sentiment de l'amputation pour celles qui ont la base

sans doute , en pareille circonstance , que la méthode de M. Thibault & la vôtre auront toujours du succès (a). Plusieurs observations l'ont démontré : voici encore un cas à-peu-près semblable. Je fus appelé , le 26 Décembre 1767 , pour voir la femme du nommé *Rollot* , laboureur à Juscourt , village éloigné de quatre lieues de Vitry , laquelle portoit depuis long-tems , un polype utéro-vaginal , qui avoit deux pédicules grêles & larges , dont l'un prenoit naissance au col de la matrice du côté droit , & l'autre à la partie moyenne du vagin. Je fis une ligature à chacun des pédicules , & je coupai au-dessous l'excroissance polypeuse , qui étoit très-dure : elle pouvoit peser dix à douze onces. Il sortit peu de sang , après l'opération faite ; & le peu qui s'en écoula , étoit d'un rouge-brun. Les ligatures tom-

étroite. Il opine pour la ligature dans un cas contraire. Voyez son *Traité de l'heureux Accouchement & des Maladies des Femmes* , chapitres 41 & 42.

(a) L'opération de M. Thibault , que vous citez pour exemple , ne peut donner aucune force à votre pratique , par la raison que vous laissez ignorer au lecteur , quel étoit le genre de polype que ce chirurgien a opéré , par l'amputation , sur la fruitière. D'ailleurs un seul exemple ne suffiroit pas pour accréditer une méthode qui a réussi dans un cas , & qui peut devenir nuisible ou dangereuse dans un autre.

berent, le quatrième jour, sans être suivies d'aucun accident. MM. De Guienne & Garnon, chirurgiens à Helmaurupt, dont les talens sont très-reconnus, ont été témoins de cette cure. Mais il n'en étoit pas de même du polype que j'ai opéré par la ligature seule, en 1766. Son pédicule, qui étoit extraordinairement dur & ferré, avoit au moins six pouces de circonférence; & la tumeur étoit remplie de vaisseaux variqueux. De plus, deux jours après la ligature posée, quoique bien exactement ferrée, une légère section, pratiquée à quatre lignes de profondeur, donna du sang vermeil, écumeux, & qui ne sortoit que par bonds (a). Toutes ces circonstances, Monsieur, que j'ai exactement rapportées dans mon Observation, ne se sont peut-être pas rencontrées dans le polype que vous avez amputé; d'où je pourrois encore conclure

(a) Une semblable tumeur polypeuse fut amputée par M. Glafer, professeur de médecine & de chirurgie à Hanovre. La femme d'un épicier de cette ville, qui a souffert cette opération, mourut, en trois heures de tems, d'une hémorrhagie à laquelle on ne put remédier, malgré la ligature pratiquée au pédicule. Ce fait s'est passé sous les yeux de M. Grappes, chirurgien aide-major de l'armée d'Allemagne où j'exerçois, qui l'a rendu sur le champ à M. Desport, chirurgien-major en chef de ladite armée, & cela au mois de Novembre 1757.

que votre maniere d'opérer ne contraste pas autant avec la mienne, que vous le croyez, puisque les tumeurs paroissent différer entr'elles. Quoi qu'il en soit, je crois que, dans le cas où je me suis trouvé conjointement avec un médecin & mon confrere, nous devions préférer la ligature à la section : vous en conviendrez, si vous le voulez. Vous avez assez de jugement & de sagacité pour en sentir toute l'utilité, & la nécessité qu'il y avoit de la pratiquer. La prévention ne doit jamais décider en faveur d'une méthode trop hasardée : il faut, au contraire, que les principes sur lesquels nous étayons notre pratique, soient éclairés par le flambeau de la théorie. C'est en suivant ce plan de conduite, qu'on parviendra avec plus de certitude à la curation des maladies, & que les méthodes d'opérer les polypes utérins deviendront différentes, relativement aux circonstances qui les accompagneront. Enfin, Monsieur, quoique je ne sois pas partisan de la section que vous estimez préférable dans tous les genres de polypes, cela n'empêchera pas qu'en toute autre occurrence, je ne me rende à vos avis, de même qu'à ceux de mes autres confreres plus instruits que moi, sur-tout lorsqu'ils tendront aux progrès de l'art.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

*Sur quelques Maladies de l'Oreille ; par
M. MARTIN , principal chirurgien
de l'hôpital S. André de Bordeaux.*

Il y a peu de maladies chirurgicales , plus communes que celles des oreilles , quoique ces maladies soient les moins connues. La difficulté qu'il y a de connoître la structure de cet organe , le peu d'éclaircissement que nous donnent ordinairement les malades sur la cause de leur mal , & enfin les obstacles que l'on trouve pour y porter les remèdes , retardent les progrès de l'art sur ce point , & le retarderont vraisemblablement encore , si des observations exactes ne viennent à son secours.

Ayant été à portée , pendant plusieurs années , de m'instruire par des dissections plusieurs fois répétées de la structure admirable de cet organe ; & depuis , ayant réfléchi sur les maladies qui l'affligent , je hazarde aujourd'hui de donner quelques observations sur leur cause , espérant qu'elles pourront contribuer aux progrès de l'art.

I^{re} OBSERV. *Etienne Lartigan* , âgé de trente-sept ans , d'un tempérament cacochyme , & , sujet à des douleurs vagues ,

454 OBS. SUR QUELQUES MALADIES
entra à l'hôpital , le 27 Octobre 1764 ;
pour se faire traiter d'une suppuration de l'oreille droite , qui fournissoit moins de pus qu'elle n'avoit précédemment fait , & qui lui caufoit une pesanteur de tête , qui l'empêchoit de pouvoir marcher , & souvent de reposer. Ayant jugé que ces accidens dépendoient de la résorbtiion , ou de la suppression du pus , je lui fis appliquer des véficatoires qui parurent le soulager , mais qui ne rétablirent point le cours de la suppuration. La fièvre se mit de la partie ; & le malade mourut , malgré nos soins , le 25 Novembre suivant.

Quoique la fièvre , qui survint à ce malheureux , & qui termina sa vie dans si peu de jours , ne pouvoit être raisonnablement attribuée qu'à un défaut de suppuration par son oreille , je crus néanmoins devoir faire l'ouverture de son cadavre , autant pour m'assurer du lieu qui fournissoit le pus , dans le premier temps , que pour sçavoir celui qui avoit été affecté , lorsqu'elle fut arrêtée.

Le cerveau ne me présenta rien de particulier , non plus que ses membranes , si ce n'est la dure-mere , qui me parut bosselée , & peu adhérente à l'endroit où elle couvre la face postérieure de l'os pierreux. Je la dégageai de cette partie qui étoit presque toute cariée , & qui permettoit , par différentes ouvertures , de passer un stylet

dans toutes les parties de l'oreille , sans qu'il y en eût pas une à la dure - mere , étant , seulement dans cet endroit , imprégnée d'une matiere gypseuse , qui ne s'étoit point communiquée à la substance du cerveau.

Ce cas me parut , comme on le peut penser , assez rare ; mais , comme , pendant le vivant de cet homme , je n'avois point pris la précaution de lui demander s'il avoit fait , avant sa maladie , quelque chute sur cette partie , je ne pouvois point sçavoir quelle avoit été la vraie cause de sa maladie ; & dès-lors je promis que , si à l'avenir il me tomboit quelque malade de cette espece , je n'oublierois point de prendre les éclaircissemens qui pourroient m'instruire ; c'est ce que j'ai fait dans les cas suivans.

II. OBSERV. *Marie Coupille* , âgée de trente-six ans eut , à la suite d'une fièvre putride , un dépôt à la parotide droite : une partie du pus sortoit par l'oreille , à cause de l'érosion du cartilage de la conque. Le dépôt de la parotide guéri , il sortoit toujours du pus par l'oreille : la malade , loin de commencer à reprendre ses forces , comme il arrive ordinairement après la guérison des abcès critiques , sentoit , au contraire , qu'elles diminuoient de jour en jour , à cause d'une fièvre lente qu'elle avoit continuellement ; sa tête étoit lourde & pesante : l'oreille

ne cessoit de suppurer abondamment ; enfin, peu de tems après , elle mourut.

Je lui demandai , pendant sa maladie ; si autrefois elle n'avoit point fait quelque chute , ou enfin s'il ne lui étoit point disparu quelque d'artre ? Sur tous ces points , elle m'assura du contraire ; mais elle se rappelloit parfaitement que , quelque tems avant de tomber malade , elle avoit souffert des tintemens d'oreille , & avoit été sujette , pendant ce tems , à des rapports , & à un grand dégoût qui ne lui étoient point ordinaires.

Je ne trouvai , dans le rapport de tous ces symptomes , que ce qui précède d'ordinaire quelques maladies des premières voies ; & je me déterminai à faire l'ouverture de son corps après sa mort.

Tout le corps de la roche , qui répond dans l'intérieur du crâne , me parut dans l'état le plus sain : j'enlevai la portion osseuse du conduit auditif externe jusqu'à la caisse. Cette cavité étoit pleine de pus , ainsi que les cellules mastoïdiennes , & la trompe. Le petit cartilage de ce dernier conduit étoit , en partie , détruit ; de façon qu'il y avoit déjà un commencement de carie à la face raboteuse de la roche.

III. OBSERV. Un capitaine de vaisseau de Boulogne-sur-mer , âgé d'environ soixante-dix ans, d'un tempérament cacochyme,

ayant quitté la mer, depuis environ quatre ans, pour poursuivre un procès dans cette ville, fut attaqué, il y a environ deux ans, d'une douleur d'oreille, sans qu'aucune cause extérieure y eût donné lieu. Il fit d'abord peu d'attention à ce mal, & se contenta de quelques remèdes conseillés par différentes personnes : par la suite, il n'en fit même aucun, & supporta cette douleur avec laquelle il s'étoit familiarisé. Il me consulta, dans le mois d'Avril dernier, à l'occasion d'un embonpoint qui ne lui étoit point naturel, à cause de la vie oiseuse qu'il menoit, & à laquelle il n'étoit pas accoutumé : je lui conseillai de faire de l'exercice, de manger peu, & de faire usage, de tems en tems, de quelques purgatifs précédés par quelques verres d'apozèmes altérans, aiguïsés avec le sel de Glaubert. Mes avis ne furent point suivis : la maladie empira ; & je fus mandé de nouveau, le 8 Août. Sa situation étoit, en effet, triste. L'oreille, qui ci-devant n'étoit que douloureuse, rendoit, chaque jour, une grande quantité de matiere purulente ; la tête étoit pesante, & ne pouvoit se supporter que sur son oreiller ; à peine même pouvoit-il faire un pas : &, pour le soulager du mal-aise que lui causoit le lit, il falloit, pour le conduire jusques sur une chaise, plusieurs personnes des

plus robustes. Dans un état aussi désespéré, je demandai du conseil : il s'y refusa, en me disant qu'il n'avoit confiance qu'en moi, & qu'il ne vouloit point d'autres secours. Pour ne pas entièrement l'abandonner, je lui appliquai des vésicatoires entre les deux épaules, qui attirèrent considérablement ; je lui fis des injections dans l'oreille, avec l'eau de racine de guimauve ; je le mis à l'usage de quelques verres d'apozème ; je le purgeai avec des doux purgatifs qui produisirent d'assez bons effets : malgré tout cela, la fièvre survint, le 26 Septembre, avec des frissons violens ; & le malade mourut le 29.

Quoique je soupçonnasse, comme à mes précédens malades, quelque carie dans l'apophyse pierreuse, je demandai néanmoins, pour confirmer mes doutes, à faire l'ouverture du corps ; ce qui me fut accordé.

Le corps de la roche, qui répond dans l'intérieur du crâne, avoit au-dessous du sinus pierreux une ouverture qui répondoit à ses deux faces, lesquelles ouvertures communiquoient avec le conduit auditif interne, & avec l'externe. La trompe étoit presque toute détruite avec la pointe du rocher, par une suppuration noirâtre ; & l'apophyse épineuse de l'os sphénoïde, ainsi que la base des apophyses ptérygoïdes

du même os, étoient aussi altérées par la carie.

IV. OBSERV. Il nous est sorti aujourd'hui, 11 Octobre, un homme de l'hôpital, auquel, à la suite de plusieurs fluxions sur les dents, & principalement d'une douleur qui l'empêchoit d'ouvrir la bouche du côté droit, & qu'il me désignoit vers le condyle de la mâchoire inférieure, il étoit survenu une suppuration si abondante par l'oreille, qu'il rendoit, chaque jour, par cette partie, plus de quatre onces de pus : il n'étoit point guéri, quand il est sorti de notre maison. Quelque instance que j'aye fait auprès de lui, pour le retenir, avec des offres les plus honnêtes, je n'ai pu l'empêcher d'aller voir sa femme, pour, à ce qu'il m'a dit, la soigner dans une maladie qu'elle avoit depuis peu de jours.

Quoique le siège de la maladie de cet homme ne soit pas aussi bien démontré que dans ceux qui ont fait le sujet de nos précédentes observations, nous nous croyons cependant fondés à croire qu'elle est de la même nature, autant par la douleur indiquée vers l'articulation de la mâchoire, que parce qu'il nous paroît impossible que les cartilages, qui suppurent d'ordinaire fort peu, aient pu produire, pendant quinze jours, une aussi abondante

suppuration , quelque lâche & cellulaire qu'on suppose la membrane qui les tapisse.

De toutes ces observations , & de beaucoup d'autres que je pourrois rapporter , je crois pouvoit inférer que les suppurations d'oreille , qui succedent aux dépôts critiques , ainsi que celles qui arrivent à la suite de quelques douleurs vagues , ou longues maladies , commencent toujours par l'intérieur de cet organe. Quelques réflexions sur la maniere dont nous croyons que ces especes d'abcès se forment , nous vont convaincre de cette vérité.

La trompe d'*Eustache* s'étend depuis l'oreille moyenne jusqu'aux arriere-narines , où elle a une ouverture du diametre de plus de trois lignes. Son usage est assez incertain , quoique l'on puisse admettre dans sa cavité un stylet d'une grosseur médiocre , & qu'on puisse même y pratiquer des injections. Cette ouverture , qui est toujours béante , parce qu'elle est plus que sémi-cartilagineuse , est très-propre , par sa situation , & même par sa direction , quand on est couché , à recevoir les vapeurs qui s'élevent de l'estomac , lorsqu'il est chargé de matieres qui tendent à la pourriture. Si ces vapeurs s'arrêtent dans la trompe , elles irriteront & enflammeront la membrane intérieure qui la revêt. Si cette inflammation vient à suppuration , le pus descendra

facilement dans la caisse, à cause de la pente naturelle qui l'y porte : arrivé dans cette cavité, il pourra prendre autant de routes qu'il y a de parties qui y aboutissent, & produire alors des effets différens, suivant le chemin qu'il aura pris. S'il se fait jour à travers le tympan, il sortira par l'oreille extérieure; &, s'il s'infinue dans les cellules mastoïdiennes, & qu'il se ramasse dans un seul foyer, il produira un abcès dans l'apophyse mastoïde. S'il détruit les membranes des fenêtres, il pourra parcourir le labyrinthe; &, en détruisant les parties délicates qui le composent, il portera facilement les ravages jusques sur les faces intérieures du rocher, qui répondent, comme nous l'avons déjà dit, dans l'intérieur du crâne.

Il peut encore arriver, & il arrive presque toujours que le pus ne se borne point à prendre une seule route, lorsqu'il est parvenu dans sa cavité commune, mais qu'au contraire, il les prend toutes, soit parce qu'il est en trop grande quantité pour un seul chemin de communication, ou que, par son âcreté, en enflammant les parties qu'il rencontre, il produit une nouvelle suppuration. Il se peut encore, avant que ce même pus ait été porté avec assez d'abondance pour se montrer au dehors, & causer les caries intérieures dont nous avons parlé,

qu'il corrode la trompe dans sa partie postérieure qui est membraneuse, & qu'alors une partie de cette matière purulente, en s'échappant hors de ce canal, porte ses ravages jusques sur la face raboteuse du rocher, & sur les parties de l'os sphénoïde qui l'avoisinent, comme nous l'avons remarqué dans notre 2^e & 3^e observations.

Enfin nous ajoûterons, comme supplément à nos observations, & pour mieux prouver la vérité de la théorie que nous venons d'établir, que j'ai observé que les fièvres, dépendantes d'une pourriture des premières voies, ne se terminoient jamais plus heureusement que quand les malades devenoient sourds à ne pouvoir presque pas entendre, & que leurs oreilles, après cette surdité, suppuoient abondamment. Lorsqu'elles ne suppuoient pas, au contraire, il s'y faisoit quelquefois des dépôts à l'apophyse mastoïde; & enfin, lorsque les malades étant devenus sourds, & qu'ils mouraient, en ouvrant leur corps, je trouvois l'intérieur de l'organe affecté d'une disposition propre à former des abcès.

Une autre remarque, qui vient à l'appui de ce que j'ai avancé, c'est que ces sortes de dépôts arrivent presque toujours du côté droit, parce qu'étant plus portés à y être couchés, à raison du volume du foie, la trompe se trouve alors disposée à recevoir les

vapeurs putrides qui s'élevent de l'estomac, & qui, comme nous l'avons déjà dit, produisent les suppurations critiques de l'oreille.

OBSERVATIONS

Qui prouvent le danger qu'il y a de commencer la réduction par l'intestin, dans les entéro-épiplocèles, lorsqu'on fait l'opération du bubonocèle, ainsi que dans les plaies pénétrantes du bas-ventre, qui permettent l'issuë de l'intestin & de l'épiploon. Par le même.

Les auteurs en chirurgie (a) recommandent, dans les plaies du bas-ventre, où l'épiploon & les intestins sortent ensemble, & dans l'entéro-épiplocèle pour lequel on fait l'opération du bubonocèle, de commencer d'abord par la réduction de l'intestin, & ensuite par celle de l'épiploon. Les raisons, qui servent de fondement à cette doctrine, sont que l'étranglement de l'intestin est beaucoup plus

(a) Ambroise Paré, Pigray, Garengéot, Dionis, Ledran, Sharp, & généralement tous les auteurs qui ont écrit sur les opérations de chirurgie; ou qui ont fait des Traités particuliers sur les hernies.

dangereux que celui de l'épiploon , & que , de plus , celui-ci est une espece de matelas qui doit faciliter la réduction du premier. En convenant avec ces illustres auteurs , qu'effectivement l'étranglement de l'intestin est plus dangereux que celui de l'épiploon (a) , nous ne sommes cependant point d'accord avec eux sur les conséquences qu'ils en ont tirées pour la pratique ; & , malgré le respect que je leur dois , & la gloire que je me fais d'avoir puisé dans leurs travaux les lumières qui me dirigent dans l'exercice de mon art , qu'il me soit cependant permis de leur opposer des observations qui prouvent le danger de cette méthode.

Jean Audubert , de cette ville , reçut , le 11 Juillet dernier , un coup de couteau à la partie inférieure de la région ombilicale ,

(a) Les accidens, qui arrivent souvent dans l'épiplocèle, ne me paroissent point dépendre de la compression que souffre l'épiploon par les parties qui lui ont livré passage. La finesse des vaisseaux qui se trouvent à l'extrémité de cette poche , la quantité de graisse qui les enveloppe , & la difficulté de concevoir le resserrement d'une aponévrose ou d'un ligament qui ont dû se relâcher , pour permettre ce déplacement , semblent s'opposer entièrement à cette façon de penser , & me font regarder les accidens d'une pareille maladie comme étant plutôt produits par le tiraillement que souffrent l'estomac & le colon , que par toute autre cause.

qui

qui permettoit la sortie d'une grande partie des intestins grêles ; & celle du grand épiploon. Pour en faciliter la réduction , je commençai , suivant le précepte reçu , par celle de l'intestin , en faisant retenir par un élève l'épiploon sorti. Après plusieurs tentatives , j'étois comme déterminé à me servir d'un gorgeret dilatatoire , faute d'avoir dans notre arsenal chirurgical l'instrument que M. Leblanc (a) conseille , pour faire une dilatation à l'anneau , semblable à celle que fait cet instrument sur le col de la vessie. Mais auparavant de le mettre en usage , je crus devoir faire encore d'autres tentatives , & commencer la réduction par l'épiploon. Mon essai fut des plus heureux ; car , après l'entrée la plus facile de celui-ci , l'intestin se réduisit aussi facilement.

Cette observation m'a rappelé que , toutes les fois que j'ai vu opérer , ou que j'ai opéré des entéro-épilocèles , il a toujours fallu faire de grandes dilata-tions pour obtenir la rentrée des parties

(a) M. Leblanc , associé de l'Académie de chirurgie de Paris , professeur royal de chirurgie à Orléans , &c. a donné une nouvelle méthode d'opérer les hernies , dont plusieurs Journaux ont fait l'éloge , quoique M. Louis , dans les Mémoires de l'Académie , ne l'approuve point.

déplacées , quoique souvent il n'y eût qu'une très-petite portion de l'épiploon contenue dans la tumeur ; mais qu'au contraire , lorsque la hernie étoit formée seulement par l'intestin , & beaucoup plus volumineuse que quand il y avoit de l'épiploon , une dilatation beaucoup moins grande , étoit plus que suffisante pour faire rentrer avec toute facilité la hernie. J'ai cherché la cause de cette différence ; j'ai cru l'avoir trouvée dans l'ancienne méthode de commencer par réduire l'intestin , & l'anatomie m'a paru le démontrer.

Le grand épiploon dont il s'agit , s'étend depuis la grande courbure de l'estomac , & l'arc du colon , où il a ses attaches supérieures , jusques un peu au-dessous de la région ombilicale , où il est libre & flottant. Si , dans sa descente , il n'entraîne pas avec lui les parties où il est attaché (a), il occupera toujours, par son dépla-

(a) La difficulté de faire rentrer les hernies d'un volume considérable , est ordinairement attribuée à des adhérences des parties déplacées avec les tégumens , ou entre les parties même déplacées. J'ai ouvert un grand nombre de cadavres , dont les personnes , pendant leur vivant , portoient des hernies monstrueuses , depuis plusieurs années , sans qu'il fût possible de pouvoir jamais les faire rentrer. Dans pas une de ces hernies , je n'ai

cement une place que les intestins devroient occuper (a) ; & tandis qu'il est ainsi dehors , il est très-difficile de remettre les premiers à leur place , à cause d'une espece de tente qu'il forme entre ses attaches & le lieu où il est descendu , qui les bride & gêne considérablement. La réduction en fera encore plus difficile , si la hernie se

trouvé des adhérences qui auroient pu empêcher la tumeur de rentrer ; mais , comme , dans toutes , l'épiploon y étoit contenu , je trouvois l'estomac & le mésocolon considérablement descendus ; de façon que le déplacement de ces deux dernières parties étoit la seule cause qui empêchoit les intestins de pouvoir reprendre leur place par le moyen du *taxis*.

(a) Les intestins grêles sont situés au dessous de la cloison transversale du mésocolon qui forme une espece de cloison dans le bas-ventre , qui sépare les deux derniers intestins grêles d'avec le foie , l'estomac , la rate & le pancréas , comme le diaphragme sépare ces viscères d'avec ceux qui sont renfermés dans la poitrine. Si donc le grand épiploon , qui est attaché , comme nous l'avons dit , à l'estomac & à l'arc du colon , entraîne avec lui ces deux viscères , & qu'il occupe , par conséquent , une place que les intestins grêles devroient occuper , ceux-ci , une fois sortis du bas-ventre , ne pourront y rentrer qu'avec beaucoup de peine , attendu que l'épiploon , qui est encore dehors , quand on tente la réduction de l'intestin , empêche que l'arc du colon , le mésocolon & l'estomac ne puissent reprendre leur ressort , pour remonter à leur place.

trouve du côté gauche, attendu que l'épiploon, qui descend naturellement beaucoup plus bas de ce côté, les bridera davantage, parce qu'il y fera d'un plus gros volume, quoique les intestins, par leur pente, se portent plus à droite (a) qu'à gauche, à cause de la situation du mésentère sur le corps des vertèbres lombaires, qui est plus du premier côté.

C'est ainsi que je conçois que l'ana-

(a) Tous les auteurs qui ont traité des hernies, disent que les entéroçèles sont beaucoup plus communs du côté droit, que du côté gauche, & pas un n'en a encore donné la raison. Est-ce que tant d'habiles gens, qui ont écrit sur cette matière, l'auroient ignorée ? Je ne me le sçaurois persuader, attendu que cette connoissance est des plus utiles pour réduire les parties, soit qu'on le fasse par le *taxis*, ou après l'opération. La raison de ce que les entéroçèles sont effectivement plus communs du côté droit, que du côté gauche, vient de ce que le mésentère ne se trouve point directement sur le milieu du corps des vertèbres lombaires, mais parce qu'il se porte un peu obliquement, de gauche à droite, sur ces mêmes vertèbres ; & , comme cette production de péritoine sert, pour ainsi dire, de ligament aux intestins *jejunum* & *ileum*, en les retenant dans leurs justes bornes, il doit être très-naturel que ces viscères se trouvent plus portés du côté droit, que du côté gauche, & , par conséquent, que les hernies qu'ils forment, soient plus communes du côté où ils ont plus de pente.

SUR LA RÉDUCTION. 469
tomie nous démontre pourquoi l'entéro-
épilocèle , moins volumineux que l'en-
térocèle , se réduit plus difficilement que
celui-ci , & exige toujours une plus grande
dilatation. C'est aux maîtres de l'art à dé-
cider si ces raisons sont bonnes , ainsi que
la méthode que j'ai proposée pour guérir
avec plus de sûreté , les maladies qui ont
fait l'objet de ces réflexions.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1769.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. & demi du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{3}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	28	28	28
2	5 $\frac{1}{2}$	7	3 $\frac{1}{4}$	28	28	28
3	3	10	7	28	28	28
4	4	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	28	28
5	2 $\frac{3}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{3}{4}$	28	28	28
6	5	10	5 $\frac{1}{2}$	28	28	28
7	3	9 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{3}{4}$	28	28	28
8	2	4 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{11}{16}$	28	28
9	1 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28	28	28
10	0 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	28	27 $\frac{11}{16}$	27
11	0	6 $\frac{1}{2}$	5	27 $\frac{8}{16}$	27 $\frac{6}{16}$	27
12	5	9	4	27	27	27
13	2 $\frac{1}{2}$	9	7 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	27
14	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	28
15	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	28	28	28
16	7 $\frac{1}{2}$	8	3	28	28	28
17	2 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	6	28	28	28
18	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{3}{4}$	28	28	28
19	3 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	28	28	28
20	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	28	28	28
21	1 $\frac{1}{4}$	8	4	28	28	28
22	2	8	4	28	28	28
23	1 $\frac{3}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	5	28	28	28
24	2 $\frac{1}{2}$	10	4 $\frac{1}{4}$	28	28	28
25	3 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{3}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	28	28	28
26	1	6 $\frac{1}{2}$	2	28	28	28
27	2 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28	28	28
28	2 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	4	28	28	28
29	1	8 $\frac{1}{2}$	4	28	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
30	0	5 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{10}{16}$
31	0 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	0	27	27	27

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 4 h.</i>
1	O. nuages. c. pluie.	O. nuages.	Beau.
2	S-O. couv. pluie.	S-O. pluie cont.	Nuag. vent.
3	O. nuages.	O. nuages.	Couvert.
4	S-O. nuages. beau.	S-O. beau.	Beau.
5	S-S-E. nuag.	S-S-E. nuag.	Couvert.
6	O. couvert.	O. nuages.	Nuages.
7	O. nuages.	O-S-O. n.	Nuages.
8	N-E. beau. nuages.	N-N-E. couv.	Couvert.
9	N-N-E. n.	N-N-E. n.	Beau.
10	N-N-E. beau. nuages.	N-N-E. n.	Beau.
11	S-E. couvert. pluie fine.	S-E. pluie. nuages.	Couvert.
12	O-S-O. couv.	O. nuages.	Nuages.
13	S-S-O. nuag.	S-S-O. pet. pluie. vent.	Pluie.
14	S-O. nuages.	S-O. pluie. n.	Couvert.
15	O. nuages.	O. nuages.	Couvert.
16	O. pluie.	O. pl. nuag.	Beau.
17	N-O. legers nuages.	N-O. nuages.	Couvert.
18	O-S-O. pl.	N. gr. pl. n.	Beau.
19	O. nuag. couvert.	O-N-O. couvert. pluie.	Couvert.
20	O. pet. pluie cont.	N. pl. cont.	Beau.
21	N-N-E. beau.	N-E. beau. n.	Beau.
22	N-N-E. nuages.	N-N-E. b. nuages.	Beau.
23	N-N-E. beau.	N. b. nuages.	Leg. nuages.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
24	O-N-O. leg. nuages.	N-N-O. n. pluie.	Beau.
25	N. couvert.	N. ép. nuag.	Nuages.
26	N-E. nuages.	N-E. ép. n.	Nuages.
27	N-N-E. couv.	E-N-E. couv.	Couvert.
28	E-N-E. nuag.	E-N-E. leg. nuages.	Beau.
29	E-N-E. nuag.	E-N-E. n. b.	Beau.
30	E. b. nuages.	E-N-E. n. v.	Beau.
31	N-E. v. beau. nuages.	N-N-E. cou- vert. nuages.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $11\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, d'un degré au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $6\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 lignes: la différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

8 fois du N-N-E.

4 fois du N-E.

4 fois de l'E-N-E.

1 fois de l'E.

1 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

1 fois du S-S-O.

3 fois du S-O.

MALADIES REGN. A PARIS. 473

Le vent a soufflé 3 fois de l'O-S-O.

9 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 16 jours beau.

29 jours des nuages.

15 jours couvert.

10 jours de la pluie.

4 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1769.

Toutes les maladies, qui ont régné pendant ce mois, ont eu plus ou moins un caractère catarrhal : c'étoient des douleurs vagues, des rhumatismes, des rhumes, des fluxions de poitrine d'un assez mauvais caractère. Ce dernier genre de maladies a été funeste à un grand nombre de personnes : une ou deux saignées au commencement, l'émétique & les vésicatoires ont été les secours qui ont paru avoir le plus de succès. On a vu cependant périr des malades auxquels ils avoient été administrés. A l'ouverture de leurs cadavres, on a trouvé les poulmons gangrenés.

On a continué à observer des éruptions ; la plupart sans fièvre ; & , sur la fin du mois, il y a eu des petites véroles qui n'ont en core présenté rien de bien particulier.

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Février 1769 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le thermometre s'est peu éloigné, ce mois, du terme de la congelation : il n'y a pas eu cependant de forte gelée, la liqueur du thermometre n'ayant descendu, aucun jour, plus bas qu'à $1\frac{1}{2}$ degré au-dessous du terme de la congelation ; ce qui n'a été observé que les cinq à six premiers jours du mois : depuis le 15, elle ne s'est portée au-dessous dudit terme, que le 25.

Il n'étoit presque point tombé de neige de tout l'hyver ; mais, le 23, le 24 & le 25, il en tomba de quoi couvrir la surface de la terre à la hauteur de plus d'un pied. Il a plu aussi assez copieusement, sur-tout au commencement & à la fin du mois.

Il y a eu des variations dans le barometre qui, pendant la plus grande partie du mois, a été observé au-dessous du terme de 28 poudces : le 4, le 5 & le 23, le mercure est descendu au terme de 27 poudces 4 à 5 lignes.

Les vents ont aussi été fort variables.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congelation ;

& la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
 2 fois du N. vers l'Est.
 6 fois du Sud vers l'Est.
 10 fois du Sud.
 10 fois du Sud vers l'Ou.
 2 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.
 6 jours de neige.

Les hygrometres ont marqué la grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1769.

Il y a eu encore, ce mois, nombre de personnes travaillées de fièvre érépélateuse au visage, compliquée de squinancie, & dont le foyer principal résidoit dans les premières voies. Les neiges nous ont amené, à la fin du mois, des fièvres catarrheuses, des fluxions de poitrine,

des points de côté , & quelques rhumatismes inflammatoires.

Nous avons vu, cet hyver, & même dès l'automne, nombre de personnes de divers états, tourmentées d'une espece de colique nerveuse, avec un engouement singulier des viscères du bas-ventre. Cette maladie avoit beaucoup de rapport à la colique de Poitou ; mais il s'y rencontroit des complications différentes selon le tempérament & les dispositions particulières des sujets qu'elle attaquoit. Les symptômes généraux & univoques étoient des douleurs plus ou moins vives dans la région des isles, qui se réunissoient au nombril ; le ventre un peu tendu, mais point élevé, & rarement sensible au tact, sinon dans le suprême degré de la maladie ; un pouls dur & enfoncé ; la langue blanche ; des nausées & des vomissemens de matiere verte ; une constipation des plus rebelles ; des urines hautes en couleur, & souvent briquetées, &c. Dans le plus haut degré de la maladie, de la fièvre ; tension & sensibilité au tact dans toute la partie du bas-ventre, située au dessous du nombril ; des urines en petite quantité, & fort rouges ; des douleurs de ventre atroces ; le hoquet, le vomissement de toutes les boissons, drogues & alimens ;

le découragement , & même le désespoir ; des convulsions ; le délire , &c. Lorsque la maladie relâchoit de sa violence , les malades , par l'effet de nombreux lavemens , rendoient d'abord , par le bas , des matieres dures , sèches & rondes , d'un brun pâle , avec des glaires & des mucosités : les urines couloient mieux , & se trouvoient plus ou moins troubles ; le pouls se développoit : il y avoit de la moiteur à la peau : mais les malades tomboient dans une espece d'affaïssement , & ne reprenoient leurs forces , que lentement. Ils étoient sujets à la récïdive , au moindre écart , soit du côté du régime , soit dans l'administration des remedes , quelquefois même sans raison apparente : rien n'affuroit tant la convalescence , que l'emploi long-tems continué des remedes propres à lâcher doucement le ventre , & à affermir le ton des viscères composant les premieres voies.

Nous nous proposons , dans un Mémoire particulier , d'entrer dans un détail circonstancié de cette fâcheuse maladie , dont nous ne pouvons guères attribuer la cause productive qu'au froid humide qui a regné dans l'automne & l'hyver.



LIVRES NOUVEAUX.

Recueil de Mémoires , ou Collection de Pièces académiques , concernant la médecine , l'anatomie & la chirurgie , la chymie , la physique expérimentale , la botanique & l'histoire naturelle , tirées des meilleures sources , & mis en ordre par feu M. *Jean Berryat* ; conseiller-médecin ordinaire du roi , intendant de ses eaux minérales , correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris , &c. Tome III , partie françoise. A Dijon , chez *Desventes* ; & à Paris , chez *Panckoucke* & *Desventes de la Doué* , 1769 , in-4°.

Ce volume , dont la publication avoit été fort retardée , est le dixieme de la Collection académique , & le troisieme de la partie françoise. Il renferme , 1° un Supplément où l'on a rassemblé par ordre de matières tout ce qui a rapport à l'objet de la Collection académique , & qui avoit échappé , lors de la rédaction des deux premiers volumes ; 2° les Mémoires des années 1710 , 1711 , 1712 & 1713 , de l'Académie royale des sciences de Paris , avec des Extraits de l'Histoire.

Thesaurus Dissertationum , Programmatum , aliorumque Opusculorum selectissi-

morum ad omnem medicinæ ambitum pertinentium, collegit, edidit, & necessarios indices adjunxit Eduardus Sandifort, *medicinæ doctor*. C'est-à-dire : Trésor de Dissertations, Programmes, & autres Opuscules choisis, sur les différentes branches de la médecine, recueilli & publié par M. *Eduard Sandifort*, docteur en médecine; tome premier, orné de planches, des Tables nécessaires. A Rotterdam, chez *Henri Bëman*; & se trouve à Paris, chez *Saillant*, & *Didot le jeune*, à l'hôtel de Luynes, quai des Augustins, 1768, in-4°.

Libellus de Naturâ; Causâ, Curationeque Scorbuti; auctore Nathanaël Hulme, *M. D. To which is annexed a Proposal for preventing the Scurvy in the British navy*. C'est-à-dire : Opuscule sur la Nature, la Cause & le Traitement du Scorbut; par M. *Nathanaël Hulme*, docteur en médecine, auquel on a ajoûté un Moyen de prévenir le Scorbut sur les vaisseaux de la nation Britannique, avec cette épigraphe :

Quippe ita Neptuno visum est.

VIRG.

A Londres, chez *Cadell*, 1768, in-8°.



T A B L E.

II. E X T R A I T du Cours de Médecine pratique de M. Ferrein, publié par M. Arnault de Nobleville, médecin.	Page 387
Mémoire sur le Tetanos. Par M. Bajon, chirurgien.	406
Observation sur un Marasme extrême. Par M. Planchon, médecin.	422
Lettre sur une Hydropisie singulière. Par M. Renard, mé- decin.	430
Observations sur le Vcr solitaire. Par M. Laborde, mé- decin.	433
Observation sur une Epilepsie causée par une suppression de régles. Par M. Du Boueix, médecin.	440
Réponse à l'Observation de M. Soyeux, insérée dans le Journal du mois d'Août 1768. Par M. Nollefon le fils, chirurgien.	446
Observations sur quelques Maladies de l'oreille. Par M. Martin, chirurgien.	453
— sur le danger de commencer la réduction par l'intestin, dans les entéro-épiploctes. Par le même.	463
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mars 1769.	470
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1769.	473
Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Février 1769. Par M. Boucher, médecin.	474
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1769. Par le même.	475
Livres nouveaux.	478

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Mai 1769. A
Paris, ce 23 Avril 1769.

POISSONNIER DÉSERRIÈRES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. M^{gr} le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

JUIN 1769.

TOME XXX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue S. Seyerin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU R^o.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1769.

EXTRAIT.

Opuscules de Chirurgie ; par M. MORAND, de l'Académie royale des sciences & de plusieurs autres, &c. Première Partie. A Paris, chez Desprez ; 1768, in-4°.

Nous avons déjà annoncé, dans notre Journal du mois de Mars dernier, que ces Opuscules étoient destinés à faire partie du quatrième volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie ; mais M. Morand ayant donné sa démission de la place de secrétaire de cette académie, avant d'avoir mis la dernière main à ce volume, M. Louis, qui lui a succédé, a jugé à

propos de fuivre un autre plan : on peut voir dans l'Extrait que nous avons donné du volume qu'il a publié, (Journal d'Avril 1768,) les raisons qui l'y ont déterminé. M. Morand a cru devoir mettre le public en état de juger si ces changemens étoient auffi néceffaires que M. Louis semble l'avoir pensé. La premiere Partie de ces Opuscules, qu'il a *consacrée à l'honneur de l'Académie & du Collège de Chirurgie de Paris*, & qu'il croit faire une partie *essentielle de leur histoire*, est divisée en quatre articles. Le premier contient une Notice très-bien faite des ouvrages publiés par différens membres de l'Académie royale de Chirurgie, depuis 1751 jusqu'en 1761 ; le second, les éloges de quelques académiciens morts depuis 1757 jusqu'en 1762. Ces éloges sont ceux de MM. Bassuel, Malaval, Verdier, Garengéot, Daviel & Faget. Le troisieme article comprend quelques morceaux relatifs à l'histoire & à l'illustration du Collège de Chirurgie de Paris, tels qu'un *Mémoire sur la Vie & les Ecrits de Habicot*, lu à la séance publique du 30 Mai 1741 ; un *Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au chirurgien d'être lettré*, prononcé, à l'ouverture des écoles de chirurgie, le 29 Octobre 1743. Le premier acte public du Collège royal de Chirurgie, soutenu par M. Louis, le 25 Septembre

1749, avec le Discours prononcé, à l'ouverture, par M. Morand qui en étoit le président; ce morceau est suivi d'un second Discours que le même M. Morand prononça dans l'acte public, soutenu par M. Loustouneau le fils, pour sa maîtrise, le 2 Octobre 1753, & par une lettre que M. Morand écrivit, au nom de l'Académie de Chirurgie, au pape Benoît XIV, en lui envoyant le second tome de l'Histoire, & le premier des prix de cette académie, avec la réponse du pape : ces quatre dernières pièces sont en latin & en françois. L'article quatrième est composé d'Observations sur les plaies de tête, lues à l'Académie, & de Mémoires sur les amputations. Nous allons tâcher de donner à nos lecteurs une idée des principaux morceaux qui composent ce dernier article, comme plus particulièrement relatifs à l'objet de notre Journal.

Des cinq Observations sur les plaies de tête, deux sur-tout nous ont paru mériter l'attention des praticiens, par la singularité des cas & les conséquences pratiques qu'on en peut déduire. Un soldat du régiment de Picardie, qui avoit reçu un coup de fusil à la tête, à la bataille de Parme, le 30 Juin 1734, entra aux Invalides, le 24 Mars 1735, avec un trou fistuleux fort étroit à la tempe gauche. Sa blessure n'avoit pas été

accompagnée de grands accidens ; ce qui avoit fait qu'on l'avoit traitée très-simplement , l'ayant regardée comme l'effet d'une balle morte. On lui donna cependant son congé , à cause d'un mal de tête qui le tourmentoit périodiquement : à ces maux de tête se joignirent des convulsions épileptiques ; & il mourut , le 16 Avril 1735 , neuf mois & demi après sa blessure. M. Morand , ayant scié le crâne , & détaché la dure-mère à l'endroit de la blessure , trouva une grosse balle de figure inégale , dans un trou fait au travers de l'os temporal , dans sa partie mince , au-dessus de l'apophyse zygomatique. Cette balle étoit presque entière dans l'intérieur du crâne : la portion de la dure-mère , qui la couvroit , étoit noire , mais attachée tout autour. Tout l'hémisphère du cerveau étoit en suppuration ; le pus étoit verdâtre & fétide. C'est avec raison que M. Morand ajoûte : Voilà un fait peut-être unique ; une plaie de tête des plus graves , portée pendant neuf mois , sans être accompagnée de grands accidens. Après un exemple de cette force , qui osera prescrire le terme du danger de la mort , à la suite d'une plaie de tête ?

Un religieux , âgé de cinquante-un ans , est le sujet de la seconde Observation. Il se plaignoit , depuis quelques années , de rhumatismes , lorsqu'il ressentit tout-à-coup de

violentes douleurs de tête, principalement vers l'oreille gauche, avec des élancemens & des bruits pareils à ceux d'une cascade; la fièvre se mit de la partie; & peu de jours après, il y eut par l'oreille malade un écoulement d'une matiere jaunâtre & puriforme. Lorsque cet écoulement s'arrêtoit, le malade souffroit davantage: malgré un cautere qu'on établit en conséquence, ces douleurs devinrent insupportables; il s'y joignit une fièvre intermittente, & une surdité complete du côté malade. Il perdit entièrement le sommeil, & ne trouva plus de situation tranquille. On s'apperçut alors d'une élévation à la tempe, & l'on reconnut qu'il y avoit absces derriere l'oreille. On en fit l'ouverture; & il sortit beaucoup de pus: on fut obligé, quelque tems après, de faire une seconde incision à la joue même, près de l'oreille, qui fournit une assez grande quantité de matiere. Cette derniere ouverture fut bientôt guérie; mais la premiere devint fistuleuse; & l'on y découvrit un sinus allant, vers la tempe, de bas en haut.

Le malade s'étant rendu à Paris, M. Morand commença à le traiter le 21 Avril 1752. Il fonda la fistule, & trouva carie à l'os temporal, vers sa partie inférieure. Il fit une incision, pour mettre l'os à découvert; & après quelques jours d'une sup-

puration établie, il toucha la carie avec l'eau mercurielle. Malgré ce secours, il eut peine à réprimer les chairs baveuses qui croissoient du fond de la plaie : ce n'est qu'après treize jours d'applications réitérées du feu, qu'il obtint une exfoliation sensible d'une lame assez large de la table externe de l'os. Malgré le succès, & que l'os se fût recouvert d'assez bonnes chairs, la plaie ne se fermoit point, & elle fournissoit, à chaque pansément, beaucoup de pus. Ayant fait des recherches avec la sonde, il trouva encore un sinus qui s'étendoit vers la partie supérieure de la tempe : l'os ne lui ayant pas paru découvert, il espéra pouvoir obtenir la réunion de ce sinus par des injections ; & il en fit une avec un peu de baume de Fioraventi. Il ne fut pas peu étonné, quand, aux douleurs très-vives, que le malade ressentit, il vit succéder une espèce de fureur qui dura quelque tems. Cet événement l'engagea à de nouvelles recherches : il découvrit un autre sinus qui, de la fistule, se dirigeoit en-bas, vers l'os pierreux. Il y porta une sonde qui entra dans un trou fait au travers, & dans toute l'épaisseur de l'os temporal, & parut faire un chemin d'un pouce dans l'intérieur de la tête ; M. Morand conjecture que c'est par-là que le baume de Fioraventi avoit pénétré.

En conséquence de cette découverte, & conformément au résultat d'une consultation faite avec MM. Le Dran & Guérin, M. Morand coupa en travers le crotaphite, emporta les deux angles de la plaie du cuir chevelu, enleva le périoste, mit à nud une grande portion de l'os temporal, & découvrit le trou dont il étoit traversé par l'effet de la carie. Le huitieme jour après cette opération, ayant reconnu qu'il y avoit un abcès intérieur au crâne, il appliqua une couronne de trépan, qui embrassoit la moitié du trou, à sa partie inférieure. Il fut deux fois vingt-quatre heures sans panser le malade : à la levée de l'appareil, le pus sortit avec force. Le quatrieme & le cinquieme jour, l'évacuation abondante & les douleurs diminuerent considérablement. La sonde, portée dans une ouverture que l'on voyoit à la dure mere, pénétra dans le cerveau de la longueur d'un grand pouce. Pour pouvoir se flater d'obtenir une cure radicale de cette plaie, il étoit nécessaire de panser le cerveau : pour cet effet, M. Morand y plaça une grosse corde à boyau, retenue au dehors par un fil. Comme elle se gonflait d'un pansement à l'autre, & qu'elle dilatoit le sinus du cerveau, l'introduction en devint plus facile de jour en jour ; & il vint au point d'en porter la longueur à près de deux pouces, le septieme jour. Chaque

fois qu'il retiroit cette corde à boyau, il venoit du cerveau une grande quantité de pus. Ce pansement fut continué jusqu'au quatorzième jour que M. Morand se détermina à faire une incision cruciale à la dure-mere : il porta ensuite le bout du doigt dans le cerveau qui, dans cet endroit, étoit réduit à une espèce de bouillie. Le lendemain, il commença à y faire des injections avec de l'eau d'orge, animée, par degrés, d'eau vulnérable, & de baume de Fioraventi, à laquelle il ajouta même quelques gouttes d'huile de térébenthine. Le vingt-quatrième jour, il s'aperçut que le pus étoit de meilleure qualité, & en moindre quantité. Le trente-neuvième jour, voyant que le pus séjournoit encore, il fit faire une cannule d'argent, grosse comme une forte plume à écrire, & longue de plus d'un pouce, sans y comprendre le chaperon ; & il la plaça dans le cerveau, à la partie la plus basse du trou fait par le trépan. Enfin, le soixante-deuxième jour, le pus ayant diminué sensiblement de quantité, & le fond ayant paru rempli, il tira la cannule, & se contenta d'y appliquer un peu de charpie sèche. Trois jours après, un petit emplâtre suffit pour défendre ce qui restoit à cicatrifier des injures de l'air ; le malade partit de Paris, parfaitement guéri.

Nous avons cru devoir nous étendre sur

les détails de cette observation , parce qu'elle démontre , comme l'observe très-bien M. Morand , qu'un abcès dans l'intérieur de la tête ne conduit pas toujours à la mort , si l'on peut donner issue à la matiere. Ici , la matiere s'étoit fait jour au travers du crâne ; la nature avoit elle-même commencé la cure ; mais il faut convenir que , sans le secours qu'un artiste aussi habile sçut lui prêter , il ne lui eût guères été possible de vaincre les obstacles qui s'opposoient à un entier succès.

Les Mémoires qui ont l'amputation pour objet , sont au nombre de cinq. Les trois premiers traitent de l'amputation de la cuisse dans son articulation avec l'os de la hanche : L'Académie de Chirurgie avoit proposé , pour le sujet du prix qu'elle distribua en 1759 : *Dans le cas où l'amputation de la cuisse dans son articulation avec l'os de la hanche , paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un malade , déterminer si on doit pratiquer cette opération , & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire ?* M. Morand a cru devoir balancer les avantages & les inconvéniens de cette opération. L'Article des avantages , dit-il , est court , mais tranchant : il s'agit des cas où cette opération paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie du malade. Les inconvéniens , qu'on lui suppose , sont ,

1^o que *le manuel en est effrayant* ; mais toutes les grandes opérations sont plus ou moins terribles ; & il est douteux que le spectacle de celle-ci soit plus difficile à soutenir , que celui de l'opération Césarienne sur la femme vivante : d'ailleurs ce n'est point là un motif raisonnable d'abroger une opération. 2^o On objecte encore *la grandeur de la plaie* : elle doit , en effet , être énorme ; mais il est des moyens de la diminuer ; & on ne peut pas mesurer le danger d'une plaie par sa grandeur : généralement parlant , ce sont les plus petites qui sont les plus dangereuses. 3^o *La difficulté de déarticuler l'os de la cuisse dans la cavité de l'os de la hanche* paroît plus spécieuse dans le cas où la tête du fémur seroit brisée : il est cependant des moyens de la vaincre. M. Morand propose , la section circulaire de la capsule articulaire étant faite , d'assujettir la tête de l'os , en la saisissant vers son équateur , avec une tenaille propre à cela ; du même coup de main on allongeroit un peu , & l'on rendroit ostensible le ligament rond qui seroit facilement coupé. 4^o On oppose encore *le danger de la rétraction des muscles fléchisseurs* , qui pourroit porter l'irritation , & produire des suppurations jusques dans la capacité de l'*abdomen*. En convenant que ces accidens seroient très-graves , M. Morand suppose que la section de ces muscles

aura été faite assez bas pour ne pas donner lieu de craindre une rétraction trop haute vers leur origine. 5° *Celui de l'hémorrhagie* n'est pas moins alarmant ; mais il y a de bonnes raisons d'espérer de pouvoir l'arrêter, sur-tout avec l'attention de n'entamer l'artere crurale que la dernière : à l'égard de l'obturatrice, & des branches qui vont au triceps, l'on doit se flater d'en arrêter le sang, même sans le secours de la ligature, avec les moyens connus pour cela. 6° *Enfin le danger du refoulement du sang dans la masse après l'opération.* M. Morand répond à cette objection, en faisant remarquer qu'un grand nombre d'hommes ont survécu à l'amputation de membres aussi considérables ; que la nature elle-même veille à la conservation du malade par quelques déplétions qui préviennent les surcharges dangereuses, & que l'art peut concourir efficacement avec elle à cette déplétion. Il termine ces réflexions par plusieurs expériences curieuses, faites par différentes personnes, sur les animaux ; expériences qui établissent du moins un préjugé favorable pour l'opération.

Les second & troisième Mémoires ont pour objet de décrire la meilleure manière de faire l'amputation de la cuisse dans son articulation avec l'os de la hanche ; ces Mémoires, qui datent de 1739, vingt ans

avant que l'Académie de Chirurgie eût proposé cette question, font, le premier de M. Volher, pour lors chirurgien des gardes à cheval du roi de Danemarck; & le second, de M. Puthod, chirurgien à Nyon, canton de Berne, & depuis, chirurgien-major du régiment Suisse de Tschoudy au service de France: comme ce dernier est beaucoup plus détaillé & plus méthodique, nous allons tâcher d'en donner une idée à nos lecteurs.

M. Puthod, convaincu de la possibilité de cette opération par des expériences répétées sur le cadavre, & persuadé de sa nécessité absolue, par le nombre de cas où elle peut avoir lieu, & dans lesquels elle est le seul & unique remède, a cru qu'il étoit de son devoir de présenter ses idées sur cette opération, dans l'espérance qu'elles pourroient engager quelque grand chirurgien à la perfectionner & à la mettre en pratique. Il a rangé le précis de ses recherches sous six articles généraux; il parle, en premier lieu, de la façon d'arrêter le sang pendant l'opération. La compression peut être utile; mais il préfère la ligature. Après avoir décrit la véritable situation & le trajet de l'artère crurale, il propose de la découvrir par une incision longitudinale, ou un peu oblique; après cela, il veut qu'on prenne une aiguille un peu plus courbe & plus large

que les aiguilles ordinaires, enfilée de deux fils plats, chacun de cinq à six brins bien cirés ensemble; qu'on introduise cette aiguille du côté externe, entre l'artere & le nerf, évitant de piquer celui-ci; qu'on la fasse passer derrière l'artere & la veine, sans intéresser le tendon du psoas, ni la veine, observant cependant de matelasser le vaisseau par le tissu cellulaire voisin, & quelques portions charnues qu'il indique. Enfin, après avoir séparé les deux fils, on en glisse un en haut, qui est de réserve, & l'on noue celui qui est au-dessous, sans y mettre de compresses.

Le second article a pour objet d'exposer la façon d'extirper toute l'extrémité, en laissant un lambeau. En faisant cette opération, on doit avoir deux vues: la première est de conserver, pour former ce lambeau, les parties qui peuvent être nourries après l'opération; ce qui doit faire préférer les parties postérieures, parce que, la ligature de l'artere crurale étant faite au-dessus des branches qu'elle fournit aux muscles de la partie antérieure de la cuisse, ceux-ci seroient privés de nourriture. Il veut qu'au muscle grand-fessier, qui ne suffiroit pas pour remplir seul le vuide qui résulte de la plaie, on joigne une portion des muscles qui s'attachent à la tubérosité de l'ischion, & qu'on coupe les tégumens, de façon qu'ils

forment un lambeau, & plus grand & plus étendu. Il faudroit copier en entier le détail du manuel qu'il indique, pour faire cette grande opération, si nous voulions en donner une idée à nos lecteurs : nous aimons mieux les renvoyer à l'ouvrage même. La seconde vue qu'il se propose, est de ne laisser aucune bride ni aucune partie d'un tissu ferme & ferré à demi-coupée, capable, par cela même, de s'enflammer, & de produire des fusées d'abcès qui allongeroient la cure : il nous a paru qu'il évitoit cet inconvénient par la méthode qu'il propose pour la section.

Pour arrêter le sang qui coule après l'opération ; ce qui fait le sujet du troisieme article, comme on s'est assuré de l'artere crurale par une ligature, on n'a rien à craindre de ce côté. Cependant, si on s'étoit contenté de la comprimer, il faudroit la faire après l'opération, en suivant les méthodes connues. Mais, outre cette artere, il y en a d'autres, telles que l'obturatrice, la sciatique, la fessiere, &c. qui méritent l'attention du chirurgien. Pour se mettre en état de résister à l'abord du sang, il faut qu'il soit bien instruit du trajet de ces différens vaisseaux ; qu'il lie ceux qui se présentent aux bords de la plaie, & que, par une compression ménagée au moyen d'un instrument particulier, que notre auteur propose, il
comprime

comprime les plus profondes, dont les troncs passent sur cette portion de l'os des iles, qui est entre l'échancrure ischiatique, & la cavité cotyloïde.

Viennent ensuite les pansemens qui occupent le quatrième article. Il y a ici deux plaies; celle qu'on a faite pour pratiquer la ligature de l'artere crurale: elle se panse de la façon la plus simple. La seconde demande plus de soins & de précautions: nous renverrons encore à l'ouvrage, pour en trouver le manuel, ces sortes de détails n'étant pas susceptibles d'Extraits.

L'article cinquième est destiné à indiquer les moyens de prévenir les accidens qui peuvent survenir: ces accidens sont l'inflammation & les trop grandes suppurations. Les moyens les plus efficaces de les prévenir, sont les saignées, le repos, la tranquillité d'esprit, les boissons délayantes, la diète la plus sévère, & la liberté du ventre qu'on aura soin de procurer par des lavemens émolliens.

* Enfin, dans l'article sixième, notre auteur indique les cas où il croit qu'on doit tenter cette opération, & ceux où l'on doit l'éviter. Il ne la propose que dans des sujets bien constitués, exempts de vices particuliers, & dans les maladies où la mort du malade est assurée, si on ne recourt pas à cette opération. Telles sont les ouvertures

de l'artere crurale au-dessus de ses grosses ramifications ; celles de la veine crurale , lorsque la ligature n'a pas pu arrêter suffisamment le sang ; les caries de la tête du fémur ; des exostoses énormes , le *spina-ventosa* , les fracas considérables ; la gangrene des tégumens & des muscles , qui menace de s'étendre jusqu'à l'*abdomen* , si on n'arrête les progrès du mal , &c.

Pour démontrer que les grandes plaies ne sont pas toujours les plus dangereuses , M. Morand a inséré à la suite de ces Mémoires l'histoire d'un homme dont le bras avec l'omoplate avoit été arraché par la roue d'un moulin. Cette histoire est extraite des Transactions philosophiques.

La dernière pièce de ce Recueil est l'examen de l'ouvrage de M. Bilguer , chirurgien-major général des armées de S. M. le roi de Prusse , sur l'amputation , où ce chirurgien avance qu'on seroit rarement obligé de recourir à cette opération , si on avoit la patience de suivre un traitement long & difficile , mais dont il prétend que le succès n'est pas aussi incertain qu'on l'avoit cru : il nous a paru que M. Morand avoit discuté cette matière en praticien habile.





SUITE DU MÉMOIRE

Sur le Tetanos; par M. BAJON, chirurgien ordinaire des hôpitaux du roi, à Cayenne.

OBS. II. Dans le mois de Décembre de la même année, une Allemande fut portée à l'hôpital pour une perte très-considérable qu'elle avoit : il lui fut d'abord ordonné une potion astringente dont j'ignore la composition, mais qui l'arrêta très-subitement. La malade resta environ vingt-quatre heures très-tranquille, & sans se plaindre de la moindre douleur. Le troisième jour, elle fut, de bon matin, chez elle, & rentra, peu de tems après, à l'hôpital. A peine fut-elle couchée, qu'elle eut quelques mouvemens convulsifs; ensuite elle se plaignit d'un embarras assez considérable dans la mâchoire inférieure : le pouls changea dès le même instant, & devint fort élevé, mais néanmoins d'une lenteur qui n'indiquoit point la fièvre; tout le corps se couvrit tout de suite d'une sueur très-visqueuse, & presque froide. Enfin la maladie de cette malheureuse fit des progrès si prompts, qu'au bout de six heures, les mâchoires furent entièrement fermées : les muscles de

L'épine étoient si violemment contractés ; que l'os *sacrum* tendoit à s'approcher du cou & de la tête ; ce qui faisoit faire une concavité très-considérable du côté des lombes. Le poulx devint petit, & très-lent ; & les sueurs de plus en plus froides : enfin la malade expira , au bout de dix heures.

Il faut observer que , dès l'instant de cette maladie, on lui a fait prendre une assez grande quantité de narcotiques ; on lui faisoit froter les muicles du dos & de l'épine avec de l'esprit-de vin , dans lequel on avoit dissous une assez grande quantité d'*opium*. Cinq à six heures avant que de mourir, on lui avoit fait prendre une potion purgative , ainsi que quelques lavemens stimulans.

OBS. III. Dans le mois de Janvier 1767 , je fus appelé chez un habitant , pour un Nègre qui , depuis huit jours , étoit sorti des grands remedes : il se plaignoit d'un point de côté fort violent ; la respiration étoit très-laborieuse , la fièvre & la soif très-fortes : le malade disoit avoir un grand mal de tête ; la bouche étoit fort pâteuse , & la langue fort chargée : il touffoit continuellement , mais sans la moindre expectoration.

Tous les symptomes augmentèrent considérablement jusqu'au septieme jour : le traitement consista en quatre saignées qui

furent faites les trois premiers jours, en potions huileuses, & tisanes adoucissantes & pectorales, en plusieurs lavemens émolliens, & en deux verres de casse-manne avec deux grains de tartre stibié, qui lui furent donnés le quatrième jour.

Le cinquième, le malade commença à cracher considérablement; il continua toujours l'usage des potions & de la tisane: parvenu enfin au huitième jour, tous ces symptômes diminuèrent considérablement: je lui ordonnai un léger purgatif que je répétai encore le dixième jour; ce qui mit le malade à merveille.

Le douzième jour, la fièvre disparut entièrement: il sortit, le soir, pour se promener un peu dans une cour qui donnoit sur un rempart du côté de la mer, où il resta environ une heure; ensuite il alla se coucher fort tranquillement. Mais, dans le courant de la nuit, il eut quelques mouvemens convulsifs; il fut agité, & ne dormit point. Le lendemain au matin, je le trouvai fort inquiet, me disant que ç'en étoit fait de lui, & qu'il falloit mourir. Je tâchai de le rassurer; je lui prescrivis une potion huileuse avec quelques gouttes anodines, qu'on eut toute la peine du monde à lui faire prendre. A peine fus-je sorti de la maison, qu'on revint me chercher: je le trouvai dans un état si convulsif, que toutes

les parties de son corps étoient roides comme une barre de fer : il resta dans ce triste état, & sans la moindre connoissance, environ deux heures ; ensuite il survint un relâchement considérable aux extrémités, tant supérieures qu'inférieures : il resta seulement une contraction tonique, assez forte, aux muscles de la mâchoire inférieure, du cou & de l'épine ; & le malade n'avaloit qu'avec beaucoup de peine.

Comme sa langue étoit restée toujours un peu chargée ; qu'il avoit eu, de tems à autre, quelque legere envie de vomir, & que son appétit n'avoit pu se rétablir, je crus que son mauvais état pouvoit venir de quelque levain contenu dans les premières voies : je me déterminai, en conséquence, à lui donner trois grains de tartre stibié dans deux petits verres d'eau de casse ; je commençai d'abord à lui en faire prendre un, ce que je ne pus faire qu'avec la plus grande difficulté ; mais, peu de tems après, la tension spasmodique des muscles de la mâchoire inférieure augmenta si fort, que la bouche étoit exactement fermée : je parvins néanmoins à introduire un morceau de bois entre ses dents, afin de maintenir sa bouche un peu ouverte. J'appliquai sur tous les muscles tendus des compresses trempées dans l'huile, & je lui faisois frotter le dos avec un mélange d'onguent d'*Althæa* & de *populeum* ;

j'exhortai ceux qui étoient auprès du malade , à lui faire prendre , tant qu'il seroit possible , des potions huileuses. Le malade resta dans cet état pendant l'espace de quatre jours , n'avalant que quelque peu des potions & un peu de vin : on avoit beau mettre des bouillons dans sa bouche , il les rejettoit tout de suite , & n'en avaloit jamais la moindre goutte. Il est à observer que , pendant ces quatre jours , il n'a jamais fermé l'œil pour dormir ; il étoit toujours fort agité : son pouls paroissoit être assez naturel , mais seulement un peu plus lent qu'à l'ordinaire ; presque toute la surface de son corps étoit couverte d'une sueur glaireuse : pendant ce tems-là , le malade n'a jamais prononcé la moindre parole , & a toujours paru insensible à la vue & aux cris de ceux qui lui avoient été les plus chers.

Le cinquieme jour , il lui survint un roidissement dans toutes les parties de son corps : les muscles de la mâchoire inférieure , du cou & de l'épine étoient toujours dans le même état ; le roidissement augmentoit considérablement , lorsqu'on le touchoit ou qu'on le remuoit : on ne parvenoit à lui faire prendre quelque chose , qu'avec la plus grande difficulté. Quoique je lui fisse donner plusieurs lavemens purgatifs , le ventre étoit extrêmement serré , & n'en rendoit jamais aucun ;

ce dernier état dura à-peu-près deux jours ; ensuite la maladie changea , de façon qu'elle fut toute contraire. Il survint un relâchement général dans toutes les parties du corps ; le poulx devint ample , dégagé , & beaucoup plus fréquent : le malade étoit dans un assoupissement continuel , & sans donner le moindre signe de connoissance ni de sentiment. Quoique les dents ne fussent plus serrées , & qu'on ouvrît la bouche avec facilité , le malade n'avaloit qu'avec beaucoup de peine : il rejettoit toujours le bouillon , & avaloit tout le vin qu'on pouvoit lui donner. Dès l'instant de relâchement , les lavemens firent à merveille. Trois jours s'étant écoulés , sans qu'il y eût le moindre changement , sinon que le malade étoit toujours de plus en plus foible , & les sueurs plus abondantes , je me hazardai alors à lui donner quatre grains de kermès dans deux cuillerées de bouillon que je parvins à lui faire avaler avec beaucoup de peine. Une demi heure après , il vomit cinq ou six gorgées de bile extrêmement jaune , & fort épaisse , & sans le moindre effort. Peu de tems après , il prononça quelques paroles , & appella sa mere , pour lui donner un peu de bouillon ; ce qu'il n'avoit pas encore fait depuis sa maladie. On le changea dix fois de chemises , depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir : cette sueur le dégagea ,

de façon que, le soir ; il fut en état non-seulement de parler , mais encore de se lever & de marcher ; ce qui étonna beaucoup tous ceux qui l'avoient vu dans le courant de sa maladie , & qui en avoient entièrement désespéré. Il fut ensuite de mieux en mieux : je le purgeai plusieurs fois ; & , au bout d'un mois , il fut parfaitement rétabli.

Dans le même tems que je traitois ce malade , je fus mandé pour aller à une habitation , à environ quatre lieues de Cayenne , voir une Nègresse qui avoit été brûlée à la partie interne de la cuisse & jambe gauche avec de l'eau bouillante. Au bout de huit jours de cet accident , & dans le tems qu'elle ne souffroit presque plus , elle fut vivement attaquée de tous les symptômes du *tetanos* : lorsque j'y fus , elle étoit à son deuxième jour seulement , mais dans un état où il n'y avoit plus de ressource : les dents étoient si ferrées , qu'il ne me fut jamais possible de les séparer seulement d'une ligne ; tout le corps étoit d'une roideur extraordinaire ; la respiration étoit des plus laborieuses ; le pouls étoit petit , serré , & très-irrégulier. Enfin elle ne parloit , n'entendoit ni ne voyoit : tout son corps étoit , depuis la tête jusqu'aux pieds , couvert d'une sueur froide : elle resta dans cet état jusqu'au troisième jour qu'elle mourut.

On peut dire que cette malheureuse fut abandonnée à son triste sort : il ne lui fut administré absolument aucun remède ; & , quoiqu'elle appartînt au plus riche habitant de cette colonie , je crois que la négligence qu'on eut non-seulement pour son *tétanos* , mais encore pour sa maladie première , fut la cause de sa mort.

Je pourrois rapporter plusieurs autres observations à-peu-près de la même nature de celles que je viens de décrire ; mais je crois qu'en voilà assez pour faire connoître les différences de cette maladie. Je me vois obligé cependant d'en rapporter encore une dont je n'ai pas fait mention , & qui est fort essentielle à connoître , d'autant plus que cette espèce de *tétanos* se guérit presque toujours : il diffère de celui que nous venons de décrire , en ce que tous les symptômes se déclarent très-lentement. Après un certain terme de la maladie , il survient , par intervalle , des mouvemens convulsifs , qui arrivent quelquefois toutes les heures , les demi-heures & les quarts d'heures ; d'autres fois , toutes les deux ou trois minutes : les mâchoires ne se ferment jamais exactement ; & la déglutition se fait toujours assez bien : le tronc , au lieu de se courber postérieurement , semble se courber en devant ; le malade ne peut rester couché , & est obligé de se tenir debout ; la seule situation

qu'il peut prendre, pour reposer, est de se coucher sur le bord d'un lit & sur le ventre, ayant les pieds à terre. Dans cette espece de convulsion, qui ne differe pas beaucoup de ce qu'on appelle *emprostotonos*, la fièvre se déclare avec assez de violence sur la fin, & excite toujours une sueur très-abondante, de laquelle la nature semble se servir pour expulser en dehors la matiere morbifique : on pourroit ranger cette maladie dans la classe des chroniques ; car j'en ai vu qui ont duré jusqu'à quatre ou cinq mois ; mais communément le terme est de deux ou trois mois, avant qu'on en soit totalement guéri. Quoiqu'on employe une très-grande quantité de remedes dans cette maladie, il semble néanmoins que la guérison ne soit qu'un pur ouvrage de la nature : cependant les remedes dont je me suis servi dans le *tetanos* que j'ai décrit, sembloient quelquefois produire du soulagement dans cette maladie, sur-tout les calmans, tels, par exemple, que le syrop de diacode, & le sel sédatif d'Homberg. Lorsque la fièvre se déclare, les legers sudorifiques paroissent indiqués, de même que les purgatifs, si-tôt qu'il arrive un peu de relâchement.

Par tout ce que nous venons de dire, on voit que le *tetanos* des adultes differe, en

quelque chose , de celui qui attaque les nouveaux-nés.

Je n'ai jamais eu occasion de remarquer cette dernière espèce de convulsion que je viens de décrire , avant le neuvième jour de leur naissance : le *tétanos* , qui leur est si familier , ne diffère pas beaucoup de ce que les auteurs appellent *opisthotonos* : à la vérité , la tête ne tend pas à se courber en arrière , comme ils ont tous dit , mais seulement le tronc.

Il s'en faut de beaucoup que les remèdes dont j'ai fait mention , soient les seuls dont on a coutume de se servir pour cette maladie : il y en a qui vantent beaucoup les purgatifs drastiques , administrés dès les premiers tems de la maladie , de même que les lavemens les plus stimulans , comme celui de tabac , &c. Ces mêmes personnes , si on les en croit , se servent avec succès d'embrocations faites avec l'esprit-de-vin dans lequel on dissout une très-grande quantité d'*opium* ; d'autres assurent avoir guéri du *tétanos* , en frottant le corps du malade avec de la thériaque. Tous ces remèdes aussi insuffisans les uns que les autres , ne sont vantés que par des empiriques qui non-seulement n'ont aucune connoissance de la nature de cette maladie , mais encore moins de la véritable structure de nos parties , ni

de l'action réciproque des forces vitales & animales. Il suffit qu'ils ayent employé quelqu'un de ces remèdes dans cette dernière espèce de convulsion que j'ai décrite, & qui a tant de rapport à l'*emprosthotonos*, dont la nature seule opere, la plupart du tems, la guérison, pour se persuader que ce sont des remèdes infailibles pour toutes sortes de *tétanos*.

Je rapporterai, à cet égard, un exemple, pour prouver combien le préjugé a d'empire dans un pays où la vérité est si peu connue. Dans le mois d'Août 1767, un commis au contrôle eut une maladie assez considérable; c'étoit une fièvre double-tierce-continuë. Cette maladie ne se termina qu'au bout de deux septénaires; ensuite le malade resta cinq ou six jours sans fièvre, & se trouvant très-bien. Il étoit logé dans une petite chambre qu'on avoit fabriquée au galetas d'une des plus hautes maisons de Cayenne; de façon qu'un matin, il se mit à sa fenêtre, qui précisément donnoit sur la mer, où il resta un certain tems, par le plaisir qu'il avoit de respirer un air assez frais, venant du côté du Nord; mais, peu de tems après, il ressentit d'abord un roidissement assez considérable à la mâchoire inférieure: le mouvement de la langue & la déglutition devinrent un peu difficiles; les muscles du dos se roidirent aussi peu après; de façon

què tous ces symptomes durerent jusqu'au huitieme jour , sans empêcher le malade de se promener ; ensuite les choses devinrent un peu plus sérieuses ; & le malade ne pouvoit plus rester non-seulement couché , mais encore assis dans un fauteuil ; il se tenoit toujours debout , & légèrement courbé en devant.

Il avoit de petits mouvemens convulsifs qui le prenoient par intervalle , & que la vue de certaines personnes augmentoit considérablement. Je sçais que je n'ai jamais entré dans sa chambre , qu'il n'en eût d'assez considérables. Il m'a avoué plusieurs fois qu'il ne pouvoit jamais me regarder , sans que ces mouvemens ne lui vinssent tout de suite : je n'étois pas le seul qui produisît en lui cet effet singulier ; plusieurs femmes , qui avoient coutume d'aller le voir , lui imprimoient à-peu-près la même sensation. Il resta dans ce même état environ quinze jours : pendant ce tems-là , je ne lui administrai d'autres remedes que ceux dont j'ai déjà fait mention : leur effet ne fut point suivi d'une guérison prompte , d'autant plus que j'ai fait observer que ces maladies sont toujours longues. Le malade découragé de cela , & aidé des conseils de quelques bonnes femmes , se fit porter chez un empyrique , où il resta deux ou trois mois : j'ignore les remedes dont il s'est servi pour

le traiter ; mais il suffit que le malade guérît , pour que le public aveugle regardât cette cure comme une espece de miracle , & cet empyrique muni de la science nécessaire pour guérir toutes les especes de *tetanos*.

Quantité d'habitans de cette colonie prétendent encore avoir des remedes infailibles contre cette maladie : ces prétendus remedes sont tous tirés du règne végétal , & ne produisent de bons effets , qu'autant qu'ils sont donnés par des Nègres ou des Créolois peu instruits. Je connois plusieurs personnes dont l'éducation est très-distinguée , & qui ont une foi singuliere à ces secrets ; ils croiroient même manquer essentiellement à la promesse qu'ils ont faite , la plûpart du tems , à des Nègres , s'ils les faisoient connoître , sur-tout à des personnes de l'art. Toutes les fois qu'ils se servent de ces remedes , & dont le succès ne répond pas à leurs belles promesses , ils disent pour raison , ou que le malade a été saigné , ou qu'il a pris quelques remedes donnés par des médecins ou par des chirurgiens ; auquel cas , il n'est plus possible de les guérir. Mais seroit-ce des moyens de supercherie ? Non ; ce n'est que la suite d'un préjugé dont l'ignorance la plus profonde est la base principale.

D'après ce que je viens de dire , on me

taxera peut-être de quelques motifs de jalousie ; mais ceux qui auront de véritables connoissances pathologiques & thérapeutiques , me rendront justice. Ils sçavent tous que ce n'est pas sur quelque simple fait que l'on peut asseoir les succès d'une méthode. Un grand nombre d'observations faites par des personnes instruites , en faveur de quelque remede , ne suffisent quelquefois pas pour l'affirmer bon.

Je ne doute pas un instant , que , dans le grand nombre de plantes qui sont dans ce vaste pays-ci , il n'y en ait qui ayent des vertus supérieures ; mais leur essai demanderoit au moins à être fait par des personnes un peu plus instruites que des Nègres , & qui auroient quelques connoissances sur leur nature & sur celles des maladies. Je me ferai toujours un devoir essentiel d'essayer ces différens remedes , toutes les fois qu'on voudra me les faire connoître ; je tâcherai d'observer avec toute sorte d'impartialité , si réellement ils sont dans le cas de produire quelque bon effet , ou non.

Je n'entrerai pas plus avant dans une matière qui me paroît aussi épineuse que celle-ci , me réservant à un tems où l'observation & l'expérience pourront nous procurer quelques rayons de lumieres , pour mieux parcourir ce chemin obscur , & rempli de ténèbres.

ténèbres. En attendant, il seroit à desirer que quelqu'un, jaloux des progrès de la médecine, & ami de l'humanité, voulût nous tracer, d'après de bons principes physiologiques & pathologiques, une route nouvelle. Je l'affirme d'avance; je n'aurai pas de devoir plus essentiel que de la suivre, & de mettre toujours en exécution tous les préceptes qu'on pourra me prescrire à cet égard. Ce seroit une récompense bien flatteuse pour moi, si j'avois le bonheur de voir que ce foible Mémoire eût pu y contribuer en quelque chose.

L E T T R E

A M. ROUX, sur les Maladies hystériques; par M. LABORDE, médecin-pensionnaire de la ville du Mas d'Angénois.

MONSIEUR,

Je vois avec plaisir que vos Journaux; en faisant connoître tous les nouveaux moyens de guérir, n'ont d'autre but que de multiplier les différentes observations qui doivent concourir à constater ces moyens, & d'engager les médecins à contribuer de tout leur pouvoir à éclaircir, par les divers

succès qu'ils en éprouvent dans les maladies, les ténèbres épaisses où nous jetteroit presque toujours la trop scrupuleuse recherche des causes premières des maladies.

S'il est quelques-unes de ces maladies dans la théorie desquelles l'amour de l'opinion & du système ait rendu plus flottant l'esprit des médecins de tous les âges, c'est, sans contredit, la classe des maladies hystériques. Quoi de plus singulier, en effet, que cette variété d'idées qu'a produites chez les médecins, tant anciens que modernes, la multiplicité des symptômes sous lesquels se joue, comme un Protée, la passion hystérique ? Avec quelle bizarrerie l'antiquité n'avoit-elle pas prononcé que la matrice, seul organe victime de cette maladie, en éprouvoit encore un million d'autres ? Quel esprit de vertige la faisoit regarder comme un autre animal dans l'animal même ? Heureusement que le tems, ce pere de la médecine, a dissipé le voile de l'erreur, & que le siècle où nous vivons, en produisant des génies observateurs & curieux, a développé, dans la connoissance de la machine humaine, une infinité de traits lumineux ensevelis, couverts, jusqu'à nous, du voile de l'ignorance ou des erreurs de la superstition !

Quel nouveau jour n'ont pas donné, en

effet , aux maladies nerveuses les ouvrages célèbres de Sydenham , d'Hoffman , de Boerhaave , & son illustre commentateur ? Quelles belles connoissances n'ont pas jetées sur la structure de la fibre les expériences de Baglivi , Bellini , & tant d'autres ? Mais tel est le sort des choses humaines , que les découvertes même les plus intéressantes , les plus raisonnables , les mieux constatées par les faits , ne laissent pas d'éprouver des contradictions , & de faire passer leurs auteurs pour des gens à idées & à système. Mais le sage sçait se consoler , & priser le sarcasme ce qu'il vaut , assez content d'avoir trouvé , dans le cours de sa vie , une vérité utile. Telle est aujourd'hui la position de M. Pomme : sa méthode , dont j'ai vu d'heureux succès , & que j'ai moi-même souvent employée avec fruit , n'a pas peu contribué à rectifier mes idées sur la nature des maladies nerveuses ; & je crois lui devoir hommage de quelques cures où j'ai eu le bonheur de réussir avec le secours de ses lumières. Voici un cas , en apparence , semblable à celui que rapporte M. Dufau , Journal d'Août , pag. 120. En lisant son Observation , j'y ai retrouvé , à peu de chose près , le tableau des symptômes que , deux mois auparavant , j'avois apperçus dans la malade qui fait le sujet de la

mienne : quelques particularités cependant ; mais sur-tout l'absence de la fièvre , me décidèrent à une méthode toute opposée à celle de ce médecin. J'ai eu , ainsi que lui , le bonheur de guérir radicalement ma malade. Est-il étonnant que , si éloignés dans l'idée de la cause , nous l'ayons été si fort dans le traitement ?

Il s'agit d'une jeune demoiselle de cette ville , âgée de douze ans , grasse , & d'une couleur vermeille. Elle tombe subitement dans une cardialgie effrayante qui bientôt est suivie d'une sueur froide , & d'une vraie syncope. On lui donne de l'eau tiède , de l'huile , un lavement : elle évacue , par haut & par bas , une matière verdâtre ; elle en est soulagée. Le soir du même jour , elle a une seconde attaque de lypothîmie : on lui donne , je crois , les mêmes secours ; le paroxysme se calme. Le lendemain , on la purge : elle fut très-bien vidée. La nuit suivante , elle eut une troisième attaque plus violente que les deux précédentes , & dans laquelle on commença d'appercevoir quelques mouvemens convulsifs. Je fus mandé , le lendemain. La malade étoit très-bien , sans la moindre émotion dans le pouls : la langue étoit un peu grisâtre , peu chargée , & les viscères du bas-ventre en très-bon état. Je m'informai de madame sa mère si elle n'au-

roit pas encore observé chez sa fille quelque signe précurseur de puberté : elle me dit que non , mais , que , quelque peu qu'elle parût conformée, elle pensoit que son mal pourroit bien venir de-là. Sur les questions que je lui fis ensuite des sentimens qu'elle éprouvoit dans ses accès de lypothimie , elle me répondit qu'elle sentoit d'abord dans le bas-ventre comme une boule qui rouloit , & qu'à mesure qu'elle montoit , elle se sentoit tomber en défaillance , jusqu'à ce qu'arrivée à l'orifice de l'estomac , & de-là à la gorge , elle perdoit totalement la connoissance & la parole.

J'entendis qu'on parloit de plénitude d'estomac , de quelque soupçon de vers , de crudités que la malade avoit mangées la veille de sa premiere attaque : on me proposoit de lui donner l'émétique ; car , dans ce pays-ci , comme ailleurs , tout le monde veut être médecin. J'éloignai cette idée ; je mis en avant tous les dangers où pourroit jeter l'application de ce remede. On goûta les raisons que j'avois de regarder tous ces symptomes comme un prélude de vapeurs hystériques : j'assurai qu'au lieu de vomitifs & de purgatifs , on ne devoit employer que des humectans , des anodins , de legers anti-spasmodiques. On me laissa faire ; on me livra la malade.

Je n'avois encore été témoin d'aucune attaque. Je me contentai, pour cette fois, d'ordonner la boisson du petit-lait altéré de quelques feuilles de mélisse ; je ne tardai pas à satisfaire ma curiosité. Le soir même, on court me dire que la malade est dans l'attaque : je m'y rends. Je la trouve dans des agitations convulsives des bras & des yeux, poussant, de tems à autre, des cris perçans ; je veux la questionner : elle ne me répond point. Aux mouvemens convulsifs bientôt succèdent des ris involontaires ; ils cessent pour un moment : les bras se roidissent encore. La malade veut s'élaner du lit : on la retient avec peine ; &, après quelques ris, qui reparurent encore avec grincement des dents, j'aperçus un tremblotement de la lèvre inférieure, qui me fit annoncer des larmes dont l'écoulement, qui, en effet, arriva bientôt après, termina cette scène singulière. La malade, quoique bien revenue à elle, ne pouvoit cependant parler ; mais elle faisoit des signes qui certifioient qu'elle étoit dans une parfaite connoissance. Elle voulut se faire promener ; mais il lui fut impossible de se tenir sur ses jambes : elles traînoient comme si elle eût été paralytique.

Ce symptôme, succédant à ceux dont j'ai parlé plus haut, effraya la famille de

l'idée de convulsions d'un tout autre genre mais je pris sur moi d'affurer qu'elles n'auroient aucune mauvaise suite. J'ordonnai alors une potion anti-spasmodique, faite avec l'eau de mélisse, quelques gouttes anodines, & un peu de *castoreum*, à prendre, la nuit & le lendemain, par cuillerées, pour tâcher de calmer l'éréthisme du genre nerveux, & ramener les esprits fougueux à une distribution plus égale & plus tranquille. Je fis préparer un bain pour le lendemain. On y avoit mis la malade, avant mon arrivée; mais elle y souffrit tant, me dit-on; elle y devint si rouge & si animée, qu'on avoit été obligé de l'en tirer très-vîte, de peur de l'y voir expirer. Je me doutai qu'on l'avoit mise dans l'eau plus chaude qu'il ne falloit: aussi, en recommandant la répétition du remède le plus efficace que je croyois pouvoir proposer, priai-je d'attendre que je fusse présent, pour mettre moi-même l'eau au degré de chaleur convenable. On fut fort surpris de voir que je la voulus *agréablement fraîche*. J'y fis plonger la malade qui se plaignoit beaucoup de sa froideur: elle y grelottoit; & on eut toutes les peines du monde à obtenir qu'elle y demeurât. Je conseillai qu'on l'y mît ainsi le matin & le soir: elle s'y accoutuma peu-à-peu; elle y restoit, chaque fois, une heure; elle y prenoit un verre de petit-lait, & n'en

forçoit que pour prendre un sommeil long & tranquille. Je lui fis appliquer sur le nombril l'emplâtre *galbanum*, pour le porter tout le tems qu'elle seroit malade. Cet ordre simple de remedes ainsi établi, j'eus la satisfaction de voir les paroxysmes hystrériques diminuer sensiblement de fréquence & d'intensité. Il falloit le sçavoir, pour distinguer la malade dans la compagnie qui l'environnoit : on n'avoit lieu de la reconnoître qu'à la foiblesse des jambes, pour laquelle on fut obligé de la soutenir pendant plusieurs jours, lorsqu'elle vouloit marcher : du reste, elle étoit de très-bon appétit, & ne se plaignoit que d'être un peu observée. Peu-à-peu les accès hystrériques disparurent ; les jarrets se fortifierent ; &, au bout de deux ou trois semaines, je conseillai à ses parens de la mener à la campagne où elle se rétablit parfaitement dans peu de jours. Elle n'a plus eu la moindre attaque ; &, depuis trois mois, les phases de la lune n'ont produit dans son corps aucune altération sensible ; ce que j'avois prié madame sa mere d'observer.

Je ne puis me dispenser de confirmer l'observation précédente, par la relation d'un autre cas qui ne constate pas moins solidement la supériorité de la méthode humectante dans les maladies nerveuses. Une femme du village de Birac, à une lieue de

cette ville, me fait prier de l'aller voir. Elle étoit âgée d'environ cinquante-cinq ans : infirme & percluse depuis quatre ou cinq ans, elle avoit consulté tous les médecins du pays, qui, pour la soulager, avoient épuisé toutes les ressources de l'art ; mais c'étoit en vain : elle n'en étoit pas moins malade, & ne pouvoit faire un pas ; ce qui l'obligeoit d'être presque toujours alitée. Elle se plaignoit d'un grand feu dans tout son corps, d'un mal-aise continuel & sourd dans les entrailles, de fréquens tiraillemens dans toutes les parties membraneuses, sur-tout au péricrâne ; d'effrayantes palpitations de cœur : elle étoit ordinairement constipée, avoit le ventre dur & serré, les urines échauffées, & presque toujours une petite fièvre avec une chaleur âcre à la peau ; peu d'appétit, & beaucoup de vents. Elle me dit être dans cet état de langueur, depuis que la nature avoit cessé chez elle ses secours ordinaires : elle ajouta que les médecins, qu'elle avoit consultés, l'avoient tous accablée de saignées, de purgations, & sur-tout de beaucoup de pilules & poudres de toute espèce ; que tout cela l'avoit si échauffée, &, en même tems, si affoiblie, qu'elle ne sçavoit plus que devenir. Cette femme me parut si épuisée, que j'eus peine à me déterminer à l'entreprendre. Je vis qu'une excessive rigidité de la fibre, jointe à une grande

fécheresse dans les humeurs , peut-être même de l'acrimonie ; qu'une bile aduste & mélancolique , avec l'obstruction de beaucoup de vaisseaux , & peut-être la coalition d'un grand nombre d'autres , alloient m'offrir des difficultés terribles dans une personne malade depuis long-tems , & d'un âge avancé. Je ne pus cependant résister aux empressemens de la famille , & me chargeai de la traiter. Je commençai par lui prescrire l'usage de l'eau de poulet pour sa boisson ordinaire , permettant néanmoins qu'elle bût un peu de vin trempé à ses repas : je voulus que sa principale nourriture fût de la crème de riz à l'eau un peu claire , & légèrement aromatisée avec la cannelle ou l'eau de fleurs d'oranges , pour récréer son estomac : par ce moyen , les humectans aqueux incommoderent moins , & passerent avec assez de facilité. Après quelques jours de cet usage joint à celui des lavemens fréquens , & des pédiluves , je trouvai ses entrailles plus souples , moins atrophiées ; les tiraillemens des parties membraneuses moins vifs & moins fréquens. Je crus pouvoir me déterminer alors à l'usage du demi-bain. J'en prescrivis un par jour ; & la malade s'en trouva à merveille : le sommeil devint sensiblement plus doux ; les douleurs se calmerent ; & , après douze ou quinze bains , elle se portoit infiniment mieux. L'hyver ap-

prochant , je fis suspendre l'usage de ces remèdes : elle passa cette saison un peu moins malade qu'auparavant. Le printems suivant , je la remis au premier régime qu'elle reprit encore quelques jours , vers le mois de Septembre ; & , depuis deux ans , elle jouit encore d'une assez bonne santé.

J'observerai que , pendant que la malade étoit dans l'eau , elle souffroit des douleurs vives & profondes dans les nerfs , disoit-elle ; phénomène que j'ai vu arriver à quelques autres dans la même circonstance , & notamment à une dame de Bordeaux , traitée par M. Pomme , dans une maladie nerveuse , laquelle éprouvoit , dans le bain , des douleurs à la faire pleurer , & qui se dissipoient , dès qu'elle en étoit sortie. Devroit-on attribuer cet effet à l'effort que feroient les particules aiguës de l'eau sur le système nerveux & membraneux dont elles écarteroient les fibrilles trop rapprochées , ou à celui des filets nerveux même , qui se contracteroient sympathiquement par la contraction du tissu réticulaire de la peau , produite par la compression du bain ? Ou ne seroit-il pas croyable que ces deux causes concourent à la fois à produire cet effet ? Ces conjectures ne nous meneroient-elles pas à croire que l'essence des maladies nerveuses consiste dans l'exsiccation & la roideur des nerfs , & vraisemblablement même

dans l'imperméabilité de quelques-uns qui ; par-là, ne pouvant donner passage au fluide animal, l'égarent dans ces reflux irréguliers, dans cette *ataxie*, pour m'exprimer d'après *Sydenham* qui décèle si bien les paroxysmes hystériques & hypocondriaques ? Est-on reçu ensuite à taxer de partialité & d'une espèce de fureur pour les systèmes nouveaux, ceux qui, après de mûres réflexions, des expériences multipliées, mais sur-tout d'heureux succès, sont, pour ainsi dire, menés par la main de la nature, & ne prennent que des vues qu'elle semble manifester si clairement ?

Non ex intellectis causis, sed ex observatione fideli effectuum, morbos cognoscere & curare. Van-Swieten, §. 587.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E

De M. LE BLANC, chirurgien-lithotomiste de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, professeur d'anatomie & d'opérations aux écoles royales de chirurgie de la même ville, de l'Académie royale de chirurgie de Paris, de celles des sciences de Rouen & Dijon, de la Société royale des sciences de Montpellier & de celle de Clermont-Ferrand ; à M. ROUX, auteur du Journal de Médecine.

MONSIEUR,

Vous sçavez que la cure radicale des hernies consiste à faire rentrer les parties, & à les empêcher de sortir de nouveau. Dans l'Extrait que vous avez eu la bonté de faire de mon Ouvrage, vous avez fait connoître que ma méthode de les opérer, satisfait, dans le plus grand nombre de cas, à ces deux conditions : de nouvelles preuves de cette vérité, & quelques réflexions que j'y ai jointes, vous paroîtront peut être mériter place dans votre Journal. Si vous les jugez telles, je suis persuadé que les personnes de l'art vous sçauront gré de les avoir publiées.

Quoiqu'il peut se trouver des cas où la

hernie paroît après notre opération, comme nous l'avons dit, pag. 119 & suiv. de notre Ouvrage, on ne doit point en conclure qu'elle a ce défaut commun avec l'ancienne méthode : l'expérience prouve que, dans la nôtre, ces cas sont très-rares, & que la plus grande partie des personnes qui s'y sont soumises, ne sont plus dans la nécessité de porter le bandage, la hernie ne sortant plus. Permettez-moi de vous faire part des nouvelles observations, qui pourront vous en convaincre.

M. Guillon, l'un des professeurs de nos écoles, dont j'ai rapporté les observations, pag. 37 & suiv. de mon Ouvrage, opéra, le 6 Janvier 1768, à Châteaudun, en suivant les règles prescrites par ma méthode, une hernie crurale étranglée, à la femme de chambre de madame de Coulmiers, âgée de quarante-sept ans. Les accidens cessèrent immédiatement après l'opération : la plaie a été cicatrisée le douzième jour : la hernie n'a plus reparu ; & elle ne porte aucun bandage ; ce qui m'a été certifié par M. Destrées, docteur en médecine à Châteaudun, par sa Lettre du 28 Octobre 1768.

M. Dejan, mon confrere, dont j'ai rapporté les observations, pag. 28 & 36 de mon Ouvrage, a fait une opération d'une hernie crurale étranglée, en présence de

M. de la Croix , avec mon dilatatoire , le 25 Septembre 1768 , à la veuve Poulin , âgée de soixante-neuf ans : la plaie étoit cicatrisée le douzième jour de l'opération ; & la hernie n'a plus reparu. Mes confreres sont convenus que , s'ils ne s'étoient pas munis de cet instrument , ils auroient été forcés de débrider avec le bistouri , tant l'issue de cette hernie étoit serrée.

Le 13 Septembre 1768 , M. Petit , âgé de soixante-quatre ans , contrôleur du grenier à sel de Janville , étoit attaqué , depuis trois jours , d'accidens graves , dont on ignoroit la cause : ceux qui le gouvernoient , ne soupçonnerent pas qu'une petite tumeur , qu'il portoit dans le pli de la cuisse depuis son enfance , étoit une hernie , & qu'elle pouvoit être la cause de tous les accidens , parce que le malade affuroit n'en avoir jamais ressenti aucune incommodité , l'ayant toujours regardée comme une glande. Sa famille , voyant augmenter les accidens , malgré les remèdes administrés , se détermina d'envoyer chercher un médecin à Orléans. Celui-ci reconnut que tous les accidens dépendoient de l'étranglement d'un intestin ; qu'il y avoit toute apparence que cet étranglement étoit à la petite tumeur située au pli de la cuisse , qui étoit un peu plus grosse & plus sensible qu'auparavant. Sur cet avis , le malade

se rappella que sa mere lui avoit dit qu'é-
tant en nourrice , elle avoit été obligée de
lui appliquer un bandage ; & on m'envoya
chercher.

Je trouvai le malade sans pouls , ou du
moins très-misérable ; les extrémités froi-
des , n'ayant plus la force de vomir : un
hoquet suffocatoire nous menaçoit , à tout
instant , de le voir expirer. Je reconnus que
cette petite tumeur étoit une hernie cru-
rale étranglée , de l'espece de celles qu'on
appelle *maronnées* : je craignois de ne pas
réussir , parce qu'on m'avoit appelé trop
tard. Le malade paroissoit désespéré ; sa
famille le voyoit périr. Leurs larmes & leurs
prieres m'engagerent à risquer l'opération.
Quoique doutant beaucoup du succès , je
la fis en présence de deux chirurgiens de
cette ville. Je ne trouvai pas une goutte d'eau
dans le sac herniaire ; symptôme d'une dis-
position gangréneuse : il étoit mince , collé
& adhérent à une petite anse d'intestin
noir , tendu , & prêt à tomber en mortifi-
cation : cette hernie ressembloit à celle dont
je rapporte l'observation , pag. 74 & suiv.
de ma *Nouvelle Méthode d'opérer les Her-
nies*. J'eus beaucoup de peine à séparer les
adhérences que l'intestin avoit contractées
avec le sac , sur-tout à l'endroit de l'étran-
glement , & où le sac lui-même étoit adhé-
rent , comme on le trouve , le plus ordi-
nairement ,

nairement , dans une ancienne hernie , qui a été comprimée par un bandage. Enfin , par une dissection attentive , je vins à bout de détruire ces adhérences qui m'empêchoient de trouver un endroit par où je pusse introduire dans l'issue l'extrémité du dilatatoire. J'introduisis cet instrument : je dilatai l'issue ; & l'intestin rentra. Les accidens cessèrent immédiatement après l'opération ; le pouls se rétablit ; le hoquer cessa ; le ventre s'ouvrit par cinq à six selles très-abondantes , & le malade passa la nuit assez bien. Je mis seulement dans la plaie une languette de linge fin , que j'introduisis jusques dans le ventre , pour servir de filtre aux suintemens purulens & sanieux , qui devoient se détacher de la surface de l'intestin rentré en mauvais état , & en faciliter l'écoulement au-dehors , afin que ces suintemens ne s'épanchassent pas dans le bassin , comme je l'ai recommandé expressément dans la note de la page 83 de mon Ouvrage. Le lendemain , je laissai le malade en bon état , entre les mains des deux chirurgiens qui avoient été présens à l'opération.

Cette hernie , & celle dont je rapporte l'observation , page 74 de mon Ouvrage , pourroient bien être des hernies de naissance , qui sont plus communes qu'on ne pense.

Le malade étoit attaqué , depuis le mois de Juillet précédent , d'une toux catarrhale , qui avoit diminué son embonpoint , & l'avoit maigri. MM. *Cochu* & *Danié des Pâturaux* , docteurs-régens de la faculté de médecine de Paris , avoient été consultés sur cette maladie , par leur ordonnance des 10 & 28 Août de la même année , ils lui avoient , entr'autres remèdes , prescrit le lait d'ânesse : comme il l'avoit discontinué depuis les accidens de l'étranglement , je lui en fis reprendre l'usage dès le lendemain de l'opération. Il paroît que cette toux avoit été la cause déterminante de l'étranglement. Pour sçavoir si sa hernie avoit reparu depuis la cicatrisation de la plaie , je lui ai écrit vers la fin de Décembre. Voici ce qu'il m'a envoyé dans sa réponse.

» Nous soussignés , maîtres en chirurgie
 » à Janville , certifions que M. *le Blanc* ,
 » professeur de l'école de chirurgie d'Or-
 » léans , a fait , en notre présence , l'opé-
 » ration d'une hernie crurale étranglée , le
 » 13 Septembre 1768 , à M. *Petit* , suivant
 » sa méthode , & avec son dilatatoire (a) ;
 » que , depuis l'opération & la cicatrisation
 » de la plaie , la hernie n'a point reparu ,

(a) On trouve cet instrument à Paris , chez le sieur *Perret* , coutelier , à la coupe d'or , rue de la Tixerandrie ; & à Orléans , chez le sieur *Le Rat* , coutelier , rue des Minimes.

» & qu'il n'est point obligé de porter de
 » bandage ; la cicatrice paroissant former
 » un bouton solide, qui empêche les parties
 » de s'échapper. Ce que nous certifions véri-
 » table , à Janville le 31. Décembre 1768.
 » Signés, POMMIER & DUFRAISSE. »

Joignez , Monsieur , ces observations à
 celles rapportées dans mon Ouvrage ; &
 vous en conclurez que la plupart des per-
 sonnes, opérées suivant ma méthode, ne sont
 plus assujetties à l'incommodité du bandage,
 parce que la hernie ne sort plus. Malgré
 cet avantage , je ne prétends pas , & n'ai ja-
 mais prétendu , comme j'en ai prévenu dans
 mon Ouvrage , pag. 119 & suivantes , que
 la hernie ne pût jamais paroître après mon
 opération. Il y a plus de quarante ans que
 j'ai entendu dire à M. *le Dran* , mon maître,
 & à feu M. *Arnaud* , dont j'ai tiré
 beaucoup d'instructions & de lumières sur
 cette matiere , que les hernies ne guérif-
 soient radicalement, qu'autant que les pa-
 rois du sac adhéroient , se colloient &
 s'unissoient ensemble , précisément dans
 l'issue herniaire , comme on le voit quelque-
 fois à ceux qui ont porté long-tems & con-
 stamment un bandage.

Fondé sur l'observation de ces grands
 maîtres , & sur ma propre expérience , je dis
 que , pour que la cicatrice puisse former une
 barrière capable d'empêcher les parties de

s'échapper de nouveau, il faut, sur toutes choses, que les parois du sac puissent être rapprochées, adaptées l'une contre l'autre, par le resserrement de l'issue herniaire, afin qu'elles puissent se coller, se souder & s'unir ensemble, comme je l'ai dit dans le §. 5 de mon Ouvrage : or, dans notre opération, toutes les fois que les parois de ce sac ne seront point appliquées, adaptées & serrées l'une contre l'autre, par la striction ou resserrement de l'issue, elles ne pourront se souder ni s'unir. En conséquence de ce défaut d'union, il doit rester, dans l'issue herniaire, même après la cicatrisation de la plaie, un trou lisse & poli, par où peuvent glisser les parties qui viennent y former une nouvelle hernie.

Cette récidence doit nécessairement arriver, lorsque l'on rencontre, dans une hernie, une grande portion d'épiploon gangrenée. Dans ce cas, on est nécessité d'abandonner à la nature la chute ou la séparation de la plus grande partie de cette portion épiploïque, qui se fait par la suppuration ; mais, comme cette séparation est du tems à se faire ; qu'elle ne se fait ordinairement que le douzième, le quinzième ou le dix-huitième jour ; que, pendant ce tems-là, il reste dans l'issue herniaire une grosse portion d'épiploon, qui y passe, en écarte le diamètre, & s'oppose à son resserrement ;

que cette portion même se colle & s'unit, dans l'issue herniaire, aux parois du sac qui y passe, parce que c'est ordinairement à cet endroit où se fait la séparation de cette portion épiploïque, lorsqu'elle se détache par la suppuration; il est donc constant, dans ce cas, que les parois du sac, ne pouvant se toucher ni s'adapter, ils ne peuvent conséquemment se coller ni s'unir.

✓ Ce cas est précisément celui du malade opéré, par notre méthode, à l'hôpital de la Charité de Paris, le 13 Juillet 1768, en présence de toute la chirurgie de cet hôpital. Nous trouvâmes dans cette hernie une grande portion d'épiploon gangrenée, qui fut abandonnée à la nature, & qui ne se sépara entièrement, par la suppuration, que le quinzième ou le dix-huitième jour. Il n'est donc point étonnant, d'après l'explication *physico-pathologique* que nous venons de donner, qu'il ait reparu, à ce malade une petite hernie après la cicatrification de la plaie, & qu'on ait été obligé de lui appliquer un bandage pour la maintenir. Cette nouvelle hernie est petite, m'a-t-on dit, & ne descend pas dans le *scrotum*, comme celle pour laquelle il avoit été opéré. En voici la raison; c'est que les parois du sac, au-dessous de l'anneau, n'ayant point eu entr'elles de corps intermédiaire, qui

en empêchant l'approximation, se sont collées & unies ensemble, de manière à empêcher les parties, qui forment la nouvelle hernie, de descendre plus bas. Les parois de ce sac ne pouvoient donc se coller & s'unir ensemble, dans le passage de l'anneau, à cause de la présence de cette portion épiploïque, qui, en y formant un corps intermédiaire, s'y opposoit. D'ailleurs, l'anneau n'étant fermé, après la cicatrisation de la plaie, que par un corps flexible & mou, tel que la portion épiploïque qui s'y est collée, il n'est point étonnant que l'intestin y ait glissé, & s'y soit introduit pour y former une nouvelle hernie, précisément dans l'endroit où les parois du sac n'ont pu se fonder ensemble.

Si la hernie paroît, dans ces cas rares, après notre opération, on ne peut pas dire, sans injustice, qu'elle a ce défaut commun avec la méthode ordinaire, parce que, dans celle-ci, il est très-rare que la hernie ne paroisse après l'opération; qu'elle est même ordinairement plus grosse qu'elle n'étoit auparavant, parce que l'anneau, ou l'arcade, ayant été coupés, l'issue herniaire reste plus grande & plus évasée; au lieu que, dans notre opération, cette issue étant conservée dans son intégrité, il est bien rare de voir reparoître la hernie, si ce n'est dans des cas

particuliers, comme celui dont je viens de parler, & dans ceux énoncés, pag. 119 & suiv. de mon Ouvrage.

Je peux donc conclure, sans trop me flatter, Monsieur, d'après tous les avantages que cette maniere d'opérer a sur la méthode ordinaire, qu'elle doit avoir la préférence; je n'ose cependant m'en flatter: les plus claires démonstrations trouvent souvent des contradicteurs. La vérité cède à l'erreur, lorsqu'elle est accompagnée des préjugés & de l'habitude: *Præjudicata opinio, judicium obruit*. L'habitude fait une seconde nature: le préjugé aveugle; il refuse ses yeux à la lumière; & plutôt que de voir, il éteindra le flambeau qui pourroit l'éclairer. Un siècle après *Paré*, on vit encore des chirurgiens préférer le fer ardent à la simple ligature que ce grand homme avoit substituée à ce moyen cruel: il n'y a pas trente ans que, dans une des principales villes du royaume, on se servoit encore du fer ardent pour arrêter l'hémorrhagie dans les amputations.

Feu M. *Arnaud* présente à l'académie des sciences la découverte de la hernie par le trou ovalaire: on ne l'écoute pas; c'est un visionnaire: il en impose par la nouveauté; il séduit par le merveilleux. M. *Duverney* même, ce grand anatomiste, s'élève avec chaleur contre cette découverte. Elle est

contraire à l'organisation des parties ; elle répugne à toute physique connue : c'est une hérésie préjudiciable au genre humain. Enfin elle est déclarée impossible : le mémoire fut rejeté ; & , quelque tems après , M. *Duverney* , en disséquant un cadavre , trouve par hazard une hernie faite par le trou ovalaire.

Ma *Nouvelle Méthode d'opérer les Hernies* a eu le même sort chez l'auteur des *Reflexions sur l'opération de la Hernie* , insérées dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie. Peut-être , qu'oubliant nos anciennes querelles , à l'exemple de M. *Duverney* , le tems , la pratique , l'expérience & l'observation le feront revenir de sa prévention & de son préjugé. Quoi qu'il en soit , je peux lui dire dès à-présent avec Horace :

*Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti ; si non , his utere mecum.*

Depuis l'opération dont je viens de parler , on m'a rapporté qu'on en avoit fait une autre dans le même hôpital , avec mon dilatatoire ; que le malade étoit mort deux ou trois jours après l'opération , & , qu'à l'ouverture du cadavre , on avoit trouvé une petite portion d'intestin dans l'anneau ; qu'on avoit même eu soin d'en instruire l'académie de chirurgie. Je n'ai jamais prétendu que , de tous ceux opérés par ma méthode , il n'en mourût aucun après l'opé-

ration : ce seroit une prétention folle & illusoire. Combien de cas où, après l'opération la mieux faite, le malade meurt, surtout dans celle que l'on pratique aux hernies, parce qu'on la fait trop tard ? Si le malade succombe, ce n'est pas la faute de l'opération, mais celle d'avoir attendu que l'inflammation, la gangrene même aient gagné de proche en proche la continuité du canal intestinal, & les autres viscères du bas-ventre. On a trouvé, dit-on, après la mort, une petite portion d'intestin dans l'anneau : en supposant qu'elle y eût resté depuis l'opération, est-ce la faute de la méthode ? Après avoir fait rentrer les parties, il n'est point de praticien qui ne porte le doigt dans l'issue herniaire, pour s'assurer si tout est bien rentré : je suis très-persuadé que l'opérateur est trop instruit pour avoir manqué à une circonstance aussi essentielle. Quoiqu'il en soit, la mort du malade, & la petite portion d'intestin, trouvée dans l'anneau, ne peuvent être mis sur le compte de la méthode.

J'ai encore appris qu'un ancien praticien a tenté de se servir du dilatatoire, pour l'étranglement d'une hernie ; mais, ayant trouvé que l'anneau faisoit quelque résistance aux premières tentatives qu'il voulut faire pour le dilater, s'imaginant qu'il devoit l'aggrandir aussi promptement qu'avec

l'instrument tranchant ; accoutumé d'ailleurs à l'ancienne méthode , il laissa le dilata-toire , & se servit du bistouri.

Quoique , depuis long-tems , la taille latérale soit regardée comme supérieure au grand appareil , n'avons-nous pas vu , & ne voyons-nous pas encore , de grands praticiens préférer le grand appareil , parce qu'ils y sont accoutumés ?

Video meliora , proboque

Deteriora sequor.

Les partisans de l'ancienne méthode , qui forment encore le plus grand nombre , parce que le tems , l'expérience & l'observation n'ont point encore défilé leurs yeux , s'autorisent de la tentative du praticien dont nous venons de parler , pour conclure avec l'auteur des *Réflexions* , que nous avons réfuté , que la dilatation , que je propose , n'est pas praticable ; & , en citant la récurrence de la hernie opérée à la Charité , qu'ils ont aussi eu soin de publier , ils prétendent que les avantages que j'attribue à cette manière d'aggrandir l'issue herniaire , ne sont pas constans. Ils en ont même fait un argument contre ma méthode , qu'ils croient sans réplique : s'ils avoient lu sans prévention mon ouvrage , ils auroient vu que , si le praticien , dont je viens de parler , avoit eu la patience de dilater doucement & par degrés , & qu'il eût employé le tems

nécessaire pour vaincre la force ou la résistance que cet anneau lui opposoit , il seroit enfin venu à bout d'aggrandir suffisamment l'anneau , sans le couper , pour faire rentrer les parties , à moins que le sujet opéré ne fût dans le cas exposé , page 152 de notre Ouvrage ; cas qui est très-rare. Enfin , s'ils avoient lu avec attention le §. 5 de cet ouvrage , & qu'ils eussent été bien informés des circonstances de la hernie opérée à la Charité , ils se seroient bien gardés d'opposer aux succès de ma méthode la récurrence de cette hernie , qui devoit nécessairement arriver , comme je viens de le prouver : ils auroient appris , par le grand nombre de gens de l'art , qui étoient présens à cette opération , que , quoique l'anse de l'intestin fût noire , tendue & prête à tomber en mortification , j'introduisis avec facilité mon dilatatoire , dilatai suffisamment l'anneau , pour faire rentrer , par la cannelure de cet instrument , cinq à six poudres d'intestin , sans le presser , le contondre , le meurtrir ni le blesser. Enfin ils auroient appris que , dans le moment où je faisois la dilatation , le malade fit un *ah !* que je lui demandai si je lui faisois mal , & qu'il me répondit : *Ah ! monsieur , vous me faites du bien ! je ne souffre plus !* Cela n'étoit point étonnant ; dans ce moment , l'intestin n'étoit plus serré.

Les avantages , que cette méthode doit avoir & a réellement sur l'ancienne , sont détaillés dans mon Ouvrage. M. Hoin a prouvé dans le sien , que cette méthode étoit applicable à l'étranglement de toutes les especes de hernies quelconques , & qu'elle doit être préférée , dans tous les cas possibles , à l'incision que les partisans de l'ancienne méthode veulent que l'on pratique à l'issue d'une hernie étranglée.

Il est arrivé à d'habiles chirurgiens , en faisant l'opération de la hernie crurale à un homme , d'ouvrir , sans s'en appercevoir , le petit rameau qui part de l'artere iliaque externe , près le bord du ligament de Fallope , pour aller gagner le cordon des vaisseaux spermatiques , d'où s'ensuivoit une hémorrhagie qui faisoit périr le malade quelques heures après : l'opérateur ne s'ap- percevoit point de cette hémorrhagie , parce que le sang s'épanchoit dans le bassin. Cet accident mortel n'est point à craindre dans notre méthode ; raison de plus pour lui donner la préférence pour la hernie crurale.

Où l'auteur du *Précis de Chirurgie pratique* , qui vient de paroître , a-t-il pris que , pour bien faire l'opération , après avoir fait la premiere incision , *on se sert d'une sonde cannelée , qu'on passe sous un des côtés de la plaie , pour faire une seconde incision ,*

& donner à la plaie la forme d'une croix ?

Il y a long-tems que les bons praticiens ont abandonné cette *incision en croix*, comme inutile. Il dit bien de faire la première incision d'*environ deux pouces de long* ; mais comment la première incision se fait-elle ? C'est ce que l'auteur ne dit pas, & ce qu'il auroit cependant dû dire ; car il est essentiel, dans un ouvrage élémentaire comme le sien, d'enseigner aux élèves la vraie manière de faire cette incision, sans courir de risque. Suppléons à son oubli.

La partie bien nettoyée & rasée, le malade approché sur le bord de son lit, afin que l'opérateur soit plus à son aise ; il pince la peau vers l'anneau, avec les doigts de la main gauche, & la fait pincer par un aide, de l'autre côté, pour former un pli transversal : il l'élève ; & , de la droite armée d'un bistouri à tranchant convexe, il tranche ce pli entre les doigts de l'aide & des siens, de manière que, ce pli lâché, la coupe forme une boutonniere longue, comme il le dit, de *deux pouces*, ou, comme nous disons, de trois à quatre travers de doigts ; plus ou moins, relativement à l'étendue ou grosseur de la tumeur. Cette boutonniere est suffisante, sans en faire une *seconde en croix*, comme l'auteur le prescrit ; si elle ne l'est pas, il suffit de l'allonger. Il faut prendre ses dimensions (comme

je le recommande, pag. 122 de mon ouvrage), de maniere *qu'après la rentrée des parties, la ligne de direction de cette incision passe sur le milieu de l'anneau*, pour les raisons que j'y ai détaillées : par ce moyen, il sera bien découvert ; ce qui ne seroit pas, si on la faisoit plus bas.

Immédiatement après avoir fait cette incision, quelques praticiens sont encore dans l'usage, pour ouvrir le sac herniaire, d'introduire dans les feuillets du tissu cellulaire de la tumeur, l'extrémité d'une sonde crénelée : ils coupent ces feuillets avec le bistouri, ou des ciseaux guidés par la crénelure de la sonde ; cette maniere d'ouvrir le sac allonge l'opération, & impatiente le malade. Il est bien plus simple de ne point s'amuser à cette dissection minutieuse & inutile. On pince ce tissu cellulaire, avec les doigts ou les ongles de la main gauche ; & , de la droite armée d'un bistouri, on coupe en dédolant, jusqu'à ce qu'on soit parvenu dans le sac : on y introduit la sonde crénelée, & on fend le sac sur la crénelure ; on y introduit ensuite le doigt de la main gauche, (guide plus sûr qu'une sonde) qui sert à guider le bistouri, pour achever l'ouverture du sac, & la continuer jusqu'à l'anneau exclusivement. Ce qui reste à faire, pour achever l'opération, est amplement détaillé dans mon ouvrage.

Si l'épiploon est de la partie, & qu'il ne soit point altéré, on le fait rentrer : s'il est gangrené, on emporte avec le bistouri ce qui peut être coupé sans effusion de sang; & on laisse le reste, sans y faire de ligature, qui se détache & se sépare, avec le tems, par la suppuration. C'est-là précisément le cas où la hernie peut reparoître après la cicatrisation de la plaie, quoiqu'on n'ait pas débridé l'anneau, comme il est arrivé au malade opéré à la Charité.

On trouve quelquefois le sac fort épais; & d'autres fois très-mince; conséquemment on ne sçauroit trop avoir d'attention, quand on fait la première incision, afin de ne point pénétrer dans le sac, du premier coup qui pourroit ouvrir l'intestin, si le sac se trouvoit mince & collé à la peau, comme je l'ai vu arriver. Dans la plûpart des anciennes hernies, on trouve le sac adhérent au tissu cellulaire des parties voisines qu'il touche; dans ce cas, il faut le laisser : dans d'autres, sur-tout dans une hernie récente, on le trouve isolé, sans aucune adhérence, pas même à l'issue herniaire; dans ce cas, après la réduction des parties, on emporte avec le bistouri une grande portion de ce sac isolé, ayant l'attention d'en laisser assez, vers l'issue herniaire, pour que les parois de ce sac puissent se coller, se souder ensemble, & s'unir à l'issue. Ce sac, sans au-

cune adhérence, a fait naître l'idée à quelques praticiens de le faire *rentrer avec les parties, sans l'ouvrir* ; car je ne crois pas qu'un praticien ait jamais prétendu détacher ce sac de toutes ses adhérences, pour le *faire rentrer avec les parties, sans l'ouvrir*.

Gardons-nous, Monsieur, de cette pratique. Ce n'est pas ici le lieu de la réfuter par des raisons tirées de l'observation, de l'expérience & de la saine théorie. Si l'auteur du *Précis de Chirurgie* avoit souvent pratiqué cette opération ; s'il l'avoit vue pratiquer par des maîtres de l'art ; s'il avoit sçu que feu M. Petit, qui, le premier, avoit proposé cette *idée*, l'avoit abandonnée, plus de vingt ans avant sa mort, il ne prescriroit pas aujourd'hui que, *l'anneau débridé, on réduisit les parties avec le sac qu'on n'ouvre point*, page 653 de son Ouvrage. La plupart des Ouvrages, qu'il dit avoir consultés, ont dû lui apprendre le contraire. Cet article est intéressant, Monsieur. Le nom de l'auteur pourroit bien être d'un grand poids sur ce fait de pratique. Quel tort pour les élèves !

Fugite hinc pueri ! latet anguis in herbâ.

Souffrez encore, Monsieur, que je me serve de la voie de votre Journal, pour remercier cet auteur d'avoir fait graver dans son Ouvrage mon dilatatoire, d'en avoir donné la description, & de prescrire les
règles

régles de son usage. Permettez-moi encore de relever une petite contradiction que j'ai trouvée, pour ainsi dire, dans la même page. *Errare humanum est*. M. le Blanc n'a pas eu, dit-il, pag. 25 de sa Table des Planches, *une approbation complète de ses confreres*; que même les plus respectables la lui ont refusée. Je passe sous silence les suffrages de leurs Majestés les rois de Pologne & de Danemarck : celui-ci, après s'être fait lire mon ouvrage, & s'en être fait rendre compte par les gens de l'art les plus éclairés, les plus instruits, a chargé son ambassadeur à la cour de France de m'annoncer qu'il m'honorait d'une gratification. La lettre, dont le roi de Pologne m'a honoré, fait voir que ce prince ne s'est déterminé à me faire cet honneur, que sur les témoignages avantageux que les sçavans dans l'art de guérir lui ont rendus de mon ouvrage. *Non ad contumeliam ejus, sed ad defensionem meam, quia potest considerare, quantum mihi respondendi necessitatem imposuerit.* La voici; sa diction mérite d'être rapportée :

» Monsieur le professeur *le Blanc*; le mé-
 » rite de l'ouvrage que vous m'avez en-
 » voyé, & dont je me suis fait rendre
 » compte, doit vous répondre du plaisir
 » avec lequel je l'ai reçu : continuez vos
 » utiles travaux; je vous y invite au nom

» de l'humanité, qui a droit à vos talens;
 » Flaté que mon approbation vous serve
 » d'encouragement, je vous assure de mon
 » estime, & de la reconnoissance que je
 » dois à votre attention. Sur ce, je prie
 » Dieu qu'il vous ait, M. le professeur *le*
 » *Blanc*, en sa sainte garde. Fait à Varso-
 » vie, ce 11 Mai 1768.

Signé STANISLAS-AUGUSTE, *Roi.*

Mais comment cet auteur concilie-t-il que
les plus RESPECTABLES de mes confreres
 m'ont refusé leur approbation, avec ce qu'il
 dit, pag. 28 ? *Le dilatatoire que je viens de*
décrire, a mérité l'approbation des plus
grands maîtres de l'art : ils s'en sont servi
& s'en servent encore aujourd'hui avec
succès. Les plus RESPECTABLES de mes
 confreres m'ont refusé leur approbation,
 page 25. Les plus GRANDS MAÎTRES de
 l'art me l'ont accordée, page 28. Cela ne
 vous paroît-il pas contradictoire ? Mais je me
 trompe ; non. Il n'y a point de contradic-
 tion. On peut être chirurgien très-RESPEC-
 TABLE, sans être GRAND MAÎTRE de
 l'art. Cependant, Monsieur, j'avois cru que
 MM. *Morand, Lecat, L'Eschevin, David,*
Maret & Hoin pouvoient être GRANDS
 MAÎTRES de l'art, & en même tems,
 très-RESPECTABLES. Les suffrages de trois
 docteurs de la Faculté de médecine de

Paris, & l'approbation que cette sçavante compagnie a donnée à mon Ouvrage, d'après leur rapport, ne sont-ils pas des témoignages RESPECTABLES ? C'est donc une fausse critique.

» J'ai lu, Monsieur, avec beaucoup de
 » satisfaction, votre dernier ouvrage : j'y
 » ai pris d'autant plus d'intérêt, que je n'é-
 » tois pas de votre sentiment, ayant tou-
 » jours cru que les dilatations étoient plus
 » à craindre que les incisions ; ce que je
 » crois même encore pour les dilatations qui
 » se font avec violence. Celle que vous
 » proposez n'est pas de ce genre : d'ailleurs
 » votre expérience, celle de ceux qui sont
 » entrés dans vos vues, décident en fa-
 » veur de votre méthode ; & je ne doute
 » pas que tous les chirurgiens éclairés, & de
 » bonne foi, ne l'adoptent. A l'égard de cette
 » opération comme préservative, que j'ai
 » indiquée en passant, vous avez bien raison
 » de juger que je n'ai pas prétendu qu'on
 » incisât l'anneau, lorsqu'il n'y a aucun
 » étranglement qui s'oppose à la réduction ;
 » il ne s'agit que de le découvrir, pour que
 » la cicatrice des tégumens puisse s'y coller,
 » & le fortifier. Je n'ai pas, je vous l'avoue,
 » assez développé ma pensée ; mais je
 » vous prie de considérer que cet objet étoit
 » étranger à mon ouvrage. *L'Essai sur les*
hernies de M. Hoin est un très-beau mor-

» ceau , qui méritoit bien de voir le jour ;
 » votre réponse aux objections du secrétaire de l'Académie de chirurgie , est bien
 » écrite , & solide : continuez , Monsieur ,
 » à travailler aussi utilement que vous l'avez
 » fait jusqu'à présent ; & soyez persuadé
 » que tous les connoisseurs , libres de passion
 » & de préjugé , vous rendront justice. Mon
 » suffrage n'est pas d'un grand poids ; mais
 » il prouve le cas que je fais de vos talens ,
 » & l'estime très-particulière avec laquelle
 » je suis. *Signé* LIEUTAUD. A Versailles ,
 » ce 6 Février 1768. » A ce nom vraiment
 respectable , M. P** doit. . . Mais , suppo-
 sons la solidité de sa critique , s'ensuit-il
 que ma méthode , comme le dit son *res-*
pectable ami , est *impossible* , *inutile* & *dan-*
gereuse ? Je vous l'ai déjà dit , Monsieur ,
 les plus claires démonstrations trouvent sou-
 vent des contradicteurs. *Si veritatem dico ,*
quare non creditis mihi ? Mais M. P** ne
 voit rien ici par ses yeux : il ne voit que
 par ceux de son respectable ami , dont j'ai
 éclairé l'optique par ma *réfutation*. Je m'ap-
 perçois , Monsieur , que je suis trop long ;
 je ne dis plus qu'un mot. M. P** & moi
 traitons une matière utile à l'humanité , &
 par conséquent , générale : il est donc inté-
 ressant , pour l'humanité , de garantir les
 élèves d'une erreur qui seroit préjudiciable
 au genre humain.

OBSERVATION

D'une Plaie d'Arme à feu, pénétrante dans la capacité de l'abdomen; par M. L'ŒILLE, lieutenant du premier chirurgien, & principal chirurgien de l'hôpital de Chaumont.

Le 16 Février dernier, je fus appelé, à six heures du soir, pour voir le nommé *Nicolas Comte*, compagnon charpentier, âgé de trente-deux ans, qui avoit reçu un coup de fusil à l'*abdomen*, à un pouce au-dessous de l'ombilic; &, quoique cette arme ne se fût trouvée chargée que de plomb propre à tirer des alouettes, il étoit si près de celui qui la tiroit, que le coup fit balle, & ne fit, par conséquent, qu'une ouverture d'un pouce & demi de circonférence: quelques grains, qui s'étoient écartés, étoient restés, tant proche l'épiderme, que dans l'étoffe de son gillet. Il sortoit par la plaie une partie de l'épiploon. J'introduisis le doigt dans le ventre, pour sçavoir si je pourrois trouver la bourre qui y étoit entrée, & vraisemblablement un bouton du gillet sur lequel le coup avoit porté, & qui étoit disparu. Je ne trouvai rien, malgré

mes recherches ; ce qui me fit craindre beaucoup pour la vie du malade , tant par l'impossibilité qu'il y avoit d'extraire les corps étrangers , ne les trouvant point , que parce qu'il pouvoit se faire que , dans leur chemin , ils eussent lésé quelques parties absolument nécessaires à la vie. Le malade étoit pour lors très-foible ; & je me contentai de réduire la portion de l'épiploon sortie , que je contins avec une tente molle , un emplâtre par-dessus : je fis des embrocations sur le ventre , & soutins le tout avec une serviette & le scapulaire.

Le lendemain , je trouvai notre malade avec une fièvre très-vive , le ventre commençant à se gonfler , & à devenir douloureux ; je levai l'appareil : l'épiploon ne sortoit point. Je fis une nouvelle recherche , mais inutilement : je pansai la plaie mollement avec des bourdonnets plats , chargés d'un onguent digestif , fait avec le baume d'*Arcaüs* , le *basilicum* & l'*huile d'hypéricum* ; je continuai les embrocations & ce pansement jusqu'à parfaite guérison ; j'ordonnai une diète sévère , & des lavemens qui , réitérés pendant quatre jours , ne produisirent aucune évacuation , pendant lequel tems , le gonflement du ventre augmenta considérablement , & fut accompagné de hoquets & de vomissemens fréquens.

Le cinquieme jour, j'obtins une selle copieuse qui modéra un peu l'ardeur de la fièvre, ainsi que le gonflement du ventre; je fis continuer l'usage des lavemens qui procurerent, chaque fois, de très-amples évacuations.

Le neuvieme jour, la suppuration commença à s'établir; & le dixieme, lorsque je levai mon appareil, je trouvai toute la surface de l'*abdomen* chargée de matiere stercorale; ce qui ne me laissa plus douter que l'intestin ne fût percé. Ces évacuations continuerent jusqu'au quinzieme jour où il ne parut plus qu'une matiere chyleuse, ainsi que le 16. Je fis, pendant tout ce tems, des injections vulnéraires par la plaie, que je cessai le même jour: je continuai l'usage des lavemens; & j'eus la satisfaction de voir le ventre totalement dégonflé, & dans son état naturel. Il ne sortit plus rien par la plaie: la cicatrice commença à se former, & se termina le quarantieme jour. Le malade jouit actuellement de la plus parfaite santé, & travaille aussi fort de son métier, qu'il le faisoit avant son accident.



OBSERVATIONS

Sur l'Abus des Sutures ; par M. MARESCHAL DE ROUGERES , maître en chirurgie à Plancoët en Bretagne.

Si les principes lumineux , que M. Louis vient d'établir dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie , dans le Mémoire sur-tout qui a pour titre , *Sur l'opération du Bec-de-lièvre , où l'on établit le premier principe de l'art de réunir les plaies* ; si ce principe , dis-je , solide & réfléchi , avoit besoin d'être confirmé par de nouvelles expériences , ce seroit avec le plus grand plaisir que j'en présenterois quelques-unes.

Les choses les plus clairement énoncées , & mises dans le plus beau jour , ne sont souvent vues ni saisies que par peu de personnes : la manière habituelle de voir , une réflexion routinière , voilà l'écueil ordinaire des nouvelles connoissances ; ce qui me fait douter que les anciens praticiens abandonnent entièrement le moyen de réunion , reçu jusqu'ici par les plus grands maîtres , je veux dire les futures. N'ayant jamais pratiqué ce moyen de réunion que sur les cadavres : convaincu de son infidélité par l'expérience des autres , la raison & l'expérience contraires , parlant

en faveur du bandage unissant , je crois remplir mon devoir en multipliant les observations qui tendent à proscrire une méthode dangereuse , ou , pour le moins , inutile , pour y substituer un moyen doux & efficace , avec lequel aucune autre pratique , dans l'art de réunir les plaies , ne peut entrer en parallèle.

Une fille , âgée de trente ans , avoit à la lèvre inférieure , près la commissure gauche , un cancer ulcéré qui s'étendoit vers le milieu de la lèvre. La malade me demanda du secours : je lui proposai de tenter quelque moyen de guérison , avant que d'en venir à l'opération , qu'on seroit toujours à tems de pratiquer , si l'on voyoit que l'on ne réussît pas par d'autres voies. Je l'ai traitée infructueusement , pendant plus de trois mois : le 30 du mois de Juillet dernier , cette fille me pria elle-même de lui faire l'opération , dont je lui avois parlé ci-devant : je la lui fis , le 2 du mois d'Août , de la manière suivante.

Je pris une bande longue de trois aunes & demie , large de quinze lignes , & roulée à deux chefs égaux : j'appliquai ma bande sur le front , & lui fis faire deux circonvolutions autour de la tête , & je l'assujettis avec des épingles. J'avois laissé sur la tête une espèce de petite coëffe , dont les femmes se servent dans nos campagnes ,

qui prend la tête , comme dans une bourse , & qui vient s'attacher sous le menton : je crus que des cheveux lisses & gras n'auroient pas offert un point aussi fixe que cette coëffe , qui tient d'elle-même très-fortement. Je pratiquai près de la commissure où étoit le cancer , une boutonniere à la bande : j'y attachai deux compresses longues de trois pouces sur quinze à seize lignes de largeur , & de façon qu'il se trouvât six lignes de distance de chaque côté où devoit se faire la section. Je laissai pendre alors mes deux bouts déroulés derrière la tête : je saisis le cancer avec le pouce & le doigt indicateur de la main gauche ; je commençai à faire mon incision obliquement , en prenant à une ligne & demie du cancer , vers le milieu de la lèvre : je fis ma seconde section , de la même maniere , du côté de la commissure ; de sorte que la plaie étoit triangulaire. (Je me suis servi du bistouri.) Un de mes confreres que j'avois prié d'assister à cette opération , & qui avoit ses mains appliquées sur les joues , les poussa alors en devant. Je pris mes deux bouts de bande ; je passai un des chefs dans la boutonniere : je serrai légèrement jusqu'à ce que les bords de la plaie fussent bien affrontés ; j'employai le reste de la bande en circonvolutions autour de la tête. Mon bandage étant achevé , je le rendis plus solide au moyen de bandelettes en croix. Le

troisième jour , je levai l'appareil , & la réunion étoit parfaite : je jugeai à propos de continuer le bandage pendant la huitaine , crainte de quelque accident qui peut arriver , & qu'il est bon de prévoir & de prévenir. La malade s'est trouvée entièrement guérie au bout de huit jours.

Quand même le bandage unissant n'auroit de succès , que dans la réunion des plaies des levres , ce seroit déjà beaucoup ; mais il s'en faut bien qu'il soit restreint à ce seul point de pratique. On lit dans le troisième volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie , une bonne Dissertation de M. Pibrac , sur l'abus des sutures. Un grand nombre d'observations , qui en fait le fonds , prouve d'une manière non équivoque le danger des sutures , & l'heureuse application du bandage. Voici deux observations qui ne font que confirmer l'excellente doctrine qu'on veut établir.

Un soldat , garde-côte de la capitainerie de Plancoët , se coupa , avec une faucille , les quatre tendons extenseurs des doigts de la main gauche : pour arrêter le sang qui couloit de cette plaie , il la couvrit de poix-résine en poudre , enveloppa le tout d'un chiffon , & vint me trouver dans cet état. La plaie pouvoit avoir quatre pouces & demi de longueur ; les levres étoient écar-

tées de plus de trois pouces , & la division des tendons pouvoit l'être de deux. Je lavai la plaie avec l'eau d'*Alisbourg* tiède : je fis mettre la main en extension , l'avant-bras demi-fléchi : je rapprochai les lèvres de la division , & les maintins , au moyen d'un bandage , qui , en tenant toujours la main en extension , & en flexion l'extenseur commun des doigts , &c. empêchoit leur rétraction & l'action des antagonistes. Cet homme fut parfaitement guéri en trois semaines. Cette observation est la même que celle qui n'est qu'indiquée dans le Journal de Médecine du mois de Septembre 1766.

Un boucher , homme âgé d'environ quarante ans , en voulant saigner une vache , se coupa entièrement & obliquement le muscle cubital externe dans sa partie la plus charnue. La division des tégumens étoit prodigieuse : la plus grande partie du muscle coupé étoit à découvert ; il faisoit beau pratiquer la suture. . . Mais combien de parties j'aurois intéressées dans les points ? . . . mais d'une plaie simple , j'en aurois fait une compliquée . . . mais la situation & le bandage unissant étoient des secours simples ; doux & puissans , qui ne présentoient aucun inconvénient , & avec lesquels j'obtins une guérison parfaite , dans quinze jours.

Si les Mémoires de MM. Louis & Pibrac étoient aussi connus qu'il seroit à désirer qu'ils le fussent, je ne dirois rien de plus; mais combien y a-t-il de chirurgiens dans les campagnes, qui ignorent même jusqu'au nom d'Académie? J'ajouterais donc avec M. Louis, que la suture n'auroit jamais été regardée comme une opération nécessaire, si l'on avoit pensé au principe général & fondamental de l'art de réunir les plaies. Ce n'est pas contre les levres de la plaie qu'il faut que l'art s'emploie; car ce ne sont pas les levres de la division qui font effort pour s'éloigner l'une de l'autre: la puissance rétractive est plus loin; les obstacles, multipliés pour maintenir les bords d'une plaie, ne font qu'irriter le mouvement de rétraction; & c'est ce mouvement qu'il faut s'attacher à vaincre. M. Petit s'étoit déjà conduit par ce grand principe, dans la réunion du tendon d'Achille; il n'y avoit plus qu'un pas à faire après ce grand chirurgien: il étoit fait, si on n'avoit pas voulu fermer les yeux. Combien de praticiens n'ont ils pas eu recours, avec succès, au bandage unissant, après avoir éprouvé l'infidélité des sutures?

» Quand on a vu ce dont il est question;
 » quand on a admiré le succès, on est pres-
 » qu'aussi surpris de voir que cela ait été

» si long-tems à se présenter , & que ce dût
 » être le fruit des recherches des grands
 » hommes ; mais ne sçait-on pas que nous
 » nous éloignons souvent des objets que
 » nous cherchons , parce que nous ne pou-
 » vons pas nous imaginer qu'ils soient si près
 » de nous ? » M. l'abbé Nollet , *Leçons de*
Physique expérimentale , tom. iv , pag. 295.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Suppression d'Urine ; par M. MA-
 RESCHAL , chirurgien aggrégé
 à Gien.*

Le 10 Août 1765, mademoiselle De. . .
 âgée d'environ trente ans , d'un tempéra-
 ment vif & gai , se trouva incommodée d'une
 legere ophthalmie , pour laquelle je la saignai
 du bras , dans la matinée : ce jour même ,
 elle se trouva obligé , par bienféance , de dî-
 ner en compagnie. . . . Je ne revis cette
 personne que le 14 suivant : elle me dit , d'un
 ton assez tranquille , que , le jour de sa sai-
 gnée , elle avoit eu une forte indigestion ,
 & que , depuis ce tems , elle n'urinoit point ,
 & n'en avoit aucune envie. Je fus d'abord
 surpris de l'air tranquille de cette personne ,
 & du peu d'embarras que je voyois chez

elle : le teint étoit presque naturel , sinon qu'il étoit tant soit peu plus élevé en couleur qu'à l'ordinaire : le pouls étoit plein & lent ; la vessie ne contenoit rien du tout , ou très-peu de chose. La malade se plaignoit d'un embarras peu douloureux à la région des reins : elle éprouvoit assez ordinairement des frissons irréguliers , deux fois dans les vingt-quatre heures ; ensuite le pouls devenoit plus grand , plus concentré , mais guères plus vif : la douleur des reins augmentoit ; la poitrine & la gorge se trouvoient serrées , & le visage étoit plus rouge ; & parfois la malade étoit obligée , avec assez de sang froid , de se laisser aller aux larmes. (Elle se disoit : Il faut que je pleure ; cela me soulage.) Ces accidens duroient une heure & demie , ou deux heures ; ensuite la malade revenoit dans sa tranquillité ordinaire. L'examen de toutes ces choses me firent soupçonner des vapeurs : je saignai , ce jour , ma malade deux fois ; je recommandai les bains & les lavemens à des heures convenables : je prescrivis une diète sévère ; je laissai un exposé de la maladie pour le médecin de la maison , pendant que je vaquerois à mes autres affaires : ce médecin se trouva absent. De retour auprès de ma malade , je ne trouvai ni médecin ni consultation : je me vis obligé de prendre le traitement de cette maladie sur mon compte. Je

voyois toujours cette personne dans la même tranquillité : je soupçonnai du mystère ; je restois auprès d'elle plus assidûment : je vis réellement que la vessie ne s'emplissoit pas , & qu'il ne sortoit point d'urine. J'écrivis de nouveau au médecin de la maison ; j'eus seulement une consultation : je pratiquai ce qu'il indiquoit , avec aussi peu de succès que ce que j'avois fait précédemment ; (les saignées , les bains , les lavemens , les apéritifs &c. & , par intervalle , quelques purgatifs , soupçonnant des glaires).

Après chaque redoublement de l'espece de fièvre qui paroissoit , il y avoit beaucoup de transpiration : il y avoit aussi , mais de loin en loin , des vomissemens qui avoient l'odeur de l'urine. Du dixieme au douzieme jour de la maladie , mes inquiétudes augmentoient avec les accidens : la douleur des reins étoit plus grande ; la malade étoit accablée ; les vomissemens revenoient aussi plus souvent : je ne donnois pour lors à ma malade , que deux à trois cuillerées de bouillon , & la même quantité de sa tisane , & de loin en loin , pour ne pas charger davantage. Enfin , le quatorzieme jour de la maladie , sur le midi , il vint , avec beaucoup de cuisson , à-peu-près une pleine cuiller à bouche d'urine limpide : les urines coulerent ensuite assez passablement ; pendant quelques jours , sans que la douleur

SUR UNE SUPPRESSION D'URINE. 561
leur des reins cessât absolument. Il parut ;
ces premiers jours , quelques petits graviers
assez durs ; les urines ensuite semblerent ne
revenir qu'avec peine , malgré les précau-
tions que je prenois , & les attentions de la
malade. Dans cette circonstance , j'eus l'a-
vantage d'avoir l'assistance du médecin de-
siré , qui ordonna les eaux de Pougues.
Ces eaux rétablirent absolument le cours
des urines ; elles ne laisserent pas de causer
des tiraillemens dans la poitrine ; notés que
les règles étoient venues huit jours avant le
commencement de la maladie , & qu'elles
reparurent dans leur tems.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: A V R I L 1769.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. Erdmie du mat.	A 2 h. Erdmie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	0 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	4	27 8	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10
2	3 $\frac{1}{4}$	5	3 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
3	2	6 $\frac{1}{2}$	4	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
4	0 $\frac{1}{4}$	7	1	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
5	0 $\frac{1}{4}$	6	4 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
6	2 $\frac{1}{2}$	7	4 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$
7	2 $\frac{1}{2}$	7	4	27 10	27 8 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$
8	4	8	6 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 4
9	6	11 $\frac{1}{2}$	9	27 6	27 7 $\frac{1}{2}$	27 6
10	9 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 6	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$
11	10 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	9	27 6 $\frac{1}{4}$	27 6	27 10
12	8 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
13	7 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
14	12	15 $\frac{1}{2}$	10	27 9	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
15	7 $\frac{1}{4}$	14	8 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{3}{4}$	28 1
16	6	14	8	28 $\frac{1}{4}$	28	27 11
17	7	11 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
18	7 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	7	27 11 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2
19	5	13 $\frac{1}{2}$	8	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
20	6 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 2
21	7 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	10	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
22	8 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 1	28	28
23	9 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	11	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
24	8 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	11	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
25	8 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
26	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1	28 1
27	8	19	14	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$
28	13	20 $\frac{1}{4}$	14	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
29	11	19 $\frac{1}{2}$	13	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3
30	9 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	11	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. nuages.	N. nuages.	Couvert.
2	N-N-E. couv. vent.	N-E. couv. pluie.	Couvert.
3	N-N-E. couv.	N. couvert.	Couvert.
4	N. nuages.	N. n. pet. pl.	Beau.
5	N-N-O. nuages.	N-N-E. couv. vert. nuages.	Couvert.
6	N-E. pet. pl. couvert.	E-N-E. nuag. petite pluie.	Couvert.
7	E-N-E. couv.	S-E. nuages.	Beau.
8	E. couvert. pet. pluie.	E-N-E. pl.	Couvert.
9	O. nuages.	S-S-O. n. pl.	Couvert. pl.
10	S-O. gr. pl. cont.	S-O. nuages. f. ond.	Nuag. pl. v.
11	S. pluie. nuages. vent.	S-S-O. nuag. pluie. vent.	Beau.
12	S-O. nuages. petite pluie.	S-O. nuages.	Beau.
13	S-E. couvert.	S. n. couv.	Nuages.
14	S-O. couv. vent.	S-S-O. couv. vent.	Couvert.
15	O-S-O. n. v.	O. n. pet. pl.	Beau.
16	S-S-O. nuag.	S-S-O. nuag.	Nuages.
17	S. n. gr. pl. grêle.	S-S-O. pl. nuages.	Nuages.
18	O. pluie. c. grêle.	N-O. pluie. nuages.	Nuages.
19	N-N-E. beau. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
20	N-E. beau.	N-E. leg. n. beau.	Beau.
21	N-N-E. nuages.	N-N-E. n. beau.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
22	N. leg. nuag.	N. nuages.	Nuages.
23	N. b. nuages.	N. nuages.	Nuages.
24	N. beau.	N. beau.	Beau.
25	N. beau.	N-E. nuages.	Beau.
26	N-E. beau.	N-E. v. b. n.	Nuages.
27	N-E. couv. nuages.	E. nuages.	Nuages.
28	O-N-O. n.	E-N-E. nuag.	Beau.
29	E-N-E. beau.	N-N-E. b. n.	Beau.
30	N-N-E. leg. nuages.	N-N-E. n. vent.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $20\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $\frac{1}{4}$ de degrés au-dessous du même terme: la différence entre ces deux points est de 21 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

7 fois du N-N-E.

6 fois du N-E.

5 fois de l'E-N-E.

2 fois de l'E.

2 fois du S-E.

3 fois du S.

5 fois du S-S-O.

3 fois du S-O.

MALADIES REGN. A PARIS. 565

Le vent a soufflé 1 fois de l'O-S-O.
3 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.

Il a fait 15 jours beau.
25 jours des nuages.
12 jours couvert.
11 jours de la pluie.
2 jours de la grêle.
7 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1769.

Les affections catarrhales, qu'on avoit observées pendant le mois dernier, ont continué à régner pendant tout ce mois-ci. Les petites véroles se sont multipliées ; mais elles ont continué à être assez bénignes. Il y a eu, en outre, des éréfipeles, des péripleumonies-vraies, & quelques fièvres intermittentes.



*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Mars 1769 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été conforme aux vœux du laboureur pour les semences de cette saison : les petites gelées du mois précédent y avoient préparé les terres ; le peu de pluie, qu'il a tombé, ce mois, en a facilité les moyens. Nous avons eu encore quelques jours de gelée, sur-tout à la fin du mois : la liqueur du thermometre a été observée, le 31, à $2\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congélation : ce jour, il est tombé un peu de neige.

Le mercure, dans le barometre, a été plus souvent observé au-dessus du terme de 28 pouces, qu'au-dessous de ce terme : le 24 & le 25, il a monté à celui de 28 pouces 4 lignes, & même un peu au-dessus ; le 11, il étoit descendu à 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $2\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes ;

& son plus grand abaissement a été de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

10 fois du N. vers l'Est.

3 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

4 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

5 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.

1 jour de neige.

Les hygrometres ont marqué la grande humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mars 1769.

Les fièvres catharreuses & les fluxions de poitrine ont persisté, ce mois, sur-tout dans le petit peuple ; & , lorsque ces maladies n'étoient pas d'abord traitées dans les règles, il en restoit des suites fâcheuses, telles que des oppressions permanentes, avec plus ou moins de toux, de la suppuration dans les poumons, avec fièvre lente, &c.

La maladie dominante a été une fièvre

continue rémittente , portant à la tête , de nature putride , & , en général , vermineuse , qui n'étoit cependant point meurtrière , & qui se terminoit assez souvent plus vite que cela n'est ordinaire à cette espèce de fièvre , dès que la maladie étoit traitée méthodiquement : on a vu , dans nombre de personnes , la fièvre cesser au septième jour , & même au cinquième. La présence de vers & d'un foyer de putridité dans les premières voyes , exigeoit , après les saignées suffisantes , des cathartiques répétés. Nous avons vu cependant , dans quelques personnes , ce genre de fièvre plus grave , & avec un caractère décidé de malignité.

Les éruptions ou efflorescences de la peau , ont été aussi fort communes ce mois : il y a eu encore aussi des fièvres érysipélateuses ; mais nous n'avons point vu , en ville , ni rougeole , ni petite vérole.

Dans nombre de personnes , il s'est fait des dépôts ou abcès dans différentes parties du corps , sans cause manifeste.

LIVRES NOUVEAUX.

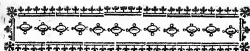
Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Evêchés , &c. Par M. P. J. Buc'hoz , médecin , &c ; tom. viij. A Paris , chez *Durand* , *Didot* & *Cavelier* , 1768 , petit in-8°.

La fixieme distribution des Planches de cet ouvrage se fait actuellement chez *Durand & Cavelier*, & chez l'auteur, résidant maintenant à Paris, rue des Cordeliers.

M. Buc'hoz continue de publier ses Lettres sur les végétaux; il en est actuellement à la XLI^e Lettre. Il vient aussi de faire paroître des Lettres périodiques, curieuses, utiles & intéressantes, sur les avantages que la Société œconomique peut retirer de la connoissance des animaux, pour servir de suite aux Lettres sur les végétaux. Ces Lettres, dont on distribue actuellement les vingt-une premières, se trouvent chez *Durand*, chez lequel on peut souscrire, pour se les procurer, tant à Paris, que pour la province. Le prix de la souscription est de 16 livres franches de port pour la province, de 14 livres, aussi franches de port, pour Paris, & de 10 livres 8 sols pour ceux qui les enverront chercher chez le libraire.

Traité de la Phthisie pulmonaire; par *M. Buc'hoz*, &c. A Paris, chez *Humblot*, 1769, in-8^o.

Fin du Tome XXX.



T A B L E.

E X T R A I T des Opuscules de Chirurgie de M. Mo-	
rand, chirurgien.	Page 483
Suite du Mémoire sur le Tetanos. Par M. Bajon, chirur-	
gien.	499
Lettre sur les Maladies hystrériques. Par M. De Laborde,	
médecin.	513
— sur l'Opération de la Hernie. Par M. Le Blanc,	
chirurgien.	525
Observation sur une Plaie d'Arme à feu. Par M. L'Œil-	
ley, chirurgien.	549
Observations sur l'Abus des Sutures. Par M. Mareschal	
de Rougetes, chirurgien.	552
Observation sur une Suppression d'Urine. Par M. Ma-	
reschal, chirurgien.	558
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le	
mois d'Avril 1769.	562
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois	
d'Avril 1769.	565
Observations météorologiques faites à Lille, pendant	
le mois de Mars 1769. Par M. Boucher, médecin.	566
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de	
Mars 1769. Par le même.	567
Livres nouveaux.	568

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Juin 1769. A
 Paris, ce 23 Mai 1769.

POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1769.

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

- RECUEIL de Mémoires, ou Collection académique, Tome III de la Partie françoise. Page 478*
Trésor de dissertations, &c. de médecine, recueillies par M. Sandifort, médecin. Ibid.
Opuscules choisis de médecine de M. Augustin-Rodolphe Vogel, médecin. 284
Cours de médecine pratique. Par M. Ferrein, médecin. Ibid.
Méthode curative. Par M. De Haën, médecin; Tome VI. 382
Traité sur différens objets de médecine. Par M. Tissot, médecin. 381
Essai sur les maladies qui affectent les Européens dans les pays chauds. Par M. Lind, médecin. 188
Opuscule sur le scorbut. Par M. Hulme, médecin. 479

572 TABLE GENERALE

<i>Traité des maladies des enfans , traduit du latin de Boerhaave. Par M. Paul , médecin.</i>	191
<i>Réfutation de la Réfutation de l'inoculation. Par M. Hertzog , médecin.</i>	283
<i>De la Phthisie pulmonaire. Par M. Buc'hoz , médecin.</i>	569
<i>Expériences & Observations sur la cause de la mort des noyés. Par MM. Faissolle & Champeaux , chirurgiens.</i>	285
<i>Méthode d'administrer le vis argent dans la maladie vénérienne.</i>	191

CHIRURGIE.

<i>Traité des opérations de chirurgie. Par M. Bertrandi , chirurgien ; traduit par M. Solier de la Romillais , médecin.</i>	189
<i>Observations chirurgicales sur les maladies de l'urèthre. Par M. Daran , chirurgien.</i>	190
<i>Opuscules de chirurgie. Par M. Morand , chirurgien.</i>	283

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE & PHARMACIE.

<i>Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine. Par M. Buc'hoz , méd. Tome VIII.</i>	568
<i>Cinquieme distribution des planches du même ouvrage.</i>	382
<i>Sixieme distribution.</i>	569
<i>Lettres périodiques sur les végétaux. Par le même.</i>	190
<i>————— sur les animaux. Par le même.</i>	569
<i>Examen chymique de différentes substances minérales. Par M. Sage.</i>	285
<i>Dissertations sur les anti-septiques.</i>	189

DES MATIERES. 573

<i>Nouvelle Composition d'espèces pectorales.</i>	Par	
<i>M. de la Salle, chirurgien.</i>		191

EXTRAITS.

<i>Observations sur l'hydropisie du cerveau.</i>	Par	
<i>M. Whytt, médecin.</i>		3
<i>De la Conservation des enfans.</i>	Par M. Raulin,	
<i>médecin. Tome I.</i>		99
<i>La Médecine d'Armée.</i>	Par M. Le Bègue de Presle,	
<i>médecin.</i>		195
<i>Cours de médecine pratique de M. Ferrein, publié</i>		
<i>par M. Arnault de Nobleville, médecin ; pre-</i>		
<i>mier Extrait.</i>		291
<i>Second Extrait.</i>		387
<i>Opuscules de Chirurgie de M. Morand, chirurgien.</i>		483

OBSERVATIONS.

<i>Observation sur une hydropisie du cerveau.</i>	Par	
<i>M. Roux, médecin.</i>		20
<i>Mémoire sur la diarrhée des femmes nouvellement</i>		
<i>accouchées.</i>	Par M. Bonté, médecin.	27
<i>Suite.</i>		112
<i>Observations sur quelques maladies compliquées de</i>		
<i>vers.</i>	Par M. Mareschal de Rougères, chi-	
<i>urgien.</i>		44
<i>Observations sur le ver solitaire.</i>	Par M. De La-	
<i>borde, médecin.</i>		433
<i>Réponse de M. Dufau, médecin, à la Lettre de</i>		
<i>M. Pomme, sur les maladies hystériques.</i>		79
<i>Lettre de M. Gosse, médecin, sur l'usage de l'huile</i>		
<i>de lin dans l'hæmoptisie.</i>		83
<i>Observation sur l'effet de l'immersion dans l'eau</i>		
<i>froide dans une fièvre synoque-simple.</i>	Par	
<i>M. Planchon, médecin.</i>		127
<i>— sur les effets pernicieux de la semence de</i>		
<i>jusquiame noire.</i>	Par M. Coste, médecin.	134

574 TABLE GENERALE

<i>Observation sur une mort subite , causée par le ton-</i> <i>nerre. Par M. Ballay , chirurgien.</i>	147
<i>Observations sur l'efficacité du mercure dans le trai-</i> <i>tement de la rage. Par M. Saulquin, chir.</i>	152
<i>Réponse de M. Desbrecht, médecin, à la Lettre de</i> <i>M. Marteau , sur une grossesse de dix-huit</i> <i>mois.</i>	212
<i>Lettre sur une naissance tardive. Par M. Dumon-</i> <i>ceau , médecin.</i>	246
<i>Observation sur une maladie singuliere. Par M. Du-</i> <i>rand , médecin.</i>	258
<i>Lettre de M. Descemet , médecin, contenant quel-</i> <i>ques remarques sur une Lettre de M. Demours ,</i> <i>relatives à la structure de l'œil.</i>	333
<i>Réponse à la Question proposée par M. Renard ,</i> <i>touchant une hydropisie. Par M. Bacher , mé-</i> <i>decin.</i>	342
<i>Autre Réponse. Par M. Viassez fils , chirurgien.</i>	348
————— <i>Par M. Langier , médecin.</i>	352
<i>Mémoire sur le tetanos. Par M. Bajon , chir.</i>	406
<i>Suite.</i>	499
<i>Observation sur un marasme extrême. Par M. Plan-</i> <i>chon , médecin.</i>	422
<i>Lettre sur une hydropisie singuliere. Par M. Re-</i> <i>nard , médecin.</i>	430
<i>Observation sur une épilepsie causée par une sup-</i> <i>pression de règles. Par M. Du Boueix , médecin.</i>	440
<i>Lettre sur les maladies hystériques. Par M. De La-</i> <i>borde , médecin.</i>	513
<i>Maladies qui ont régné à Paris , pendant le mois</i> <i>de Novembre 1768.</i>	88
<i>Décembre 1768.</i>	183
<i>Janvier 1769.</i>	276
<i>Février 1769.</i>	376
<i>Mars 1769.</i>	470
<i>Avril 1769.</i>	565

DES MATIERES. 575

<i>Maladies observées à Lille , par M. Boucher , médecin , pendant le mois de</i>	
<i>Octobre 1768.</i>	93
<i>Novembre 1768.</i>	185
<i>Décembre 1768.</i>	281
<i>Janvier 1769.</i>	378
<i>Février 1769.</i>	475
<i>Mars 1769.</i>	567

CHIRURGIE.

<i>Observations & Expériences sur les plaies du tendon d'Achille. Par M. Hoin , chirurgien.</i>	56
<i>Observation sur le traitement d'une blessure. Par M. Beauslier , médecin.</i>	163
<i>Lettre sur un accouchement. Par M. Joubert de la Mothe , médecin.</i>	172
<i>Observations sur l'ouverture des arteres de l'avant-bras. Par M. Martin , chirurgien.</i>	270
<i>— sur deux extirpations de tumeurs cancéreuses au scrotum. Par M. Laugier , médecin.</i>	355
<i>Observation sur l'extirpation d'un polype utérin. Par M. Muteau de Rocquemont , chirurg.</i>	364
<i>— sur la réduction d'un fémur fracturé dans son col. Par M. Tillosoy , chirurgien.</i>	370
<i>Reponse à l'Observation de M. Soyeux , sur l'extirpation d'un polype utérin. Par M. Nollefon fils , chirurgien.</i>	446
<i>Observations sur quelques maladies de l'oreille. Par M. Martin , chirurgien.</i>	453
<i>— sur le danger de commencer la réduction par l'intestin dans les entéro-épiplocèles. Par le même.</i>	463
<i>Lettre sur l'opération de la hernie. Par M. Le Blanc , chirurgien.</i>	525
<i>Observation sur une plaie d'arme à feu. Par M. L'Œilley , chirurgien.</i>	542

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

Observations sur l'usage des futures. Par M. Mareschal de Rougeres, chirurgien. 592

Observation sur une suppression d'urine. Par M. Mareschal, chirurgien. 558

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE, PHARMACIE.

Observations météorologiques faites à Paris pendant les mois de

Novembre 1768. 88

Décembre 1768. 180

Janvier 1769. 276

Février 1769. 373

Mars 1769. - 470

Avril 1769. 562

Observations météorologiques faites à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois de

Octobre 1768. 92

Novembre 1768. 184

Décembre 1768. 280

Janvier 1769. 376

Février 1769. 474

Mars 1769. 566

Observation sur la formation d'une mine de plomb verd. Par M. Monnet. 157

Lettre sur la minéralisation de l'or. Par le même. 159

Examen des Observations de M. Monnet, sur l'analyse des eaux d'Aumale. Par M. Marteau, médecin. 304

AVIS DIVERS.

Sujet du Prix proposé par l'Académie de Dijon. 187

Avis aux élèves en chirurgie. 286

Extrait d'une Délibération du Collège de Médecine de Bordeaux. 379

Fin de la Table.